4: Henry FA8 Bambara

COLLECTION INTERNATIONALE DE MONOGRAPHIES ETHNOLOGIQUES
BIBLIOTHÈQUE- -BIBLIOTHEK
ANTHROPOS
TOM. BAND I. DIRECTORE P. W. SCHMIDT S. V. D. 2. FASC. HEFT
INTERNATIONALE SAMMLUNG ETHNOLOGISCHER MONOGRAPHIEN.

L'AME D'UN PEUPLE AFRICAIN

LES BAMBARA

LEUR VIE
PSYCHIQUE, ÉTHIQUE, SOCIALE, RELIGIEUSE.

PAR

L'ABBÉ JOS. HENRY,
ANCIEN MISSIONNAIRE CHEZ LES BAMBARA.

AVEC 11 ILLUSTRATIONS DE TEXTE
ET 24 PLANCHES HORS TEXTE.

[p. i]

MÜNSTER i. W. 1910.
DRUCK UND VERLAG DER ASCHENDORFFSCHEN BUCHHANDLUNG.

EN VENTE

POUR LA FRANCE ETC.:
PICARD, FILS ET CIE.
PARIS VIe, 82, RUE BONAPARTE.

POUR L'ANGLETERRE ETC.:
LUZAC AND CO.
LONDON W.C. 46, GREAT RUSSELL STREET.

[p. ii is blank]

Table des matières.

Introduction 1

Chap. I. Mentalité du Bambara.

§ 1. Croyances aux forces de la nature 12
§ 2. Les Tabous 15
Légende des deux *Kouloubali* 18
Légende d'une branche *Tarasoulé* 19
Légende d'une autre branche *Tarasoulé* 20
Légende des deux *Djara* 20
Légende des *Samakés* 20
§ 3. Le *gnâma* 26

Chap. II. L'animisme et ses conséquences.

§ 1. Croyances aux Esprits 29
§ 2. Sorcellerie et Sacerdoce 33
§ 3. Métamorphose 38
§ 4. Le *Dja* 41

Chap. III. Idées générales du Bambara sur la vie humaine.

§ 1. La maladie 44
§ 2. De la mort 47
§ 3. La Réviviscence des âmes 56

Chap. IV. Notions du Bambara sur Dieu, les invisibles, Adam et Eve.

§ 1. Croyance en Dieu 61
§ 2. Le *Sarako* 63
§ 3. La croyance du Bambara en Dieu n'est pas d'origine islamique, pas plus que ses concepts sur le ciel, l'enfer et le monde des invisibles 66

Chap. V. Le fétichisme chez les Bambara, le culte des *gnéna*. Classification des *gnéna*, identiques aux *djiné* des Arabes.

§ 1. Ce qu'on entend par *gnéna* ou *djiné* 84
§ 2. *Gnéna* résidant dans la brousse 86

[p. iii]

4:Henry FA8 Bambara

§ 3. *Gnéna* rôdant aux alentours et dans le village 87
§ 4. Génie des mares, des sources et des puits 90
§ 5. Génies de la moisson 90
§ 6. Génies protecteurs des enfants 91
§ 7. Le génie protecteur des jeunes gens circoncis 94
§ 8. Le génie des femmes 95
§ 9. Le génie des jumeaux 96
§ 10. Génie protecteur des villages 99
§ 11. Le génie *koté* ou *koré* 102

Chap. VI. Culte, réjouissances, *saraka*, sacrifices et danses en l'honneur des *gnéna*.

§ 1. *Gnéna* des deux premiers groupes 105
§ 2. *Gnéna* du 3ème groupe, les huit catégories des *gnéna* puissants . 108
Fétiche *N'tomo* spécial aux enfants 109
Le fétiche *N'golo* spécial aux circoncis 112
Le *Mouso ka djiri*, fétiche spécial des femmes 114
Le fétiche *Sinsin*, spécial des femmes 114
Le fétiche *Dasiri*, protecteur des villages 115
Election du prêtre 115
Choix du fétiche *dasiri* et de sa monture sacrée . . . 116
Intronisation du *gnéna-n-sonsaba*, prêtre du *dasiri*, et chef du village, *dougoutigi* 117
Sacrifices offerts au *dasiri* 118
Formule du sacrifice 119
Société semi-occulte du *Koré* ou *Koté* 121

Chap. VII. Le Culte à Satan ou culte des *Gnâ* ou *Boli*.

§ 1. Ce qu'on entend par *Gnâ* ou *Boli* 127
§ 2. Légende des *Boli* 130
§ 3. *Boli* de «petite envergure» 134
§ 4. *Boli* de «grosse envergure» 138
§ 5. Différence parmi les *Boli* de grosse envergure 143
§ 6. Des *Boli* parleurs 155
Du *Sirikoun* 155

Chap. VIII. Premières années de la vie du Bambara.

§ 1. Moralité sexuelle du Bambara 157
§ 2. De l'adultère et de la fornication 161
De l'avortement 164
§ 3. Naissance d'un enfant 165
§ 4. Tatouage 172

4: Henry FA8 Bambara

Chap. IX. La circoncision en pays Bambara.

§ 1. Importance de la circoncision 175
§ 2. La fête du *Soli si* ou veillée des circoncis 177
§ 3. La fête du *Da Woro* ou du sixième jour 182
§ 4. La fête du *Bolokɔ dɛ́ou dou bɔ* la sortie des circoncis et des excisées, l'entrée réelle dans la vie civile et religieuse 192

Chap. X. Le Mariage Bambara.

§ 1. Demande en Mariage 199
§ 2. Les devins et les fétiches acceptent ou refusent le prétendant . 201
§ 3. Les Fiançailles 203
§ 4. Les Noces d'une jeune Bambara 206
§ 5. L'exhibition du trousseau de la mariée au soir du premier jour . 212

Chap. XI. Enterrements Bambara.

§ 1. Fosse et cimetière 214
§ 2. Pas de sacrifice aux mânes des défunts 215
§ 3. Honneurs rendus aux non circoncis 216
§ 4. Enterrements des circoncis, vieillards, chefs de familles, mariés et non mariés, femmes enceintes 217
Enterrement des vieillards ou de 1re classe 217
Enterrement d'un chef de famille ou de 2e classe 224
Enterrement des mariés qui ne sont pas chefs de famille ou de 3e classe 224
Enterrement des non-mariés ou de 4e classe 225
Enterrements des femmes enceintes ou mourant en couches . 225
§ 5. Sacrifices aux fétiches à l'occasion d'un décès 226
§ 6. Honneurs rendus aux adeptes du *Koré* ou *Koté* 228
§ 7. Exterrement des excommuniés 230
§ 8. Culte des morts 232

[p. vi is blank]

4: Henry FA8 Bambara

LES BAMBARA

LEUR VIE PSYCHIQUE, ÉTHIQUE, SOCIALE, RELIGIEUSE.

[p. viii]

[p. viii is blank]

Introduction.

C'est au fort de la lutte contre Samory, en avril 1890, que le colonel Archinard, aujourd'hui général, fit tonner ses canons sur Ségou, s'empara de la ville et donna à la France un des cercles les plus importants (dit Mr. Perrichon, ancien administrateur de Ségou) du gouvernement de la côte Occidentale d'Afrique. Les colonnes françaises avaient à leur tête un homme ferme et énergique, allant toujours de l'avant lors même que la fièvre le tourmentait. Soldat dans l'âme, il avait les qualités qui dénotent un vrai chef, de la prudence, de la décision, il savait joindre à la justice l'équité.

Sa campagne contre Samory était connu du fils d'El-Hadj-Omar[1], Amadou Cheïkou, roi de Ségou. Celui-ci, homme cauteleux, fourbe, sanguinaire et lâche, avait dès 1884 établi sa résidence à Yamina, entre Ségou et Kouloukoro, sur le Niger, sans doute pour se ménager une porte de sortie sur le Nioro, qu'il avait fait sien en guerroyant contre son frère Mountaga, et fuir tranquille à la première alerte. Il était loin du reste d'avoir l'âme tranquille, le vieux roi Bambara. Mary Djara détrôné par El-Hadj-Omar, vivait encore et désireux de reprendre sa couronne, il faisait appel, il le savait, à nos armes. La France pouvait-elle ne pas prendre en mains la cause du roi Mary? Le tyran El-Hadj-Omar avait passé des traités au point de vue commercial avec la France sans

[1] *El-Hadj-Omar* (Omar le Pélerin) a été un conquérant et non plus comme Samory un brigand et un dévastateur. Energique, plein de bravoure, soldat dans l'âme, il avait l'esprit de suite et était organisateur. Son fils Aguibou fut placé par lui à la tête du Dinguiray, Mountaga eut le Nioro et Amadou Cheïkou fut roi de Ségou. El-Hadj-Omar perdit la vie dans les montagnes du Bandjagara, en luttant contre les Peulls. Mountaga fut tué par son frère Amadou. Aguibou est mort, il y a environ 2 ans, toujours fidèle à la France et la servant. Amadou est mort à Say.

4:Henry FA8 Bambara

en tenir jamais aucun, la captivité de Mage et de Quintin si longtemps retenus comme ôtages prouvait hautement qu'il n'avait nul désir de voir l'Européen s'installer dans ses royaumes. Entre lui et Samory des lettres avaient été échangées et des traités sans doute conclus pour empêcher, si possible, la marche en avant de nos colonnes. — Amadou Cheïkou, son fils et successeur, se montre tolérant; en prenant les rênes du gouvernement, il rend la liberté à Mage et à Quintin, et négocie avec nos officiers leur donnant les plus belles espérances. Ses promesses étaient promesses de nègre doublé de musulman, il suivit en tous points la tactique de son père. Pour l'honneur du drapeau, pour établir notre puissance d'une façon nette et décisive aux yeux du noir, aux yeux du musulman surtout qui se targuait d'être invincible et de ne pas craindre nos canons et nos fusils, étant invulnérable, il fallait prendre Ségou. Attendre plus longtemps, c'était devenir la risée des populations nègres, c'était attacher au roi musulman détesté tous les fétichistes.

Au moment où le colonel Archinard[1] à la tête de sa colonne quitte Bamako pour descendre le fleuve, Amadou Cheïkou a fuit de Yamina, il est au Nioro laissant la couronne à son fils Madani, lequel réside à Ségou. Il avait celui-ci la première qualité de son père: la lâcheté. Prompt à la fuite au premier coup de canon, il monte à cheval et bride abattue va rejoindre son père au Nioro, laissant à ses ministres l'honneur du combat. Cette désertion du roi attrista tous nos vieux musulmans qui avaient combattu sous El-Hadj-Omar et suivi sa fortune. La légende rapporte même que caracolant sur sa monture au moment du départ, en face de ses ministres, l'un d'eux ne craignit pas de le traiter de lâche et un *djanfanti* (traître) est la dernière salutation, le dernier hommage que perçurent dans Ségou les oreilles de Madani, petit-fils d'El-Hadj-Omar, le grand conquérant nègre du siècle dernier.

Maître de Ségou, le vainqueur rétablit sur le trône le vieux roi Bambara, Mary Djara. Celui-ci oublia vite ce qu'il devait à nos officiers; s'apercevant qu'une poignée d'hommes et quelques

[1] Monsieur Archinard après la campagne de Ségou fit celle du Nioro. Madani fut tué dans la lutte ou se tua et Amadou, son père, abandonné de tous même de ses femmes, parvint à s'enfuir et à se réfugier à Say. C'est là qu'il est mort il y a 6 à 7 ans environ.

4: Henry FA8 Bambara

officiers seulement restaient à Ségou, il résolut de se défaire d'une tutelle qui le gênait et l'empêchait de pressurer ses sujets. Le complot ourdi par lui contre nos officiers fut connu et le capitaine Underberg pour conserver la vie, dut le passer au fil de l'épée. Un Bambara du Kâarta Bodyan, généralissime des armées nègres du roi Mary, lui succéda. Son règne fut de courte durée, en 1893 on l'envoya dans le Kâarta, son pays d'origine, et Mr. Bonnacorsi, avec résidence à Ségou, eut le commandement du cercle.

Le cercle de Ségou est traversé par le Djéliba (fleuve du griot), connu sous le nom de «Niger». Son affluent principal est le Bani [1], qui se jette dans le Niger à Mopti. Le Bani est formé par le Baoulé (*ba* fleuve, *oulé* rouge) et par le Bagoué (*ba* fleuve, *goué* blanc). Ces deux rivières, dont la première a ses sources dans le Bougouni et la seconde à Njibi dans le cercle de Sikasso, se joignent un peu au-dessus de Bélékoun, village mi-Bambara ou fétichiste et mi-Marka ou musulman. 15 ou 20 kilomètres plus loin, au dessous du village Bambara de Kouralé, le Bani est grossi par les eaux du Banifign (*Bani* fleuve Bani, *fign* noir). Cette rivière coule entre deux berges hautes taillées en pente douce, on dirait un canal creusé par la main des hommes. Sur ses bords c'est la végétation luxuriante des tropiques, ce ne sont que fourrés et hautes futaies. Pas de village pourtant sur ses rives; ses eaux, disent les noirs, sont malsaines. Aux hommes elles donnent le *soumma* ou maladie du sommeil et aux animaux la *soumsa*, qui à mon avis n'est aussi rien moins que la maladie du sommeil. La tsétsé abonde dans ces parages et pour se préserver de sa morsure de bonnes guêtres sont nécessaires [2].

Au Nord le cercle est limité par les villages de Malado, Kolokourou, Sirakoro, Kokry, qui le séparent du cercle de Sokolo, et à l'Est par une ligne partant de Kagou et allant aboutir au Bani en passant par Nonango, Dlabougou, Diongasso, villages frontières avec

[1] Le Niger, dit par les noirs *Djéliba*, est dit aussi *Baba*, le grand fleuve. Le *Bani* (petit fleuve) est ainsi appelé par opposition au grand fleuve, le Niger, *Baba*. — Le Niger étant au Nord et le Bani au Sud, nous devons sans doute à cela le mot *Baba* pour désigner le nord et *Bani* pour désigner le sud.

[2] Tout le Bani est malsain sur les bords du fleuve. Pour les hommes et les animaux il y a à craindre la maladie du sommeil.

4:Henry FA8 Bambara

le cercle de Djenné. Le Bani et le Bagoué jusqu'à Kinian le séparent des cercles de Kouttiala et Sikasso et une ligne imaginaire partant de Kinian pour aboutir sur le Niger en face Kouloukoro, en passant par Toukoro, le sépare du cercle de Bamako et achève sa limite sud. Sa limite ouest, c'est le Niger lui-même jusqu'à Marigot à l'est de Yamina.

Le pays est relativement plat, avec ça et là quelques légers mamelons ferrugineux. Sur la rive gauche du Niger, au sud, sur la rive droite, au nord et au Bani entre le Bagoué et le Banifign, le pays est légèrement accidenté et coupé de quelques chaînes de collines qui mériteraient mieux le nom de sur-élévation de terrain, tant elles sont basses et peu importantes. Les collines sud-Niger et Bani sont principalement ferrugineuses, quelques mamelons seulement à Kokodjan, Nyamana, Nangola, sont un grès d'un grain très grossier. Dans maint village, sur les bords du Bani, il m'est arrivé de trouver dans les cimetières et les bois sacrés, dédiés au *Dusiri* et au *Korè*, de petits blocs de granit. Ils viennent ceux-ci de je ne sais trop où, les Bambara eux-mêmes l'ignorent et sont incapables de vous le dire de façon sûre et précise.

Monsieur Perrichon, ancien administrateur de Ségou, cote la population à 130.000 habitants, répartis en 1200 villages environ. La masse est fétichiste[1], avec deux cultes parallèles et bien distincts, celui des *guéna* ou *djiné* et celui des *gnâ* ou *boli*[2], et appartient à la race Bambara, le plus fort noyau de la race Mandingue.

Peulls, Marka, Somono, Boso, Djeli, installés au milieu d'eux, sont des étrangers et leur religion est l'Islam. A part les *Marka*, qui appartiennent à la secte des *Kadria* avec un Almani à Marka Dougouba, leur plus fort village, ils suivent les rites de la secte des *Tidjani*, dont l'Almani réside à Ségou. Pour tous ces gens, le chef suprême, le roi fétiche, est le *Stamboul*, le vieil Abdoul-Hamid de Constantinople, auquel, pensent-ils, tous les souverains d'Orient et d'Occident paient tribut. Tout en conservant leur langue maternelle, ils parlent Bambara, la langue courante et usuelle, la vraie

[1] Fétiches Bambara.

[2] *Guéna* ou *djiné*, génies pouvant poser un acte bon; *gnâ* ou *boli*, génies ne pouvant poser qu'un acte mauvais mais pouvant s'abstenir de le poser et faisant le bien indirectement; vgl. Chap. II § 1.

4:Henry FA8 Bambara

langue du pays, et vivent le plus souvent dans des villages à part, sans se mélanger aux Bambara. Le Peull est avant tout pasteur, le Marka s'adonne au commerce et les Somono et Boso, installés sur le Niger et le Bani, sont pêcheurs. Le Djéli, connu sous le nom de *griot*, est souvent cordonnier, bourrelier et court le pays jouant de la guitare, chantant les louanges des gens ou les insultant, s'il juge insuffisant le cadeau reçu. Dans la race Djéli il y a plusieurs branches ou catégories. La caste principale, la caste noble pourrait-on dire, porte le nom de *Djéli* (griot). Viennent ensuite les *Founé* et les *Koyaté*, puis enfin les *Gaoûlo*. Le *Gaoûlo* est sans pudeur aucune, c'est un être infect allant jusqu'à lancer ses excréments à la tête des gens qui lui refusent l'aumône. Les Peulls sont affligés eux aussi, d'un griot qui ne quémande que chez eux. Ils lui donnent un nom qui témoigne assez de leur mépris pour cette race, ils l'appellent *mabo* (*ma* homme, *bo* excrément).

Le Bambara, lui, est agriculteur [1], et celui-là seul à ses yeux mérite le nom de travailleur qui sait manier la pioche et la houe. Bien membré, il tient pour la taille un juste milieu, il n'est ni grand ni petit. Il est fort de poitrine et porte sur un cou court et trapu, une grosse tête couverte de cheveux noirs et crépus. Rien dans son visage ne pronostique la force d'âme, l'énergie, l'intelligence. D'un front fuyant, il a l'arcade sourcillière assez prononcée et ses yeux noirs de jais avec le blanc légèrement crême, sont droits. Ses mâchoires presque toujours bien dentées, s'avancent un peu en avant, il a les lèvres fortes, épaisses, le menton court, les pommettes peu saillantes et il porte un nez plat, affreusement ouvert et écrasé à sa racine.

La femme tout comme le mari, est forte, robuste. Le plus souvent elle est cagneuse et ce vice de constitution tient sans doute à ce qu'on l'oblige dès sa plus tendre enfance, à porter sur la tête des fardeaux assez lourds, trop lourds souvent pour ses forces.

Jusqu'à quatre ans environ, les enfants des deux sexes sont nus. A cet âge, la fillette reçoit un *bogo*, petite bande d'étoffe liée par devant à une ficelle formant ceinture, passant entre les jambes et retombant

[1] Il n'y a que l'agriculteur duquel il dit: *a bi tyalé*, il travaille; les autres ne sont pour lui que des habiles, *a bi kisé*.

4:Henry FA8 Bambara

par derrière en queue flasque et molle, ornée d'un superbe pompon. Elle reçoit aussi pour les jours de sortie une pièce d'étoffe rectangulaire pour se couvrir. Cet sorte de pagne (dit *tafé*) se noue au dessus du nombril et descend à mi jambes. Le *bogo* est le costume nationale; la fillette le porte jusqu'à son mariage, d'où le nom de *bogo tigi* (*bogo* bande d'étoffe large comme la main, *tigi* maître, possesseur, le tout = qui possède un *bogo*, qui porte le *bogo*) donné aux jeunes filles [1]. Au mariage elles perdent le *bogo* et ne portent plus que le *tafé*, retenu à la ceinture par un fin cordon orné de deux pompons. Elles portent dès lors le nom de *fini siri* (*fini* habit, *siri* lier, attacher).

La Bambara aime être habillée, et aux jours de fête et de marché elle porte volontiers une large blouse dite *dloki*. Dans l'impossibilité de se la procurer, elle aura du moins un vaste *tafé* qui la peut couvrir tout entière et le grand «chic» est de le nouer sous les aisselles en laissant à découvert le sein gauche. Elle a bon goût dans le choix des étoffes, celles à tons voyants et criards la laissent indifférente, elle affectionne surtout un pagne à fond blanc rayé de lignes bleues. Le vrai *tafé* ou pagne Bambara en étoffe du pays, est à fond jaune, rayé de lignes noires.

Comme parure elle porte des chaînettes à la cheville des pieds, un ou deux bracelets aux poignets et au cou, un collier de perles parsemé de boules d'ambre et d'anneaux en faïence, qui retombent sur la poitrine et sur le bas du cou, suspendus à des baguettes de cuir. Elle charge ses doigts de bagues, même le pouce; à l'entour des lobes de chaque oreille on peut compter de 10 à 12 anneaux et elle porte à la paroi médiane du nez, un petit croissant. A part ce croissant qui est d'or, anneaux, bagues et bracelets sont en fer doux généralement, bien que beaucoup les aient en argent. A l'entour de son front, elle noue un petit diadème fait de perles, rouge, jaune, blanche et verte, couleur arc-en-ciel [2].

---

[1] Les fillettes des musulmans portent le *lempé*, deux banderolles d'étoffe nouées à la ceinture et descendant à la cheville. Un pan flotte par devant et l'autre par derrière. Le *lempé* n'est pas Bambara.

[2] La jeune fille porte une ceinture de perles à laquelle s'attachent quelques petits grelots.

4: Henry FA8 Bambara

Jusqu'à 8 ou 9 ans, la petite fille a la tête rasée et on lui laisse sur le haut du front une mèche de cheveux qui se natte et se termine par une tressette, rejetée en arrière et à la racine de laquelle on fixe bien souvent un petit anneau blanc en faïence. Vers 9 ans elle laisse croître sa chevelure. Celle-ci se natte, de façon générale [1], se divisant en quatre parties égales, se terminant chacune par une tressette dont l'une va se perdre dans le cou, et les autres derrière les oreilles. Celle du front se relève et à force de beurre et de graisse, on l'oblige à pencher vers le haut de la tête. Les cheveux trop courts pour avoir pu être saisis et nattés, sont rasés, et nos fillettes ont sur la tête une croix parfaite. Plus âgée, elle conserve toujours ce mode de coiffure, mais tous les cheveux ayant pu être nattés, on n'a plus recours au rasoir pour enlever le duvet et elle porte sur la tête deux cimiers: l'un, le principal longitudinal partant du front et se terminant en arrière, l'autre plus bas et transversal. Après l'excision — parfois même un peu avant — sa coiffure se compose de deux petits cimiers transversaux sur le haut du front, un peu plus fort sur le haut de la tête avec deux tressettes allant se perdre derrière chaque oreille, et deux petits cimiers encore sur le derrière de la tête. Mariée, elle conserve ce dernier mode de coiffure, avec cette particularité pourtant qu'elle n'a que trois cimiers, l'un sur le haut du front, le second sur le haut de la tête et le troisième par derrière.

Vers l'âge de trois à quatre ans, le petit garçon reçoit une blouse, une pièce d'étoffe rectangulaire ayant un trou en son centre pour y passer la tête, et une bande d'étoffe large comme la main qu'il se noue à la ceinture et se passe entre les cuisses. Il ressemble au *bogo* des filles, mais il ne pend pas par derrière en longue queue; le noir appelle ce costume *bogi, bougi* et le porte jusqu'à la circoncision. Au lieu de cette bande d'étoffe, beaucoup portent une sorte de caleçon de bain sans le moindre embryon de jambes et dans les jours de fête un petit pagne dit *yaba,* qui leur donne un air tout sauvage, un air de huron.

A partir de la circoncision le jeune homme porte les culottes, une blouse et une calotte *(bamfa)* à double pointes. Il prend

[1] Quelques-unes ont toute la tête ornée d'une multitude de petites tressettes.

4: Henry FA8 Bambara

pour s'habiller les cotonnades vendues par nos commerçants, il n'y a plus que quelques vieux pour porter des étoffes teintes en jaune, la couleur nationale, et encore ne le font-ils qu'au temps de l'hivernage, pour s'attirer les bonnes grâces des génies.

L'enfant a la tête rasée jusqu'à la circoncision avec sur le haut du front une ligne de cheveux transversale *(goufa)* et plus souvent une ligne longitudinale partageant le chef en deux parties égales *(fali kama)*. A la circoncision il peut laisser croître sa chevelure et dans ce cas il se natte les cheveux tout comme une femme. Cette mode, jadis générale, se perd; la majorité des Bambara se rasent la tête complètement. Certains sorciers et maîtres de fétiches *boli* laissent sur tout le haut de la tête une ligne de cheveux longitudinale, large de deux à trois doigts.

Ses gris-gris mis à part, le garçon est sobre d'ornements. Il porte quelques bagues aux doigts, un coulant de bois ou de marbre aux biceps, une ou deux grosses perles blanches rayées de lignes rouges ou bleues au cou et c'est tout. En voyage il a la lance, un fusil à pierre ou un immense couteau à lame courbe. Ce couteau se suspend sur l'épaule au moyen de cordelettes en cuir et pend sur le côté à la hauteur de la ceinture.

Le tatouage de la race consiste en trois balafres parallèles partant des tempes et allant se terminer sous le menton. La femme, par coquetterie sans doute, se tatoue parfois le front, le menton, la poitrine sauf les seins, et tout le ventre. Au Bani elle se fait encore un petit trait sur les pommettes. Le tatouage qui donne lieu à des fêtes religieuses et se pratique de 7 ans en 7 ans, n'est plus comme jadis obligatoire et beaucoup s'en affranchissent.

Peu industrieux, le Bambara, d'une façon générale, ne sait pas faire grand chose en dehors de ses champs. Durant la saison sèche il trompe ses heures d'ennuis en tressant des nattes en jonc, en grosse paille, en tiges de mil. Beaucoup savent tisser, mais nos tisserands sont surtout musulmans et appartiennent à la race *Marka* et *Somono*. Quant aux travaux d'art, orfèvrerie forge, sculpture sur bois, poterie, chaussures, cuirs ouvragés, il les abandonne aux races *Noumou* (forgerons), *Koulé* (charrons, creuseurs de pirogues), *Djéli* (griots).

4: Henry FA8 Bambara

La femme Bambara, c'est évident, ignore la couture; tirer l'aiguille et faire un ourlet revient de droit à l'homme. Assez bonne cuisinière, elle sait varier l'ordinaire, et la farine de sorgho, fond de la nourriture, peut être apprêtée par elle à quatorze sauces différentes. La nourriture du noir est propre, saine, rafraîchissante, et l'Européen qui parvient à s'accoutumer au rance du beurre de karité et à l'odeur du poisson boucané, a vite fait de l'aimer, et une fois habitué, c'est une privation pour lui de n'avoir plus son mets indigène *to* (bouillie), *basi* (sorte de couscous), *dégé* (farines délayées dans du lait), etc., etc.

La femme nègre n'est pas, comme la femme arabe, une esclave, une sorte d'animal humain parqué dans un intérieur tout barricadé comme une prisonnière. Elle visite ses voisins et ses voisines, elle cause sur la place publique, elle tient les marchés, elle jouit en toute liberté du ciel et du soleil. Piler le sorgho et chercher le bois dans la brousse[1], est, je n'en doute pas, et dur et pénible, mais tous nos Bambara vivent en famille sous la présidence d'un chef, le *gouatigi*, comme nos patriarches de l'Ancien Testament, et les femmes et les belles-sœurs savent s'arranger pour faire ces durs et pénibles travaux chacune sa semaine.

La semaine où elle est libre, la femme va aux marchés, cuit le *dolo* ou bière de sorgho, file le coton, prépare son beurre de karité *(Bassia Parkii)*. Un village noir est toujours plein de vie et plein d'entrain. Elle tient propre sa petite case et sa cour intérieure, et si elle n'a qu'un chiffon à donner à ses enfants, du moins elle les lave, elle les oint d'huile et de beurre; et sous les gourbis soudanais, on ne trouve pas ces petites horreurs des gourbis arabes d'Algérie, couvertes de vermines, noires d'une crasse épaisse à gratter au couteau.

Au point de vue moral, le Bambara est d'un esprit aussi lourd que sa personne. Lent à comprendre et peu curieux, il n'a nul désir de sortir de sa condition. Ce qu'ont fait mes pères je dois le faire, c'est là son grand principe, aussi est-il très entêté dans ses croyances et très attaché à ses coutumes.

[1] Un noir qui se respecte coupe lui-même son bois et la femme n'a qu'à aller le prendre et à le porter.

4: Henry FA8 Bambara

S'accroupir sous un arbre feuillé et y passer la journée dans un long bavardage ou un demi-sommeil, est son rêve et fait son bonheur. Paresseux, fainéant même, il croit avoir tout fait, s'il a dans son grenier de quoi se nourrir et nourrir sa famille. L'impôt de capitation, le culte des fétiches surtout, le forcent à secouer sa torpeur; mais il a tout calculé, il travaille pour se procurer ce dont il a besoin et aussitôt s'arrête. Craintif, il a peur de l'Européen tout comme l'esclave a peur de son maître, et s'il le sert passablement, c'est se tromper grandement que de croire avoir capté son affection. Il déteste le blanc comme il déteste le musulman, le blanc c'est le vainqueur, c'est l'anti-fétichiste, et par suite l'ennemi.

Endurant, on arrive à faire de lui un homme, si on lui donne l'éducation du soldat. Il lui faut une discipline ferme, sévère, et lorsque son chef est juste, équitable, il l'estime, marche au premier commandement et jamais ne se rebiffe.

Astucieux, rusé jusqu'à la fourberie, le Bambara même au paroxysme de la colère se peut définir: «Un homme assez maître de lui, pour ne jamais dévoiler le fond de sa pensée.» Le mensonge lui coûte peu, ses serments sont serments de musulman, aussi les races soudanaises le définissent-elles: «*Misi bo djalé a kono ka maga*: Bouse de vache à l'extérieur desséchée et toute molle en son intérieur» — autrement dit — hypocrite.

Le Bambara ne dévoile jamais, ai-je dit, le fond de sa pensée, et dès qu'il s'agit de ses croyances religieuses il sait nous berner. En cette matière, bien difficile de s'en remettre à ses dires; il faut le surprendre et tout voir soi-même. Du reste, lorsque dans un moment d'oubli, d'abandon, il nous lance une vérité, il ne tarde pas à s'en repentir et il vous l'enveloppe si adroitement d'un mensonge que vous vous y perdez.

Aussi, ce qui m'a poussé à reprendre mes notes et à les confier à la «Bibliothèque-Anthropos», c'est le désir d'être utile surtout aux missionnaires. Pour faire tomber les préjugés de la population qu'ils évangélisent, il leur importe de connaître la mentalité du noir et de connaître le plus possible ses croyances. Si, pour ne pas bien posséder la langue on froisse le nègre, on l'éloigne, on le fait rire, on le froisse encore d'avantage lorsque l'on traite son culte, ses

4: Henry FA8 Bambara

superstitions, ses us et ses coutumes de sots, de stupides, d'irraisonnables. Il se base sur des principes faux, j'en conviens, mais pour lui le sont-ils? Nullement, et comme il ne comprend pas, il ne saisit pas nos principes à nous, principes qu'il entend émettre pour la première fois — doit-on s'étonner qu'il nous trouve étranges, curieux, qu'il soit défiant et fermé?

J'ose l'espérer que l'utilité de mes modestes notes ne se bornera pas aux missionnaires seulement. Pour tous ceux qui ont affaire aux indigènes il est du plus haut intérêt de les connaître, de connaître leur mentalité, leurs prédilections et leurs aversions, leurs croyances et leurs coutumes. Il me paraît donc que, également, les fonctionnaires publics, les officiers coloniaux, les marchands, les voyageurs, etc., etc. peuvent tirer quelque profit de ces notes.

Et comme elles sont le fruit d'une expérience de quelques années, d'une connaissance parfaite de la langue des indigènes, de recherches consciencieuses, réitérées scrupuleusement pour obtenir des résultats fondés, je crois même qu'elles fourniront aux ethnologues un fondament assez ferme et solid pour leurs recherches et leurs comparaisons ultérieures.

Les photographies du Révérend Père Dubernet (des Pères Blancs), le missionnaire aimable, zélé, si connu dans Ségou, et des noirs et des Européens, seront pour tous d'un très haut intérêt, elles sont toutes ou peu s'en faut inédites; je le remercie de m'avoir autorisé à les reproduire.

Chap. I.

Mentalité du Bambara.

§ 1. Croyances aux forces de la nature. § 2. Les Tabou.
§ 3. Le *gnâma*.

---

§ 1. Croyances aux forces de la nature.

Démontrer à un noir l'ineptie de ses préjugés et de ses pratiques superstitieuses semble un jeu et pourtant on n'y parvient pas, car toute claire, toute simple que soit votre argumentation, vous n'arrivez pas à jeter en son esprit la plus petite étincelle de lumière ou le plus léger doute. Ces *o do* «c'est cela» et ces *tigné* «c'est vrai» dont il a la bouche pleine dès que vous tentez un effort pour lui désiller les yeux, sont des termes polis et rien de plus.

Il n'y a pas lieu de s'en étonner. Incapable de longue réflexion et de grand raisonnement, il ne saisit pas l'illogisme dans ses croyances, la contradiction dans sa façon d'agir; il croit à ce qu'ont cru ses pères, et comme eux il sacrifie, rougissant de sang un peu tout. Vos discours tout à la fois et l'étonnent et le laissent froid; il ne vous comprend pas, il ne vous saisit pas, il vous trouve même un peu sot et s'il n'ose se l'avouer, il s'arrête à ces mots: «*Toubabou do!* C'est un blanc! peut-il penser et juger comme je juge moi?»

Il y a du reste en ses croyances un certain enchaînement, et si nous savons descendre à son niveau en nous gardant de l'élever au nôtre, si nous jugeons comme il juge et pensons comme il pense, nous allons tout au plus de surprise et en surprise, car sa conception du monde et la nôtre sontloin d'être identiques, sa mentalité et la nôtre différent.

Tout Bambara non islamisé se considère comme proche parent des animaux et des végétaux, j'ajouterai même en toute assurance,

[p. 12]

4: Henry FA8 Bambara

comme proche parent des êtres inorganiques. Sans nul doute il distingue les règnes entre eux et pour lui le minéral n'est pas un végétal ni le végétal un animal; il différencie le vivant du sans vie et ne confond pas les genres et les espèces, mais a-t-il su établir entre lui et le reste de la création une ligne de séparation nette, franche, bien tranchée? Non, il juge tout d'après ce qu'il est ou, pour préciser davantage, d'après ce qu'il se sent et se croit être, et en plus des génies et des esprits il voit dans la nature, un peu partout, des forces, des énergies conscientes. Il ne les peut définir; ses idées à ce sujet demeurent confuses, imprécises, mais il n'en reste pas moins vrai qu'il prête à tout une lueur de raison et de la passion. Le noir n'attribue pas une âme à tout, évidemment, — une âme dans le sens où nous l'entendons —; il ne dit pas que tout soit la résidence d'un esprit ou d'un génie, et néanmoins il ne peut concevoir un matériel pur. Dans l'animal il trouve l'instinct, dans les végétaux des vertus et propriétés spéciales. La matière inerte le met en présence de phénomènes qu'il ne peut expliquer, et se prenant toujours en ses raisonnements comme terme de comparaison, il donne à tout un immatériel, un invisible, un insaisissable doué de raison et de passion. En son esprit, je le répète, ce n'est pas une âme, ce n'est pas un génie dans le sens qu'il le conçoit, et pourtant c'est un être, c'est une force, une puissance ayant son existence et pouvant agir par elle-même. Quelques exemples entre mille:

En juillet 1908, au moment où la moisson sortait de terre, ce fut dans certaines régions du cercle de Ségou une invasion de toutes petites chenilles mesurant à peine 0^m 025 en longueur. D'un beau noir velouté avec sur les côtés un liseré vert pâle elles venaient de l'Est sortant on ne sait d'où et par myriades s'avançaient vers l'ouest en rangs serrés. Là où elles passèrent, tout fut mangé, il fallut réensemencer éleusine, maïs et sorgho.

Pendant que ces bestioles dévoraient la moisson, le musulman hurlait à l'Orient sa fade formule et ses «Dieu est grand», il se prosternait, il s'accroupissait sur les talons secouant d'un air béat les index; mais bien en vain, car le flot noir et frémissant continuait à se retirer sur lui même à bosser du dos pour s'allonger

4: Henry FA8 Bambara

ensuite, toujours il avançait et croissait. Le païen lui, après avoir blanchi le devant de sa demeure avec la farine délayée dans l'eau offerte aux mânes des ancêtres, après avoir versé à un peu tout et sur tout le sang des poules, crut mieux de tenir conseil et de consulter ses sorciers. L'ordre fut général: quelque puissant sans doute de la gent chenille, un prince peut-être, célèbre ses noces, il faut lui rendre les honneurs. Tous les villages païens les lui rendirent, et le mariage des chenilles eut lieu un beau matin au lever du jour. Deux ou trois chenilles furent placées au fond de vieilles calebasses hors d'usage, et les femmes et les jeunes filles précédées de tambours qui ouvrent la marche et battent avec rage, s'en vont chantant et dansant les porter hors du village au loin sur un sentier du côté de l'ouest. Au lieu fixé par les anciens elles déposent les petites bêtes et après une ronde échevelée elles lui font leurs adieux, adieux sots, stupides peut-être, et néanmoins touchants quand même, car si la jeunesse leur lance dans une longue fusée de rires: «*i na somaon fo* vous saluerez vos gens», si quelques vieilles acariâtres leur crient sur un ton de commandement: «*Ta so*! Allez chez vous!», plus nombreuses sont celles qui leur disent: «*Toumouni* petites chenilles, *an bi déli* nous vous en supplions, ayez pitié de nous, retournez désormais en vos royaumes, tout est dévoré et il ne reste plus rien. Allons, saluez les gens de votre famille, saluez-les tous et saluez-les bien.»

Elles passèrent encore durant huit jours au moins, mais elles diminuaient et un orage vint qui les balaya. Tout Bambara vous dira que ces chenilles ne parlent pas, qu'elles n'ont pas d'âme, et pourtant essayez de lui faire comprendre qu'il leur a rendu des honneurs vains, inutiles, enfantins et qu'elles n'ont pu ni goûter sa musique et ses chants ni comprendre ses prières et ses supplications, il haussera les épaules: «*Tigné o*: Tu as raison», vous dira-t-il d'un air gouailleur, et coupant court à vos discours il ajoutera: «*Ou tara*!« et qui connaît le Bambara en devine tout le sous-entendu: «elles sont pourtant parties».

En août 1908 une bonne partie de la population des villages situés aux alentours de Ségou passa la journée du vendredi 28 dans un doux farniente. Sachant qu'un fétiche *Kono* allait d'un village

4: Henry FA8 Bambara

à l'autre, porté par ses maîtres pour y recruter des adeptes, je pensai tout d'abord que la raison d'être de ce repos, insolite au plus fort des travaux du sarclage, était là. Pas du tout, les Bambara païens se reposaient et les femmes offraient à leurs maris et à leurs enfants le *dégé* (farine de mil délayée dans du lait et de l'eau de miel) sur l'ordre d'une hyène. Celle-ci, disait-on, et tous les sorciers l'assuraient, était sortie de son mutisme, sa langue s'était déliée et elle avait prédit à des gens de l'Ouest qu'un fléau plus terrible encore que celui des chenilles allait s'abattre sur la région. Pour le conjurer un seul moyen restait : s'abstenir d'aller aux champs le vendredi et de s'offrir ce mets si cher aux musulmans, le *dégé*.

Dans mes excursions il m'est arrivé bien des fois de rencontrer des hommes et des femmes portant sur la tête dans une calebasse ou dans un panier, une poignée de feuilles, quelques paquets de racines, et à part les salutations d'usage il m'était impossible de leur arracher un mot. Et pourquoi ce silence? Ils portaient une plante médicinale, un remède qui devait perdre toute sa vertu et toute son efficacité, s'ils bavardaient en chemin et ils devaient veiller à ne pas fouler du pied telle et telle herbe qui borde le sentier.

Le Bambara nomme assez facilement les plantes et les herbes dont les vertus curatives lui sont connues, et pourtant il est bien rare qu'en présence d'un malade il vous donne le nom du remède qu'il absorbe, le nom des racines et des feuilles qui composent ses cataplasmes. La maladie, croit-il, est une force, une puissance qui tourmente notre corps, en nommant le remède il craint d'offrir à celle-ci une arme contre sa vertu curative, autre force, autre puissance, qu'il oppose à la première pour la forcer à déloger la place.

A tout, on le voit, il prête une bribe de raison et de la passion, à tous les êtres animés et inanimés il prête des sentiments humains. Les «Tabous» en sont non seulement une preuve de plus, ils sont un témoignage irréfroyable de cette mentalité.

§ 2. Les Tabous.

La race Bambara se partage en plusieurs familles ou lignées qui chacune porte un nom speciale, ou *diamou*, et voit à sa tête

4:Henry FA8 Bambara

comme protecteurs et amis des animaux ou des végétaux. La lignée des *Djara* se réclame du lion, du *kana* ou iguane[1], du *boumou* ou dondol —, la *Dambélé* d'un gros singe noir dit *Ngoba* —, la *Tankara* d'un bombax cornui, le dondol —, la *Kouloubali* de la biche cochon, du *Mpolio*[2], de la panthère. Pas une lignée qui n'ait son *tné* et même ses *tné* ou tabous. Comme on le verra dans la suite, les lignées d'un même nom souvent se regardent comme liées entre elles par un lien de fraternité et d'amitié, et la différence des *tné* indique au contraire qu'une scission s'est produite à un moment donné.

Les Européens, religieux, militaires et civils, appellent les *tné* bambara des «totem» ordinairement. Depuis Long qui le premier nous parle du «totémisme» et des «totems», cette question a été longuement traitée par des auteurs sérieux et de grand renom, par des maîtres compétents. Leurs définitions ne peuvent s'appliquer aux *tné* bambara. Toute frappante que soit l'analogie de certains d'entre eux avec le totem des Peaux-Rouges et des Australiens, je ne les puis définir avec Nicolay parlant des Peaux-Rouges: «Les Peaux-Rouges croient de plus à l'existence d'esprits propre aux individus (comme sont les fétiches pour les Africains) et qui, sous une forme animale, portent les noms de Totems»[3]. Les *tné* bambara diffèrent totalement des fétiches, ils n'ont rien de commun avec ceux-ci. Au chapitre (1901 p. 61) de son ouvrage: «Mythes, cultes et religions», A. Lang nous définit le Totémisme ainsi: «Le mot Totémisme ou Totamisme a été appliqué pour la première fois par Long ... aux coutumes des Indiens ... qui se reconnaissent une parenté avec les animaux ... Les Totémistes épargnent les animaux qui sont leur chair et leur sang ...» D'après A. Lang, les Peaux-Rouges et les Australiens se croient une parenté physique et réelle avec l'animal-totem, ils ont compté parmi leur grands

[1] Sorte de gros lézard ressemblant à un petit caïman. Il vit sur les bords du fleuve, près des mares, et bien qu'il préfère la terre et grimpe sur les arbres il aime prendre ses ébats dans l'eau. Les Français l'appellent vulgairement gueule tapée.

[2] Poisson visqueux et barbu.

[3] Nicolay, Histoire des croyances, mœurs, coutumes Tome Ier Livre Ier, chap. premier.

4: Henry FA8 Bambara

pères une biche, un crapaud, une fourmi, un lapin, etc. Toute parenté physique et réelle se communique en effet par voie de sang et deux êtres ayant dans les veines du sang d'un même individu sont parents. Pour être avec leurs totems d'une même chair et d'un même sang les Peaux-Rouges et les Australiens se croient donc fils réels d'un ancêtre qui jadis fut biche, crapaud, fourmi, lapin ... Nicolay au chapitre II de son ouvrage «Histoires des croyances, mœurs et coutumes» donne à entendre que le Peau-Rouge admet que l'âme d'un ancêtre est venue au moment de la mort, prendre gîte dans le corps de la bête qui sert de totem; se peut-il que Lang, qui se tait sur ce point, ignore la croyance des Peaux-Rouges à la métamorphose et métempsycose? Nullement il relate le fait dans son ouvrage «Mythes, cultes et religions», mais quelque hypothèse que l'on fasse il y a pour lui parenté physique et réelle. Si l'on admet que les premiers ancêtres du Peau Rouge se sont changés ou métamorphosés à un moment donné en biche, en crapaud, fourmi ou lapin, évolution singulière si jamais il en fût, on peut supposer qu'au moment de la métamorphose ces animaux n'existaient pas et ils sont tous hommes et animaux d'une même chair et d'un même sang ou encore la chose est plus raisonnable ils se sont métamorphosés en animaux déja existants, procréant parmi ceux-ci biches, crapauds, fourmis ou lapins comme ils procréèrent auparavant des êtres humains, et le Peau-Rouge a toujours à craindre en tuant un de ces animaux-totems, de tuer un fils ou petit-fils de l'ancêtre, un de ses descendants, un être, par suite, de sa chair et de son sang [1].

Rien de tel chez le Bambara; car traiter quelqu'un de fauve est à ses yeux une insolence, et pour le mettre en colère, au paroxysme de la colère, il suffit de l'appeler fils de chien *(oulou den)*; même s'il l'a pour *iné,* c'est là une injure qui tôt ou tard se venge. Il ne compte pas dans ses ancêtres un chien ou une panthère, un lion ou un serpent. Un *Kouloubali* serait fort surpris d'apprendre qu'une biche lui donna le jour, et pas un *Tankara* qui pense avoir

[1] A. Lang ne semble pas se douter que les peuples dont ils nous parle, Peaux-Rouges, Tahitiens, Africains donnent à ces mots: père, mère, frère, femme, fils, un sens très large et qu'ils les donnent couramment à des personnes avec lesquelles ils n'ont aucun lien de parenté.

4:Henry FA8 Bambara

dans les veines de la sève du dondol ou du jus de son fruit. Quand un *Djara* se dit fils du lion, un *Dambélé* fils d'un gros singe noir, il faut l'entendre dans un sens très large, il le dit par analogie, tout comme nous le disons, nous, d'un bienfaiteur insigne: c'est mon père, c'est ma mère, c'est mon tout.

Le Bambara fraternise ici avec les Quichés chrétiens du Guatemala dont parle D. G. Brinton dans son «Nagualism» 1294 — O. Stoll dans son «Die Ethnologie der Indianerstämme von Guatemala» (Leyde 1882), et que cite A. Lang au chap. III de son ouvrage «Mythes, cultes et religions». Son *tné* est un ami, un protecteur, et on lui peut donner cette définition: c'est un être animé ou inanimé ayant droit au respect et à la vénération de toute une lignée, d'une famille, d'un clan, en considération d'un service signalé qui a valu à la lignée, à la famille, au clan de ne pas disparaître, de ne pas s'éteindre, ou les a préservés d'un malheur.

Chaque *tné* a sa légende. Si dans la bouche du noir le récit s'enjolive, s'émaille de quelques fleurs et varie un peu, le fond reste le même. Tout en leur conservant et la forme et le fond, j'en traduirai quelques unes.

Légende des deux *Kouloubali*.

On était en guerre; ce n'était de toutes parts que fugitifs. La lignée des *Kouloubali* avait été cruellement éprouvée, elle se trouvait réduite à deux membres, deux frères égarés dans la brousse avec femmes et enfants. L'aîné qui suivait de loin son frère (ils évitaient de camper dans un seul et même lieu dans la crainte d'une surprise), parvint au bord d'un fleuve grossi par les eaux et se voyant dans l'impossibilité de le traverser, toute barque faisant défaut, cette plainte lui échappa: «Où fuir désormais? Je suis aux mains de mes ennemis! Pour moi et ma famille, c'est la mort ou l'esclavage.» Un *mpolio* passait; il l'entendit, fut touché de compassion et sortant sa grosse tête barbue hors de l'eau lui cria: «Je puis te passer moi, ne crains rien!» L'aîné des *Kouloubali* et sa famille avec armes et bagages s'installent sur le dos visqueux de l'étrange poisson, ils passèrent le fleuve. «Ecoute, bon *Mpolio*, mon frère et sa famille sont là-bas sur la berge, évite de leur rendre ce

4: Henry FA8 Bambara

service que tu viens de me rendre, c'est un ingrat, un sans cœur, il pourrait te tuer.» — «Me tuer? allons donc!» le poisson plonge, disparaît, le voilà qui émerge là-bas au loin, près de l'autre berge, au moment où le jeune *Kouloubali* se demande comment son aîné a pu traverser, toute barque manquant, un fleuve si large et si profond. «C'est grâce à moi, lui dit le *mpolio,* également comme lui installez-vous sur mon échine.» Ils passèrent le fleuve.

Le jeune *Kouloubali* était un sans cœur. Quand les femmes eurent déposé leurs calebasses et leurs paniers sur la berge, au moment où le *mpolio* prend son élan et sort le haut du corps hors de l'eau pour plonger et disparaître, il lui lance son javelot. Le poisson un instant se débat, l'eau écume, rougit, et ce fut le calme: il était mort.

La famille du jeune *Kouloubali* dépeça l'animal et, sans honte comme sans remords, elle pria la famille de l'aîné de venir au festin. «Manger du *mpolio,* s'écria le chef de celle-ci, à jamais! et qu'il soit maudit celui de mes enfants qui osera en manger.» Depuis ce jour le *mpolio* est le *tné* des descendants de l'aîné des *Kouloubali.*

Il est un peu celui des descendants du jeune, mais ils le mangent, sauf la tête.

Légende d'une branche *Taraoulé.*

Une femme voyait tous ses enfants mourir, aussi tremblait-elle pour son dernier né, un petit garçon malingre et chétif, auquel son lait ne profitait pas. Un jour qu'accroupie sur la natte, seule en sa case, son enfant sur les genoux, elle filait le coton, elle se prend à pleurer et à gémir: «Toi non plus, tu ne vivras pas, tu rejoindras tes aînés, tu t'en iras, me laissant seule.» Un serpent-cracheur passait, il entre et doucement s'enroule sur le corps de l'enfant. La mère pousse un cri, et les voisins accourent... Le serpent lentement se déroule et quitte la demeure pendant que l'enfant lui tend les bras et sourit. Il ne mourut pas, il devint fort et vigoureux, car le serpent avait bu tous les *gnâma* ou principes morbides qui se trouvaient en lui. Depuis ce jour, la branche *Taraoulé* dont il est le père, ne mange pas du serpent-cracheur ou *n'gorono,* car la malédiction de l'ancêtre pèserait sur elle: c'est son *tné.*

4:Henry FA8 Bambara

Légende d'une autre branche *Taraoulé*.

Une femme cherchait du bois dans la forêt quand les douleurs de l'enfantement la prirent. «Seule que vais-je devenir? cria-t-elle. Je n'ai personne pour m'aider; qui lavera mon enfant? Oh! je vais rapporter chez moi un cadavre.» Elle s'agenouille près de sa charge de bois, donne le jour à son enfant, s'affaisse et perd connaissance. Un gros singe noir croquait des fruits sur un arbre voisin, il la vit et fut ému ... Il fit la sage-femme, lava le petit être, le berça dans ses bras, et quand la maman revint à elle, il lui remit son petit garçon. Depuis ce jour pas un descendant de cette branche *Taraoulé* qui mange du *ngoba;* ce gros singe noir est leur *tné,* l'ancêtre le maudirait.

Légende des deux *Djara*.

Deux frères des *Djara* fuyaient avec femmes et enfants devant leurs ennemis. Harrassés de fatigue ils s'assoient à l'ombre d'un dondol, décidés à ne pas aller plus loin. Ils n'en pouvaient plus, du reste, tant la soif les tiraillait. Une iguane rôdait aux alentours, elle eut pitié des deux *Djara* et grimpant sur le dondol, elle fit si bien de la queue et des pattes, que ce fut sous l'arbre une douce rosée et chacun put étancher sa soif du suc contenu dans le calice des fleurs de cet arbre. «Le *kana* (iguane) sera désormais mon *tné,* dit l'aîné, et je maudis celui de mes descendants qui le tuera ou le mangera.» — «Y songes-tu, dit le jeune, n'est-ce pas au dondol que nous devons la vie? n'est-ce pas son suc qui nous a désaltérés? ne vaut-il pas mieux prendre cet arbre pour *tné*?» Les deux *Djara* se chicanèrent, ne purent jamais s'entendre et se séparèrent. Le *kana* est devenu le *tné* de la branche aînée, et le *boumou* ou dondol celui de la branche cadette.

Légende des *Samakés*.

Mon grand-père me l'a souvent raconté; il le tenait, lui, de ses ancêtres ... Un *Samaké,* traversait-il le fleuve à gué ou enfonçait-il les piquets auxquels s'attachent les nattes de la trappe aux poissons — je ne saurais le dire —, fut happé par un caïman qui l'entraîna au plus profond de son antre ... Il ne le tua pas,

4: Henry FA8 Bambara

il était repu ... Laissant le malheureux à ses tristes pensées, il se retire ... Sans s'éloigner pourtant, de temps en temps il frappe de la queue dans l'eau à l'entrée du trou, donnant assez à entendre qu'il n'a qu'une sortie et qu'il en est la porte. Etendu dans la vase, le malheureux *Samaké* gémissait: «Qui donc va me sauver de ses griffes terribles et de ses mâchoires puissantes?» Un fourmilion tout au haut de l'antre guettait mouches et fourmis au fond de son entonnoir; il eut pitié de l'homme et travaillant des deux cornes, fit si bien qu'un rayon de soleil vint ranimer l'espoir du *Samaké*. «Serai-je sauvé?» dit-il au fourmilion. Deux pincées de sable furent la réponse et il comprit. Travaillant des deux mains, il aida le fourmilion, la fissure s'aggrandit, il put passer et s'évada. Quand, épuisé par la faim, le caïman rentra dans son antre, il fut déçu, car il n'y trouva pas sa proie. Pour ne pas encourir la malédiction de leur ancêtre les descendants de ce *Samaké* respectent, vénèrent le *géré* ou fourmilion et c'est leur *tné*. D'autres *Samakés* ont l'éléphant *(sama)* pour *tné*.

* * *

Ces quelques légendes suffisent; elles nous prouvent toutes que, si le Bambara ne croit avoir avec son *tné* qu'un simple lien de fraternité, d'amitié, de reconnaissance et nullement un lien de parenté réelle et physique, il n'en manque pas moins d'attribuer à tout ce qui l'entoure, aux animaux et aux végétaux, de la raison et de la passion. Dans la nature, il ne trouve pas un matériel pur, il prête à un peu tout des sentiments humains, à tout et en tout il voit une force, une puissance, un insaisissable qu'il ne sait définir et qui pense, qui aime, qui gémit, et qui pleure.

Le *tné* Bambara diffère encore du *totem* du Peau Rouge et de l'Australien: il ne crée aucun empêchement de mariage entre les lignées d'un même *tné* ou de *tné* différents. Chacun va prendre femme là où il la trouve et où bon lui semble, et par les alliances, les lignées se mélangent, se croisent et s'entrecroisent. Sans se confondre pourtant, car l'époux conservant son nom ou *diamou*, conserve aussi son *tné* sans prendre celui de l'épouse. Quant aux enfants, ils ont pour *tné* celui du père dont ils portent le nom ou *diamou* et celui-là seul.

4:Henry FA8 Bambara

Le *tné* Bambara n'est rien moins qu'un *tabou*. Le mot lui même est des plus vagues, il est difficile de le rendre en notre langue française. Il implique avant tout une prescription prohibitive, un ordre de ne pas faire, de ne pas agir, et chaque fois qu'une autorité compétente, un génie supposé, un *boli* par exemple (qui parle et rend ses oracles par la bouche d'un hérault, d'un interprète, le *djélima*) ou un prêtre des génies *(djinés)* censés présider à la garde des éléments, le *dougoutigi* (qui du reste ne fait rien sans consulter son conseil et les sorciers), quand le sorcier (l'intermédiaire entre les hommes et le monde invisible) ou un prêtre des mânes des ancêtres[1], par suite une autorité ayant un caractère religieux, prescrit de ne pas manger, tuer, regarder un animal, de ne pas couper, briser, se servir d'un objet, de ne pas boire tel ou tel liquide: cet animal, cet objet et ce liquide revêtent une sorte de caractère sacré et le Bambara l'appelle un *tné*. Mais c'est là la définition que nous donne A. Lang du tabou au chapitre III de son ouvrage «Mythes, cultes et religions», et Nicolay au chapitre II du tome I de son ouvrage «Histoires des croyances, mœurs, coutumes» le dit aussi: «Etre tabou c'est être marqué du signe pieux.»

Les *tné* ou tabous sont légions en pays Bambara. Non seulement chaque lignée a les siens, les *goua* ou familles, les confréries, les villages, les individus, les génies et les plantes ont aussi les leurs. Beaucoup sont stables en ce sens qu'ils se perpétuent de génération en génération; d'autres, au contraire, sont instables, ils passent, tombent, disparaissent, on s'en débarrasse pour peu qu'ils soient gênants, tout ici dépend de l'autorité d'où ils émanent.

Les tabous se peuvent diviser en cinq groupes. Aux tabous de lignées viennent se joindre les tabous de familles, ceux des génies *djinés* et des génies *boli*, ceux enfin des plantes. Les tabous de lignées dont j'ai donné quelques légendes (v. p. 18 suiv.), sont stables, ils se passent de génération en génération et ne peuvent disparaître.

[1] Cette appellation me paraît plus juste. Sans doute c'est le *gouatigi* ou chef de famille qui accomplit ces sacrifices, mais celui-ci n'est pas toujours ce que nous disons en français père de famille. Il n'est pas toujours marié; si toute la famille sauf la mère, les frères et les sœurs l'appellent *n'fa* mon père, ce mot «père» doit être pris dans un sens très large, il n'est bien souvent qu'un grand-oncle, un oncle, un cousin.

4: Henry FA8 Bambara

Ceux-là incarnent l'idée de l'ancêtre, non pas en ce sens qu'ils se confondent et ne font qu'un, mais bien parce que l'animal ou la plante a sauvé la souche en le sauvant. Ils sont devenus leurs pères au sens large du mot, on les peut comparer à des armes posées sur un blason, le nom de l'ancêtre ou *diamou*, et un Bambara ne peut s'en débarrasser. A la suite d'un service rendu, l'ancêtre s'est lié au *tné* et le serment a rendu l'union si étroite que l'un disparaissant, l'autre disparaît . . . comment nier un ancêtre qu'on a eu, que l'on a et dont porte le nom ou *diamou!*

Les tabous de familles ont eux aussi leurs légendes, et rappellent ceux des lignées. Ils diffèrent pourtant; le service a été rendu à un membre de la famille et non plus à son chef. Également ils sont moins étendus et n'englobent qu'une partie de l'espèce ou de la race. Certains *Dambélé*, pour ne citer qu'un exemple, ne peuvent acheter, élever, tuer et manger un *da-n-fign* ou chien noir, ce qui ne les empêche pas de posséder, tuer, et manger un chien d'une autre couleur; un plat de chien fait même leurs délices dans les orgies en l'honneur des fétiches *Nia, Komo, Kono, Nama* etc. Le chien pour eux est tabou, mais le chien noir seulement et en voici la raison: Une famille *Dambélé* travaillait ses champs et chaque midi, la femme chargée de la cuisine allait lui porter la bouillie. Un beau jour, la cuisinière voyant son enfant endormi, le déposa sur la natte et partit . . . A peine est-elle au champ, que le gros chien noir arrive, jappant et pleurant, courant vers le village et revenant, pour japper et pleurer de plus bel. Ce manége intrigue tout le monde, chacun abandonne la houe et à la suite du chien retourne au village. Le logis a été la proie des flammes, ce n'est plus qu'un amas de cendres . . . «Mon enfant, mon enfant», crie aussitôt la mère, au désespoir, folle de douleur . . . Et le chien gambade autour d'elle, il lui pose les pattes sur les épaules, il la lèche, avec de joyeux grognements, il semble lui dire: «Ne crains rien, je l'ai sauvé.» Il l'avait sauvé de fait; voyant le feu au logis il songea à l'enfant, le prit délicatement dans sa gueule et le fut porter dans la case où se grillent les noix de karité. On l'y trouva sain et sauf, dormant profondément, et depuis ce jour, ils ont pris le chien noir pour *tné*; toute la famille le respecte et le

vénère et leurs descendants le respectent et le vénèrent encore aujourd'hui.

Ces *tsé* de familles deviennent parfois tabou pour tout le village. Là par exemple où le *Dumbélé* du chien noir est puissant par le nombre et surtout par les alliances, les gens de lignées étrangères, par respect pour les anciens et pour ménager les susceptibilités des épouses et de leurs familles, se gardent d'élever ces chiens et d'en manger la chair. Peu à peu l'usage s'enracine, l'animal devient pour tous un *tsé* ou tabou.

Il est loin pourtant d'avoir la stabilité de celui de la lignée. Une *Dumbélé* mariée dans un village où le chien noir est admis, tout en s'abstenant le plus possible d'en manger la chair, ne tarde pas à ne pas le craindre. Peu à peu c'est l'oubli, un souvenir vague seul lui en reste: «*An dougou tsé do*, pour le village d'où je sors il est tabou», et il lui semble qu'il ne l'est plus pour elle. Quant aux membres des lignées étrangères, ils l'abandonnent ordinairement dès qu'ils quittent le village et si, en vertu de l'habitude acquise, ils le conservent jusqu'à leur mort, leurs enfants le délaissent.

Portant son organisation dans le monde des invisibles, le Bambara leur prête des *tsé* ou *tabou* qu'il fait siens. Non seulement les bois sacrés avec ce qu'ils renferment sont tabous, il est encore des façons de faire et d'agir qui déplaisent aux esprits, et des animaux ont le don de les mettre en colère. Une femme qui revient de la forêt avec son fagot de bois sur la tête, doit en défaire les liens avant d'entrer au village ou tout au moins sur la place publique. Ici, on enlève ses savates à la porte de la case d'entrée ou *b'les* qui donne accès dans le village, et là, on ôte son bonnet; et jamais on ne siffle dans les ruelles, sans encourir la haine des invisibles. Les perdrix, et elles courent nombreuses dans les champs à l'entour des murs, ne doivent jamais pénétrer dans le village sinon mortes et déplumées, et les enfants qui les prennent dans leurs filets, n'enfreignent jamais cette coutume. Si, par malheur, une perdrix traverse le village en volant et caquette en passant, toute la population est en émoi et trois nuits de suite, hommes, femmes et enfants vont coucher à la belle étoile, souvent même,

ceci dépend des oracles du sorcier, ils abandonnent leurs pénates et les vont construire un peu plus loin:

Les génies dits *boli* sont la terreur des femmes, des enfants et des non initiés, qui ne peuvent toucher à aucun objet servant au culte, qui ne peuvent pénétrer dans leurs bois sacrés et dans leurs sanctuaires. Les *bolis*[1] ont des *tsé* qui sont tabou pour leurs possesseurs et leurs sacrificateurs et qui le deviennent encore parfois pour leurs enfants. L'un des plus curieux est le *Bara*, dont le *tsé* ou tabou est la bière de mil ou *d'lo*. Son possesseur et son sacrificateur doivent s'abstenir de boire de la bière si possible, et si l'habitude est chez eux trop invétérée, ils prennent un bain complet avant de toucher au fétiche et de lui sacrifier. D'ordinaire le *tsé* du *boli* est un animal et toute la famille le fait sien. Un rat palmiste, tout succulant qu'il soit pour un palais Bambara, ne sera jamais mangé par les possesseurs du *Bama-n-djigi* et leurs enfants: c'est le *tsé* ou tabou du fétiche.

Je n'ai point trouvé de *tsé* pour les animaux, mais beaucoup d'arbres ont les leurs, les plantes médicinales elles aussi, et quand on doit les employer pour ses besoins particuliers, il faut éviter de les mettre en contact avec ce qu'elles abhorrent ou sont supposées détester et qui aux yeux du noir n'est rien moins que leur *tsé* ou tabou.

Hommes et femmes, jeunes et vieux doivent vénérer et respecter leurs *tsé* et ceux des génies, aussi les enfants savent dès leurs plus tendres années qu'ils ne peuvent voir, tuer et manger tel et tel animal, qu'ils ne peuvent toucher, couper, briser tel et tel arbre, telle et telle plante, sous peine d'encourir ou la malédiction de l'ancêtre ou le courroux du génie et de perdre la vue.

La rigueur des châtiments qui pèsent sur tout noir oublieux des égards dus aux *tsé* (à ceux de la lignée et à ceux des fétiches *boli* surtout) et par suite, la crainte de les encourir semble au premier abord bien tyrannique. Elle l'est moins pourtant qu'on ne se le figure, car le Bambara est fort bon casuiste quand sa personne et ses intérêts sont en jeu, et la manducation de certaines

[1] On entend par *boli* tout fétiche mauvais, par suite un objet servant de résidence à un esprit mauvais ou démon, v. chap. VII § 1.

4:Henry FA8 Bambara

viandes, la prohibition de certains liquides mises à part, le reste est un jeu.

Un *Dambelé*, par exemple, qui voit une bande de singes noirs dévaster ses champs et piller sa moisson, n'empêche nullement ses chiens de leur donner la chasse, et si un ami de lignée étrangère les vient aider et faire le coup de feu, il n'aura nul regret. Le *Djara* est plus confiant avec le lion, quand celui-ci dévaste ses troupeaux; il va à sa rencontre et le prie de s'en aller, ce qu'il fait toujours, dit le noir . .

Quand le cadavre d'un tabou est trouvé par un des gens de la lignée qu'il protège, il reçoit les honneurs de la sépulture ordinairement. Le *Djara* du lion le fait même avec pompe; les femmes pleurent, les tambours battent et les hommes vont lui offrir une pièce d'étoffe, dans laquelle on l'enroule avant de le déposer dans la fosse.

Ne pas voir son *tné*, pensera-t-on peut-être, doit être bien difficile . . .? Au Soudan on se dompte la vue dès ses plus tendres années par politesse. Un gendre baisse les yeux en présence de sa belle-mère, une bru, en présence de son beau-père, lui tourne le dos aux trois quarts par modestie, et quand un fiancé vient amadouer le papa de sa fiancée, celle-ci s'enfuit et va se cacher. Tout noir, pour peu qu'il soit poli, a le regard plongé on ne sait où, dans le vague, ou contemplant ses orteils, chaque fois qu'il salue quelqu'un et prend de ses nouvelles, il lui cause un quart d'heure sans le regarder jamais. On n'en demande pas plus pour le *tné*. Sans doute, en sa présence il se voile des deux mains . . . alors il joue à la jeune bru; entre voir et regarder il sait fort bien distinguer, il sait vous le dire à l'occasion pour peu qu'on l'accuse: «*Né y'a yé tigné, n'ka, nè gné tount'a la, né m'a flè.* Je l'ai vu, c'est certain, mais je n'y ai pas arrêté mon regard, je ne l'ai pas regardé.»

§ 3. Le *gnâma*.

La malédiction de l'ancêtre est, avant tout, ce qui rend le *tné* sacré; il n'est rien que le Bambara craigne tant. Etre maudit, et maudit de son père est le plus grand des maux, ses femmes le fuiraient, ses enfants rougiraient de lui donner le nom de père, ses

4: Henry FA8 Bambara

amis l'abandonneraient, les gens du village trembleraient de lui adresser la parole, il lui faudrait s'enfuir. Et où ira-t-il? Le *gnâma* du père, le *gnâma* de l'ancêtre, du *tné* du fétiche s'attachera à ses pas, le suivra en tout lieu. Pour lui il ne reste que la souffrance; la maladie, la faim, la pauvreté et l'humiliation seront son partage et rebut de l'humanité, il mourra en désespéré.

Le mot *gnâma* est bien difficile à traduire. Son correspondant existe-t-il dans notre langue française? Le *gnâma* est une force, une puissance, ou, si l'on veut encore, une énergie, un fluide que possède tout homme, tout animal, tout être vivant, et qui ne disparaît jamais, car même après la mort, il continue d'exister. Cette énergie, ce fluide, c'est l'envoyé, le messager, l'émissaire de la haine, de la vengeance, de la justice, et il va là où le pousse une volonté, sa directrice et sa maîtresse, porter à tort ou à raison la malchance, la pauvreté, la maladie, la mort. Ce mot se rencontre à chaque instant sur les lèvres Bambara.

La chanson des jeunes filles incisées commence par ces mots:

Bo n' yé, gnâma, o gnâma, bo n' yé!

Eloignez-vous de moi gnâma, ô gnâma, éloignez-vous de moi!

Dankoun bâ la

(sc. Gnâma qui vous tenez) au grand angle de terre formé par deux sentiers qui se croisent.

Gnâma fambali, bo n' yé!

Gnâma qui tues, éloignez-vous de moi! [1]

Ceux qui consultent les sorciers ont les oreilles rassasiées de ce mot: *Gnâma djougou bi é nafé.* Tu as un méchant *gnâma* à ta poursuite, évite donc et ceci et cela, tue une chèvre, une poule, un chien, pose un présent à tel endroit, des cauris, une noix de kola etc.... *Nonté i fa gnâma na ouli i la,* autrement le *gnâma,* la force vengeresse que possède ton père, se lèvera contre toi.

Toujours et toujours, ce mot *gnâma* a ce sens de force, de puissance, de fluide causant la maladie, la souffrance, la mort, et ce proverbe à lui seul est des plus expressifs: *Ni warani-n-kala ko,*

[1] Traduction. Eloignez vous de moi, toute espèce de *gnâma,* qui vous tenez au grand *dankoun* (angle de terre formé par deux sentiers qui bifurquent, se coupent ou se croisent au sortir du village)! *Gnâma* qui tues éloignez-vous de moi!

ka fa, gnâma si dé t'o la. Si la panthère (un tyran ayant la méchanceté de la panthère) dit: «Tuons-le», nous n'avons certes aucun *gnâma* à lui opposer (aucune force, énergie que nous puissions lui opposer pour contrebalancer la sienne, son *gnâma* à lui).

Les animaux ont aussi un *gnâma* et celui des oiseaux est des plus craints. Ils s'attaque de préférence aux petits enfants qui, dans ce cas, meurent dans des convulsions, et toute méprise est impossible, car les mains et les pieds se crispent à la façon d'une patte d'oiseau. Au temps de l'hivernage, sans doute parce qu'ils nichent, ils trouvent leur nourriture en abondance et sont gros, gras, vigoureux, on les croit plus méchants, et les mamans nouent autour du cou de l'enfant à la mamelle une cordelette à 9 nœuds qui le met à l'abri de leurs *gnâma.* Morts, ils conservent encore leurs *gnâma,* et je me souviens qu'en novembre ou décembre 1907, tout le village de Songhobougou attribua une petite épidémie d'influenza à la mort d'un gros oiseau noir (le *djougo*), qu'un Européen tua dans un de leurs champs. «Nous souffrons des reins, nous souffrons de la gorge, nous toussons, disaient-ils avec mélancolie, toute la faute en est au chasseur. *Toubabou ko té voa? A ye djougo do fa en ka forola, djougo gnâma do* . . . La faute en est à l'Européen, il a tué un *djougo* dans nos champs et son *gnâma* s'appesantit sur nous.»

Chap. II.

L'animisme et ses conséquences.

§ 1. Croyances aux Esprits. § 2. Sorcellerie et Sacerdoce.
§ 3. Métamorphose. § 4. Le *Ifa*.

§ 1. Croyances aux Esprits.

Le Bambara n'a pas déifié les forces de la nature. Si dans certains cas il leur témoigne du respect, s'il les craint, il les laisse sans prêtre, sans victime et sans autel: il n'est pas «naturiste» au sens strict du mot, sa vraie religion est l'animisme. D'un spiritualisme effréné, il voit des génies un peu partout, la brousse en est pleine, ils gîtent dans les arbres ou se prélassent à califourchon sur les branches, ils courent aux alentours des villages, ils clapotent dans les mares et les puits, ils se hissent sur les hautes roches, les termitières, les monticules, et beaucoup aiment s'accroupir aux angles formés par les chemins qui bifurquent ou se croisent. A l'intérieur des villages, on en trouve aussi qui se roulent dans les cendres du foyer et tisonnent le feu, alors que d'autres veillent sur les ustensiles du ménage — pots, calebasses, plats et toute la batterie de cuisine — et les *b'lon* (vestibules, cases d'entrée) donnant accès dans un village, dans une demeure, sont un nid à génies. Les habitations des particuliers n'en sont certes pas privées non plus; toutes ces cornes, tous ces chiffons, bouts de bois, calebasses, poussiéreux et noirs de fumée, pieusement suspendus au dessus des portes, aux poutrelles qui supportent la terrasse, sur les murs, un peu partout, sont une demeure de génie, ou un ex-voto en l'honneur de ceux qui voltigent dans les airs ou courent à travers les dépendances.

Le Bambara n'a pu s'élever à la conception d'un immatériel pur, et s'il veut à tout un je ne sais quoi d'invisible, d'insaisissable,

[p. 29]

il veut également à tout un matériel, un corps, aussi en arrive-t-il aux idées les plus étranges, dès que son imagination l'emporte vers le monde des esprits ou génies. Ceux-ci, de quelque nom qu'on les décore, se drapent dans des vêtements et amassent or et argent, ils ont sexe et procréent, ils sont aux prises avec les passions les plus basses, les plus viles et les plus méprisables. Jaloux, haineux, intempérants, ils accomplissent le mal par plaisir, et le noir vous les montre bien rarement bons, compatissants et miséricordieux. La vie qu'ils mènent n'a rien d'édifiant; ils roulent d'orgie en orgie et sont continuellement en luttes les uns contre les autres.

Les génies, affreux tyrans peut-on dire, toujours prêts à fondre sur la pauvre humanité, sont loin de posséder une même puissance et d'avoir une égale méchanceté. Le Bambara les divise en deux groupes bien distincts: ceux qui directement peuvent accorder un bienfait et, s'ils le veulent, faire le bien, et ceux qui ne peuvent que le mal, tout en pouvant s'abstenir néanmoins de le commettre. Dans les sacrifices, il fait aux deux les mêmes demandes et use des mêmes paroles et pourtant avec un sens différent. Ces mots «donne-nous de la pluie, des femmes, des enfants, l'aisance», dits aux premiers, sont une demande directe, et ils deviennent une demande indirecte, adressée à ceux du second groupe. Ils ont alors ce sens: «ne fais rien pour nous priver de la pluie, des femmes, des enfants, de l'aisance», en un mot si vous devez exercer votre méchanceté sur quelqu'un ou sur quelque chose, que ce ne soit pas sur nos personnes et sur ce qui nous appartient.

Les premiers sont les *gnéna*[1] plus connus sous le nom de *djiné* (mot arabe الجن importé par les musulmans) et les seconds les *gnâ* ou *boli*.

Les *gnéna* ou *djiné*, tels que les conçoit un noir, ne sont pas des anges au sens strict du mot, ce sont des êtres intermédiaires entre l'ange et l'homme. Non seulement ils mangent, boivent, procréent, courent après le bien être et la fortune, ils sont encore

[1] Les femmes souvent et les enfants eux aussi désignent les *djiné* et les *boli* sous ce terme générique *gnéna*, les initiés se servent indistinctement de ces mots par devant les non-initiés. Il n'en reste pas moins vrai que le mot *gnéna* signifie génie dit *djiné* et le mot *gnâ* génie dit *boli*.

4: Henry FA8 Bambara

soumis aux souffrances physiques et morales qui affligent les humains, ils peuvent mourir, victimes de la haine, de la vengeance, de la méchanceté d'un plus fort. Leurs prêtres sont les *gnéna-n-sonna* ou *dougoutigi* (chefs du village au for religieux et bien souvent aussi au for civil) et les sacrifices qui leur sont offerts, s'adressent indirectement à l'Etre suprême d'une façon bien vague et bien confuse surtout en ce moment, car toute idée de la divinité disparaît chaque jour de plus en plus; mais on peut croire que, dans le principe. Dieu avait une part plus grande dans les honneurs rendus à ses lieutenants, à ceux qu'il à préposés à la garde des éléments, divisant entre eux l'empire de sa création.

Les *djiné* restent soumis à l'autorité du Créateur, ils n'en ont pas secoue le joug, et tout méchants qu'ils soient, ils ne cessent pas d'être bons; ils peuvent, s'ils le veulent, faire le bien, protéger les hommes et leur accorder des bienfaits. S'ils punissent et châtient, ils ont avant tout à leur charge le bonheur de l'humanité. Ils sont les intermédiaires nécessaires entre l'homme et la divinité, et au détriment de Dieu, ils ont pris dans l'esprit du noir une place prépondérante, car chacun dans sa sphère ayant une autorité absolue, c'est à eux avant-tout qu'il faut s'adresser en tous ses besoins.

Tout *djiné* peut apparaître sous une forme humaine et dans ce cas, il se revêt d'une peau blanche et ne diffère pas de l'Européen. Que de fois j'ai ouï les femmes, les jeunes filles et les enfants chuchoter derrière moi: *«A gné dé djémé wala-wala déren! a boloou be iko djiniou ta tjoko, ne bi siran* = Ce qu'il a le globe, de l'œil blanc! ses bras ressemblent à ceux des génies, j'ai peur . . .» Ceci paraît curieux, et donne à penser que ce concept est postérieur à l'arrivée des blancs qu'ils regardent, et non sans raison, comme leur étant supérieurs en tout et pour tout. Je crois pourtant ce concept antérieur à notre arrivée, et les vieux Bambara qui me disent avoir vu Mage et Quintin retenus prisonniers à Ségou par le roi Amadou (أحمدو) jusqu'à la mort de son père Omar el Hadj[1] pour des *djiné*, me semblent sincères, car une vieille légende assure que dans

[1] El-Hadj-Omar = Omar le pèlerin, ainsi appelé parce qu'il a vu La Mecque, passa à Ségou vers 1835, 1837 ou 1839, avant la mort de Tjéyolo qui eut lieu vers 1839. Voir l'Introduction.

4:Henry FA8 Bambara

une de leurs immigrations, les Bambara rongèrent un pays habité par des hommes blancs en tout semblables aux génies. J'ajouterai aussi que le blanc dans les sacrifices solennels est la couleur liturgique; poules, chèvres, moutons, noix de kola elles-mêmes, à moins d'impossibilité, sont de couleur blanche et sans doute à cause de l'idée qu'ils se font de la couleur du génie. Aux Européens de passage qui leur demandent l'hospitalité, ils font tout pour trouver une poule blanche à lui offrir, c'est, croient-ils, le plus grand honneur qu'ils leur puissent faire, à cause de la couleur de leur peau. Les vieux pensent du reste que nous avons, nous autres Français, commerce intime avec les génies et connaissons leurs noms de famille ou *diamou*; pour peu qu'ils soient à l'aise avec vous, ils vous supplient de leur indiquer l'endroit où se doit creuser un puits, persuadés que nous savons où gîtent les esprits préposés à la garde des eaux. N'avons-nous pas avec eux un air de ressemblance?

Les *gnâ* ou *boli* ont aussi un sexe, ils procréent et fondent famille. Supérieurs aux génies en puissance et en méchanceté, ils ne peuvent directement que le mal et sont en lutte ouverte avec Dieu, qui, sans rien enlever à leur intelligence et à leur liberté, les a condamnés à souffrir et à souffrir les peines du feu. Ils dressent continuellement des embûches aux *djiné* pour faire avorter leurs plans bons ou mauvais, ils se plaisent à tourmenter les hommes, et le Bambara les craint beaucoup. Le culte des *djiné* n'est rien, comparé à celui qu'on leur rend. Ceux de grosse envergure ont toute une escorte pour les servir et leur rendre les honneurs, et l'impôt de capitation: 3,50 frcs par tête n'est rien comme on le verra plus loin, comparé aux sommes que versent nos noirs pour suspendre leurs coups et ne pas encourir leurs courroux.

Comme le *djiné*, le *boli* apparaît sous une forme humaine, mais il est répugnant, hideux à voir. Il glace d'effroi tous ceux à qui il accorde cette faveur, il a le corps affreusement noir, et son visage disparaît dans une flamme surmontée de cornes.

Dans les sacrifices la couleur liturgique est le noir et le rouge, jamais on ne lui offre une victime de couleur blanche, sauf dans un sacrifice indirect nécessité par une offrande dite *saraka*, ce qui est assez rare.

4: Henry FA8 Bambara

§ 2. Sorcellerie et Sacerdoce.

Entouré d'esprits, de génies toujours en quête de lui nuire, le Bambara se croit vite la victime de l'un d'eux. Ceci ne contribue pas peu à lui donner une certaine endurance dans la souffrance, je dirai même qu'il la supporte ordinairement, non pas avec stoïcisme, mais avec la torpeur de l'animal. Que faire de fait contre un mal qu'on ne peut conjurer, sinon le supporter? que faire contre un puissant qu'on ne peut désarmer? Sentant pourtant au fond de son être un besoin de jouir (et jouir pour lui consiste à boire, à manger, à dormir et à procréer), il a horreur de toute souffrance et ne néglige rien pour s'en mettre à l'abri. Afin de pouvoir vivre tranquille, il rougit de sang un peu tout et se couvre le corps de gris-gris ou porte bonheur, de talismans qui changent le cours des choses et même de la nature, d'amulettes enfin pour se prémunir contre le poison, pour éviter un accident, pour faire avorter les maléfices des méchants, pour éloigner les *gnâma* des génies, des vivants et des morts, et ne donner aucune prise à ces forces ignorées qu'il trouve un peu partout dans la nature. Pour ceci, il s'adresse aux prêtres des *djiné* et des *boli,* aux sorciers surtout, qui ont commerce intime avec les génies et sont les médiateurs entre l'homme et tout le monde invisible.

Etant donné l'idée qu'il se fait du monde visible et invisible lequel ne diffère guère de ce qu'il se croit être lui-même, le Bambara, tout naturellement et sans effort aucun, est venu à penser qu'on peut voir les génies, comprendre leur langage et converser avec eux, qu'on peut enfin soumettre les forces de la nature et les tenir en son pouvoir. Par les offrandes et les sacrifices qu'il offre ou fait offrir par l'intermédiaire d'un prêtre, il peut mitiger ses craintes et ses terreurs, en captant les bonnes grâces d'un esprit. mais au faible, facilement on retire ses faveurs, il faut être l'égal de celui que l'on craint et si possible le surpasser.

La force, le *fanga,* pour employer son terme, est ce qui règle la ligne de conduite d'un chacun vis à vis du voisin; pour se faire obéir, il faut d'abord se faire craindre, et seul le puissant y arrive et voit tout plier devant lui.

4:Henry FA8 Bambara

Aimant à se prendre lui-même comme terme de comparaison en ses raisonnements, le noir qui a vu des gens de basse extraction, de famille pauvre, réussir à accroître leur avoir et à devenir riches au point de posséder serviteurs et esclaves et de s'imposer à tout un village, à toute une tribu, à tout un peuple, a pensé que certains individus peuvent, eux aussi, se créer des intelligences dans le monde des esprits, en devenir les égaux, et même leur commander et s'en faire obéir. Ceci, il le croit fermement et si les sorciers sont nombreux, plus nombreux sont encore ceux qui briguent de l'être. N'arrive pourtant pas qui veut à posséder la science occulte qui vaut le diplôme, le brevet de capacité, indépendamment de certaines mixtures de cendres, d'intestins et de sang qu'il faut avaler, de certains collyres repoussants, comme de la chassie de chiens qu'il faut se glisser sous les paupières pour voir les invisibles. Il faut de plus, à moins d'être initié par son père ou son frère, compter avec sa bourse; c'est là un art qui se paie et grassement! Une bonne mémoire également est nécessaire à tout aspirant, pour se graver dans la tête les formules, les passes, les rites, et les intelligents seuls y réussissent.

Les sorciers sont loin de se valoir et de procéder d'une façon identique. Les uns lisent l'avenir et découvrent les secrets dans le ventre des poules, les autres jouent avec des osselets, des galets, des cauris[1] qu'ils jettent sur le sol, comptent et recomptent, ou tracent sur de la cendre répandue des signes cabalistiques, sur lesquels ils promènent l'index, allant et revenant, comme au jeu de l'oie. Certains opèrent avec une calebasse remplie d'eau aux trois quarts, qu'ils déposent sur un *n'gô* (sorte de rouleau de serviette, de bracelet, fait de racines tressées) qu'ils lavent fréquemment dans le sang des victimes. Cette manière de faire est la moins compliquée. Quand la calebasse, que l'on penche à droite, à gauche, en avant et en arrière, se trouve bien assise sur le *n'gô* et ne peut plus être remuée sans entraîner son support, il suffit de lui donner trois chiquenaudes du médius de la main droite, en posant les demandes . . . et l'esprit répond en un doux murmure que saisit l'assistance, mais que seul comprend l'opérateur. En un mot, le

ez rare.

[1] blancs servant de monnaie.

4: Henry FA8 Bambara

bon sorcier tranche par l'intelligence, la ruse et la fourberie, sur le reste de ses congénères; l'imbécile végète et n'est guère achalandé, la masse va au plus roublard, qui vite acquiert grande renommée, s'il est diplomate et sait ménager à l'occasion et la chèvre et le chou. Tout en restant spécialiste (les sorciers le sont tous un peu), il ne tarde pas à cumuler, et non content de prédire l'avenir, on le voit tour à tour, médecin, vétérinaire, pharmacien et pas de jour qu'il ne trouve une recette nouvelle, pour composer ses philtres amoureux, ses amulettes, ses portebonheur et ses talismans. Souvent aussi, un besoin de gloire le force à se produire, et on le voit prescrire à une famille, à un village, à toute une région, des sacrifices, des *saraka*, sorte d'offrande ou d'impôt qui d'ordinaire se pose à l'angle de terre formé par deux sentiers qui bifurquent ou se croisent.

La pratique de la sorcellerie en pays Bambara est ce qui déroute le plus notre logique. Pendant que les uns s'adressent directement aux génies *djinés* et commencent leurs formules par une invocation au Créateur — qu'ils appellent *An tigi, min yé fen bê tigi yé* «Notre maître qui est le maître de toutes choses», ou *An tigi Alla* «Dieu notre maître», ce qui donne à supposer que dans le principe Dieu avait bien dans le culte la part la plus large — d'autres s'adressent à la fois aux génies *djiné* et aux génies *boli*, invoquant tantôt Dieu et tantôt le reniant et même l'insultant dans une seule et même séance. Une troisième classe est plus catégorique, elle laisse de côté Dieu et les génies *djiné*, pour s'adresser aux génies *boli* et à eux seuls. Vrais globe-trotters, ceux-ci, ils vont d'un village à l'autre avec leurs *boli* parleurs — car ils parlent, dit-on — enfermés dans une peau de bouc, et plus souvent dans une peau de chat sauvage, aux pattes duquel se balance une petite clochette qui annonce à tous leur arrivée. D'ordinaire, ils lisent l'avenir dans les intestins des poules, c'est ce morceau qui les aide à tirer la bonne aventure et leurs horoscopes.

Honoré parce que craint et redouté, le sorcier voit tous ses ordres et toutes ses prescriptions suivis à la lettre. Rien de sérieux ne se fait sans passer par lui. On le consulte pour tout, même pour un changement de demeure, de village, pour un voyage de

4:Henry FA8 Bambara

quelque durée, et tour à tour défilent devant lui les hommes et les femmes, les villages entiers par leurs délégations. Il tient en ses mains le peuple Bambara, c'est lui qui le dirige et le force à l'obéissance, en prédisant aux récalcitrants la maladie, des fléaux de toutes sortes, la mort, et de quoi n'est-il pas capable pour conserver son prestige? S'il compose les philtres amoureux, les talismans, les amulettes etc., il compose encore mieux les poisons, il connait le strophantus, et ses mixtures d'intestins de hyènes, d'excréments de cadavres humains et de bave prise dans leurs bouches, ont des effets foudroyants.

Ils se jalousent tous, ces faiseurs de pluie et de beau temps, qui prédisent l'avenir, jettent les sorts et guérissent les malades; il n'y a pas d'union entre eux et la lâcheté étant pour chacun la vertu principale, il n'y a pas à craindre pour le moment de les voir pousser à la révolte. Pourtant, qu'on ne se fasse pas illusion, ce sourire bon garçon sur les lèvres du Bambara ne donne nullement la note exacte de ses sentiments. Il hait le Français parce que vainqueur, il le hait surtout parce qu'il lui défend de faire des esclaves, d'en vendre et même d'en posséder, parce qu'il ne peut se rendre justice à sa guise, et les vieux, jadis si puissants, sentant tomber peu à peu leur autorité, ont la rage au cœur. Ils tremblent et ont peur, ils craignent nos fusils et nos canons, dont les grondements résonnent encore à leurs oreilles; ils ont de la France et de sa puissance une idée plus grande encore que n'est la réalité: mais qu'il vienne un jour un sorcier hardi, entreprenant, audacieux, il réussira pour peu qu'il arrive à en imposer, à jeter entre tous ces groupes disparates une union passagère. Nous verrons alors, sans doute aucun, de ces soulèvements partiels si fréquents chez le musulman, qui a au fond du cœur la haine de tout ce qui n'est pas Islam, qui n'est jamais si heureux que de pouvoir marcher à la suite d'un marabout fanatique, et que certains Français bien intentionnés, je veux le croire, mais refusant de constater des milliers et milliers de faits probants, continuent néanmoins à aider et à choyer, parce qu'ils ignorent le Coran et sa doctrine. Poussés par je ne sais quelle philantropie naïve, ils réchauffent un serpent qui se retournera contre nous chaque fois qu'il se sentira la force

4: Henry FA8 Bambara

de relever la tête, et ils préparent à toutes nos colonies, dans un avenir plus ou moins prochain, des jours sanglants.

Le sacerdoce païen jette lui aussi sur son prêtre une auréole de force et de puissance, celui-ci devient l'intime de son fétiche qui, souvent, condescend à prendre son *diamou* ou nom de famille comme le *dasiri* ou génie protecteur des villages, par exemple, lequel est suivant le nom de son possesseur un *Djara*, un *Kouloubali*, un *Tankara* etc. etc.

Au Bambara intelligent qui, pour une raison ou pour une autre, ne peut être sorcier, un moyen reste encore d'être craint et de devenir puissant; c'est d'être *gnéna sonna* soit *dougoutigi* (prêtre du fétiche protecteur des villages dit *dasiri*), d'être *gnâtigi* soit *bolitigi* (chef de *boli*), ou pour le moins d'appartenir à l'état-major qui entoure tout fétiche *boli* de grosse envergure.

Il est un frein pourtant à cette soif de *fanga* ou de puissance. La charge de *gnéna sonna* est l'apanage d'une famille qui se la transmet de frère à frère par droit d'héritage, et tout noir ne parvient pas à se procurer un *boli* — un *boli* de grosse envergure qui le pose parmi les siens, j'entends — bien qu'il s'achète. Il se doit d'abord composer pour le *boli* convoité un état-major, dont les membres seront pris dans le village même, et on n'y parvient pas toujours, tant on se craint mutuellement et tant on a peur du poison. En plus du prix à verser, et celui-ci varie entre 25 et 30 frcs, il y a les frais du *konio* ou noces du fétiche (on se marie à son *boli*), qui montent sa valeur à 60, 80 et parfois 100 frcs, et un tas de formules liturgiques à se graver dans la mémoire. Il faut les savoir sur le bout des ongles, car manquer un signe, tronquer une formule, omettre un geste, fait facilement encourir la disgrâce du fétiche. Pour l'insouciant, il est inexorable, il le fait périr! Ajoutons encore qu'avant de se payer pareil luxe, on doit consulter le sorcier et prendre son avis, et si on n'est pas riche et déjà craint, il sait celui-ci poser son veto. Pour la masse des gens, il n'y a donc qu'une planche de salut: s'affilier aux sectes et au plus de sectes possibles. Par l'affiliation, ils méritent le titre de fils de *boli*, et se créent des relations, se font des amis parmi les puissants, les *bolitigi*, qui ont tout intérêt à les protéger, car non seulement ils paient

4:Henry FA8 Bambara

aux maîtres une redevance annuelle de 80 à 160 cauris, ce qui est peu, mais ils fournissent encore les viandes et noix de kola des sacrifices, le *d'lo* ou bière des beuveries et orgies nocturnes, et sont une vraie providence.

§ 3. Métamorphose.

Le génie *djiné* ou *boli* peut, dit le noir, passer d'un corps dans un autre. Aujourd'hui barbotant dans une mare, enfermé dans un arbre ou assis sur une roche, demain, s'il le veut, il établira son gîte dans une queue de vache, dans une corne, dans un chiffon crasseux, et jamais, quelque soit son gîte, il ne se trouve à l'étroit. Il le compare au vent, à un souffle qui entre, pénètre dans un lieu par la moindre fissure et le remplit. Le génie a pourtant un corps, il est pourvu d'organes, il boit, il mange, il procrée, il ne diffère de l'homme que par sa subtilité, et, persuadé que certaines gens sont parvenus à le dompter et à lui commander, le noir pouvait-il ne pas arriver à cette croyance qu'il lui était possible de se donner à lui-même une subtilité analogue? Toujours est-il qu'il croit à la métamorphose, et c'est en pénétrant dans un animal, dans une plante, ou en se transformant en animal, en plante etc., que le méchant parvient le plus souvent à se venger, à assouvir sa haine et même à faire le mal pour le simple plaisir de le commettre.

Bon nombre de sorciers ont ce privilège et ils ne sont pas les seuls! Des castes entières ont le pouvoir de se métamorphoser et les *Koulés*, pour n'en pas citer d'autres, qui creusent les pirogues et réparent les calebasses fêlées, se peuvent tous changer en hyènes. Les fils du *Siri*, les affiliés à la secte du *boli* de ce nom, et appelés *souba* [1], parce qu'ils commettent leurs forfaits pendant la nuit, se changent en hyènes pour déterrer les cadavres et les manger, en *gingin* (hibou, chouette) pour boire le sang des dormeurs et des dormeuses. Le sang des jeunes filles surtout est d'un goût exquis,

[1] *Souba*, de *sou* nuit, *ba* grande, sous entendu *mo* homme = homme de la grande nuit, hommes qui opèrent en pleine nuit, et nullement sorcier nocturne. Également aux yeux des noirs ce n'est pas un loup garou, c'est une réalité.

4: Henry FA8 Bambara

dit-on, et dans l'impossibilité de pénétrer dans un logis sous une forme matérielle, ils se changent en un souffle si subtil qu'ils traversent les murs et les terrasses.

Tous les visages défigurés par une cicatrice de phlégmons et de chancres, se disent victimes d'un *souba;* les jambes pourries par la syphilis, s'en croient la victime aussi, et tout individu atteint d'une érésypèle, s'en prend aux adeptes du *Siri* ou *souba.*

Aux *souba* viennent se joindre les *gné-fla*[1], hommes à deux yeux, hommes à double vue et ainsi appelés parce qu'ils voient le monde des invisibles et connaissent les secrètes pensées des hommes, sans avoir à se métamorphoser. On compte parmi eux des bons et des mauvais, ceux qui usent de leur privilège pour arrêter les coups des *souba* et protéger leurs semblables, et ceux qui ne s'en servent que pour causer du dommage au prochain. Les bons comme les mauvais: pouvant abuser de leur puissance, le noir les met sur une même ligne, et les *souba* étant eux aussi *gné-fla* presque toujours, on les confond dans une même crainte et une même haine.

Tout individu métamorphosé conserve son intelligence et sa raison, mais il est dominé ou par un instinct bon ou par un instinct méchant qui détruit sa volonté, qui l'anesthésie, et il lui est impossible de résister à cette force, à cette puissance qui le saisit et le pousse à agir. Sa clémence ou sa furie s'exerce sur le premier venu, il n'épargne même pas les êtres qui lui sont chers: ses enfants, ses femmes, ses amis, deviennent bien souvent ses victimes. Une excuse lui reste: il ne se souvient de rien — et pour cause — et s'il s'en souvient, il lui semble qu'il a rêvé.

La secte du *Siri,* qui admet les femmes dans ses rangs, cache ses mystères d'un secret si profond qu'il est impossible, du moins pour le moment, d'en avoir une idée exacte et bien précise; également, impossible de connaître un *souba* sans être *souba* soi même, on ne peut que les supposer. Si quelqu'un dénonçait un congénère comme étant vraiment fils du *Siri,* il se déclarerait lui-même adepte de la secte, et la vengeance des gens retomberait sur les deux, et sur l'accusateur et sur l'accusé.

[1] Ceux-ci ont un grigris pendu à la ceinture pour se rendre invisible. Privés de leur grigris, ils sont sans puissance.

4:Henry FA8 Bambara

La croyance aux *souba*, aux *gné-fla*, à tous ces gens qui se métamorphosent, est des plus puériles, et avec tous les Européens je l'ai traité de mythe, de conte à dormir debout, et d'épouvantail aux mains des hommes pour terrifier les femmes et les enfants. Force m'est actuellement de déclarer le contraire: c'est une croyance générale, elle est fortement ancrée dans les esprits, et quiconque chercherait à prouver à un Bambara l'impossibilité de la métamorphose, passerait à ses yeux pour un sot, elle est pour lui une réalité [1].

Pour s'en convaincre, il suffit d'assister aux sacrifices; qu'ils soient offerts aux génies *djiné*, aux génies *boli* ou aux mânes des ancêtres, toujours revient cette parole: «Délivre-nous des *souba* et des *gné-fla*». C'une des principales raisons d'être des fétiches *boli* est même celle-là, et il s'en trouve dont la fonction spéciale et principale est de faire la guerre au génie *Siri*. Le *Nama*, *boli* de grande envergure, très honoré, très vénéré, en vogue, dirais-je bien, dans le cercle de Ségou et chez toutes les peuplades Mandé, est de ce nombre. Le *Ngouansa*, connu surtout dans le Worodougou a, lui aussi, cette spécialité. De temps en temps, il fait son apparition dans le cercle de Ségou, et son possesseur ne manque pas de faire ses petites affaires et d'arrondir sa bourse. De tous côtés on accourt vers lui avec poules, chèvres et noix de kola, et j'ai vu des ces *Ngouansa tigi* ou maîtres de *Ngouansa*, rouges de sang, ayant passé la matinée entière à sacrifier. Debouts, face à l'Orient et les poings sur les hanches, ils hurlent à tue-tête avant de trancher le cou des victimes: «*Souba*, vous êtes des chiens, vous êtes moins encore, des excréments de chiens, *oubou bo*.»

Le nom des *souba* et des *gné-fla* se rencontrerait-il si souvent sur les lèvres de nos noirs, les familles, les villages, les sectes,

[1] La secte du *Siri*, dont les affiliés sont dans le cercle de Ségou, des *souba*, chez les Malinkés, les gens du Worodougou etc. etc. les *soubaga*, ont un caractère commun avec les anthropophages de l'Ouganda, les *Basizi*, et les anthropophages de l'Ouchirombo, les *Basuézi*. Ces anthropophages ne sont pas une race à part (dans une famille certaine peuvent être *Basézi* ou *Basuézi* et d'autres ne l'être pas), mais une secte analogue à celle des *souba* Bambara et capable des mêmes transformations et métamorphoses. Bien que sans données précises, cette coïncidence me fait pencher à croire qu'il en est ainsi des anthropophages de l'Oubangh[i].

4: Henry FA8 Bambara

verseraient-ils tant de sang, offriraient-ils tant de noix de kola, s'ils n'y croyaient et sincèrement? Non seulement le passage de la chenille en chrysalide pour devenir papillon est pour eux une preuve irréfragable de la possibilité d'une métamorphose. Ils vous diront encore que la termite ailée, «cette éphémère qui, le soir, au temps de l'hivernage, accourt par essaims autour des photophores jetant les ailes un peu partout, dans le potage et les assiettes», s'enfonce dans le sol, gonfle comme un grain de sorgho, pousse des racines et devient un gracieux arbuste, puis un bel arbre pour peu que l'incendie l'épargne. J'ignore le nom scientifique de cet arbuste, de cet arbre, le noir l'appelle *Sandéré*.

§ 4. Le *Dja*.

C'est, ici encore, un mot bien difficile à traduire en notre langue française. Nous traduisons par *dja* les mots: fantômes, images, photographies, ombres, ce qui est réfléchi par l'eau, un miroir; mais il a d'autres acceptions, et dans ces phrases par exemple: *a dja tikéra, a dja oulila, misiou dja oulila,* il n'est question ni d'ombre ni d'images, elles signifient: «il a peur, il est affolé, les vaches sont affolées». Aux yeux du Bambara, le *dja* n'est pas seulement l'ombre, l'image, le contour des objets, il est encore ce qui les produit... C'est une force, une puissance commune aux êtres de tous les règnes, et bien qu'il ne puisse être comparé à un génie, à l'âme, il n'en reste pas moins dans sa pensée une sorte d'être qu'il est incapable de définir, mais qui a son existence et peut agir de par lui-même.

Les *gné-fla,* dont j'ai dit un mot en parlant des *souba,* sont craints, parce qu'ils voient les génies et nos pensées intimes, et aussi par ce qu'ils usent de la magie sympathique, en s'emparant de ce qui produit l'ombre des personnes et des choses. Le Bambara est persuadé lui qu'on peut prendre son *dja* et dès lors, il ne projette plus son ombre. Si les gens, par crainte de l'Européen et pour certains, parce qu'ils ont été en long contact avec lui, posent facilement devant un appareil photographique, on peut néanmoins dire que, d'une façon générale, ils n'aiment pas à être photographiés. Les vieux surtout font des difficultés et se mon-

4:Henry FA8 Bambara

trent récalcitrants, dès qu'ils voient un objectif. Ils ont dans la tête que leur *dja* va s'échapper d'eux pour aller impressionner la plaque et y laisser sa forme, le portrait, ils pensent qu'une partie de leur être va se trouver aux mains de l'opérateur, et qu'ils seront à sa merci, ils craignent que, le retenant, ils ne perdent leur ombre et ne soient dans l'impossibilité de la projeter désormais et deviennent idiots.

Bien qu'il ne puisse rendre compte de son concept à ce sujet, le Bambara cousine de près ici avec les théories de Mr. de Rochas dont parle Mgr Mérac au tome II de son ouvrage «Imagination et Prodiges«. Le *dja* est quelque chose d'analogue à ce que nos psychologues anglais appellent le double et nos français le fantôme. On le peut regarder comme étant une sorte de fluide, plus ou moins conscient, qui s'échapperait de son objet animé ou inanimé sans s'en séparer complètement, pour en donner l'ombre, la forme extérieure, les contours, et toutes ces impressions de crainte, de douleur, de joie, de tristesse qui se réflètent sur le visage de quelqu'un, ou s'en échappant, s'en séparant, s'en détachant complètement, conserve néanmoins la forme extérieure de l'objet qu'il a abandonné. Sorti de son objet, le *dja* reste dans le voisinage ou s'en va vagabonder au loin, et l'être qu'il a quitté voit ce double ou simplement le sent, il peut même être inconscient de son existence.

Le rêve, pour le Bambara, n'est pas un effet de l'imagination, il est une réalité. Pendant son sommeil, son *dja*, dit-il, s'enfuit parfois pour aller vagabonder au loin, et dès lors il voit et cause réellement avec un ami, il assiste à une vraie fête, à une vraie beuverie. Se sentir au réveil la gorge sèche et le ventre creux, ne l'étonne point, car son *dja* seul a vu, bu, mangé, s'est réjoui, et ce qu'il a vu, bu, mangé, n'était rien moins que les *dja*, eux-mêmes, des personnes et des choses, et rien de plus subtil, de plus impondérable.

Le rêve est bien trompeur et sa réalisation extérieure peu fréquente, et pourtant le fait se produit. Certains noirs sont fameux, parce qu'ils savent interpréter les rêves, science que tout le monde ne peut avoir, ou encore parce qu'ils savent rêver et prophétiser

4: Henry FA8 Bambara

un avenir plus ou moins prochain. Ils ont une arrière boutique pas mal achalandée; on les consulte, on leur porte des cauris. Certains même ne rêvent jamais d'une histoire intéressante sans courir les avertir, et comme ils prennent leurs précautions dans la suite pour ne point rater une aubaine annoncée ou pour éviter un malheur qui menace, ils aident, sans s'en douter, à la réalisation de leurs rêves, et ceci ne contribue pas peu à les affermir dans leurs croyances fausses.

Chap. III.

Idées générales du Bambara sur la vie humaine.

§ 1. La maladie. § 2. La mort. § 3. La réviviscence des âmes.

§ 1. La maladie.

Sentant au fond de son être une soif toujours inassouvie de bonheur, un besoin intense et pressant de vivre pour jouir, le Bambara se révolte contre toute souffrance et physique et morale. Celle-ci lui semble contre nature et au moindre malaise, il se dit et se croit la victime d'un méchant, la victime d'un ennemi qui se venge, et il s'en prend sur le champ, au monde des invisibles et à ceux qui ont commerce intime avec celui-ci.

Je dirai plus, non seulement la maladie n'est pas naturelle, le Bambara la regarde encore comme une force plus ou moins consciente, qui le vient torturer, et par crainte de lui déplaire ou de déplaire au génie, à la force supérieure qui l'a prise à son service et s'en sert au gré de ses caprices, il s'entoure de précautions pour annoncer la maladie de l'un des siens. Quand on demande à un noir des nouvelles de sa santé, sa première réponse sera qu'il est bien portant, et si un membre de la famille est cloué sur la natte, à l'agonie, il vous dit encore: «*Toro si t'âla*[1], il ne souffre d'aucun mal.»

Les malades ont une confiance illimitée en leurs sorciers, qui tous sont et médecins et apothécaires, et ils se soumettent aveuglément et sans discuter jamais, à leurs ordres et prescriptions. Ils reçoivent d'eux des herbes et des feuilles dont les infusions ou les décoctions sont prescrites comme breuvage ou pour se lotionner, mais le plus

[1] *Toro* souffrance, *si* aucune, *te* n'est pas, *â la* sur lui (*la* sur).

[p. 44]

4: Henry FA8 Bambara

souvent ils voient les sorciers leur masser le corps et le caresser doucement, les oindre d'huile et de graisse, leur cracher sur la partie malade en récitant une formule. Toujours, c'est évident, ils se voient augmenter de quelques unités le nombre de leurs gris-gris et de leurs talismans.

Le sorcier consulté par un malade, lui expose la nature de son mal, lui déclare s'il est victime de la haine d'un fétiche au service d'un méchant, d'un envieux, d'un ennemi ou se vengeant lui même, s'il est victime d'un *gnâma,* ce fluide, cette force vengeresse que tout génie, tout homme, tout animal, et les vivants et les morts possèdent. Dans les cas graves le patient reçoit l'ordre de sacrifier force poules et bien souvent des chèvres et des boucs, mais dans les cas bénins ou jugés tels, les remèdes sont des plus enfantins: dois-je en citer quelques-uns?

Pour guérir un mal de tête, le sorcier enfonce en terre la lame de son couteau et dépose un *cauri*[1] au pied du manche. Après avoir craché sur le *cauri* et le manche du couteau, il impose les mains sur le patient qui le fixe, il débite une formule, et sa prière achevée, le malade, s'il n'est pas guéri, doit du moins ressentir un mieux sensible, ce qu'il avoue toujours: «*A kaf'sa san,* je vais mieux maintenant.»

Pour guérir les taies, une pincée de crotte de hyène pulvérisée et mise dans l'œil est, dit-on, souverain. Parce que cher et rare toutes les bourses ne peuvent s'approprier le remède, on le remplace par de la poudre de *cauris.* On obtient cette poudre en frottant un *cauri* sur la pierre à moudre le grain de mil, opération fort longue. Pour s'y astreindre, et les vieilles s'y astreignent, il faut plus que de l'entraînement, il faut une patience ou mieux une passivité qui ne se peut définir.

Dans les ophtalmies et autres maux d'yeux, on se graisse les tempes, les sourcils et le haut des joues avec du *kana* délayé dans un peu de beurre de *karité*[2]. Le *kana* est toujours enfermé dans un sabot de taureau ou dans une corne de bœuf, cornes et sabots

[1] Petit coquillage blanc servant de menue monnaie, il en faut au moins quarante pour faire un sou ou 0 fre 05.

[2] *Karité* ou arbre à beurre, *Bassia Parkii,* genre des Sapotées.

qu'enjolivent souvent des *cauris* et sur lesquels on fait couler de temps en temps le sang d'une victime. Si le mal est une force, une puissance qui tourmente les humains, le remède est également une autre force, une autre puissance qu'on oppose à la première et qui va lutter contre elle. Pour s'attirer ses bonnes grâces et la voir efficace, on le nourrit de sang. Le *kana* est d'un usage courant; il guérit un peu tous les maux, et de même que chaque fétiche *boli* possède, enfermé dans une corne, son *korti* ou poudre malfaisante, de même aussi il possède son *kana*, ou remède guérisseur. Autant de fétiches, autant de *kana* différents, et comme indépendamment de ceux-ci, les sorciers ont encore les leurs, les *kana* sont légion et ne se comptent pas. Impossible de dire ce qui entre dans la composition d'un *kana*, les noirs eux-mêmes l'ignorent; ils savent qu'il y entre de la poudre de charbon et c'est tout. Un sorcier de *Kolo. n. kolona*, très consulté pour les orchites, varicocèles etc. etc. se sert pour composer son *kana* de lampyres séchés au soleil et pilés avec une poignée de charbon de bois.

Dans les plaies qui résultent d'une contusion par suite d'un coup ou d'une chute, on jette une poignée de cendre. Celle-ci s'obtient de feuilles sèches, cueillies le soir, en pleine nuit, sous les arbres à l'intérieur des buissons et au petit hasard, sans regarder.

Pour guérir du mal dit «tour de reins», on porte en guise de ceinture, un ou plusieurs nerfs de serpents. Un jabot de poule, exposé au soleil trois jours durant, puis taillé en tranches fines et avalé avec tout son contenu, vous développe l'appétit pour le reste de vos jours au point d'être insatiable. Contre les brûlures, un cataplasme en poils de lièvre et en barbes de plumes de pintade est souverain.

Contre la rage, nul besoin pour le Bambara d'Institut Pasteur et de sérum. Mordu par un chien enragé, il grimpe sur l'arbuste voisin, un ami vient qui le coupe, le tout tombe, roule sur le sol et la rage n'est plus à craindre, tout est conjuré. Une ficelle sur laquelle glisse un *cauri* et nouée autour des reins, préserve l'enfant d'une hématurie, et une cordelette à 7 ou 9 nœuds, le *tafo*, nouée autour du cou, vous délivre d'un goître, du croup, d'une laryngite, d'une toux opiniâtre etc. Le *tafo* est d'un usage courant, tout

4: Henry FA8 Bambara

comme le *kana*, on l'emploie dans un peu toutes les maladies, il n'y a pas de mal qu'il ne puisse guérir. La femme stérile, pour devenir féconde, s'en noue un au poignet ou au biceps et quelle drôle de *tafo*, il est pris dans la peau de la main d'un singe.

Les enfants syphilitiques, couverts des boutons et pustules du *magnan* — c'est le nom dont on décore pour eux ce mal —, ont en guise de «crème Simon» la fiente de poule, c'est l'onguent des onguents.

La chaux est le spécifique des femmes enceintes; pour calmer les légers malaises qui d'ordinaire précèdent la maternité, elles se tracent de belles croix blanches sur le ventre ou sur la poitrine, entre les seins.

§ 2. De la mort.

Si la maladie n'est pas naturelle, à plus forte raison la mort. Aux yeux du Bambara il n'y a pas de mal comparable à celui-là, il le craint et son nom seul le fait trembler. Bien souvent quand il doit par nécessité annoncer un décès ou y faire allusion, il se sert d'une périphrase en présence d'un membre de la famille. A la mort d'un enfant il est de bon ton de dire: «*A sagira a ko*, il est retourné en arrière», et s'il s'agit d'une grande personne: «elle n'est plus, elle a terminé sa carrière, on l'a enfouie». Pour les gens mariés passés de vie à trépas, la plus polie de toutes les expressions est celle-ci: «*A so yèlémana*, il a changé de demeure». Les adeptes de certaines sectes ne peuvent souffrir qu'on leur parle de la mort, et les *korodouga*, de la secte du *kouéré* ou *koté* par exemple, se lèvent et s'en vont mécontents, pour peu qu'on s'étende sur ce sujet en leur présence.

N'ignorant pas que le musulman, le missionnaire et tout Européen fait fi de ses fétiches et les méprise, le Bambara accuse Dieu devant eux d'avoir causé la mort de l'un des siens. Cette façon de faire n'est chez lui qu'une politesse, une manière détournée de respecter la croyance de ceux auxquels il parle, dont il partage la vie et qu'il craint. Dieu, il le sait, a sur les humains droit de vie et de mort, mais si rarement il lui attribue la mort, que durant sept années consécutives passées au Soudan, je n'ai jamais vu le cas

4:Henry FA8 Bambara

se présenter. La mort est toujours causée par un méchant ou un ennemi qui se venge, par un fétiche *djiné* dit aussi *gnéna*, ou par un fétiche *boli* dit *gnâ*, par un *souba* ou adepte du fétiche *Siri*, qui fait le mal par plaisir, par un *gnâma* enfin, dont j'ai tant parlé déjà. Egalement, s'il assure qu'on puisse mourir de vieillesse, tout dans sa façon de faire et de s'exprimer prouve clairement que la vieillesse ne peut à elle seule trancher le fil de ses jours, c'est un génie reconnaissant, le fétiche de la secte favorite, et s'il en possède, les fétiches familiaux qui viennent et emportent l'âme.

Un enfant vient-il de mourir, ces expressions courent sur toutes les lèvres: «*A fa gnâma do*, c'est le gnâma de son père». — «*Souba do*, c'est un souba». — «*Kono gnâma do*, c'est le gnâma d'un oiseau». — «*Djiné ou ta no do*, c'est la façon de faire des génies *djiné*», — et comme ceux-ci élisent facilement domicile dans les arbres et sur les arbres, ils ont encore cette métaphore facile à comprendre: «*A yéléla djiri diougou kan*, il est grimpé sur un arbre méchant», c'est-à-dire, il a mécontenté un esprit de la brousse, soit parce qu'il est grimpé sur l'arbre qui lui servait de résidence ou parce qu'il en a brisé les branches ou cueilli les fruits. A la mort d'un jeune homme, d'une jeune fille, de tout adulte, tous les gens du village sont plongés dans la tristesse et on les entend se répéter les uns aux autres: «*Souba ta no do*, c'est la façon de faire des *souba*», «*ou gé korti sou a la*, on lui a lancé le poison d'un fétiche, le *korti*», tel est son nom; «*dounkono dir'à ma*, on lui a versé le poison», «*boli no do*, c'est la façon de faire des fétiches *bolis*», «*Komo y'a fa, Kono*[1] *y'a fa, Nia y'a fa, Douga y a fa* etc., c'est le Komo qui l'a tué, c'est le Kono, le Nia, le Nama, le Douga etc., qui l'a tué». — «*A gnénaou* — ou encore — *a gnôou séra à ma*, dit-on à la mort d'un vieillard possédant des fétiches ou *djiné* ou *boli* = ses génies *djiné* ou ses fétiches *boli* sont parvenus jusqu'à lui, le sont venus prendre». S'il est sans fétiche, tout en attribuant sa mort à la vieillesse, on donne à entendre qu'il avait une dévotion toute spéciale pour tel et tel fétiche, qui par suite n'est pas étranger à son trépas. Je le sais, «*Koroya do*, c'est la vieillesse», disent les

[1] A noter que *Komo* et *Kono* sont deux fétiches différents.

4: Henry FA8 Bambara

Bambara aux Européens, mais laissons-les achever leurs phrases et continuer leurs pensées: «*à ko toun kadi Komo yé,* il était chéri du *Komo,*» — «*à ko toun kadi Kono yé, Nama yé, Douga yé,* il était chéri du *Kono,* du *Nama,* du *Douga*» etc.

On se demande où vont ces gens qui passent tenant par les pattes un coq ou une poule; qu'on les suive, ils se rendent au temple d'un fétiche, ils vont sacrifier et rougir de sang leur dieu. «*A toun koromé Alla séra à ma,* il était vieux et Dieu est parvenu jusqu'à lui», est une expression qui rarement se trouve sur des lèvres Bambara. On la trouve pourtant, mais avec un sens tout spécial, elle signifie que le vieillard en question était un homme de bien, chéri de tous, même de Dieu, mais nullement que Dieu l'a tué. Les sacrifices faits à cette occasion le prouvent hautement, ils s'adressent tous à un fétiche. Si Dieu seul était en cause et nullement les fétiches, la famille du défunt s'abstiendrait de tout sacrifice; tout au plus offrirait-elle sur l'ordre d'un sorcier un *saraka,* et le *saraka* même offert à Dieu — car on lui en offre — n'est pas, comme nous le verrons dans la suite, un sacrifice.

Les prêtres d'un fétiche *djiné,* les possesseurs et prêtres d'un fétiche *boli,* ont cette consolation de tomber toujours sous le coup du génie qu'ils détiennent et auquel ils sacrifient. Quant au reste des mortels, 80 fois sur 100 et même plus sans exagération aucune, ils sont tués par un fétiche *boli.* Les fétiches *Komo, Kono, Nia, Nama, Siri, Douga* etc. sont les principaux meurtriers, et des villages entiers souvent sont par eux décimés.

Bien qu'ils puissent frapper directement leurs coups, ils ne sont le plus souvent que des intermédiaires, les exécuteurs d'une volonté perverse, à laquelle ils ont offert leurs services; presque toujours il y a eu ou poison lancé, le *korti,* ou poison versé, le *dounkono.* A chaque décès, on consulte donc les sorciers et par leur entremise, on cherche le coupable. Dent pour dent, œil pour œil, est, tout comme chez le juif, la grande maxime Bambara, on doit se venger de celui qui a su capter les bonnes grâces d'un fétiche et l'a forcé à jeter la souffrance ou le deuil au sein d'une famille. Cette vengeance se tire par l'intermédiaire d'un fétiche, en secret par suite, et les bonnes relations ne sont nullement rompues entre le coupable vrai

ou supposé et la famille éprouvée. C'est un fait curieux et il m'a toujours étonné, tous ces gens se parlent amicalement, se rendent de menus services, s'invitent à boire et à manger et dans leurs haines jamais néanmoins ne désarment. Ils se surveillent tout en souriant, ceux-ci pour sauvegarder leurs vies et leurs intérêts, ceux-là pour tirer vengeance, et au jour où l'on s'y attend le moins, elle éclate implacable. Les cas d'empoisonnement ne sont pas rares au Soudan; ce n'est pas sans raison qu'on accuse à presque tout décès le *korti,* et le *dounkono.* Je le sais, beaucoup meurent d'une mort bien naturelle, et j'ai vu sottement attribuer à un empoisonnement du *Komo* une hydropisie provoquée par une pulmonie syphilitique, à un empoisonnement du *Kono* une péritonite aigüe, à un empoisonnement du *Nama* une dyssenterie, une enflure disproportionnée des testicules avec abcès purulents, suites d'une mauvaise conduite, à un empoisonnement du *Nia,* du *Douga,* du *Nama,* un abcès dans la vessie: mais il est un fait certain, je l'ai maintes fois constaté, pendant sept ans, et tout Européen vivant au milieu des noirs et sachant tant soit peu la langue le peut constater, l'indigène contracte la maladie qui l'emporte, au retour d'un marché, au retour d'une fête en l'honneur d'un fétiche, au retour d'une beuverie ou le *d'lo* coulait à flots. Les reins sont durs et douloureux, son estomac le fait horriblement souffrir, il lui semble avoir les intestins déchirés par des épines, l'anurie est complète. En trois ou quatre jours au plus, son compte est réglé.

Les administrateurs à la tête d'un cercle ont tous eu à trancher de ces cas frisant l'empoisonnement, et je doute qu'il s'en trouve un à y avoir vu clair, tant l'empoisonnement au *korti* et au *dounkono* est difficile à constater. Gardons-nous de leur jeter la pierre; dans un cas analogue nous serions tous fort embarrassés, car ici, il y a toujours trente-six coupables et trente-six innocents, qui tous méritent la corde tout en pouvant revendiquer hautement la paix, la liberté et la vie. Comme aux yeux du noir, le fétiche seul est coupable, il est un moyen bien simple d'arrêter le décimage de la population et de lui permettre de s'accroître!

Je passe et n'ose donner ce moyen; il est trop radical, surtout à notre époque, il manque d'anticléricalisme, il manque de largeur

4: Henry FA8 Bambara

d'esprit. Il faudrait scier et brûler les arbres fétiches, confisquer les *boli*, utiliser aux travaux de la colonie leurs prêtres et leurs possesseurs, sans oublier les sorciers qui passent leur vie à tromper les gens et à les voler, qui ne connaissent qu'un genre de culture, la culture de la paresse, ouvrir enfin de nombreuses écoles: et on en aurait vite fait du paganisme et de la barbarie. Les missionnaires sont là, prêts à se dévouer, ils ne demanderaient pour le faire aucun sacrifice au trésor de la colonie, mais le missionnaire a une morale trop sublime, trop relevée, pour qu'on tienne à le voir la donner aux sauvages... Et par quoi dès lors remplacer le paganisme? Par l'islamisme sans doute! L'islam souille tout ce qu'il touche, il ravale plus l'homme qu'il ne le relève; mieux vaut laisser le noir rougir de sang les arbres de sa brousse, il ne gagnerait rien au change. Toute *médersa* [1], même celle de *djenné*, est inutile, c'est un non-sens, une ineptie, on ne parle pas arabe au Soudan, à quoi bon donner aux indigènes une langue qui n'est pas la leur et qui n'est pas française? A quoi bon vouloir l'islam au Soudan? Les villages sont gais, pleins d'entrain, ne cherchons pas à les rendre tristes et silencieux, n'en faisons pas un village arabe, un village où l'on trouve au tournant d'une ruelle un lézard humain, paresseusement enfoui dans son burnous, où l'on voit sur les murs un chien enroué qui aboie, et dont toutes les portes sont closes. Ces villages sentent la prison, ont le froid du tombeau, il n'y a de liberté là que pour la vermine et les poux.

Si un empoisonnement au *korti* et au *dounkona* est difficile à constater, en voici la raison. Quand un noir veut se venger, il va trouver un sorcier auquel il confie son dessein et donne ses raisons. C'est moins la mort de son ennemi qu'il désire que de le voir souffrir, et s'il parvient à lui causer du dommage, à lui et à sa famille, dans son corps et dans ses biens, il se déclare satisfait.

Parfois le sorcier se charge de la besogne, mais il est prudent, sait ménager la chèvre et le choux, et comme il cumule un peu toutes les fonctions, il se contente pour le plus grand profit de ses petits intérêts, de faire l'office d'avoué et de désigner à qui le con-

[1] *Médersa*, école arabe.

4:Henry FA8 Bambara

sulte, un fétiche en renom aux mains de l'un de ses amis. Le Bambara y court sans tarder, et le maître du fétiche largement et grassement payé sort le dieu de son outre crasseuse. Sur l'un de ses engins (car un *boli* est multiple et les cornes de bœufs, d'antilopes, vernissées de sang et de couleur brunâtre, se jouent avec d'autres objets, ayant la forme d'une aubergine, d'un navet, d'une betterave, d'un rouleau de serviette, d'un crotin de cheval etc. etc.), sur le *sirikoun*, presque toujours enveloppée dans une chemisette rouge, il lie fortement avec un fil de coton, sept pailles de 5 à 6 centimètres de long. Le solliciteur narre sa visite au sorcier, nomme l'ennemi dont il veut tirer vengeance, il donne les raisons qui l'y poussent, et le maître du fétiche prononce ses formules, rougit de sang son *sirikoun* et lui colle sur les flancs un crachat de noix de *kola* mâchée.

Si la poule du sacrifice expire les ailes déployées et la poitrine sur le sol, si la noix de *kola* fendue en deux retombe sur la pulpe, la partie sphérique en haut, la vengeance est remise à plus tard, le sacrifice est jugé non agréé. Notre Bambara s'en retourne alors allégé d'une poule, de deux noix de *kola* et d'au moins 160 *cauris*, mais nullement désarmé; huit ou dix jours après il revient à la charge à moins que dans son impatience il n'aille consulter un nouveau sorcier et recevoir l'ordre de s'adresser à un fétiche d'un cœur mieux trempé, plus entreprenant et moins craintif.

Si la poule crève sur le flanc ou sur le dos, les pattes en l'air, si les morceaux de la noix de *kola* retombent sur la partie sphérique, la pulpe en haut, le sacrifice est agréé, c'est la réponse du dieu prenant fait et cause pour son client. L'ennemi est dès lors placé sous le *boli a blara boli koro*, c'est l'expression consacrée, il est placé sous sa puissance vengeresse, il se trouve en ses mains, et le maître de l'idole, le sacrificateur et les gens de son escorte s'ingénient à le faire disparaître promptement. Le moins souvent possible pourtant ils se chargent de cette besogne; ils prescrivent au client des sacrifices et des offrandes et lui donnent, en indiquant la façon de s'en servir, une corne de biche soigneusement ficelée. Cette corne de biche n'est rien moins qu'une corne de poison, cette poudre brune qu'elle recèle est d'ordinaire de la graine de

4: Henry FA8 Bambara

strophantus pilée et malaxée dans des excréments de cadavres humains et la bave prise dans leurs bouchés. Après un séchage à l'ombre, le tout est enveloppé dans un morcean d'intestins de hyène et pour rendre ses effets plus prompts et plus sûrs, on sort le fétiche, on le dépose sur cette farine et on lui sacrifie. Ces préparations sacro-saintes se font de nuit, autant que possible au premier quartier de la lune et jamais un lundi ou un jeudi, jours de repos pour les dieux *boli* [1].

Pour réussir et ne pas mécontenter le fétiche qui, dans ce cas, abandonnerait votre cause pour se retourner contre vous, il faut suivre à la lettre les prescriptions du prêtre et des membres de son conseil; l'oubli d'un rite, d'un signe, d'une formule, d'une imprécation, détruit la vertu du poison contenu dans la corne ou du moins la rend inefficace. Cette poudre parfois se lance et se dit: *korti sou*, et d'autres fois se verse et se dit: *dounkono di*.

Pour donner ou verser le *dounkono*, on s'en glisse une pincée sous l'ongle du médius de la main gauche et dans une chiquenaude adroitement dissimulée, on la jette dans la nourriture ou le breuvage de son ennemi. La sauce des aliments, le *dégé* ou farine de mil délayée dans de l'eau, la bière de mil ou *d'lo*, le *di kolé* ou hydromel, sont de la sorte et sans qu'on s'en doute facilement empoisonnés.

Lancer le poison, *korti sou*, reste l'apanage des sorciers, des prêtres et des maîtres des fétiches, il faut être quelqu'un pour s'en servir [2]. Comme pour le *dounkono*, on s'en glisse une pincée sous

[1] Les *boli* ont deux jours de congé par semaine et les noirs prennent eux aussi ce repos. Ils sont larges pourtant sur ce point, bien que, pour certains travaux, ils demandent au chef religieux ou à un sorcier pouvoir travailler. Régulièrement, un *boli* ne doit pas sortir la nuit du dimanche au lundi, et du mercredi au jeudi. Bien souvent pourtant ils sortent, mais sur l'ordre du fétiche ou d'un sorcier. Sortir un fétiche c'est passer la nuit à danser la danse du fétiche et quand ses adeptes veulent sauter ils y parviennent toujours. Egalement bien qu'au repos, on sacrifie aux *boli* le lundi et le jeudi. En principe, il y a repos pour les fétiches, en fait, on se montre large.

[2] Les vieux Bambara sont nombreux qui, après un repas chez le voisin ou un ami, marmottent une prière en se lavant les mains et font le geste de lancer le poison *korti*. C'est une imprécation qu'ils lancent contre les ennemis de la famille qui les reçoit.

l'ongle du médius et par une chiquenaude vigoureusement lancée, on la jette ou sur son ennemi ou vers lui tout simplement ou sur un objet lui ayant appartenu, en lui commandant d'être efficace, de le tuer si possible, de le gratifier pour le moins d'une maladie dont il se souviendra longtemps.

Le Bambara a peur du *korti* bien plus que du *dounkono* et il tremble dès qu'un ennemi l'en menace sérieusement. C'est qu'ici il n'a plus affaire à un homme, à une puissance égale à la sienne, il lui faut se mettre en garde contre un dieu tout-puissant qui met sa force et sa puissance au service de l'homme, force soumise, obéissante, qui va, triomphante et vengeresse, porter ses coups à l'aveugle là où on le lui commande et sur toute personne contre laquelle on l'excite, sur laquelle on la lance, car telle est, à mon avis, la traduction exacte de cette expression *korti sou ma la.* Ainsi qu'on lance un chien sur une personne, *oulou sou ma la,* ainsi on lance sur elle le poison *korti, korti sou ma la.*

Le *korti,* dit le noir, a un effet foudroyant, on ressent dans tout son corps, quand il s'abat sur vous, une commotion violente et vos membres se raidissent et vous tombez à la renverse. Il arrive que du coup vous passiez de vie à trépas, mais d'ordinaire, vous revenez à la vie et vous en êtes quitte pour une syncope suivie de violents hoquets et de vomissements [1]. Plusieurs jours après et parfois plusieurs mois, une fièvre maligne vous cloue sur la natte, vos membres enflent et ce sont des plaies profondes et purulentes, qui déchiquètent votre corps, et vous allez ainsi traînant des mois et des mois, incurable, à charge à tout le monde et à charge à vous même.

Le *korti* s'abat quelquefois sur vous de façon si discrète qu'on ne le sent pas pénétrer. On s'en aperçoit plus tard quand vient la maladie, quand le déclare le sorcier, l'être infaillible qui jamais ne se trompe.

[1] Si je ne craignais pas de faire sourire, j'avouerais qu'en février 1908, m'étant rendu à un *Da woro,* fête qui a lieu 8 jours après la circoncision, le chef du *Komo* m'appela, et quand nous fûmes seuls, il me lança le *korti* avec les imprécations d'usage et s'en alla. Sans doute, l'émotion y était pour beaucoup, la fatigue de la course et de la veille aussi, mais sur le champ je ressentis des tiraillements d'estomac et je m'accrochai au mur pour ne pas tomber. Mon malaise dura de cinq à dix minutes.

4: Henry FA8 Bambara

Contre le *korti,* le noir est presque sans défense. Il lui faut recourir à un fétiche plus puissant et en vain il tue des poules et il tue des boucs, rarement il le trouve. Il se couvre de grisgris, il s'enveloppe de talismans et rien n'y fait. Les deux petites cornes de biche suspendues à son cou restent elles mêmes inefficaces et dans l'impossibilité de le défendre, toute divine que soit la poudre qu'elles recèlent.

Contre le *dounkono* ou poison qui se verse dans la nourriture et le breuvage, il a, en plus du recours à ses dieux et de ses grisgris qui d'eux mêmes se détachent et tombent, «s'ils sont bien faits et n'ont rien perdu de leur toute puissance», une foule de contre-poisons. Presque toujours il s'en tire avec quelques jours de natte et un bon mal de ventre, et si la convalescence est longue et parfois s'éternise, du moins lui témoigne-t-on de la sympathie et dans les sacrifices offerts par les amis, il a sa grosse part et son brouet s'améliore.

Si les *korti* sont nombreux et ne se comptent pas — «chaque fétiche à le sien» —, plus nombreux sont encore les *dounkono,* car en plus des fétiches, les sorciers, les vieillards, les hommes et les femmes savent tous vous préparer un poison et lui donner la force et l'énergie que vous lui désirez. Chaque poison, suivant la main qui la lance ou le verse, produit dans l'organisme un trouble spécial; on consulte dans le doute l'être qui jamais ne trompe et ne peut se tromper: le sorcier! et c'est lui d'ordinaire qui prescrit le contre-poison.

Aux yeux du Bambara verser le poison *(dounkono di)* ou le lancer *(korti sou)* est un acte blâmable et ceux qui s'en rendent coupables ont une triste réputation parmi leurs congénères. Qu'on ne s'étonne pourtant pas de voir ce crime rester impuni, il ne revêt pas à ses yeux l'odieux d'un meurtre à main armée, public ou caché. Je dirai plus et sans crainte d'errer, cette façon de se venger n'est pas pour lui un crime au sens propre du mot. Il a si souvent recours aux fétiches pour trancher un différend et si facilement il menace un ennemi de la colère des dieux, que se venger par leur intermédiaire le laisse tranquille et sans remords aucun. Quel reproche du reste lui faire? Il est cruel, sans pitié,

4: Henry FA8 Bambara

c'est vrai, mais la poudre qu'il verse et la poudre qu'il lance, qui la rend puissante? C'est le dieu, le fétiche, celui-ci seul est coupable! que son ennemi s'attire donc ses bonnes grâces et pare à ses coups en sacrifiant, qu'il lui oppose un dieu plus puissant.

La souffrance physique et morale, la mort n'ont rien pour lui, comme on le voit, de naturel, toujours et toujours il y a un intermédiaire, souffrance et mort sont causées par un ennemi qui se venge, par un méchant, par un sorcier, par un fétiche.

§ 3. La Réviviscence des âmes.

On est tout surpris de la croyance du Bambara à la réviviscence des âmes. Certains n'osent y croire parce qu'ils sacrifient aux mânes des ancêtres, et d'autres, «esprits cultivés, nourris de la plus saine philosophie» rejettent cette croyance comme illogique, car la religion du noir c'est le culte des morts! Il l'a de fait, le culte des morts, mais dans la religion Bambara ce culte, tout vaste qu-il soit, reste un point, il n'en est pas le fondement. Pour honorer les mânes de ses ancêtres (de ceux-là seuls qui furent chefs de famille et le culte des morts déjà se restreint un peu, n'en déplaise à ceux qui ne voient que lui), le Bambara chef de famille jette une grosse tache de sang de poule et un crachat de noix de *kola* mâchée sur le *dégé* ou farine de mil délayée dans de l'eau qu'il verse à l'entrée de sa case, sur le mur. C'est pour implorer aide et protection de cette puissance, l'autorité que possédaient ses prédécesseurs dans la charge de chef de famille et une autorité identique à celle qu'il possède lui-même. Il n'en croit pas moins à la réviviscence des âmes! Cette croyance est générale, universelle chez les fétichistes et si quelques-uns n'osent l'avouer devant les Européens et les musulmans, c'est par pur respect humain, par crainte de contredire à des croyances qu'ils savent contraires aux leurs, pour ne froisser personne, pour n'être pas en but aux rires et aux moqueries.

Les enfants qui meurent à la mamelle et avant d'avoir atteint l'usage de la raison, sont enterrés dans un coin de la cour intérieure et parfois même dans la case où ils sont venus au monde. Avant de l'enfouir, on lui brise un membre, l'orteil du pied droit le plus souvent, et quelquefois le père le marque au couteau sur

l'épaule, sur le bras, ou sur la poitrine. Il a dans sa pensée que l'enfant qui lui succèdera, sera animé par l'âme du défunt et il ne néglige rien pour en avoir, si possible, la certitude. Cette opération stupide et ridicule se pratiquant ordinairement sous les yeux de la maman, des faits curieux se produisent. Celle-ci devant se soumettre de fait le plus-tôt possible à la volonté de son mari et avoir avec lui les rapports conjugaux, elle ne tarde pas à concevoir. Comme il arrive que durant sa gestation, son imagination travaille et qu'elle rêvasse aux circonstances qui ont accompagné l'enfouissement de son enfant défunt, elle donne parfois le jour à un bébé ayant les marques faites par le père. Ceci ne contribue pas peu à les «établir» dans la croyance à la réviviscence des âmes. Sur la route de Ségou à Sens, à Wélengéla, il y avait un noir ayant de naissance la lèvre supérieure fendue, et les gens du village étaient unanimes à vous en donner la raison. Sa mère ne donnant le jour qu'à des enfants malingres et chétifs qui tous mouraient après quelques semaines, le père furieux tranche la lèvre du dernier d'un coup de couteau... En revenant à la vie, il n'a pas voulu reprendre la lèvre que lui avait ôtée son père! J'en ai vu d'autres ayant de naissance comme un tatouage sur le dos, sur la poitrine, sur les bras, et ses parents n'hésitaient pas à me dire que c'était la marque faite à son aîné défunt.

Aux enfants qui succèdent ainsi à une sœur ou un frère défunt, on donne un nom spécial; il semble que le noir cherche à faire sentir à l'âme de ce petit être ce qu'il y a d'indélicatesse de sa part vis à vis de ses parents, à venir au monde et à s'en aller aussitôt, après avoir allumé en leur cœurs et l'amour et l'espoir. Peut-être songent-ils aussi à se donner une contenance devant leurs congénères, car c'est grande honte de n'avoir pas d'enfants ou d'en avoir qui meurent aussitôt nés. Les deux hypothèses sont plausibles, et la seconde ne serait qu'un terme d'humilité déguisant un secret espoir. Les principaux noms donnés à ces derniers sont: *Malobali* l'éhonté, *Ta fli* va le jeter, *Foui té* c'est un rien, *Fou* un rien etc. — Si on tient à la première hypothèse que j'émets, on traduira ces noms: N'as tu pas honte (sc. de venir au monde pour t'en aller si vite)? — Autant vaut te jeter, t'enfouir (sc. pour le temps

4:Henry FA8 Bambara

que tu passes au milieu de nous). — Tu es un être de rien (tu n'es qu'un sans cœur, toi qui nous viens pour nous quitter à bref délai). — C'est un rien: le noir soufflant sur la paume de sa main pour nous donner à comprendre toute la portée de ce mot, traduit sa pensée «tu n'es guère plus pour nous qu'un rien, ne ressembles-tu pas au souffle qui passe et s'enfuit?»

Tout comme cette première hypothèse, on peut admettre la seconde et la traduire par une plainte des parents à ceux qui les félicitent: Il est sans honte (sans doute il nous revient pour nous délaisser encore). — Autant vaut le jeter (sc. ne va-t-il pas sous peu nous quitter?) — C'est un homme de rien (sc. pensez-vous qu'il ne va pas nous abandonner?) — C'est un rien (sc. le posséder ou ne le pas posséder c'est tout un pour nous, nous restera-t-il plus longtemps qu'un souffle qui passe et s'enfuit?)

Mais quelque soit l'hypothèse admise, ceci ne change rien à la croyance du noir à la réviviscence des enfants morts à la mamelle et avant d'avoir atteint l'usage de la raison. — Pour les jeunes gens et les jeunes filles, pour les hommes et les femmes qui meurent dans la vigueur de l'âge, cette croyance est aussi unanime et générale. Ceux-ci n'ont pas accompli en entier le cycle de leur existence, ils doivent la recommencer.

Et les vieillards eux ne reviennent-ils pas à la vie? Dès qu'un enfant rappelle les traits d'un ancien décédé dans la famille, n'en reçoit-il pas le nom? Un Bambara n'emploie jamais en vain et mal à propos le nom d'un homme qu'il respecte; aussi à ces enfants animés par l'âme du vieux, on donne un second nom, un nom d'emprunt, le nom vrai n'est connu que du père, de la mère, des intimes et de celui qui le porte. A beaucoup pourtant on donne un nom des plus expressifs et qui témoigne de cette croyance, on les appelle *segi, sagi* «qui est revenu à la vie».

Les légendes, et elles sont nombreuses, ne sont qu'une confirmation de ce que j'avance, est-il besoin d'en citer? Un vieillard de Fobougou, village situé à 30 ou 40 Kilomètres de Ségou, non loin du Bani, sur la route qui conduit à Kouttiala, reçut à la mort des honneurs funèbres superbes. Les fétiches sortirent de leurs antres crasseuses et furent baignés dans le sang des victimes, trois jours durant les

4: Henry FA8 Bambara

emmes chantèrent au son du tambour, ce fut une fête à laquelle ien ne manqua pas, même le *d'lo* ou bière de mil. Quelques années après, des jeunes gens du village, en quête de travail, se endirent dans le *Tlébi* [1], marchant vers Kita. Ils s'arrêtèrent dans n village à proximité de cette ville et furent hébergés par un Malinke [2]. En pénétrant dans la cour, ils s'arrêtent interdits, ils rouvent assis sur une natte un homme d'un certain âge dont les raits leurs sont connus, ne serait-ce pas là le vieux de Fobougou? C'était lui, car il les salua, leur demandant des nouvelles des anciens du village et des membres de sa famille. Après souper, ils reviennent dans la cour, désireux de s'asseoir près de leur ancien, etrouvé si loin de sa terre d'origine, mais il n'y était plus et leur ôte leur apprend qu'il s'est enfui, refusant d'indiquer la direction u'il prenait ... C'était notre ancien, disent les gens de Fobougou avec grande conviction, car ils y croient comme à la prise de Ségou, nos jeunes gens l'ont vu, lui ont causé et avant sa mort ertains l'avaient connu. Sans doute ajoutent-ils, il a dû de son ivant avoir à souffrir dans sa famille et il n'a pas osé revivre au milieu de nous. Cette histoire que j'ai ouï raconter à Fobougou même, se raconte un peu partout avec quelques variantes, et en septembre 1908, de Ségou à Koulikoro, sur le Niger, un des *laptots* [3] la narrait à ses confrères accroupis en cercle autour de lui.

Sur la route de Ségou à Kouttiala, à Ouentja, village à une heure et demie, deux heures tout au plus du Bani, les gens ont un respect si grand pour un de leurs anciens chefs décédés, le vieux *sagi*, qu'ils évitent d'en prononcer le nom. Ils ont même transformé ou mieux tronqué une de leurs salutations et alors que presque partout ailleurs, on salue les étrangers par ces mots: «*i dangha sagi*, on se contente ici de vous dire: *i danghana*» [4]. D'après la

[1] On entend par *Tlébi* toute la région de l'ouest — Bamoko, Kati, Kita, Kayes, Bakel etc. jusqu'à l'océan.

[2] Tribu mandingue dont le «tabou» de la race est le *Mali*, *Mani* ou hippopotame.

[3] On appelle *laptots* les nègres qui font sur le fleuve l'office de matelots.

[4] *I dangha sagi*, que tu sois béni dans ton arrivée, ton retour au milieu de nous. — (Ton retour parmi nous est une bénédiction.) — Les nègres par abréviation prononcent *i dana sagi*; il n'y a que les anciens et ceux qui se piquent de bien parler leur langue, qui articulent bien et prononcent *i dangha sagi*.

légende ce *sagi* dont on évite de prononcer en vain le nom, était chef du village et puissant aux alentours. Il mourut très âgé, reprit chair dans le sein d'une femme de la famille et de nouveau recommença le cycle de son existence. Il redevint chef de village, mourut encore dans une extrême vieillesse et reprit chair une troisième fois. Comme toujours il fut chef, passa de vie à trépas dans une extrême vieillesse, honoré et respecté de tous, et reçut des honneurs funèbres, tels que prince noir n'en a jamais reçu.

A la mort, l'âme s'en va dans le *Lahara,* mot vague, si vague, qu'un Bambara ne peut le définir ou vous en donner une idée C'est le lieu où résident les invisibles et où tout devient invisible Les enfants et ceux qui n'ont pas complètement accompli le cycle de leur existence, n'y font que passer, ils se hâtent de réintégrer le sein de leurs mères ou tout au moins d'une femme de la famille

Une force secrète pousse les vieux à reprendre chair dans la famille, mais il arrive qu'ils s'y refusent et vont chercher membres ailleurs. Ils passent un séjour plus long dans le *Lahara* et mûris sans doute par l'expérience, ne se pressent pas toujours de réapparaître. Beaucoup y croupissent un certain nombre d'années, attendant une occasion favorable, et dans ce doute planant au dessus du sort des anciens, on peut trouver une raison d'être des sacrifices aux morts. Un fait certain c'est que ces sacrifices ne s'adressent qu'à des défunts ayant eu de l'autorité dans le pays, dans le village, dans la famille, et les honneurs rendus à ceux-ci semblent plus s'adresser à l'autorité possédée par eux de leur vivant, qu'à la personne elle même.

Bon nombre de Bambara croient à l'enfer et assurent que l'âme des pervers est condamnée par Dieu aux supplices éternels. Ceux-ci, c'est évident, sont changés en démons et ne reviennent plus à la vie, mais il est si difficile de mériter l'enfer que pas un Bambara n'y entre et il vit sans crainte aucune, tout comme s'il n'existait pas. Cette croyance à l'enfer pose peut-être une exception à mon affirmation sur la réviviscence des âmes, il ne la détruit pas et on peut affirmer que la majorité des noirs y croit.

Chap. IV.

Notions du Bambara sur Dieu, les invisibles, Adam et Eve.

1. Croyance en Dieu. § 2. Le *Saraka*. § 3. La croyance en Dieu n'est pas d'origine islamique.

§ 1. Croyance en Dieu.

Le Bambara croit à l'existence d'un être suprême créateur et naître de toute chose, il croit en Dieu, en un Dieu rémunérateur souvant châtier et récompenser. Ses formules les plus polies sont elles par lesquelles il atteste de sa croyance en lui, son nom evient à chaque instant sur ses lèvres et à propos de rien.

A un couple de jeunes mariés, il se hâte de dire: «Que votre nion soit heureuse, que Dieu vous donne la paix et de nombreux nfants», et dès qu'une famille se trouve dans l'épreuve, vient à erdre, par exemple, un de ses membres, c'est en Dieu qu'il va ercher ses consolations et c'est par lui qu'il console: «Que Dieu it pitié de lui et lui accorde dans le *Lahara* un séjour heureux», qu'il ne le sépare pas des gens de bien et qu'il ajoute à vos jours eux dont il vient d'être privé» [1].

La stérilité de la femme n'est évidemment pas naturelle; on attribue aux fétiches, aux maléfices d'un méchant et bien souvent

[1] Certains se basent sur ces dernières expressions pour mettre en doute la croyance du Bambara à la réviviscence des âmes. A l'âme séparée du corps il manque quelque chose, elle n'est pas complète, dit le noir. Comme elle séjourne dans le *Lahara* un temps plus ou moins long, jusqu'au moment où elle trouve occasion de se réincarner et s'y décide, on lui souhaite durant ce temps, de vivre avec les âmes des gens de bien et de n'avoir pas trop à souffrir de la privation de leurs corps — et rien de plus. Ces expressions consolatrices se ouvent à tout décès, qu'il s'agisse d'un enfant, d'un homme ou d'un vieillard.

[p 61]

aussi à Dieu. «*Alla b'a kégné dén-na* —, Dieu met obstacle à c qu'elle ait des enfants.» «Que Dieu calme ton dos (tes douleurs)» dit-on à une nouvelle accouchée à laquelle on offre son obole: d miel, du coton, du beurre, du sucre, des cauris, «qu'il conserve to enfant.» Au moindre service reçu, on confie son auteur à la pro tection du Tout-Puissant, et dans les souhaits, aux fêtes et au beuveries, c'est une litanie sans fin où Dieu a grosse part.

Pour un rien, le Bambara prononce le nom de Dieu, et — sa dans certains sacrifices aux fétiches *boli*, où il l'emploie pour blas phémer — toujours avec un certain respect. J'avoue même (si je m savais pour le connaître un peu que ce nom dans sa bouche es un mot et rien de plus, une banalité où n'entre ni affection, n amour) qu'il semble parfois avoir des sentiments de piété profond et tendres. De fait, est-il rien de plus touchant que d'entendre u nègre païen, un Bambara, répondre à qui lui demande des nouvelle de sa santé: «*Nôbi Alla tanoun* je loue Dieu, je glorifie Dieu.»

Dans la bouche du Bambara, le nom de Dieu n'est qu'u mot! S'il le reconnaît comme unique et souverain maître de toute choses, ayant créé le visible, l'invisible et tout ce qui existe, s'il l croit capable de récompenser les bons et de punir les méchants même en ce monde (bien que rarement et pratiquement jamais n'attribue à Dieu ni la souffrance ni la mort), il ne songe pas le prier, à l'invoquer, il le laisse sans autel, sans prêtre, sans sacr fice, lui qui rougit un peu tout du sang des victimes. Directemer il ne s'adresse à lui que sur l'ordre d'un sorcier, et il s'y soum par crainte, parce que forcé, «*djakoyala*, de force» comme il le d si bien, et le cœur n'y est pas.

Indirectement, par l'intermédiaire des fétiches dits *djiné*, il recours à l'Etre Tout-Puissant, mais actuellement c'est à peine on s'aperçoit de ce recours indirect. Ses connaissances se so obscurcies, elles vont chaque jour s'obscurcissant davantage et créé a remplacé l'incréé. Comme je le dirai en parlant du culte des génies *djiné*, l'intermédiaire entre lui et la divinité a grandi a détriment de Dieu, il l'a éclipsé et il en a pris la place.

Cette évolution du nègre n'a rien d'ascendant, elle est même décroissante, car d'un état plus parfait, il est descendu à un

4: Henry FA8 Bambara

moins parfait et de ce moins parfait, il en est arrivé à la cacophonie et il s'y enfonce chaque jour un peu plus. Evolution étrange qui ne rapelle en rien les théories des évolutionnistes rationalistes.

Directement, ai-je dit, le Bambara sur l'ordre d'un sorcier adresse à Dieu et de temps en temps on voit un individu, une famille, un village entier lui offrir ou au croisement des sentiers ou en un lieu dégarni en dehors du village, ou parfois même dans le village, sous un des gros arbres qui ombragent les places, des farines délayées dans de l'eau, des poules, des chèvres, des noix de kola. C'est le *saraka*.

§ 2. Le *Saraka*.

Les Européens, religieux, civils et militaires pour peu qu'ils ignorent les usages et coutumes Bambara, confondent facilement un *saraka* avec un sacrifice, ils n'en voient même pas la différence, s'il est sanglant. Le *saraka* même sanglant n'est pas un sacrifice; je lui refuse même le nom d'offrande, c'est un impôt, un tribut et ce nom seul, à mon avis, lui convient.

Privé ou public, sanglant ou non sanglant, toujours il est accompli sur l'ordre exprès d'un sorcier, qui, comme on le sait, a commerce intime avec le monde des esprits et apprend d'eux ce que réclame la divinité. Dès qu'un sorcier parle et donne ses oracles, on les subit et on les exécute, tellement on craint ses menaces, et tout se fait «*djakoyola* parce que forcé». Sur son ordre on donne le *saraka* comme on donne l'impôt au chef du cercle.

Aux yeux du Bambara, le *saraka* ne revêt d'autre caractère que celui d'impôt, de tribut à payer soit à la divinité soit aux fétiches. En février 1907, le bruit se répandit dans les villages aux alentours de Ségou que le fétiche *Komo* de Sioribougou avait parlé. «Vite, donnez par mon entremise une poule en *saraka* à la forêt, avait-il dit, elle s'apprête à vous décimer; pour la désarmer, seul moyen qui vous reste, est de lui donner une poule.» Les sorciers affirmaient cette ineptie, les maîtres du *Komo* la trouvaient à leur goût et pas un chef de famille n'osa refuser la poule réclamée par la mort. Ils l'offrirent donc et la formule en cette occasion fût celle-ci: «Le *Komo* de Sioribougou nous prescrit d'offrir

4: Henry FA8 Bambara

une poule blanche à la mort comme *saraka*. *Komo*, un tel, l'offre pour lui et sa famille par ton entremise, c'est son *saraka*. Si le vent souffle de l'Est, que cette poule l'en préserve! s'il souffle de l'Ouest, qu'elle l'en préserve encore! Si le vent souffle du Ouoro dougou (pays de la noix de kola, le Sud) que cette poule l'en délivre et s'il souffle du Nord qu'elle l'en délivre aussi!» Tranchant le cou de la poule, le sacrificateur du *Komo* ajoutait alors, en rougissant son fétiche: «C'est un *saraka*, le *saraka*, qu'un tel donne à la mort pour lui, pour ses femmes, ses enfants, pour ses amis. Le *Komo* de Sioribougou nous a prescrit de faire ainsi, c'est sa mère *M'gouni Domba*, qui lui a fait savoir que nous devions ce *saraka* à la mort.»

Le *saraka*, du mot arabe صَدَقَة qui signifie aumône, n'est rien moins qu'une aumône forcée, faite sur l'ordre d'un sorcier à Dieu, aux génies *djiné*, aux ancêtres; c'est bien un impôt, un tribut auquel on ne peut se soustraire, offert, donné[1] aux invisibles.

Même sanglant, un *saraka* n'a rien du sacrifice. L'égorgement d'une poule, d'un chien ou d'un chevreau ne constitue pas à lui seul un sacrifice, il faudrait admettre autrement que tout boucher et tout cuisinier sacrifie. Il faut dans celui qui égorge, l'intention de faire un sacrifice et cette intention est si nécessaire que le noir l'exprime toujours: «*soni do*, c'est un sacrifice», dit-il, en donnant le coup de couteau. Dans le *saraka*, il tient à attester qu'il ne sacrifie pas; il exprime donc son intention «*saraka do* c'est un *saraka*», et toute l'assistance reprend après lui: «*saraka do* c'est un *saraka*».

Dans tout sacrifice, il y a le prêtre à qui cette charge est spécialement confiée, et dans le *saraka* il n'y a pas de prêtre à proprement parler. Sans doute, dans le *saraka* donné par un village, par une famille, on s'adresse au chef du village, au chef de la famille, mais c'est par déférence, ou par nécessité, s'agit d'un *saraka* indirect par l'entremise d'un fétiche. Dans le *saraka* direct, le sorcier peut désigner lui même qui doit le donner et tout le monde, homme ou femme, y est apte; il suffit d'être ou circoncis ou excisée. Dans un *saraka* public, une femme évidem-

[1] *Saraka di*, donner un *saraka*, c'est l'expression Bambara.

4: Henry FA8 Bambara

ment n'est jamais l'élue. Là où se trouve un homme, la femme doit céder le pas, et pour sauvegarder les principes de la hiérarchie, on choisit à défaut de prêtre, un vieillard considéré, un ancien.

A la fin d'un sacrifice public, le sacrificateur reçoit d'ordinaire un morceau de choix et la peau de l'animal, et les assistants grillent les viandes et les dévorent sur place. Dans le *saraka*, à moins d'un ordre tout spécial du sorcier, viandes, farines, noix de *kola*, cauris, sont abandonnés au lieu même où il est donné, et seuls les pauvres peuvent les prendre et les manger. Le plus souvent, les enfants des deux sexes sont appelés, ce sont eux qui dévorent les viandes et les farines. Dès qu'ils sont reçus, on ramasse les restes et on les va déposer à l'angle formé par deux sentiers qui se rencontrent ou se croisent. Dans un *saraka* offert par tout le village, une chèvre presque toujours est égorgée et la peau pliée en quatre ou en six est ficelée avec du *gnâma fou*[1], puis suspendue au bout d'une perche, à l'entrée du village.

Un *saraka* n'est jamais donné aux fétiches *boli*, il se donne aux fétiches *djiné* et à Dieu, et il est sanglant ou non sanglant; il se donne aussi directement ou indirectement. Le *saraka* direct est donné par n'importe qui, par un homme ou par une femme; il suffit, suivant le sexe, d'être circoncis ou excisée. Pour le *saraka* indirect offert par l'entremise d'un génie *djiné* ou par l'entremise d'un *boli* (et celui qui se donne à Dieu ne se fait jamais par l'intermédiaire du *boli*), on doit recourir aux possesseurs et sacrificateurs de ces génies *djiné* et *boli*, car eux seuls ont le privilége de pouvoir parler et s'adresser directement à ces dieux. Dans ces sortes de *saraka*, il y a toujours deux actes simultanés et distincts et le *saraka* sanglant ne laisse aucun doute à ce sujet. On égorge au fétiche, pris comme médiateur, la bête du *saraka*, et ce fétiche prend sous sa responsabilité d'avertir qui de droit que cet égorgement lui a été fait en tant que tribut, impôt à lui présenté. Et ceci n'a rien d'illogique; ce qu'on donne à l'être invisible n'est pas du tout les chairs et les os de l'animal; c'est sa vie, le sang qui contient le *ni*, la vie. Dans le *saraka* deux choses sont données, le matériel et l'immatériel; et quand il est indirect, il y a nécessaire-

[1] *Bauhinia reticulata*, vulgairement appelé «Arbre de Judée».

ment versement de sang au profit du médiateur, pour qu'il puisse se saisir de la vie de la bête donnée en tribut et l'offrir à qui de droit.

Le *saraka* est l'unique acte religieux direct du Bambara vis à vis de son créateur et souverain maître. Bien qu'il se fasse et se donne souvent à l'angle que forment deux sentiers qui bifurquent ou se croisent, il se peut donner n'importe où, et le Dieu Bambara, j'avais raison de le dire, reste sans prêtre, sans autel, sans sacrifice, sans culte proprement dit.

§ 3. La croyance du Bambara en Dieu n'est pas d'origine islamique, pas plus que ses concepts sur le ciel, l'enfer et le monde des invisibles [1].

Les connaissances du Bambara sur Dieu, le ciel et l'enfer, su le monde des invisibles sont si conformes aux instructions du Corar qu'on se demande tout d'abord, s'il ne les a pas reçues du musul man. Notre surprise augmente encore quand on commence à l'étu dier; au point de vue religieux, il n'a pour s'exprimer dans l langage courant que des termes purement et exclusivement arabes. C'est un fait et ce rapprochement est des plus faciles à établir.

Les anges — Bambara *méléké,* Arabe *malaïka* مَلَائِكَة — sont des esprits — Bambara *hakili,* Arabe *'aqal* عَقَل —, supérieurs aux génies — Bambara *djiné,* Arabe *el-djin* اَلْجِنّ —, êtres intermédiaires entre les hommes et les anges auxquels Dieu a confié la garde des éléments. Les anges bons sont en paradis — Bambara *ardjana,* Arabe *El-djanna* اَلْجَنَّة —, là haut dans le ciel bleu et forment la cour céleste du créateur et souverain maître de toute chose, de Dieu — Bambara *Alla,* Arabe *Allah* اَللّٰه —, cause du bien et du mal. Dieu commande à 7 cieux et à 7 globes terrestres superposés, et les mauvais anges — Bambara *sétané,* Arabe *chéïtane* شَيْطَان — sont en lutte ouverte avec lui, confirmés dans le mal, puissants et pouvant nuir aux humains et les opprimer. Ils n'en restent pas moins de subir des châtiments éternels en enfer — Bambara *djahanéma,*

[1] Cf. J. Brun, des Pères Blancs, Notes sur les Croyances et les Pratiques religieuses des Malinkés fétichistes «Anthropos» II. p. 952—954.

4: Henry FA8 Bambara

Arabe *djahannam* جهنم — dans un feu dont le nôtre comparé à lui, dit la légende, ne serait que le peu qui en subsisterait après 7 lavages consécutifs à grande eau.

Comme on le voit dans ce léger aperçu, tout, et concept et mots, est purement coraniques. Peut-on douter que le noir n'ait été instruit de tout ceci par le musulman? Trop longtemps j'ai vécu au milieu des noirs pour prendre l'apparence pour la réalité, et ici encore, je me garde de suivre dans leurs affirmations nos savants voyageurs de «passage».

Voici des siècles que l'Islam a pénétré au cœur de l'Afrique et s'est implanté au milieu de nos populations noires; si lent qu'ait été son progrès, il n'a pas été sans y laisser son empreinte. Toujours en lutte contre le musulman pour sauvegarder son indépendance et la foi de ses pères (ce furent avant tout des luttes religieuses), le noyau le plus important de la race mandé, tour à tour vainqueur et vaincu, le plus souvent vaincu (car le Bambara, égoïste, met ses intérêts personnels et particuliers avant l'intérêt général et il manqua toujours de cohésion, d'entente, n'eut jamais réellement à sa tête un chef), n'a pu s'y soustraire. Comme il est néanmoins essentiellement cauteleux, fourbe, hypocrite au point que les autres races le comparent — et cette comparaison lui plaît — à une bouse de vache à l'extérieur désséchée mais flasque et molle en son interne de telle sorte qu'elle s'écrase et vous souille sitôt qu'on y pose le pied: je n'hésite pas à dire qu'il n'a rien pris à l'Islam qui ne fut déjà dans son concept. Si pour s'exprimer il a pris les termes arabes, c'est de sa part pure diplomatie, je n'en puis douter. En employant les termes arabes répondant à ses concepts pour exprimer dans le langage courant ses croyances, il y a eu chez lui adaptation et nullement acceptation. J'avoue même qu'il a fait preuve ici non pas de tact vis à vis de son vainqueur (c'est là une qualité qu'il n'a même pas à l'état d'embryon à l'heure actuelle), mais d'une certaine souplesse et finesse. Se présentant, en effet, devant son tyran au point de vue du dogme sur un même pied d'égalité, il évitait par là le tranchant du glaive ou l'esclavage, il conservait intact sa foi aux fétiches, il se garantissait et lui et ses

enfants contre toute propagande religieuse, car qu'avait-on à lui apprendre, que pouvait-on lui apprendre qu'il ne sût déjà?

Dans le langage courant, ces termes coraniques lui sont devenus familiers. Ne venant pas de lui et exprimant avant tout un concept qu'il avait et non la chose elle-même, il a pu en toute liberté les employer, sans manquer au respect dû aux êtres supérieurs, ses maîtres et ses dieux, dont on ne prononce jamais les noms en vain et mal à propos. Actuellement il les a bambarisés, à tel point, qu'il ne se doute même point que ce sont là des mots étrangers à sa langue, et il n'y a pas lieu de s'en étonner. Le Bambara fait sien tout ce qui traduit exactement, d'après lui, sa pensée, et sans faire grande attention au sens primitif du mot, qu'il ignore bien souvent. A force d'entendre le musulman crier à tout moment *bismilahi,* il a cru de bon ton de pousser cette exclamation dans les anecdotes qu'il raconte, dans ses récits; depuis deux ou trois ans, c'est pour le monde «chic» le terme supra-poli pour inviter un hôte à entrer dans la case et à s'accroupir sur la natte. Dans 20 ans ce mot, *bismilahi* بسم الله, n'aura pas d'autre sens! Bien qu'il signifie «au nom de Dieu» on rira de vous si on vous entend dire que c'est là un mot arabe, ayant un sens tout autre; tout comme vous perdrez votre temps à dire à un noir que le mot «*fou moi* le camp» est pur argot. Quand un esclave s'enfuit, ne dit-on pas «*a bi fou moi*[1] le camp?» C'est une expression fort répandue, elle est connue de tous et marche de pair avec cette autre: *zé ma fo,* sur laquelle je séchai plusieurs jours pour en trouver le sens, or rien de plus simple, «je m'en fous».

Si le Bambara à lutté pour sauvegarder son indépendance, il a lutté avant tout pour sauvegarder sa foi et conserver ses fétiches. Pour ceux-ci il a montré un attachement si grand, que son vainqueur l'a qualifié de révolté, de *Bamba,* synonyme de *Kafri.* Ces luttes religieuses à elles seules nous permettent de dire et de regarder comme un fait indiscutable, qu'avant l'arrivée des musulmans il était animiste et sacrifiait à des génies.

---

[1] *a* = lui, *bi* = est, *fou moi* le camp; toute l'expression = déguerpir.

4:Henry FA8 Bambara

Avait-il, comme actuellement, une idée exacte et précise de ses génies? Evidemment oui, car se prenant toujours en ses raisonnements comme terme de comparaison, le génie invisible, impalpable, auquel il sacrifiait, avait dans son esprit une ressemblance frappante avec l'homme. Ce n'est pas un homme et c'en est un pourtant, dit-il, ne parvenant pas à définir son concept, son idée, *ma si fa do*[1].

Le mot *djin* du musulman traduite xactement son concept, et dans le langage courant il s'en sert; mais quand vient le jour du sacrifice, il ignore ce mot et un seul reste, le mot *ma* «homme». Quand il rougit de sang l'écorce du baobab *(Adansonia digitata)* du tamarinier, du caïlcédra (famille des Cédrelacées) etc. . . . pour s'attirer les bonnes grâces et la protection du génie qui y réside, toujours il lui décerne le titre de *ma* «homme» et jamais celui de *djiné*. — «*Ma n'zira ba, ma n'tomi ba, ma djala ba;* ô homme grand baobab, ô homme grand tamarinier, ô homme grand caïlcédra!», tel est le commencement de la formule du sacrificateur en offrant au génie les victimes et les farines[2]. Dans sa langue il a encore pour s'exprimer un terme purement Bambara, il le préfère au mot *djiné,* il appelle ces génies des *gnéna.*

Si, avant l'arrivée des musulmans, le noir sacrifiait à des êtres ayant un corps et une âme bien qu'impondérables et invisibles, à des êtres intermédiaires entre l'homme et l'ange, à ce que les Arabes appellent الجن *el djiné,* il sacrifiait encore à des êtres mauvais, supérieurs à ceux-ci en puissance, à ce qu'il appelle les *boli.* La légende des *boli,* légende ironique, que je raconterai tout au long quand je traiterai cette question, nous le prouve assez. Pour les musulmans du Soudan, il n'y a que deux choses ici-bas

[1] *Ma* homme, *si fa* espèce certaine, *do* c'est.

[2] Dans le fascicule 4, tome III (1908) Anthropos, Culte des esprits, 1ère page, note 1, il y a une erreur de traduction. *Ma n'zira ba* etc. ne veut pas dire «grand baobab de l'homme». Le vrai sens est celui-ci: ô homme qui est grand baobab . . . Pour l'écriture je préfère un *z* à un *s*. D'ordinaire ils adoucissent le son dur par un petit *a* euphonique. Avec un *s* dur ce mot *sira* ne se distinguerait pas du mot tabac: *sira siramougou*: Tabac à priser, *s'zira-mougou* farine baobab.

4:Henry FA8 Bambara

qui vaillent la peine d'attirer l'attention: la Mecque *(Makka)* et le *Stamboul,* autrement dit le vieux Abdul Hamid, sultan de Constantinople, qui est à leurs yeux, comme aux yeux de tous les musulmans de nos colonies, le grand pape de l'Islam. Tout ce qui ne porte pas l'estampille de la Mecque, tout ce qui ne vient pas du Stamboul est à rejeter et à mépriser . . . et le Bambara fertile en expédients a eu vite fait dans ses discussions avec les fauteurs de l'islam, de trouver un échappatoire: tous nos *boli* viennent de la Mecque, telle a été son arme de combat.

Traqué de toutes parts, dans l'impossibilité d'exercer publiquement ses cérémonies religieuses même en l'honneur des simples génies, peut-on croire que le Bambara vint ajouter à celles-ci des plus terribles encore? Le musulman vainqueur s'est toujours acharné contre l'idolâtrie en détruisant ses temples et en renversant ses autels; «crois ou meurs», a toujours été sa devise et le sera toujours dès qu'il se sentira fort. Au temps des derniers rois de Ségou, El-Hadj-Omar [1], qui enleva la couronne au roi païen Mary, pour la donner à son fils Ahmadou [2], lequel retint captifs nos explorateurs Mage et Quintin et partit à la mort de son père pour Yamina, puis pour Nioro, laissant la couronne à son fils Madani, cette loi n'était-elle pas encore en pleine vigueur? Pour l'imprudent dont on saisissait les fétiches ou que l'on surprenait à sacrifier, c'était la confiscation des biens, l'emprisonnement, l'esclavage, la mort, et le vaste terrain où se trouvent à l'heure actuelle le cimetière indigène et le cimetière européen [3], a été détrempé par le sang des païens. Qui pourra jamais dire le nombre des têtes qui roulaient à cette époque, dans un but exclusivement religieux! Le bras du bourreau ne s'arrêtait certains jours que parce que las et dans l'impossibilité de frapper, m'ont dit certains noirs, qui doivent la

[1] *El-Hadj-Omar* (Omar le Pélerin) ainsi dénominé parce qu'il fit, dit-on, le voyage de la Mecque.

[2] Traduction Bambara du mot *Ahmed.*

[3] Il y a deux cimetières européens à Ségou. Le premier se trouve à l'entrée de la ville côté sud. Le second, le seul dans lequel on enterre actuellement, se trouve sur la ligne du cimetière indigène, au sud sur la route de Sens et de Kouttiala à 300 ou 400 mètres de la ville.

vie à cette lassitude, et je le crois, car le plus grand éloge que décernent les griots à ces tyrans est d'avoir su couper les têtes. La légende des *boli* venant de la Mecque est nécessairement née du besoin qu'il avait de pallier son crime d'idolâtrie et de le conserver en lui accordant les circonstances atténuantes. Si le berceau de l'islam est la Mecque, s'il tient sa supériorité de ce que la Mecque est la ville sainte, choisie et chérie de Dieu [1], que lui veut-on, à lui Bambara, dont le culte vient de cette ville même tant vantée? Et si ce Dieu qu'on lui prêche, a tout décrété [2], le bien et le mal, s'il est l'auteur et du bien et du mal et conduit chacun dans la voie qui lui plaît au point qu'il n'a plus la liberté du choix, pourquoi vouloir lui arracher ce que Dieu lui a donné, ce qui lui vient de la ville sainte, de la Mecque!

Le terme Bambara pour désigner les *bolis* est le mot *gnâ*. L'idée qu'il s'en fait, répond bien au concept arabe du *chéitane* شَيطان, aussi dans le langage courant, bien que le mot ne soit jamais sur ses lèvres dans les sacrifices, il les définit d'un seul mot: *sétané*, satan. Dans ses orgies nocturnes, dans ses danses religieuses, le noir concrétise l'idée qu'il se fait du génie auquel il sacrifie; et quand, dans ses cérémonies pieuses en l'honneur du *Komo*, du *Kono*, du *Nama* etc. on le voit à la lueur des petits feux allumés dans le bois sacré, affublé d'un manteau de plumes, la tête perdue dans un immense masque cornu qui n'a rien d'humain, on songe malgré soi aux récits des vieilles grand-mères bretonnes, faits le soir à la veillée d'hiver, dans les étables. Le beuglement des trompes, des bambous et des cornes de *koba* [3], le tintement de

[1] Voir ce que je dis plus haut au sujet de la Mecque et du Stamboul.

[2] Voir le Coran (VI — V. 3—39) (X — V. 99) (XIV — V. 4) (XVII — V. 32) (XXXVI — V. 6. 7. 8. 9) (LIII — V. 43. 44. 45—49) (LXXVI — V. 29) (LXXX — V. 29) etc. etc.

[3] Autrefois les trompes et les cornes étaient d'ivoire. Les tyrans musulmans, connaissant sans doute le prix d'une dent d'éléphant, ont eu vite fait de les confisquer. Les Bambara ne se servent actuellement que de cornes de bœufs et de cornes de *koba* ou grande antilope, atteignant la taille d'une belle génisse. (*Koba* est le mot de la langue PEULI, désignant cette antilope, appelée par le Bambara *dadjé*, bouche blanche, sans doute à cause des deux lignes blanches qu'elle a sur les joues.)

4:Henry FA8 Bambara

de la clochette et les hurlements de la foule vous saisissent, vous terrifient, c'est à se croire transporté au milieu d'un sabbat d'antan. Et quand on a assisté à ces scènes, on ne doute pas de la véracité du noir qui nous dit: «Quand le *boli* apparaît il est hideux et glace d'effroi qui le voit; il est noir comme la suie et son visage disparaît dans une flamme surmontée de cornes.»

Ce visage disparaissant dans une flamme réveille nécessairement l'idée d'un esprit infernal, et quand on assiste à certains sacrifices au *Komo*, et au *Nama*, par exemple, et qu'on entend les blasphèmes du sacrificateur, blasphèmes que répète toute l'assistance: *Alla k'an bla*, que Dieu nous laisse (vrai sens: Nous ne voulons pas de Dieu), *Alla djampa ba* Dieu est un grand traître (avec ce sens: Dieu fait des promesses et ne les éxécute pas, puisqu'il a tout décrété et que ses décrets sont immuables; *A yé né djampa*, il m'a trahi, dit un noir de quelqu'un qui lui a fait une promesse et ne l'a pas tenue), on ne doute plus, qu'il ne s'agisse là d'un culte à Satan lui-même. On s'en convainc d'avantage en assistant au sacrifice du *Touafé Bla*[1], *boli* des plus anciens, auquel sacrifiaient de préférence les trois plus fameux sorciers dont il ait conservé les noms et dont l'origine se perd dans la nuit des temps, *Makono*, *Tjewolo*, et *Tjéba*. En voici la formule:

«*Touafé Bla, Touafé Bla*, on connaît la montagne du *Touafé Bla*, on connaît les arbres de cette montagne, je veux parler du feu de sa montagne. *Touafé Bla*, épargne certaines maisons (avec ce sens: celles de mes amis) et va l'allumer (ton feu) en d'autres (avec ce sens: jette la ruine et la désolation chez mes ennemis, chez ceux qui me souhaitent le mal). — *Touafé Bla*, sois moi favorable et si je ne puis voir ton feu, *Touafé Bla* fais m'en voir du moins la pointe de sa longue colonne de fumée (avec ce sens: tu habites dans le feu, je ne puis voir ta demeure, je puis connaître pourtant ta puissance par la fumée de ton feu, c.-à-d., si je suis témoin des malheurs que tu feras fondre sur mes ennemis et ceux que je déteste).»

---

[1] *Touafé Bla*, ainsi appelé sans doute parce qu'il se pend à la ceinture et balance sur le côté le long de la cuisse.

Cette formule nous laisse assez voir que les *boli* ou *gna* habitent le feu. Avant l'arrivée du musulman le noir leur sacrifiait et tout comme aujourd'hui il concrétisait son concept de l'esprit infernal en s'affublant d'un hideux masque cornu et d'un manteau de plumes. Ses beuglements et ses hurlements dans les bois sacrés aux jours des grandes orgies sont restés les mêmes et s'il a pris au musulman le mot *sétané* شَيْطَان, et le mot *djahanéma* ٱلْجَهَنَّم, il en avait depuis longtemps le concept. — —

Sa connaissance maintenant de l'Etre Suprême, du Dieu créateur et souverain, maître de toute chose, la doit-il au musulman?

Pour avoir besoin d'un maître ici, le Bambara a l'esprit trop hiérarchique! Le benjamin est toujours l'esclave de son aîné, celui-ci l'esclave d'un plus âgé et progressivement et invariablement il monte ainsi sans varier jamais, jusqu'à la barbe blanche, jusqu'à l'ancien, le *tjékoroba*, vrai fétiche à qui tout obéit, quelque soit sa sottise, son étroitesse d'esprit, son manque de jugement.

Dans toute famille c'est la même progression; les enfants ont pour maître immédiat le père, celui-ci s'incline devant ses aînés, au dessus desquels plane, comme maître incontesté, le plus ancien, le *gouatigi* ou chef de famille.

Tous les *gouatigi* sont soumis aux chefs de quartier, ayant à leur tête les *dougoutigi*[1] ou chefs de village, lesquels obéissent aux *kafotigi* ou chefs de canton, régis par les *fama déou* fils du roi ou ministres. L'organisation primitive chez les Bambara était telle, et tous ces petits chefs, chacun dans sa sphère, étaient maîtres absolus et maîtres incontestés.

Au dessus de tous il y avait le roi *Fama* ou *Massa*[2], dont la fonction principale était de se laisser vivre dans l'abondance et le

[1] Le *dougoutigi* ou chef de village au for religieux passe avant le *sotigi* ou chef au for civil. Depuis Monsieur Carrier, administrateur du cercle en 1901, je crois, cette hiérarchie a été officiellement détruite en soi. Elle subsiste néanmoins, et les *kafotigi* et *fama déou* ayant le caractère sacerdotal, conservent en secret leur prestige.

[2] Le mot *Massa* pour désigner le roi, signifie aussi sorcier, grand et puissant. Dans le principe le roi avait bien tout pouvoir, tant au for civil qu'au for religieux, il était bien le prince ou pape du fétichisme, lui aurait-on donné autrement le titre de *Massa*, grand prêtre, grand sorcier?

4: Henry FA8 Bambara

doux farniente. Il avait dans la main tous ses sujets, tous ils étaient ses esclaves, du plus petit au plus élevé, sur tous et sur chacun il avait le droit de vie et de mort.

Avant l'arrivée du musulman, le Bambara sacrifiait aux *gnéna,* autrement dits les *djinés,* il sacrifiait aux *gnâ* ou *sétané,* et tous ces génies, sous quel nom qu'on se plaise à les appeler, étaient comme aujourd'hui, hiérarchisés. Tous ils se divisent en groupes, ayant chacun un chef, ces chefs à leur tour forment d'autres groupes régis par un plus puissant, et s'il doit au musulman le concept de cette hiérarchie, n'est-ce pas dire de ce dernier qu'il a tiré le sabre du fourreau pour affermir le noir dans son fétichisme? n'est-ce pas avouer qu'il a trahi le Coran, lui faisant un précepte de détruire l'idolatrie: «Tuez-les partout où vous les trouverez, faites-les prisonniers, assiégez-les et guettez-les en toute embuscade» [1]. Tout nous permet de dire que cette hiérarchie dans le monde des invisibles vient de lui! Comment croire dès lors qu'il se soit arrêté en chemin, lui qui va toujours groupant et divisant? Se peut-il qu'il ne soit pas arrivé à l'autocrate, à l'unique, au Dieu souverain maître des génies et souverain maître des êtres inférieurs à ceux-ci, les hommes et le reste de la création?

Et si j'étudie la hiérarchie Bambara, je m'aperçois qu'elle est avant tout religieuse! Le *gouatigi* ou chef de famille est prêtre, le *dougoutigi* ou chef de village est prêtre, le *Fama* ou *Massa,* le roi, est prêtre! La connaissance des génies et la connaissance du créateur a donc dû nécessairement précéder.

Il y a tout lieu de croire, par conséquent, que non seulement avant l'arrivée du musulman le Bambara avait l'idée d'un Dieu Unique, souverain maître de toute chose, mais que sa première croyance fut celle-là!

Ce mot Dieu, dans la bouche d'un Bambara, est loin d'avoir toute l'ampleur que nous lui donnons. S'il voit tout, connaît tout, exerce sa puissance en tout lieu, il n'est pas présent en tout lieu d'une présence réelle, car tout puissant, tout grand, tout immense soit-il, il demeure un «Etre» ayant la quantité, ayant des dimen-

[1] Coran chap. IX — V. 5.

4: Henry FA8 Bambara

sions, limité par suite et occupant un lieu. D'ici à la notion des anges bons il n'y a qu'un pas, et qu'il est pour eux facile à franchir!

Si sur cette terre le plus petit des puissants, le moindre des potentats s'entoure de serviteurs et d'esclaves, le créateur pouvait-il rester sans en avoir? Si ceux qui forment la cour du roi sont supérieurs aux *gouatigi*, ou «chefs de famille», aux *dougoutigi* ou «chefs de village», aux *kafotigi* ou «chefs de cantons», ceux qui forment la cour céleste seront-ils inférieurs aux hommes, aux génies, aux démons? La conclusion est toute naturelle, ils leur seront supérieurs et à quoi les va-t-il comparer? Se prenant en tout et toujours comme terme de comparaison, il n'a, pour rester logique avec sa façon d'envisager le monde, qu'à se considérer lui même et à donner à ces êtres la nature de son âme, son *dousou*, qu'il appelle encore *son*. N'est-ce pas ce qu'il a fait? Quand il définit son concept de l'âme et veut être compris, a-t-il un autre mot que celui-là même dont il se sert pour désigner les anges, *méléké*? On le voit, il ne doit pas au musulman son concept du ciel et des anges, il s'est approprié un mot de langue étrangère, répondant à un concept que déjà il avait, et c'est tout.

Il n'a pourtant qu'un mot, me dira-t-on, pour désigner la divinité, le Dieu Unique, et ce mot est le terme islamique lui même, *Alla*. Il n'en a pas d'autre et les premiers missionnaires, par ignorance sans doute de la haine du païen contre le musulman, l'ont adopté nuisant ainsi à leur ministère[1]. Oui, le mot *Alla* est le terme dont il se sert dans le langage courant lorsqu'il parle de Dieu, mais dans le principe n'en possédait-il pas un autre, actuellement encore n'en a-t-il pas un?

[1] En traduisant par *Alla* et Dieu et notre concept de la divinité, les premiers missionnaires n'ont pas creusé entre le catholicisme et l'islamisme le fossé profond qui devrait exister. Le païen regarde le catholique et le musulman si non comme frères, du moins comme cousins, et le mot *Alla* n'y est pas étranger. Le catholique, par sa croyance à l'ancien Testament, semble friser aux yeux du noir l'islamisme, et s'il s'en sépare au Christianisme, il lui apparaît comme appartenant une secte découlant en droite ligne de l'islamisme. Les musulmans aident de toutes leurs forces à faire croire cette ineptie, et les missionnaires devraient rayer de leurs catéchisme et le mot *Alla* pour dire Dieu et le mot absurde *sori* pour dire prêtre, et le mot *nêma* pour dire la grâce etc. etc., tout ce qui n'est pas Bambara, en un mot.

J'ai toujours été surpris de la facilité avec laquelle le noir désigne un bienfait divin du nom de son Auteur, et quand, au temps de l'hivernage, il reçoit le bienfait des bienfaits, la pluie qui fait germer les plantes et croître la moisson, voici sa façon de s'exprimer: «*Alla bi fign, Alla bi na, Alla bi kouloukoulou, Alla bi yégé yégé, Alla do* etc. Dieu noircit, Dieu arrive, Dieu gronde, Dieu étincelle, c'est Dieu» etc. Ce sont là des expressions purement métaphoriques pour dire: «Les nuages s'amoncellent, il va pleuvoir, le tonnerre gronde, il fait des éclairs, c'est la pluie.»

Ces mêmes métaphores, je les retrouve dans sa bouche avec un sens absolument identique, mais en termes Bambara cette fois: «*Sa bi fign, sa bi na, sa bi kouloukoulou, sa bi yégé yégé, sa do*», signifient également: «Les nuages s'amoncellent, il va pleuvoir, le tonnerre gronde, il fait des éclairs, c'est la pluie.» Le mot *sa* étant exclusivement Bambara, on ne peut raisonnablement pas le regarder comme postérieur au mot arabe, le noir le possédait donc avant de connaître le mot *Alla*. Ce mot ne signifia pas «nuage», «tonnerre», «éclair», «pluie», il y a tout lieu de croire qu'il fut un temps, où, comme aujourd'hui, il réveillait en son esprit un concept identique à celui qu'éveille en lui actuellement le mot *Alla*, et par ce mot *Alla*, de langue étrangère, il ne fait qu'exprimer un concept depuis longtemps possédé par lui.

Que signifie ce mot *sa?* Serait-ce le nom primitif de la divinité? Certaines races Bantous ayant beaucoup d'égards pour les serpents et leur rendant un culte, des Européens ont voulu y voir la traduction du mot «serpent». C'est ici une erreur grossière, profonde. Le mot *sa* «serpent» et le mot *sa* dans ces phrases *sa bi fign, sa bi na* etc. peuvent avoir une même orthographe, mais la prononciation diffère. L'*s* sifflant du *sa* «serpent» se prononce en desserrant légèrement les dents, et en avançant les lèvres, et le mot *sa* dans *sa bi fign* etc. se prononce en serrant les dents et en retirant à soi les lèvres. Ce sont donc là deux mots bien distincts. Vouloir du reste le serpent comme étant ou ayant été la divinité Bambara me semble une stupidité. Si même avec ses *tabou* pr parmi les animaux il ne se veut aucun lien de parenté physique réel, *a fortiori* doit-on croire, qu'il ne peut vouloir pour créateur

souverain maître un animal, fût-il serpent. Certains Bambara l'ont pour *tabou* de famille, et une branche de la race Mandé a respect un si grand pour le serpent python *Minia*[1], qu'on ne la connaît désormais plus que sous ce nom: les *Minia-n-ka*, les gens du serpent *Minia*. Mais les Minianka ont-ils jamais vénéré et vénèrent-ils encore le serpent comme leur Dieu, leur divinité suprême? Ils sont moins sots, le serpent est un vulgaire *tabou*, la résidence d'un génie, la résidence d'un esprit infernal ou démon et rien de plus.

Le mot *sa* dans ces phrases *sa bi fign, sa dò* etc. «les nuages s'amoncellent, c'est la pluie» etc., a un sens large et vague, il signifie tout ce qui est en haut, tout ce qui est au dessus de nous. Ce mot a-t-il été jadis le nom lui-même de la divinité, comme l'est actuellement pour beaucoup le mot *Alla*? Je ne le crois pas. Ce mot *sa* était le terme voilé pour parler de la divinité, il exprimait tout comme le mot *Alla* dans le principe un concept, une idée, et nullement un «être».

Dieu étant d'après ses concepts un esprit résidant au dessus de nous avec sa cour, les anges, ces expressions *sa bi na, sa bi*

[1] Chez les Baganda de l'Ouganda le serpent était vénéré avant qu'ils fussent chrétiens, comme résidence d'un démon. Le serpent chez eux ressemble fort aux animaux tabous de famille chez les Bambara ou mieux au serpent python le *Minia*, tabou de la branche Mandé connue vulgairement sous le nom de *Minia-n-ka*. Les *Minia-n-ka* tirant leur nom du mot *Minia* serpent vénéré, objet d'un culte public, certains ont voulu que les *Bambara* ou *Bamana* tirent leur nom du mot *Bama* caïman. Si le caïman, dans la langue Bambara *Bama*, avait donné le nom à la race, cet animal serait pour la race un tabou, comme le *Minia* est tabou pour les *Minianka*, le *Mani* ou *Mali*, soit l'hippopotame, est tabou pour le Malinké. Rien de tel pour le caïman en pays Bambara, il n'est en aucune façon le tabou de la race. — Également le mot *Bamana* pourrait tout aussi bien venir du mot *bama*, sorte de tanche qui se trouve à foison dans le Bani et le Niger. L'idée n'en est pas venue aux amants du caïman qui ignorent sans doute ce poisson *bama*. — Le mot *Bambara* vient du mot *bamba* qui signifie révolté, qui dans la bouche du musulman a le sens e *Kafri*. *Bambara* signifie le révolté, qui ne s'est jamais soumis à l'Islam, et s nègres de l'ouest appellent *Bamako*, *Bambako*, le fleuve des révoltés. Le ère Copte, bambarisant, reconnu des noirs de Ségou, l'a vite compris et l'a oté dans ses récits aux Annales des Pères Blancs. Monsieur De Lafosse, lministrateur, très compétent dans les lois, coutumes et mœurs indigènes, l'a connu, et je partage leurs avis sur le nom Bambara.

fign, sa bi kouloukoulou, sa-dji, etc. doivent être traduits pour avoir un sens: «*Min be sa-n-fé bi na, Min bé sa-n-fé bi fign, Min bé sa-n-fé bi kouloukoulou, Sa-n-fé ta dji* — Celui qui (l'esprit qui) est là haut arrive (va nous gratifier de son bienfait la pluie), Celui qui est là haut noircit (amoncelle les nuages), Celui qui est là haut gronde (fait entendre sa voix), L'eau de celui qui est là haut».

Le bienfait par excellence qu'accorde aux humains la Divinité, l'Etre Suprême, c'est la pluie, et le Bambara, comme je vais le prouver dans un instant, ne pouvant prononcer le nom de ce Dieu, s'est servi dans sa reconnaissance d'une métaphore. Sa métaphore: *Alla bi na, Alla bi fign,* identique à celle où entre le mot *sa*, v. g. *sa bi na, sa bi fign* etc. me penche à croire, que dis-je, me fait croire que ce mot *Alla* dans le principe exprimait moins un individu, un être, qu'une idée, un concept. J'avoue du reste que si certains de nos Bambaras ont sur Dieu et sur le mot *Alla* les notions elles-mêmes du musulman, plus nombreux sont encore ceux dont les notions sur ce point restent confuses, et Dieu, *Alla*, pour la majorité n'est rien moins que la voûte céleste[1], enveloppe qui nous cache un «Esprit», un Etre doué de raison et Tout-Puissant; c'est la traduction du mot *sa*.

On le voit, le mot *Alla* ne désignant nullement dans le principe un Etre, un Individu, mais exprimant tout simplement un concept, une idée déjà connue, acquise et traduite par le mot *sa*, le Bambara n'a fait qu'adopter un mot étranger répondant à son concept.

Si le mot *Alla* avait désigné pour lui la Divinité elle-même, l'Etre suprême, eût-il jamais osé la prononcer, le faire sien? Je ne puis me résoudre à le croire, car chez le Bambara on ne prononce jamais en vain et mal à propos le nom d'un puissant, d'un chef religieux, d'un être vénéré. Si certains de ses rois et parmi eux

[1] Pour les noirs païens Dieu est un esprit qui est partout, voit tout, mais il reste *ens quantum*. Il habite là haut, est grand comme la voûte céleste parce que planant au dessus de nous, il voit tout. Les vieux vous expliquent cela avec une vigueur qui prouve leur bonne foi et les enfants vous racontent les dires des vieux avec une candeur si naïve, qu'on ne peut s'y méprendre

4: Henry FA8 Bambara

N'golo, pour n'en pas citer d'autres, punissait de l'amende, de la prison, quiconque était surpris prononçant son nom, s'il les jetait dans l'esclavage et même leur tranchait la tête comme coupable de crime de lèse-majesté, que n'avait-il pas à craindre du créateur, s'il venait à prononcer son nom en vain et mal à propos! Taire le nom de celui que l'on craint ou que l'on vénère, est du reste une coutume générale.

Toute femme bien élevée et qui se respecte, ne prononce jamais le nom de son mari. *Né tigi,* mon maître, *so tigi* le maître de la maison, dit-elle, en parlant de lui; le plus souvent elle l'affuble d'un nom d'emprunt, d'un *bougna toua* ou nom respectueux, et les polygames en ont plus d'un, chaque femme lui en donnant un de son crû.

Dans les familles bien éduquées, et d'ordinaire elles le sont [1], les enfants taisent le nom du père, surtout s'il est *gouatigi,* soit chef de famille, et quand la marmaille autour du vieux papa se réjouit, il n'y a qu'un mot sur toutes ces petites lèvres pour éveiller son attention, éviter sa réprimande, cueillir sa caresse, forcer son sourire: *Koké-yo — koké-wé!* [2]

Par respect et vénération pour les anciens on leur donne un nom d'emprunt, un *bougna toua,* et la raison d'être de tout ceci est de n'avoir pas à prononcer son nom en vain et mal à propos. Ceci est d'un usage courant, on le pousse même un peu loin, car si dans la famille on impose à un enfant le nom de respect, jamais on ne l'appelle de ce nom. Combien de personnes dont le vrai nom n'est pas connu en dehors des proches et des amis! Tous les *Dougoutigi, To-n-tigi, Ba-koroba, Moké-touama* ont reçu un nom au 8ème jour de leur naissance et les noms pour les désigner sont des noms d'emprunt.

---

[1] Nos noirs Bambara ont grand respect pour les membres de leurs familles, ils sont prévenant à leur égard et bien supérieurs à tous les Arabes l'Algérie par exemple sur ce point. Chez les premiers la vie de famille est plus franche, plus cordiale.

[2] Je donne ce mot *Koké-yo — (Né koké) koké wé* (*koké* donc = je t'en prie, Koké) car il est le plus usité — il y en a d'autres, c'est évident. Les femmes préférées aussi aiment-elles donner ce nom à leurs maris. C'est pour ous un terme de respect et en même temps il est tendre, affectueux, câlin.

Aux alentours de Ségou, où l'Islam s'est répandu et chaque jour se répand davantage, les sacrificateurs des génies protecteurs des villages, les *gnéna-n-sona ba* ou *dougoutigi*, ont perdu de leur prestige, mais quiconque les respecte, fût-il musulman, ne prononce jamais leurs noms. Dans le Bani maintenant, où l'on conserve avec un soin jaloux les coutumes vieilles et les traditions, pas un enfant, pas une femme, pas un jeune homme, ne peut vous donner le nom du grand sacrificateur, si celui-ci est un peu ancien. Par respect et vénération on ne prononce jamais son nom, c'est le chef, et tous vous répondent lorsqu'on les interroge: «*Toua si t'a la dougoutigi ko* il n'a d'autre nom que celui de *dougoutigi*, chef de village» et de fait la majorité de la population ne lui en connaît pas d'autre.

Ce besoin de taire le nom du respecté, du vénéré et du craint, va jusqu'à tronquer les formules usitées dans les salutations[1]; aussi conçoit-on facilement que le nom des fétiches ne soit connu que de leurs maîtres et de leurs adeptes. Evidemment un musulman, une femme, un incirconcis, une non excisée, peuvent vous donner le nombre des *gnéna* et des *gnâ* possédés par le village, ils savent aussi si les *gnéna (djiné)* sont un *Dasiri*, un *Ngolo*, un *Koté*, un *Ntomo*, un *Tauri* etc.; si les *gnâ (boli, sétané)* sont un *Komo*, un *Nia*, un *Douga*, un *Kono*, un *Nama*, un *Bala* etc. Mais à part les initiés, qui pourra vous dire que tel *boli* s'appelle *Sélé, Magné, Toroba, Dono, Nono*, que le *Magna* se dit aussi *Tjarofign* et le *Nama, Sirima-n-fign?* Le nom générique seul est connu et il est encore de bon ton de le taire lorsqu'on invite à une réjouissance en son honneur. Le *Nama* est enfermé dans une ruche d'abeilles, à l'ombre d'un tamarinier. Le tout est cloturé avec des nattes grossières et quand on invite au sacrifice, voici la formule du plus grand chic: «Viens nous voir, *an bi djasé*[2] *son*, nous sacrifions à la

[1] Voir ce que je dis à ce propos au chap. précédent: Réviviscence des âmes au sujet de Ouentja.

[2] *Djasé*, nom de la palissade en nattes grossières. Aux enfants qui naissent à l'époque des sacrifices au *Nama*, qui sont voués au fétiche, on donne fréquemment le nom de *Djasé* au lieu de *Nama, Namakoro*. Le *Nama* est parfois entouré d'un mur au lieu de nattes. C'est excessivement rare, je n'ai vu qu'un sanctuaire de ce genre, à Dougoutigila, dans le Bani.

palissade». La trompe du *Komo* est en fer, on dira donc: «*An bi négé son* = nous sacrifions au fer». Le fétiche donne la santé en ce sens qu'il peut s'abstenir de rendre malade, s'il est *gnâ,* ou réellement il donne santé et le bien-être, s'il est *gnéna;* on dira donc le plus souvent: «*An ta foura bi son,* nous sacrifions à notre remède», ou encore: «*An ta foura bi djigi so,* notre remède nous fait l'honneur d'une visite».

Sommes-nous ici en présence d'une coutume récente, date-t-elle du musulman? Je ne saurais l'admettre, elle précède celui-ci, c'est de toute évidence et je n'hésite pas à croire que le nom de la Divinité, de l'Etre Suprême, n'était jamais prononcé et ne pouvait être prononcé. Rien d'étonnant désormais qu'il se soit peu à peu perdu, effacé des mémoires au point d'être actuellement inconnu.

Le Dieu Bambara étant du reste sans prêtre, sans autel, sans sacrifice, avait-on à prononcer son nom? Dans ses concepts, les *gnéna,* soit les *djiné,* sont les êtres intermédiaires entre l'homme et l'ange, préposés par la Divinité à la garde des éléments et chargés par elle de distribuer aux humains ses faveurs et ses châtiments, serait-ce absurde et téméraire de croire, que dès le commencement il ne s'adressait à Dieu que par l'intermédiaire des *gnéna* ou *djiné?* Je n'en puis douter, le Bambara suppliait les *djiné* de présenter leurs hommages et leurs adorations à leur Maître et au Maître de l'univers entier, à leur *Tigi ani fen bê tigi yé,* comme le disent toujours les sorciers dans leurs cérémonies liturgiques, et ceux-ci sont les gardiens vigilants des formules anciennes et des coutumes, tout leur prestige vient de là.

Du reste, le culte des *gnéna* ou *djiné* précède celui des *gnâ (boli* ou *sétané).* Il n'a pas d'histoire, son origine se perd dans la nuit des temps et j'y vois une nouvelle raison de croire qu'ils furent les premiers intermédiaires entre l'homme et Dieu.

Plus on connaît le Bambara, plus on étudie ses croyances d'après ses usages, en les jugeant dans sa façon à lui de penser, de voir, de sentir de concevoir les choses, plus on se convaincra qu'il ne doit au musulman aucun de ses concepts. Il n'a pris à son vainqueur, il n'a adopté pour s'exprimer que certains mots

coraniques qui répondaient à ses idées et qui, étant étrangers à sa langue, restaient des termes voilés.

Fait curieux et surprenant, certaines vérités musulmanes propres à faire impression sur son âme, comme l'enfer, le paradis, le jugement de l'âme suivi de la récompense ou du châtiment, la fin du monde etc., l'ont toujours laissé froid et indifférent. Ne serait-ce pas qu'à l'arrivée du musulman, il en avait perdu le concept, et que tout ceci fut pour lui du nouveau?

Au Bambara, qu'importe l'enfer! A-t-il à craindre ce feu pénétrant dont le nôtre, comparé à lui, ne serait que le reste d'un septième lavage?[1] D'abord, il croit à la réviviscence des âmes, ce qui le met à l'abri de toutes ces tortures, et si certains noirs pensent à l'enfer, ils y pensent sans trembler. Pour le mériter, il faut mépriser les *gnéna* ou *djiné*, les *gnâ (boli, sétané)*, être monstre, au point de méconnaître toutes les lois de la justice et de l'hospitalité. Les occasions de sacrifier aux *gnéna* et aux *gnâ* sont trop fréquentes, pour toujours passer inaperçues, ses craintes des fétiches trop nombreuses, pour refuser sans cesse aux tyrans invisibles la poule et la noix de *kola*, et se trouve-t-il un monstre ici bas qui, un jour ou l'autre, ne se sente le cœur ému, touché, pris de compassion pour le faible? Où est l'être hirsute, impoli qui rougit d'offrir le verre d'eau au voyageur de passage et à plus forte raison au frère de la race? Il est plus difficile à un Bambara de mériter l'enfer que de l'éviter; aussi n'a-t-il pas à y songer et il n'y songe jamais.

Le paradis ne le préoccupe guère plus. Cette pensée, qu'il est appelé à contempler le Créateur, à vivre près de Lui et à en jouir, depuis longtemps ne l'effleure plus, il a trop évolué, il est parvenu au dernier cran de la dégradation, pour descendre plus bas il lui faudrait être musulman. Le paradis de Mahomet d'ailleurs lui semble absurde! Cette impudique phalange de vierges aux regards modestes, aux beaux yeux noirs, semblables par leur teint aux œufs d'autruches cachés avec soin dans le sable[2], le trouve indifférent, il préfère encore celles d'ici bas, se basant sur ce principe

[1] Définition de l'enfer. *A douga ko wolonoula, min bi to a wolonoula ko an tassouma flé nin yé*, mot à mot = lui éteindre lavage septième ce qui est restant lui (lavage) septième après notre feu, regarde, c'est lui.

[2] Coran chap. XXXVII — V. 47.

4: Henry FA8 Bambara

sans doute qu'un bon tiens vaut 36 tu l'auras. La virginité est trop belle pour qu'il ait un mot pour l'exprimer, c'est là une fleur d'un jour qu'à dix ans on n'a plus; aussi que lui importe qu'une femme soit jeune ou un peu mûre, vierge ou non vierge, jolie ou laide, la femme pour lui, la vraie, c'est la bonne servante, la bonne cuisinière, celle qui fournit à discrétion le plaisir charnel sans se lasser jamais.

Plaisirs et jouissances de cette terre suffisent amplement au noir; il n'en souhaite pas d'autres et pour cette raison sans doute, il croit au perpétuel retour! Si à peine dans la tombe, il revit déjà dans le sein d'une femme, l'idée d'un jugement au trépas, l'idée de la fin du monde et d'un nouveau jugement, peut-elle faire impression sur son âme? lui qui revit et toujours revit, peut-il s'imaginer la fin du monde?

Inutile de parler de la connaissance qu'il a d'Adam, père du genre humain et d'Eve, son épouse. Ces mots *Adama* (Adam), *Awa* (Eve) sont loin d'avoir le sens que nous leur donnons. Le missionnaire, le musulman, tout Européen, se présentant à lui comme fils d'Adam et Eve, ces mots sont pour lui un terme générique pour désigner le premier père et la première mère d'une race, mais nullement les mots qui désignent le premier père et la première mère de tout le genre humain. Un Bambara pur ne croit pas à l'unité de l'espèce humaine; Dieu à créé le Blanc blanc et le Noir noir pour employer son expression, à chacun il donne un père et une mère de sa couleur.

L'arrivée de l'Européen et du musulman n'a rien changé encore ici à son concept. Pour beaucoup chaque tribu, chaque caste a eu un premier père et une première mère; s'il est des castes ne pouvant s'allier par le mariage, la raison me semble être celle-là. *An tí si, a yé noumou yé an yé Bamana dèou yé an tí si*[1] *kélé-n-yé*, Nous ne pouvons pas nous marier, il est *noumou* (forgeron) et nous ne sommes pas de la même race, du même sang, de la même souche, d'un même père. Certains me paraissent très explicites ils vous disent: «*An tí fa kélé-n-yé*. Nous ne sommes pas d'un père commun».

[1] *Si* = pareil — semblable — nature — de même race, génération, engendrement, peuple, nature.

Chap. V.

Le fétichisme chez les Bambara, le culte des *gnéna*. Classification des *gnéna*, identiques aux *djiné* des Arabes.

§ 1. Ce qu'on entend par *gnéna* ou *djiné*. § 2. *Gnéna* résidant dans la brousse. § 3. *Gnéna* rôdant aux alentours et dans le village. § 4. Génies des mares, des sources et des puits. § 5. Génies de la moisson. § 6. Génies protecteurs des enfants. § 7. Le génie protecteur des jeunes gens circoncis. § 8. Le génie des femmes. § 9. Le génie des jumeaux. § 10. Génie protecteur des villages. § 11. Le génie *koté* ou *koré*.

---

§ 1. Ce qu'on entend par *gnéna* ou *djiné*.

L'Etre Suprême, le Dieu Bambara vit là haut derrière le ciel bleu, coulant des jours heureux et tranquilles, avec la troupe céleste qui forme sa cour, les anges bons *(méléké)*, et il reste, tout omnipotent soit-il, sans prêtre et sans sacrifice. C'est qu'il s'occupe bien peu des hommes; il a partagé l'empire de la création avec les *djiné*, il a décrété une fois pour toutes ses lois qui sont immuables et depuis il se laisse vivre, se reposant dans un doux «farniente» ... Ne pensons point pourtant que le noir soit sans religion, il est religieux à l'excès et il passe sa vie à sacrifier et il gaspille les farines et il répand le sang des victimes en pure perte, au seul profit des vautours.

Croyant n'avoir rien à attendre de Dieu, il s'adresse aux *djiné* ou *gnéna* préposés à la garde des éléments et possédant, chacun dans sa sphère, un pouvoir absolu. Sans doute, ils ne peuvent, ceux-ci, changer tout l'ordre général, établi par le Créateur et souverain maître de toute chose (*ou tigi* notre maître *oni fen*

[p. 84]

4: Henry FA8 Bambara

bè tigi yé et le maître de toute chose), mais ils peuvent accorder un bienfait matériel[1], détourner un malheur, récompenser et châtier.

Le *gnéna* rappelle le *djin* du Coran (chap. VI. XXX. VIII. XLI). C'est un être intermédiaire entre l'homme et l'ange. *Ma si fa do do*, c'est une espèce d'homme, disent les noirs et de fait, il ressemble à l'homme, puisqu'il mange, boit, s'amuse, se marie, a des enfants. Beaucoup même les croient vêtus, et le soir à la veillée, il n'est pas rare d'entendre un conteur dire d'eux: «*Sanou b'oufé. Wari b'oufé. Bagi fana b'oufé.* Ils ont de l'or. Ils ont de l'argent. Ils ont encore des étoffes». — Ils ont surtout la force! Ils sont puissants et si quelques uns portent des sachets en toile ou en cuir, des ficelles à sept et neuf nœuds — soit des amulettes —, des griffes de fauves, des cornes de biches et des cornes de boucs, des *tafo* en cuir pris dans la peau d'un fourmilier, d'un singe etc. — soit des talismans — qui les mettent à l'abri de leurs coups, s'il se trouve des devins, des sorciers, certains chasseurs et certains forgerons *(noumou)* etc. sur lesquels nos invisibles n'ont guère prise, il n'en reste pas moins vrai qu'ils sont craints, redoutés de tous, et on les honore et on veut leurs bonnes grâces. A leurs amis du reste, ils donnent la chance, la bonne fortune, le succès et ils les préservent de foule de maux — des sorts, des maléfices, de la pauvreté, de la maladie etc. —. de la rancœur d'un ennemi.

Le culte des *gnéna*, êtres intermédiaires entre l'ange et l'homme, est des plus anciens. Son origine se perd dans la nuit des temps et il n'a pas, comme le *boli* ou *gnâ* dont je parlerai plus tard, une histoire. Comme ils ne sont pas tous également forts et également puissants, je les divise en trois groupes principaux, ceux qui vivent dans la brousse, ceux qui rôdent à l'entour et à l'intérieur des villages, ceux enfin qui réellement s'intéressent aux Bambara et vraiment les protègent.

---

[1] Un noir n'a pas l'idée de réclamer un bien surnaturel.

[2] Dans les sacrifices on l'appelle *ma*, homme en y joignant le mot de l'objet dans lequel il se trouve *ma djala bè* homme grand calléodra etc. . . .

[3] Voir Anthropos tome III (1908) fascicule 4.

4:Henry FA8 Bambara

§ 2. *Gnéna* résidant dans la brousse.

Ceux-ci se cachent dans les fourrés, perchent sur les arbres et ce n'est que le jour, en plein midi et au plus fort de la chaleur, qu'ils sont terribles. Malheur à qui les trouble à ce moment dans leurs promenades, grimpe sur les arbres où ils ont élu domicile, cherche à émonder les branches sur lesquelles ils prennent leurs ébats ou se reposent. Ils n'aiment guère les enfants! ils ont en réserve pour ces petits brise-tout, toujours courant et grimpant pour prendre les lézards, dénicher les nids et se gaver de fruits, de violents maux de tête et de violents maux de ventre. Bien souvent aussi, ils les rendent boiteux, aveugles, sourds et muets, fous etc. et pas un village où l'on ne vous montre quelques unes de leurs victimes [1].

Le plus fameux et le plus terrible de tous ces petits invisibles de la brousse, sans ministre, sans prêtre attitré, et auxquels pourtant maintes offrandes sont faites, est le *wokolo*. Noir comme la suie, velu comme un singe, pas plus gros qu'un enfant de un à deux mois, il aime à se montrer, et pas un noir, peut-on dire, qui atteigne la trentaine, sans l'avoir vu. Si parfois, au plus fort de la chaleur ou le soir au clair de la lune, il longe les bords du fleuve, lançant dans l'onde sa ligne minuscule, presqu'invisible et plus ténue qu'un cheveu, il préfère la brousse et l'arbre à beurre, le *karité (Bassia Parkii)*, a toutes ses prédilections. Le carquois en bandoulière, l'arc toujours tendu, il se met aux aguets, et gare à qui passe et le vient déranger. Pour le vaincre et le forcer à battre en retraite, il faut le saluer sitôt qu'on l'aperçoit, mais d'ordinaire il reste invisible et vous décoche sa flèche, flèche si petite, qu'on ne la sent même pas vous pénétrer les chairs. C'est elle qui vaut à nos noirs leurs abcès profonds et phlegmoneux [2].

Beaucoup de ces invisibles n'ont pas de nom! Les moins sociables sont ceux qui gîtent dans les caïlcédras, car pour en venir

---

[1] Pour comprendre cette croyance du noir, lisez le chapitre sur la maladie et la mort.

[2] Comme tous les superstitieux et les cerveaux faibles, le noir croit voir en réalité ses rêves et ses désirs imaginaires.

à bout, il faut être *noumou* (forgeron), *koulé* (creuseurs de pirogues, raccommodeurs de calebasses) etc.; eux-seuls osent donner à ces arbres le premier coup de hache et les abattre [1].

§ 3. *Gnéna* rôdant aux alentours et dans le village.

Ces *gnéna* aiment avant tout s'asseoir là où les chemins se croisent et ils se confondent un peu avec les *gnâma*, bien qu'ils en diffèrent [2]. Ils préservent des sorts et des maléfices, ils donnent la santé, conjurent la maladie, et il n'est pas rare, le matin, à la pointe du jour, le soir, au moment où le soleil s'apprête à disparaître, de voir des hommes et surtout de vieilles femmes qui répandent ça et là au croisement des sentiers, un peu d'eau claire. Ils intercèdent pour les enfants et petits enfants, pour un membre de la famille malade et gisant sur la natte, ils supplient les *gnéna* de les protéger contre un ennemi, un sortilège, de les mettre à l'abri des *gnâma*.

Sans prêtre attitré, ils reçoivent néanmoins force cadeaux, et pas un circoncis qui, un jour ou l'autre, ne se croit obligé de leur verser son obole. Aux croisements des sentiers, on leur jette de préférence de la farine délayée dans de l'eau, des cauris, du lait, des œufs couvés, des cendres d'herbes et de plantes, de la bouillie, des noix de kola, des galettes de sorgho. Aux fêtes des enfants, on leur jette la pâture avec plus d'abondance; les galettes s'empilent (au grand contentement des chiens et des poules) à l'entrée du village et le sol se détrempe d'une légère rosée de sang [3]. Quand vient le second jour de la beuverie qui correspond à la fête du كبش (mouton), les jeunes filles *soli*, celles qui sous peu seront excisées, leur jettent à grandes poignées et sans compter, les restes du *basi k'li*. On donne ce nom au repas fourni en ce jour, au village entier, par les *soli* (celles qui vont être excisées). C'est une sorte de semoule (couscous très fin = *basi*) qui se mange avec une

[1] Avant de le faire ils récitent une formule, et le premier coup de hache est donné par le chef des forgerons etc. ou son délégué.

[2] Voir ce que je dis des *gnâma* au 1er chapitre.

[3] Toutes ces offrandes sont faites sur l'ordre d'un sorcier, on les appelle *saraka*. Voir ce que je dis du *saraka* au chap. Croyance en Dieu.

4:Henry FA8 Bambara

sauce au poisson boucané, affreusement pimentée, et on l'appelle *basi k'li*, car pour fournir ce repas, les fillettes ont dû courir de porte en porte, battant des mains, chantant et quémandant *(k'li)*.

Parmi nos invisibles rôdeurs, il s'en trouve un qui rappelle fameusement notre «loup-garou». C'est le *souroukou*, hyène imaginaire, qui donne lieu à un singulier usage. Chaque soir, on voit ici un groupe de petits garçons, là un groupe de fillettes, qui s'écartent un peu dans la brousse, ils vont tous en chœur prendre leurs dernières précautions et soulager la nature — l'union fait la force même contre les *gnéna*.

Nombreux sont encore les *gnéna* de ce groupe qui rôdent dans le village; ils voltigent dans les *b'lon* ou cases d'entrée, ils gîtent dans d'affreuses saletés suspendues au dessus de la porte, sur les murs, aux poutres qui soutiennent la terrasse, on ne voit partout, en guise de tentures, que coquilles d'œufs, épis de mil, noyaux de fruits, graines de la brousse offerts à ces amis, en *saraka*. Les cases particulières n'en sont pas privées; les *gnéna* roulent dans les cendres du foyer, font ron ron sur les nattes, prennent le frais dans les conaris[1], il y en a partout.

Viennent enfin les *gnéna* ou *djiné* puissants. Sans merci pour leurs ennemis, qu'ils abandonnent aux maléfices et sortilèges de toutes sortes, ils sont pour leurs amis et pleins d'attention et pleins d'égards. Sur une famille, sur un village, sur toute une région, ils peuvent faire fondre la maladie, la pauvreté et autres fléaux; mais ils peuvent également prendre parti pour eux contre un ennemi visible ou invisible, ils peuvent les protéger, tout conjurer et accorder à tous et à chacun de réels bienfaits. Le propre du *gnéna* en effet ne consiste pas en ceci qu'il puisse s'abstenir de faire le mal, il peut encore faire le bien directement, en posant un acte bon. Certains élisent domicile dans un rocher, d'autres préfèrent un monticule, un gros arbre à proximité du village, et il en est qui ne dédaignent pas de prendre leurs ébats, au fond d'un puits ou d'une mare et de s'y tenir au frais. Ces derniers sont préposés d'une façon toute spéciale à la garde des éléments! Bien que doués

[1] Le conari est un récipient en terre cuite, servant pour l'eau, la bière, la cuisson des aliments.

4: Henry FA8 Bambara

d'une vertu divine, ils sont pourtant loin d'être des dieux, ils ne sont que des intermédiaires entre l'être humain et la divinité. Cette idée dernière s'efface, semble prête à disparaître et pourtant, si on a la patience d'écouter les vieux et de les laisser s'exprimer, on s'aperçoit vite qu'ils l'ont encore, quoique peu nette et très confuse, et on peut croire que le culte des *gnéna* était, dans le principe, un culte direct, offert à la divinité par leur entremise. Hommes, femmes, enfants, tout le monde participe au culte des *gnéna*, et s'il en est un, le *koté* (*kouéré* au Bani) dont on voile les mystères, la secte n'est que semi occulte et la population entière participe aux réjouissances faites en son honneur. Noix de kola, victimes, tout est blanc, à moins d'un ordre formel des sorciers ou l'impossibilité de se procurer la couleur liturgique[1], et le blanc chez les noirs est le symbole de l'innocence et de la pureté.

«Les peuples sauvages, dit Nicolay (T. I. 13 prop.), admettent l'existence de puissances surhumaines. Quand elles sont réputées habiter certains objets en qualité d'esprit, de génies etc., c'est l'animisme.» Cette définition répond bien à ce que nous avons dit des *gnéna*, et le culte de ces génies est bien l'animisme et nullement l'idolâtrie. Et puisque le fétichisme, dit Burton, est moins une adoration qu'une propitiation d'objets animés ou inanimés auxquels une influence mystérieuse est attribuée, les sacrifices et *saraka* offerts par nos Bambara à leurs génies sont moins un acte d'adoration qu'un acte de propitiation.

Pour donner au lecteur une idée plus exacte du culte des *gnéna*, et ils sont légions, je diviserai les puissants, ceux du troisième groupe, en huit catégories: les génies des mares, des sources et des puits, les génies de la moisson, ceux qui protègent les enfants, et ceux qui protègent les jeunes gens circoncis, le génie des femmes, celui des jumeaux, le *dasiri*, protecteur des villages et le *koté* ou *kouéré*, génie spécial d'une secte semi-occulte. Tous ces génies ont leurs prêtres, leurs sacrifices et leurs *saraka*, mais comme tous ne sont pas égaux en force et en puissance, le culte qui leur est offert est plus ou moins général plus ou moins solennel.

[1] La raison pour laquelle on manque à la liturgie est toujours annoncée avant le *saraka* ou avant le sacrifice.

4:Henry FA8 Bambara

§ 4. Génie des mares, des sources et des puits.

Dans toutes les mares, dans toutes les sources et dans tous les puits, barbotent des génies, et nos noirs, pour s'attirer leurs bonnes grâces, se croient obligés de leur offrir de temps à autre une coulée de farine delayée dans de l'eau, le sang d'une poule blanche, un crachat de noix de kola mâchée. Offrandes, sacrifices et *saraka* se font sur la margelle du puits, à l'entrée de la source, sur les bords de la mare, sur la berge enfin, s'il s'agit du fleuve, et la raison de tout ceci est d'empêcher nos génies kneippistes de s'enfuir. Quand ils partent mécontents, ils emportent avec eux les eaux sans lesquelles ils ne peuvent vivre, et la source tarit; c'est la sècheresse complète, un malheur terrible, car que devenir sans eau!

Le sacrificateur du génie des eaux est bien souvent le chef de famille sur le terrain duquel se trouve la source. D'ordinaire, cet honneur revient de droit au chef du quartier; il se trouve même des villages où le sacrificateur n'est rien moins que le chef religieux du village, le *gnéna-n-sonnoba,* prêtre du *dasiri,* génie protecteur du village.

Le plus souvent, on offre à ces génies un *saraka,* mais chaque fois qu'on cure les puits, une poule est sacrifiée: c'est de bon ton et peu de villages dérogent à cette règle. Une fois l'an, on leur offre un sacrifice public, et il est plus ou moins solennel, suivant que le sacrificateur est ou un simple chef de famille, ou un chef de quartier, ou le chef du village. Comme les femmes passent la bonne moitié de leurs existences autour des puits, ce sont elles qui, presque partout, fournissent la matière du sacrifice.

§ 5. Génies de la moisson.

Le moment d'ensemencer étant venu, le Bambara, cultivateur avant tout, se répand en sacrifices, rougissant de sang un peu tout. Le chef de famille n'oublie pas le génie des semences. Il lui offre chez lui un *saraka* et parfois un sacrifice, et il faut qu'il soit bien vieux, bien impotent pour ne pas se rendre au champ le jour où la première pincée de graines est confiée à la terre. Avant de

4: Henry FA8 Bambara

commencer, à moins qu'il ne délègue son fils aîné, ou son frère (le plus âgé après lui), il doit offrir le sang d'une poule au génie de la fécondité, chargé de veiller sur le germe et de lui donner de croître et de grandir.

Le départ pour le champ, au temps de l'ensemencement, a son cachet et son originalité. On remet à un enfant (s'il y en a dans la famille, évidemment) la calebasse [1] contenant la semence, et le père au nom du génie, lui fait ses monitions et recommandations. Au sortir de la case, l'enfant salue les mânes de ses ancêtres en déposant la calebasse sur le seuil de la porte et il part prestement, fier comme Artaban. Il doit veiller à ne pas s'arrêter en chemin sans nécessité, il doit avant tout garder le silence, afin que les esprits qui voltigent ici et là un peu partout, ignorent ce qu'il porte et ne puissent s'attaquer aux germes des grains de mil. Celui qui parle, risque fort de compromettre sa moisson, *o be gno soun tigné* (cela détruit la vitalité du germe du grain de mil).

Ces génies n'ont pas durant l'année de fêtes spéciales; leurs prêtres, les chefs de famille, leur offrent des *saraka* et des sacrifices au moment d'ensemencer; ici et là, pendant que la moisson pousse et grandit, ils sacrifient une poule au coin du champ, et c'est tout.

§ 6. Génies protecteurs des enfants.

Ce n'est qu'à la circoncision que nos enfants participent aux mystères du culte païen, mais on les y prépare de bonne heure, pour les initier à la loi du secret qu'il leur faudra strictement observer plus tard, lorsqu'ils seront adeptes d'une secte occulte. Vers l'âge de 7 à 8 ans, on les affilie à la confrérie des génies chargés de les protéger. Toutes ces sectes se ressemblent, il n'y a que le nom qui diffère. Sur les rives du Bani et du Niger, ils vénèrent le *tauri* (crapeaud, grenouille), imitant dans leurs fêtes le coassement de cette bête; certains villages ont le *djara* (lion), dont ils imitent le rugissement, en tournant leurs frondes, planchette large de quatre doigts et longue de un à deux centimètres, au bout d'une ficelle. Le plus répandu est le *n'tomo*. Ce génie qui prend son nom, sans doute, de l'arbre dans lequel il gîte (le juju-

[1] Courge fendue en deux, vidée et séchée au soleil.

4: Henry FA8 Bambara

bier = *n'tomo*), donne aux enfants bon œil et bon pied, il les préserve des maladies, les défend contre les petits invisibles de la brousse, contre les sorts et les maléfices, il les rend forts, vigoureux, solides et durs à la souffrance.

La confrérie du *n'tomo* (qu'il s'agisse du *n'tomo djé*) ou du *n'tomo fign* — car il est de deux sortes, soit que l'on prenne pour la danse un costume blanc, *n'tomo djé*, ou un costume noir, *n'tomo fign* — est calquée sur celle des *bolis*. Pour y être admis, il faut offrir sa poule à l'enfant chef du *n'tomo* (le *n'tomotigi*), se prosterner devant l'arbre du génie et jurer de garder le secret, de ne parler jamais du *n'tomo* aux non-initiés et surtout aux fillettes.

Enfant portant le pagne dit *yaba*.

En plus du costume qui est blanc *(n'tomo djé)*, ou qui est jaune, noir etc. *(n'tomo fign)* le danseur qui danse la danse du génie, se cache le visage dans un affreux masque en bois, surmonté de cinq, sept et parfois huit cornes.

Le *n'tomo* jette toute une organisation dans le monde des enfants. Ceux-ci, tout naturellement, se divisent en petits groupes correspondants chacun à une circoncision à venir; ils sont donc tous du même âge, nés la même année ou peu s'en faut. Le plus âgé du groupe, le fût-il d'un jour, en devient le chef, et tous ces petits chefs sont soumis à celui du groupe des plus âgés, le *n'tomotigi* et à son adjoint le *n'tomotigi sibri*[1], lequel est pris dans le groupe qui sera circoncis après celui du *n'tomotigi*.

[1] *Sibri* adjoint, remplaçant.

4: Henry FA8 Bambara

Ces deux enfants préparent les chasses aux rats et aux lézards, ils organisent les jeux et les régissent, et si un mauvais coup est commis par la bande, c'est à eux de découvrir le coupable. Dans les querelles, discussions et luttes qui surgissent entre enfants, ils interviennent, jugent le cas, et si la chose en vaut la peine, le brouillon ou le déclaré tel, est pilé d'importance. Tout ceci jette l'unité dans les différents groupes et leur évite d'en venir aux mains à chaque instant.

Le masque du *n'tomo* du fétiche des enfants.

Les fillettes ont, elles, aussi cette organisation par groupes, mais elle manque de cohésion; il lui faudrait le caractère religieux, base de toute union en pays Bambara, et ce n'est qu'à l'excision que tout change chez elles et qu'on la trouve vraiment.

Tous les ans, les enfants sacrifient au génie *n'tomo* par l'entremise du chef, le *n'tomotigi*. C'est un jour de grande réjouissance qui se termine par la flagellation. La matière du sacrifice est fournie par les enfants eux-mêmes; tous en chœur, ils travaillent à cet effet un petit champ au temps de l'hivernage, et si la récolte ne leur suffit pas, ils vont quémander de porte en porte pour que rien ne manque à la fête, ni le *d'lo* ou bière de mil, ni la noix de kola. Au soir de ce grand jour, chaque nouvel initié choisit sa *n'golo mouso*, ainsi désigne-t-on la fillette qu'il prend pour sœur de cœur, pour bonne amie, dirait-on en France . . . mais c'est plus, c'est une petite bonne à tout faire et le cadeau qu'il lui offre chaque année, à la fête, est plus un payement qu'un présent d'amitié «simple et pure»

4:Henry FA8 Bambara

§ 7. Le génie protecteur des jeunes gens circoncis.

A la circoncision, nos Bambara quittent la confrérie du *n'tomo* et vont se mettre sous la tutelle de génies plus puissants. Ces génies sont tous du même acabit, il n'y a que le nom qui diffère suivant la région, et toutes les confréries sont calquées sur un seul et même moule. La plus répandue est celle du *n'golo* [1].

Le *n'golo* n'est rien d'autre que deux branches fourchues, accrochées ensemble et suspendues à un léger *dloma* [2]. On le rencontre bien souvent dans un coin du village, en plein air, mais d'ordinaire il se tient sous un petit hangar ou une maisonnette. Ce génie, tout en accordant à nos jeunes gens force, vigueur et santé, leur donne encore le talent, sinon de plaire aux femmes, du moins celui de les attirer et de pouvoir par là s'accorder quelques grossières satisfactions. Il aide le non marié à rencontrer l'amie de passage, et le marié voit, grâce à lui, son épouse douce, soumise, obéissante. Il préserve les confrères des maladies honteuses, et d'une façon toute particulière du *ma ko sa* [3], paralysie de l'organe générateur.

Cette confrérie est le fondement de la corporation des *fla-n-to* [4], ayant à sa tête le *to-n-tigi* [5] qui est le chef du fétiche *n'golo*. Ses assesseurs près du génie l'aident dans ses fonctions, il a un *siéré* ou adjoint, un *djéli*, sorte de hérault qui répète ses ordres, ses recommandations et ses remerciements dans les jours de réjouissances et de beuveries, et un *djalatiké*, chargé de faire observer les règles ou statuts de la corporation. Rien ne va chez le noir sans le boire et le manger, il lui faut des réjouissances et des beuveries, et pour se procurer des ressources, les *fla-n-to* ont un grand nombre d'amendes, imposées aux adhérents, les *to-n-dé* [6]. Ces règles ne

[1] Au Bani c'est le *n'goso*, de préférence au *n'golo*.

[2] *Dloma*, bois fourchus sur lesquels reposent les traverses ou poutres qui soutiennent la terrasse. A tout bois fourchu — petit et grand — on donne le nom de *dloma*.

[3] *Ma* homme, *ko* affaire, parties, testicules, *sa* mort, sans vie.

[4] *To* bouillie, *fla* pour, *flani* jumeaux du même âge.

[5] *To* bouillie, *tigi* chef.

[6] *To* bouillie, *dé* enfant.

4: Henry FA8 Bambara

laissent pas d'être singulières. On punit d'amende, par exemple, quiconque se mouche ou éternue, se lève de table ou commence à manger avant l'ordre du chef, le *tontigi*. Les retardataires pour le bal et ceux qui dorment de jour ou de nuit pendant les réjouissances, n'ont jamais grâce![1]

Les *to-n-dé* ou membres de l'association se composent de groupes, correspondants chacun à une circoncision, et tous ces groupes, unis entre eux par un lien commun, qui est le culte à rendre au génie *n'golo*, se soumettent et obéissent au chef *n'golo tigi*, appelé de préférence *to-n-tigi*. Grâce à cette union, une foule de chicanes et de rixes sont évitées, tout le monde s'entr'aide, participant à la joie et à la tristesse d'un confrère. En un mot, cette association est en petit ce qu'est chez nous une société d'assistance, de secours mutuels.

Pour obtenir une amie de passage, les jeunes *to-n-dé* sacrifient de temps en temps une petite poulette; mais le grand sacrifice est annuel, et la victime est pour le moins une chèvre, offerte au nom de tous. Ceci n'empêche pas chaque adepte d'y ajouter une poule et une noix de kola, les viandes abondent, la bière de mil coule à flots, et le repas et la beuverie sont fournis par eux au village entier, et aux amis des villages environnants. En ce jour également, les jeunes circoncis de l'année entrent dans la confrérie du *n'golo* et deviennent *to-n-dé* ou membres de la corporation des *fla-n-to*. Pour ceci, ils doivent verser de 80 à 120 cauris (2 à 3 sous) et offrir au fétiche la poule et les 2 noix de kola du sacrifice.

§ 8. Le génie des femmes.

Tous les villages ne possèdent pas cet arbre fétiche dit *mouso ka djiri*[2], bien que tous les hameaux possèdent un génie dont la fonction principale est de conserver longtemps à nos dames la fraîcheur première, de donner aux mamans des seins gorgés de

[1] Quand nos *tondé* organisent un bal, des réjouissances, tout le monde doit être présent et passer la nuit blanche.

[2] Cet arbre est souvent un ficus dit *n'soro*, ou un *toro* sycomore *(ficus vogeli, ficus ferruginea)* — *mouso* femme, *ka* particule indiquant la possession, *djiri* arbre, le tout donc = l'arbre des femmes.

4:Henry FA8 Bambara

lait, aux stériles la fécondité, d'avoir l'œil enfin sur les règles ou menstrues de toutes et de chacune. Chaque mois, à la nouvelle lune, nos excisées mariées et non mariées, passent la nuit entière à danser en son honneur au son d'un tambour spécial appelé *mouso denou* [1]. Ces danses n'ont rien de très décent; à part quelques individus sans vergogne qui assistent même à ces scènes du haut des terrasses; les hommes, au Bani, se tiennent un peu à l'écart.

Bien des villages (et ils sont nombreux dans le Bani) voient le génie prendre gîte et établir sa résidence dans un ficus à proximité des murs. C'est le tronc de cet arbre que l'on rougit de sang à la fête annuelle et sous son ombrage se font une grande partie des danses et se prend le repas que s'offrent nos noires en cette circonstance. Les jeunes excisées de l'année versent de 80 à 120 cauris, offrent une poulette pour le sacrifice, et peuvent dès lors présenter leurs hommages au génie.

Cette confrérie donne lieu à une petite société de secours mutuels, identique en tous points à celle des *fla-n-to* des jeunes gens. La principale de cette corporation est d'ordinaire la plus vieille du village, et on lui décerne le titre de *massa* = reine. Toute la gent féminine l'appelle *mba* = ma mère.

Cette association, dite *mouso-n-to* [2], offre de temps en temps le *d'lo* ou bière de mil aux gens du village, et, une fois l'an, à la fête du génie, un repas copieux avec dessert pour les vieux, la noix de kola, et pour tous, une beuverie en règle. Celles qui violent les statuts de la confrérie sont mises à l'amende, et tout ceci, joint aux 80 ou 120 cauris versés par les excisées de l'année, aident la *massa* et ses acolytes à faire face à tous les frais.

§ 9. Le génie des jumeaux.

La naissance de deux jumeaux, est loin d'être pour la Bambara une sinécure. Celles que j'ai vues affligées de ce bonheur et de cet honneur (car c'en est un, puisqu'on le regarde comme

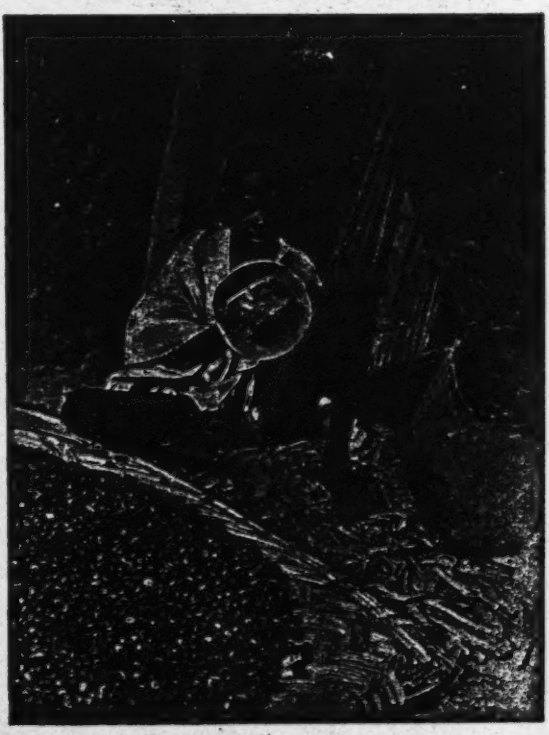
[1] *Mouso* femme, *denou* tambour.

[2] *Mouso* femme, *to* bouillie.

4: Henry FA8 Bambara

une bénédiction de l'Etre suprême, le Créateur) m'ont paru fort incommodées, de leurs deux poupons. Le plus sain, le plus fort et le plus robuste, gentiment se prélasse sur l'échine de la mère, et celui qui mériterait quelques soins, toujours s'écrase le ventre sur une épaule ou sur l'autre.

Le génie des jumeaux gîte dans une sorte de sablier, composé de deux plateaux d'herbes tressées, au centre desquels se suspend un bout de fer ou de bois sur lequel on enroule un morceau du cordon ombilical. Ce fétiche s'appelle *sinsin* et coûte au père de 1 *ba* à 1 *ba* 200 cauris (de 800 à 1200 cauris soit 20 à 25 sous), non compris, bien entendu, les poules et les noix de kola données au *sinsin tigi*[1], appelé plus communément *sinsin d'la tigi*[2]. Pour fabriquer cette



Jeune Bambara tenant le *sinsin*, fétiche des jumeaux.

[1] *Sinsin* fétiche de ce nom, *tigi* maître, possesseur.

[2] *Sinsin* fétiche, *d'la* fabricant, *tigi* maître : celui qui fabrique le *sinsin*.

4:Henry FA8 Bambara

horreur que l'on suspend dans la case d'entrée à l'intérieur d'une calebasse renversée [1], il faut avoir en sa possession un fétiche *sinsin* père et connaître les rites et les formules.

Le sacrifice au *sinsin*, dont le prêtre est le chef de famille lui-même, se fait tous les ans et se continue même à la mort des jumeaux, ce fétiche ayant cette particularité qu'il gîte toujours dans son sablier, tant qu'il en subsiste une parcelle.

Ce fétiche protège la mère des jumeaux et unit ceux-ci dans une si étroite affection, que l'un ne reçoit jamais un présent sans le partager avec l'autre. Je dirai même qu'il est de bon ton de ne jamais rien offrir à l'un sans en offrir autant à l'autre, et dans ce cas on gratifie d'abord le dernier-né, regardé par tous comme l'aîné.

Poupée des jumeaux.

Si l'un des jumeaux vient à mourir en bas âge, et d'ordinaire c'est le cas, le survivant reçoit une statuette qu'il conserve toujours avec un soin jaloux et à laquelle il donne le nom du défunt ou de la défunte. Il l'habille de son mieux, la couvre souvent de verroteries, perles, bouts d'ambre, anneaux etc., et les gens bien élevés ne lui font jamais un présent, sans ajouter au moins cinq cauris pour la statuette.

Le *sinsin* gratifie aussi les jumeaux d'un curieux privilège. Non seulement le scorpion ne peut les piquer, il est encore à leur service, et sur leur ordre va piquer un camarade dont on est mécontent.

Il est facile de reconnaître les jumeaux (*flani* en Bambara). ils portent tous un nom spécial, et *Sinna, Maféné, Gno, Ouassa*, sont les plus répandus.

---

[1] Cette calebasse met le *sinsin* à l'abri des dents des rongeurs.

4: Henry FA8 Bambara

§ 10. Génie protecteur des villages.

Le génie protecteur des villages habite un monticule, une roche, et presque toujours, pour ne pas dire toujours, un baobab ou un caïcédra, à proximité des murs, dans un petit bois coupé d'allées proprettes, bien entretenues et souvent ratissées.

Il est la propriété exclusive d'une famille, il en a même le nom ou *diamou*, et son sacrificateur, appelé *gnéna-n-sonnaba*, porte encore le nom de *dougoutigi*[1]. Il est de fait le vrai chef du village, et si actuellement le pouvoir au for civil et le pouvoir au for religieux en maints endroits sont séparés, le *gnéna-n-sonnaba* ou prêtre religieux conserve toujours la priorité, et les gens qui se respectent l'appellent *dougoutigi* (chef du village), décernant le titre de *sotigi*[2] à celui qui ne possède que le pouvoir au for civil. Nous avons ici une nouvelle preuve de l'organisation purement religieuse de la nation Bambara dans ses débuts, et la séparation de deux pouvoirs dans certains hameaux se conçoit facilement.

Type de chef Bambara.

Sous la dynastie Bambara le royaume de Ségou était divisé en provinces, en cantons et en villages. Le roi, *Fama* ou *Massa* (grand sorcier ayant commerce avec les invisibles), résidait à Ségou avec sa cour. Il avait à la tête de chacune de ses provinces un ministre (une créature à lui, un de ses enfants souvent, auquel on donnait sans doute pour cette raison, le titre de *Fama*, roitelet), chargé de prélever l'impôt. Il le faisait, celui-ci, par l'entremise des chefs de cantons ou *kafotigi*, desquels dépendaient, au for civil, tous les chefs de villages, les *gnéna-n-sonnaba* ou *dougoutigi*.

---

[1] *Gnéna* fétiche, génie, *sonnaba* grand sacrificateur — *douga* village, *tigi* chef, maître.

[2] *So* case, maison, *tigi* chef.

Le prélèvement de l'impôt soulevait souvent des différends entre *kafotigi* et *dougoutigi*, et ce dernier résiliait ses fonctions ou en était relevé. Dès lors il perdait toute autorité au for civil, mais nullement son pouvoir religieux, sacerdotal, et le religieux l'emportant sur le civil, il conservait en tant que *gnéna-n-somaba*, son titre de *dougoutigi*, alors que son remplaçant, tout en voyant sa charge devenir héréditaire, n'était jamais qu'un parvenu auquel convenait seulement le nom de *sotigi* (chef des cases).

Sous la domination musulmane, le culte des *gnéna* ou *djiné* était défendu et puni de peines très sévères (l'esclavage ou la mort). On peut donc croire que le *gnéna-n-somaba* avait avantage à taire ses qualités, à refuser le titre de *dougoutigi*, à défendre même à ses gens de le lui décerner. Dans le Bani et chez les Bambara de Sikasso, Kouttiala, où la domination musulmane n'a jamais été solidement établie, pareilles craintes n'étaient pas à redouter, on conçoit que l'usage se soit conservé de désigner le chef religieux par *dougoutigi*, et le chef civil par *sotigi*.

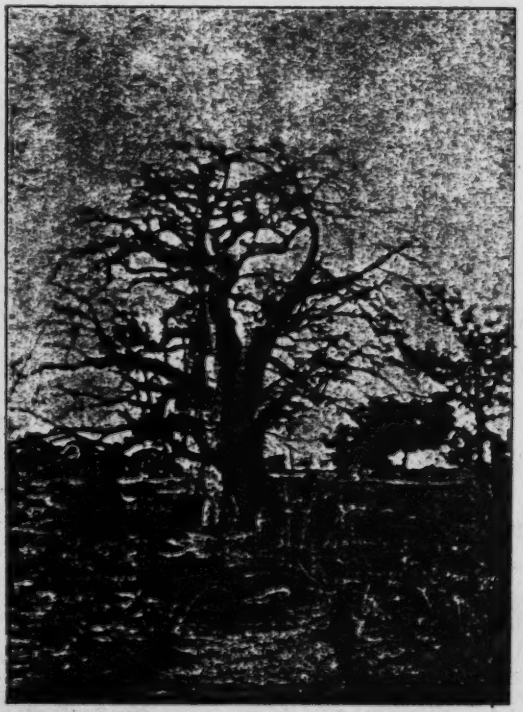
Le *gnéna-n-somaba* ou *dougoutigi* est aidé dans ses fonctions par un *siéré* (adjoint, remplaçant), et les chefs de quartiers *(sotigi)* forment avec les chefs de famille *(gouatigi)* son conseil. Rien de sérieux ne se fait dans le village, sans consulter le chef, qui réunit tous ses vieux et ne décide rien sans eux. Aux sacrifices, tous également assistent, s'il est offert par une famille, et il n'est pas rare de les voir se rendre à la queue-leu-leu, soit le soir, soit le matin, au bois sacré du fétiche. Au matin d'un mariage ceci se fait toujours.

Le grand sacrifice au génie protecteur des villages, au *dauiri*, lequel possède toujours pour monture un serpent, un rat, un lézard, un âne etc. et presque partout un affreux bouc qui rode à travers le village, entre partout, mange dans tout et brise tout sans connaître le rotin, se fait tous les ans. Durant au moins trois jours le village est en liesse; hommes, femmes et enfants dansent, se gonflent de nourriture, boivent et se soûlent.

Si tout le monde participe au festin et à la beuverie, tout le monde également participe au sacrifice, même les femmes, qui, sans entrer dans le bois sacré, vont du moins sur la lisière du bois. Et

tout abonde: le *dégé* ou farine délayée dans de l'eau de miel et du lait, le *d'lo* ou bière de mil, les viandes enfin. Pour le village entier, on tue au moins une chèvre et parfois un taureau, et les chefs de famille, suivant leur fortune, offrent des chèvres et des poules.

Indépendamment des sacrifices offerts une fois l'an, et des sacrifices offerts par la famille, quand un des enfants se marie, un peu tout le monde se plait à présenter ses hommages et à payer tribut au fétiche. Les femmes stériles et celles dont les enfants n'arrivent jamais à terme, lui offrent force poules et cajolent sa monture. Si elles donnent le jour à un bébé, elles le lui vouent l'appelant *dji-ri-ba* (grand arbre), *gnéna ma ké* (*gnéna* génie, *ma* homme, *ké* mâle), *gnéna ma* (*gnéna* génie, *ma* homme), elles se plaisent même à y ajouter le nom du village où se trouve le *dasiri* bienfaisant: *Kolotomo gnéna ma*[1],



Arbre fétiche *dasiri* (de Songobougou).

[1] *Kolotomo*, nom de village à 30 kilomètres environ de Ségou, *gnéna* génie, *ma* homme.

homme, fille du génie Dasiri de Kolotomo. Le nom *gnénama,* de fait, ne se donne qu'aux filles; pour les garçons on ajoute le mot *kè* (mâle): *gnénama-kè.*

Le *dasiri* quitte parfois son bois sacré et son arbre, ce que l'on sait par l'entremise des sorciers. C'est chose rare; il tombe de vieillesse, et on continue à sacrifier sur la souche, sur le trou béant, sur le rejeton qui sort de terre, pousse et le remplace.

Tout *dasiri* a sa monture sacrée, portant son nom, et comme je l'ai déjà dit, il semble qu'il préfère à tout un bouc. Celui-ci meurt de vieillesse, à moins pourtant que le bien public en décide autrement; j'en ai vu un périr, à la fleur de l'âge, parce que scandaleux; il affectionnait outre mesure les brebis du village, qu'il prenait pour des chèvres, c'était pour un être sacré par trop de sans gêne.

Notre fétiche protège le village en faisant avorter les sorts et les maléfices qu'on lui lance, il le défend contre les méchants et contre ses ennemis, grâce à lui on peut s'adonner tranquillement aux travaux des champs. Tout en écartant les fléaux, les maladies qui déciment, il donne à tous force, santé et vigueur, il peuple enfin le village en rendant les femmes fécondes. Avant tout, il est l'union des familles entre elles, il les réunit toutes sous l'autorité d'un seul et même chef, car les amis du chef dont il porte le nom de famille ou *diamou,* sont ses amis, et ses ennemis sont aussi les siens. Manquer au prêtre, le *gnéna-n-sonnaba,* le *dougoutigi,* c'est manquer au fétiche, tant entre les deux il y a union étroite et intime.

§ 11. Le génie *koté* ou *koré.*

Base fondamentale du pouvoir et de l'autorité, le culte du *dasiri* peut être regardé, et à bon droit, comme le premier et le plus ancien de tous. Celui du *koté* ou *koré* me semble également bien respectable à ce point de vue et tout aussi ancien. Comme le premier du reste, il se tient dans un petit bois à proximité du village et le baobab, le caïlcédra, le micocoulier, sont les trois arbres qu'il aime habiter.

Le culte du *koré* est surtout en honneur dans le Bani. Maintenant, si tous les villages ne possèdent pas le fétiche, tous du

moins, possèdent quelques adeptes appartenant à la secte. Cette secte semi-occulte, comptant des femmes en son sein, se divise en huit groupes, régis chacun par le plus âgé sous l'autorité du *korétigi*, chef suprême de l'association.

Dans les sacrifices annuels et dans les sacrifices surtout qui se font tous les sept ans aux jours de réception (car il faut être *koré dé*[1], pour participer à la partie intime des mystères s'accomplissant dans le bois sacré), ces groupes nous offrent l'assemblée la plus burlesque du cercle de Ségou. Les *kara maou* portent une planche ajourée, rouge et blanche, le *kara*, longue de deux mètres environ; les *souroukou* se mettent un masque rappelant la hyène *(souroukou)* et marchent en s'appuyant sur deux bâtons; et les *korodouga* sont dans un accoutrement impossible à décrire. Les *ta tougoula*[2] dansent en tenant en chaque main une torche enflammée; les *n'goni sama*[3] s'enveloppent dans des épines ou se déchirent jusqu'au sang sur la poitrine et sous les aisselles; et les *bisatjila* se flagellent avec des gaules longues et flexibles[4]. Il y a encore des *djara* (lions), qui portent un masque identique à celui de la hyène *(souroukou)* mais plus grand, et les *soula* (singes), qui se promènent avec un masque hideux et grimaçant et portent par derrière une queue faite d'herbes tressées.

La secte du *koré* est semi-occulte, car si les adeptes seuls sont admis aux sacrifices et à pénétrer dans le bois sacré, les danses se font dans le village et tout le monde, hommes, femmes et enfants, y assistent. Les femmes des *korodouga* sont de droit dans la confrérie, mais elles ignorent le mot de passe *djantéma* (homme du *djanté*) et on leur refuse l'entrée du bois sacré. Leur grand privilège est de porter la livrée du mari, un long collier en fèves rouges, de pouvoir s'asseoir avec les hommes autour des calebasses de bière et enfin de danser la danse sale et dégoûtante des *korodouga* sans avoir à rougir.

Le fétiche *koré* veille sur les moissons et donne à ses adeptes les seuls plaisirs qu'ils connaissent et envient, boire, manger, jouir

[1] *Koré* fétiche de ce nom, *dé* fils.
[2] *Ta* feu, *tougou* allumer.
[3] *N'goni* épines, *sama* tirer à soi, dit aussi *srara* fauve, intrépide, courageux.
[4] *Bisa* ou *bousa* baguette, gaule, *tji* frapper, briser.

4:Henry FA8 Bambara

de la femme; et tout ceci, comme on pourra s'en convaincre plus loin, ressort de leurs danses et de leurs orgies. Comme il ne peut, le pauvre, malgré sa grande puissance, faire face à ses nombreuses occupations, le Bambara, qui juge tout d'après ce qu'il est, et va jusqu'à jeter son organisation dans le monde des invisibles, lui adjoint huit groupes d'esprits, qui exécutent ses ordres et forment sa cour. Les uns veillent sur les emblèmes et conservent les noms des adeptes et les autres réduisent à l'impuissance quiconque voudrait nuire à la moisson. Tout comme ici-bas, l'homme de marque, le puissant, le riche, il a ses griots ou hérauts, les *korodouga*, qui chantent ses louanges, lui transmettent les demandes et les prières des adeptes et dansent ses danses. Les huit groupes de la secte ne sont que la représentation de cette cour, la concrétisation de l'idée que s'en font nos noirs.

L'initiation ou affiliation à la secte du *koré* se fait tous les sept ans seulement. Celle-ci est longue et pénible; durant quinze jours nos jeunes initiés vivent dans le bois sacré et ne peuvent pénétrer dans le village. Comme pour les danses futures il leur faut un peu d'entraînement; nos vieux, tous les midi, au plus fort de la chaleur, les viennent tourmenter, et chaque adepte suivant le groupe auquel il appartient, souffre quelques instants le supplice du feu, des épines ou de la verge.

Le dur de la réception n'éloigne nullement nos Bambara, et c'est une honte au Bani, de refuser la poule du sacrifice et les 120 cauris, de ne pas y entrer. Il est vrai que tout se compense, car la secte a des fêtes nombreuses et le *d'lo* ou bière de mil ne leur fait jamais défaut.

Indépendamment du sacrifice annuel, on sacrifie au génie chaque fois qu'un adepte passe de vie à trépas; à l'anniversaire de sa mort on sacrifie encore et durant la saison sèche, nos *koré dé* courent d'une fête à l'autre, passant leurs nuits dans des beuveries et orgies sans nom.

Chap. VI.

Culte, réjouissances, *saraka*, sacrifices et danses en l'honneur des *gnéna*.

§ 1. *Gnéna* des deux premiers groupes. § 2. *Gnéna* du 3ème groupe, les huit catégories des *gnéna* puissants.

---

§ 1. *Gnéna* des deux premiers groupes.

Toutes les dévotions du Bambara ont pour bases fondamentales en premier chef la crainte et en second lieu le désir de tout avoir sans effort, sans travail. Le Bambara a du respect pour l'être fort, puissant, par ce qu'il peut châtier et récompenser, et ses fétiches n'étant pas égaux, il se garde de donner à tous un égal honneur.

Les génies des deux premiers groupes sont sans prêtre, sans ministre attitré, et des sacrifices publics et solennels ne leur sont que bien rarement offerts. Quelques fêtes pourtant, auxquelles participent principalement les enfants, qui se gonflent en ces jours de farines délayées dans de l'eau de miel et du lait, de galettes de sorgho, leur sont données durant la saison sèche. Rassasiés, nos enfants vont porter les restes en dehors du village, là où les chemins se croisent, et les poules, les chiens et autres animaux arrivent nombreux à la curée . . . et les pauvres et les malheureux aussi, car ils peuvent également prendre leur part, tout *saraka*[1] leur appartient.

Fillettes et petits garçons participent à ces fêtes, mais il en est une spéciale aux fillettes non excisées; et celles qui bientôt vont l'être et se préparent à ce grand acte de la vie Bambara, en font

[1] Impôt, tribut, aumône.

[p. 105]

4:Henry FA8 Bambara

tous les frais. C'est la fête du *soli basi k'li*[1], j'en parlerai plus longuement dans mon chapitre sur la circoncision.

Tout en étant rarement public — il l'est parfois de façon transitoire — le culte particulier, rendu individuellement ou par famille à nos petits génies, n'entraine pas moins un gaspillage énorme de farines, de noix de kola, de coton, de cauris etc. Dans toutes ces offrandes néanmoins il n'y a que très peu de sacrifices: le plus souvent, pour ne pas dire toujours, ce sont des *saraka*, des aumônes, et parce que forcées, une sorte de tribut ou d'impôt.

Ce sont de fait des aumônes forcées, versées par un individu, par une famille, par tout un quartier de village sur l'ordre d'un sorcier. Certains sorciers de renom ou voulant s'en donner arrivent à prescrire ces tributs à tout un village, parfois même à toute une région. Le fait n'est pas rare, et tous les ans je l'ai vu se produire. Un malin de Bélé Koun, dans le cercle de Sikasso, traverse le Bani à chaque saison sèche, et pas un village du cercle de Ségou qui, après lui avoir versé poules et cauris, n'aille encore porter à l'un des carrefours voisins une large obole. Malgré son jeune âge, il compte 25 à 30 ans tout au plus, il est réputé tout apprendre en fouillant le ventre des poules et en écrasant leur viscères entre ses doigts. Il en profite prédisant partout des calamités affreuses. Toute sa science se résume en ces mots: «Les génies sont mécontents, offrez un *saraka*, offrez-le vite, car si vous ne le faites, tous les enfants au dessous de trois ans vont mourir . . ., chèvres, vaches, chevaux, moutons vont crever . . . les sources vont tarir . . . le beurre de *karité* va faire défaut etc.» Ici c'est une hyène qui parle, là une vache et plus loin un facochère et le *dégé* (farine délayée dans de l'eau) se répand et le sang des poules coule à flots. A brief dire, il faut toujours donner et donner de tout aux fétiches et aux sorciers. Certains régimbent parfois et ne veulent pas obéir! Les ordres de notre sorcier deviennent pressants, ses prophéties plus terribles que jamais, il en arrive, à bout de patience, à vomir l'injure et les

[1] *Soli* jeunes filles qui sous peu vont être excisées, *basi* sorte de couscous à grains très fins et qui rappelle de loin la semoule, *k'li* obtenu par chants et battements de mains.

malédictions, et tout le monde se rend et offre le *saraka*, les musulmans eux-mêmes s'y laissent prendre.

Le *saraka* ne revêt jamais aux yeux du Bambara le caractère d'un sacrifice. Particulier ou général, sanglant ou non sanglant, comme je l'ai longuement expliqué en parlant du culte à Dieu, il reste toujours une aumône, un don forcé, par suite un tribut, un impôt versé aux génies pour leur consacrer un objet, un animal, une personne dans le but de se protéger, de n'encourir aucune disgrâce, de recevoir un bienfait. Nos Bambara appellent ce genre d'offrandes *saraka bo, saraka di* [1].

Pour la consécration d'un objet, d'un animal, d'une personne aux génies, on offre encore des *saraka* dans le but de nuire à son prochain. Dans ces offrandes-ci, un peu de magie se mêle toujours; aussi n'est-il pas rare de trouver sur le sentier, à peu de distance de l'angle de terre formé par des pistes qui se joignent ou se croisent, une mèche de cheveux, un bout de corne, une tabatière remplie de cendres etc.

Le Bambara fait cela pour aider à son *saraka*, à sa prière; il est persuadé, que si son ennemi vient à toucher l'objet magique ainsi jeté au petit hazard, sa vengeance sera plus sûre, plus prompte, plus radicale. Cette magie symbolique va plus loin: que de
j'ai vu à ces angles de terre où se tiennent les *gnâma* [2] et
les *saraka*, un cœur de poulet fixé en terre par un
bambou! Ils crucifient souvent sur le sol un petit animal,
d'ordinaire, et une cheville est enfoncée à l'endroit où l
son ennemi atteint. Pour ces sortes de *saraka* ils ont une expr
typique, *saraka da ma kan* [3], faire un *saraka* contre quelqu'un.

Les *saraka* sont nombreux et offerts un peu pour tous les motifs. Indépendamment de ceux que l'on fait sur l'ordre des sorciers, il en est d'établis par la coutume elle-même, et les enfants incirconcis y sont astreints. Comme ils chassent beaucoup les tourterelles,

---

[1] *Bo* sortir, *di* donner.

[2] Fluides, forces conscientes causant la mort, donnant les maladies. Voir mon chap. sur les *gnâma*.

[3] *Saraka* aumône forcée, tribut, impôt, *da* placer, poser, *ma-kan* sur un homme.

rats palmistes, pintades et perdrix, ils plantent, soit à l'extérieur du village soit même à l'intérieur, une forte branche sèche et ils suspendent aux rameaux la tête des animaux capturés, la coquille des œufs humés. C'est leur façon à eux de remercier les génies, d'avoir de nouvelles chasses heureuses et de se mettre à couvert du *gnâma* de leurs nombreuses victimes.

On trouve aussi certaines pratiques purement et exclusivement superstitieuses qui ne revêtent pas à proprement parler le caractère d'un culte religieux et auxquelles le Bambara donne le nom de *saraka*. Etant donné la signification que j'attribue à ce mot, il faut le prendre ici dans son sens le plus large. Ces vieilles savattes et ces vieilles calottes, ces gousses de fruits et ces chiffons etc. suspendus ça et là aux branches des arbres sont moins un hommage rendu par le noir à un génie, à une cause extérieure, qu'un tribut offert à sa propre crainte intérieure personnelle et non réfléchie. Il ressemble en ceci à certains Européens, frères de lait de nos imbéciles, qui croient à la salière, au couteau en croix, aux treize à table, au vendredi etc., qui renversent le saladier avant d'entreprendre une affaire sérieuse, ou se glissent dans la poche du gilet un trèfle à quatre feuilles. Et pourquoi? Cela donne de la chance, à réussir . . . Et comment donc? Ils ne savent vous le dire, c'est pas raisonné . . .! Ni chez les Bambara non plus!

2. *Gnéna* du 3ème groupe, les huit catégories des *gnéna* puissants.

Nos génies du troisième groupe ont leurs prêtres et leurs ministres, on ne se contente plus de leur offrir des *saraka*, on leur sacrifie. Les sacrifices publics sont annuels et la population entière, hommes, femmes et enfants, y participent. *Dégé* (farine délayée dans de l'eau), poules blanches et kola blancs sont la matière ordinaire du sacrifice, et sa formule revient toujours à ceci: «Donne-nous de l'eau, fais que la paix règne chez nous, dans le village et dans les familles, accorde-nous l'abondance et la richesse, donne-nous des femmes nombreuses, des enfants sains, vigoureux, une longue et verte vieillesse». Il y a toujours, qu'il soit semi-public,

ou public, un sacrifice offert d'une façon générale au nom de la famille, du quartier, du village, et ensuite les sacrifices particuliers, offerts par les individus. Dans ces jours il y a toujours danses et beuveries, on ne s'attire les faveurs d'un fétiche qu'en sautant au son des tambours et en se saoulant.

Pour mieux faire connaître et sentir l'attachement du noir à son fétichisme, je ne puis résister, au risque de me répéter, à en donner le côté captivant et à décrire les fêtes et réjouissances en l'honneur des principaux fétiches.

Fétiche *N'tomo* spécial aux enfants.

La moisson est faite, et le produit du champ cultivé par nos enfants au temps de l'hivernage, joint aux petites aumônes reçues des gens du village, permet au *n'tomotigi* (chef de la confrérie) et à son *siéré* (adjoint, remplaçant) de fournir aux adeptes et aux vieux — ils ne sont jamais oubliés ceux-ci — un repas copieux, des noix de kola, de la bière de mil ou *d'lo*, des farines délayées dans de l'eau de miel et du lait ou *dégé*. Le jour de la réjouissance est désigné par le chef du village et par les anciens, et tout le monde s'y prépare quinze jours à l'avance . . . Dans les *blon* ou cases d'entrée, à l'ombre des arbres, on ne voit que vieux taillant et cousant, *dloki*, *bougi*, *bogo* et *yaba* [1], qui seront étrennés en ce jour, la marmaille rapièce la blouse jaune ou blanche qui se revêt pendant la danse, graisse et regraisse le masque du *n'tomo*. Ils en veulent surtout aux cornes, elles disparaissent souvent sous de petites lanières de cuir rouge parsemées d'ici de là de cauris bien polis et d'un blanc de neige.

Mais nous voici au jour tant désiré! Tous nos petits sans culotte se rendent à la queue leu sous l'arbre fétiche et chacun porte, ficelée par les pattes, la poule qu'il destine au sacrifice. Ils

[1] *Dloki*, vaste blouse. — *Bougi*, du côté de Ségou sorte de petits caleçons sans jambes. Dans le Bani bande-d'étoffe, large de trois à quatre doigts, qui entoure la ceinture, se passe entre les cuisses et retombe par derrière, formant aiguillettes sur le gras des cuisses. Le bout de cette bande est relevé. — *Bogo*, habit des fillettes jusqu'au mariage, bande d'étoffe nouée à la ceinture et retombant en arrière pour former queue. — *Yaba*, jaquette des garçonnets, commun surtout au Bani.

quittent tous la blouse — le petit costume de dessous rend plus leste, est moins gênant — et après quelques chuchotements finissent enfin par s'accroupir, dardant leurs gros yeux noirs sur le chef, le *n'tomotigi,* qui commence le sacrifice, assisté de son adjoint, le *siéré.*

Il est vraiment cocasse ce petiot, et c'est avec le sérieux d'un ancien qu'il verse le *dégé,* répand le sang des poules et crache avec bruit sur l'arbre sacré, demeure de son génie, le résidu d'un bout de noix de kola mâchée. Je n'en doute pas, il est convaincu et pleinement convaincu qu'il ne s'adresse pas à un tronc d'arbre inconscient; pour lui, il y a là un invisible qui le regarde, qui l'attend et ne demande qu'à l'exaucer. Comme il s'adresse à un puissant, la crainte et l'émotion d'abord le font trembler; mais sa voix peu à peu s'affermit et c'est très distinctement, qu'il profère sa formule: «*N'tomo yé* vois cette poule, une belle poule, n'est-ce pas? elle est grasse! *n'tomo,* pour nous tous, je t'offre cette poule en sacrifice. Sois-nous propice, défends-nous contre la furie des génies de la brousse et contre les méchants, rends-nous forts, vigoureux, donne-nous l'abondance en boire et en manger, éloigne de nous la maladie. Accorde-nous de l'eau, une belle moisson, *n'tomo,* donne la richesse à nos familles.»

Après ce sacrifice spécial, viennent les sacrifices individuels, et les tout jeunes qui doivent désormais faire partie du *n'tomo,* se prosternent devant l'arbre fétiche et font serment de ne rien dévoiler aux non initiés et surtout aux fillettes. Ce serment n'est pas banal du tout: «Si tu parles, si tu dévoiles ton serment, dit le chef en montrant à chacun un peu de poudre noire, tu mourras», et tous répondent sans trembler: «Que je meure!»

La réception terminée, chaque adepte déplume sa poule, puis la vide, et pendant que nos victimes mijotent sur le feu, dans un *conari* en terre, nos gamins font ronfler les tambours, se livrent à la danse et jusqu'au repas délirent sous l'œil du fétiche, à l'ombre de son arbre privilégié. Chaque enfant, à son tour, danse la danse du fétiche, qui consiste en sauts et gambades et à tournoyer avec grâce une gaule flexible. Pour ceci il endosse la blouse blanche ou jaune du fétiche (*n'tomo ka dloki,* blouse du *n'tomo*) lequel est blanc *(dje)* ou noir jaune (*fign* comme je l'ai dit au chapitre pré-

cédent) et prend le masque cornu, le *n'tomo kongolo* (tête du *n'tomo*) par lequel il concrétise et extériorise l'idée qu'il se fait du génie.

Les victimes abondent et le repas est copieux. Il y en a pour tout le monde et pas un qui ne se lèche les doigts en ce jour, en disant d'un air souriant: «*Né né fara dé!*[1] Que je suis plein!» Les familles de nos petiots y contribuent pour beaucoup, elles ont bon cœur, les mamans et sœurettes Bambara! Chaque adepte, grâce à celles-ci, peut offrir de 10 a 20 litres de *dégé*, autant de *d'lo*, et la calebasse de *to* (bouillie) en contient assez pour fatiguer six à huit gros mangeurs. En plus du dessert, la noix de kola, chaque enfant reçoit un habit neuf pour lui et un léger *bogo* et parfois un *tafé*[2] pour sa sœur de cœur. Tout petit Bambara, de fait, choisit le jour de son admission dans le *n'tomo* une *n'golo mouso*, auquelle il offre chaque année un petit présent. Le terrible de cette coutume, c'est qu'en pays Bambara la *n'golo mouso* est moins prude que la bonne amie ou sœur de cœur d'un petit français, elle est souvent une petite bonne à tout faire, se prêtant sans sourciller à des jeux malsains et déshonnêtes.

Après le repas qui se prend vers les trois heures, les *n'tomo déou* (fils du *n'tomo*) quittent le lieu du sacrifice et à la file indienne se rendent au village, précédés des tambours. Du *d'lo* ou bière de mil les attend, mais avant de toucher à la dive liqueur, il leur faut accomplir un rite sanglant. C'est hideux et pourtant n'est-ce pas là le beau, le clou de la fête!

Sur la place publique, en face des tambours qui donnent la mesure et battent la cadence, nos jeunes *n'tomo déou* vont se flageller et pour la plupart jusqu'au sang. Les vieux accourent, traînant leurs nattes après eux, les femmes accroupies sur leurs tabourets minuscules frappent des mains et chantent, et les mamans ceignent les reins de leurs enfants d'une longue écharpe blanche, pour leur protéger le bas-ventre d'un mauvais coup. Le *n'tomotigi* et son *siéré* — à tout seigneur tout honneur — descendent dans l'arène, et tant que le petit chef tient sa gaule levée des deux mains, au

[1] *Né* moi, je, *fara* suis plein, *dé* certes.

[2] *Tafé* . . . pièce d'étoffe rectangulaire dont les femmes se ceignent les reins.

4: Henry FA8 Bambara

dessus de sa tête, le *siéré* de sa gaule à lui le roue d'importance, sur le dos, sur la poitrine, sur les mollets, sous la plante des pieds, un peu partout. Las de frapper où sa badine brisée, il s'arrête et le chef donne à son tour une volée à son adjoint. Tous ainsi, deux par deux, par rang d'âge et de taille, les enfants se flagellent[1], et durant des heures souvent, c'est surpassant les applaudissements de la foule et ses cris d'encouragement, le flic et le flac des coups de gaules, faisant jaillir le sang, meurtrissant les chairs, toujours laissant pour marque, un sillon gros comme le pouce. Les petiots de 6 à 7 ans, s'arrêtent souvent au deuxième coup, pour se gratter l'échine, ouvrir la bouche et pleurer, mais j'en ai vu rester impassibles tout comme leurs aînés de 10 à 12 ans, pas une larme, pas une plainte, pas un cri de douleur, c'est à les croire de bronze, tant ils sont insensibles.

Le fétiche *N'golo* spécial aux circoncis.

Ce fétiche dont j'ai expliqué au chapitre précédent la raison d'être, voit ses enfants s'accorder dans le cours de l'année, de nombreux jours de réjouissance en son honneur. La fête principale pourtant est annuelle, et en plus du *dégé*, d'une poule et de deux noix de kola, offerts par chaque adepte, une chèvre est sacrifiée au nom de tous.

Ce fétiche donnant naissance à la corporation du *fla-n-to*, ses membres, les *to-n-déou*, offrent le boire et le manger au village entier, durant deux et trois jours. Les femmes, elles aussi, contribuent pour leur part à la hideuse beuverie, leur reine *(fama, massa)* — tout en s'effaçant devant le *to-n-tigi*, chef du *fla-n-to*, prêtre du *n'golo*, qui gaspille sans compter le produit du champ travaillé par ses sujets au temps de l'hivernage — distribue force noix de kola et ajoute encore au *d'lo* qui pourtant coule à flot.

La bière se boit en plein air, sur la place publique, et tout le monde, hommes, femmes et enfants, sont là hurlant, dansant, se soûlant. Assis sous un *goua* ou hangar recouvert de nattes

[1] Dans le Bani chaque enfant se flagelle lui-même. Cette coutume sans être générale, se rencontre dans beaucoup de villages.

grossières, le *to-n-tigi*, entouré de ses acolytes (le *siéré*, le *djéli*, le *djalatiké*, siège à la place d'honneur, c'est lui qui dirige la beuverie et les danses. Il est vraiment roi en ces jours, au moindre signe, au moindre geste, au moindre mot, tous lui obéissent. Quand il se lève pour gambader ou faire la roue en face des tambours, on lui rend les honneurs, tous les adeptes poussent des *you you*, agitent leurs calottes *(ban fla)*, et c'est à qui lui prendra son fusil, sa lance, son bâton, sa hache et lui marquera le pas pour la danse. Mais la langue lui démange, il faut qu'il parle, il sent le besoin de jeter un ordre, de remercier, d'imposer un léger tribut à sa troupe, et son griot accourt se mettre à ses côtés. Il répète mot pour mot, phrase par phrase, le discours de son chef, parfois même il ajoute une réflexion de son cru, certains Bambara ont une pointe d'esprit et trouvent fort bien le mot pour rire.

Tout comme au chef, on rend les honneurs aux trois principaux de son état-major chaque fois qu'il plait à l'un deux de danser, et tout le jour et toute la nuit, ce n'est que *you you* formidables et cris atroces. Pour tous il est un protocole à suivre, et avant de trémousser en face des tambours, chaque *to-n-dé*, par respect pour son chef et pour lui attester son dévouement, va lui faire la courbette. Il se dresse comme un ressort, brandit le fusil, la hache, le bâton, qui lui doit servir pour la danse, et dans un saut se frappe les deux pieds l'un contre l'autre, au nez de celui auquel il présente ses hommages. Les femmes sont plus calmes, elles témoignent de leur respect par une génuflexion devant le maître.

En plus de son état-major, le chef du *n'golo* ou *to-n-tigi* possède ses pages, son porte-étendard, ses trompettes, ses soldats, et pour varier le programme, il va ici et là avec sa troupe en délire, saluer un ancien et lui donner une sérénade. Dans certains villages la coutume veut que nos jeunes gens endossent ce qu'ils ont de mieux en fait de costumes, et dans d'autres, au contraire, il faut s'affubler de loques affreuses et sales, si bien, qu'à les voir ainsi accoutrés, on se demande où ils ont pu dénicher toutes ces horreurs. Il faut s'amuser et amuser, rire et faire rire et ce dernier but toujours est atteint, ils ont de ces mimiques impayables.

4: Henry FA8 Bambara

Le *Mouso ka djiri*, fétiche spécial des femmes.

Il est impossible de connaître tous les génies chargés de veiller sur les femmes, ils sont légion! Chaque mois, à la nouvelle lune, elles organisent une danse en leur honneur et chaque année elles leur font un sacrifice public et solennel. Le plus répandu, et son culte est surtout en vigueur dans le Bani, est le *mouso ka djiri*.

Quand vient sa fête, toutes les excisées lui offrent un peu de farine délayée dans de l'eau, une poule, deux noix de kola, et le chef du village, ou à son défaut un ancien, vient rougir l'écorce de l'arbre fétiche[1]. Sur ce sacrifice, inutile de m'étendre, au chapitre précédent j'ai donné la raison d'être de ce fétiche; on conçoit, que nos dames et demoiselles lui demandent ce qui rend la femme forte et belle. Les danses peu décentes auxquelles elles se livrent sous l'arbre sacré, dévoilent assez du reste leurs pensées intimes; il n'y en a pas qu'une, à présenter ses seins au fétiche et à se gratter le nombril sur son écorce; dans certains villages la coutume le veut et elle est de rigueur pour toutes. Les jeunes filles le font pour se développer la poitrine, les mariées pour devenir fécondes, et toutes pour être à l'abri des accidents fâcheux, inhérents à leur sexe.

Pas de fête sans festin, pas de fête sans libation, et elles offrent au village entier la bouillie de sorgho et la bière pour une beuverie. A tous les anciens et chefs de famille elles offrent encore la noix de kola, et elles savent ne pas priver de cette douceur les papas, les maris, les grands fils, les grands frères et ceux qu'elles aiment.

Le fétiche *Sinsin*, spécial aux enfants jumeaux.

Le sacrifice au *sinsin* se fait sur le cordon ombilical suspendu au milieu des plateaux d'herbes tressés qui composent le fétiche. Chaque plateau appartient à l'un des jumeaux, il en porte même le nom, et les sacrifices en son honneur sont toujours doubles, la famille offrant séparément pour chacun des enfants de la farine

[1] Certains auteurs avoir vu des femmes sacrifier. J'ai vu des femmes accomplir des *sarakas* sanglants, mais faire un sacrifice, jamais.

4: Henry FA8 Bambara

délayée dans de l'eau, de la bière de mil, une noix de kola et une poule.

Ce fétiche, qui a pour prêtre le père de famille, est exclusivement familial; les enfants et les parents seuls assistent aux sacrifices, tout se passe dans une douce et joyeuse intimité, et si ici et là il y a quelques ivrognes, il n'y a jamais d'orgie. On sacrifie fort souvent au *sinsin* pour attirer sa bénédiction sur la mère et les enfants, et dans toutes les occasions un peu importantes de la vie des jumeaux: à la tonte des cheveux, huit jours après la naissance, à la fête du tatouage, à la circoncision, au mariage etc. Une fois l'an, on lui sacrifie encore d'une façon plus solennelle; les femmes cuisent le *d'lo* ou bière de mil, et les vieux, les influents du village, les amis, sont invités à s'accroupir devant les cruches et à déguster le rafraîchissant liquide.

Le fétiche *Dasiri*, protecteur des villages.

Le *dasiri* est de tous les *gnéna* ou *djiné* le principal. Je dois pour mieux faire comprendre son culte et donner au lecteur une idée de l'influence de son prêtre, entrer dans certains détails qui ne peuvent que jeter quelques clartés sur l'organisation Bambara. Si nous prenons par exemple un village qui se forme; nous assistons à l'élection du prêtre du *dasiri*, le *gnéna-n-sonnaba*, au choix de l'arbre fétiche et de l'animal sacré, monture du génie, à l'intronisation du sacrificateur, aux sacrifices enfin.

Election du prêtre.

La population s'est accrue, la terre aux alentours s'épuise, un groupe de familles doit émigrer. Les vieillards encore verts, les jeunes gens pleins de force et de vie prennent leurs armes et le *foroko* à provisions, une peau de bouc crasseuse, affermi sur l'épaule, ils se dispersent dans la brousse à la recherche d'un sol moins ingrat. Celui-ci trouvé, ils retournent au logis et le conseil des chefs de famille se rassemble pour se donner un chef, un prêtree car sa fonction principale est de sacrifier d'une façon publique et solennelle aux *blonda ba sou*[1], aux mânes de la grande cas,

[1] *Blon* case d'entrée, *da* porte, seuil, *ba* grand, *sou* cadavres, mânes.

d'entrée, soit aux chefs et prêtres qui tinrent tout comme lui les rênes du pouvoir, et aux *gnéna*, génies, esprits, fétiches, d'où son nom de *gnéna-n-sonna* (qui sacrifie aux fétiches *gnéna*) et de *gnéna-n-sonnaba* (grand sacrificateur des fétiches *gnéna*), lui seul ayant autorité pour le faire à tous au nom de tous.

Palabres et délibérations sont longues, mais le choix est heureux, l'ancien choisi comme *gnéna-n-sonnaba* possédant toujours ce qui caractérise le type Bambara, la ruce et l'astuce. Patient et aimable, il saura dans les différends être droit et impartial, diplomate et assez maître de lui pour ne dire que ce qu'il veut; il saura se créer une réputation d'homme intègre qui ignore le vol et le mensonge.

Elu à vie et possédant le pouvoir tant au for civil qu'au for religieux, il est vraiment le chef du village, le *dougoutigi*. Sa charge est héréditaire, passe de frère à frère et, à défaut de ceux-ci, revient de droit au fils aîné. Celui qui doit lui succéder, devient son adjoint *(siéré)*; les chefs de famille *(gouatigi-ou)*, toujours appelés quand il faut traiter une question et prendre une décision, forment son conseil.

Choix du fétiche *dasiri* et de sa monture sacrée.

Le nouveau village a son chef, son adjoint et son conseil, il est organisé. Il s'agit maintenant de savoir où se trouve la source, la roche, l'arbre où gîtent les esprits protecteurs, le *dougou dasiri* [1], qui lie l'entrée du village, qui veille sur le village. Nos gens ont recours pour ceci au sorcier; celui-ci a commerce intime avec les esprits, il connaît leurs us et coutumes, il comprend leur langage.

Les sorciers sont nombreux et n'opèrent pas tous d'une façon identique. L'un découvre ses oracles dans le ventre d'une poule, un second trace sur la cendre des signes cabalistiques, un troisième sans cesse remue des petites pierres, des osselets, des cauris, qu'il compte et recompte. Pour le *dasiri* on a recours au devin *flélikéla* [2] qui opère avec une calebasse aux trois quarts remplie d'eau.

Quand il a reçu ses honoraires, quarante cauris, qu'il prend des deux mains, il place près de lui, dans la poussière, son petit

[1] *Dougou dasiri* village, *da* bouche, entrée, *siri* lier.

[2] *Flélikè* regarder attentivement, curieusement.

4:Henry FA8 Bambara

cadeau, deux noix de kola, quelques poules ou ce qui est mieux, un petit bouc; il s'enquiert du lieu choisi pour la fondation nouvelle et se le fait décrire jusque dans ses moindres détails. Il décroche alors un crasseux *n'go* [1], sur lequel il dépose une calebasse que lentement il penche à droite et à gauche, en avant et en arrière, pour l'affermir sur sa base. Ceci fait, il résume aux esprits la conversation qu'il a eue, puis, l'œil en feu et retenant son souffle, il donne à la calebasse trois chiquenaudes du médius de la main droite. Un léger murmure, murmure qui n'est autre que la voix des génies, est perçu, dit-on, par toute l'assistance. Elle entend sans comprendre, mais le sorcier connaît ces voix, et quand il se relève, c'est avec un ton d'autorité qu'il nomme le *dasiri* et la bête qui lui doit servir de monture.

Dans la province de Ségou le *dasiri* est un arbre, et les arbres privilégiés sont le tamarinier, le caïlcédra et le baobab. La monture sacrée, elle aussi appelée *dasiri*, est un serpent, un iguane, un rat, un âne etc., le plus souvent c'est un bouc.

Intronisation du *gnéna-n-sonnaba*, prêtre du *dasiri*, et chef du village, *dougoutigi*.

Nos noirs fondent le nouveau village et bâtissent leurs cases. A proximité de l'arbre fétiche, chaque famille dispose ses mortiers pour piler le sorgho, place ses foyers et installe ses cuisines. Aux branches du *dasiri* sont suspendus les arcs, les fusils, les instruments aratoires, et tant que durent les travaux d'installation, c'est sous son ombre que se prennent les repas et que se font les danses, et le soir quand la lune brille, c'est près de lui que l'on s'étend enfin pour dormir.

Dès le premier jour, le *gnéna-n-sonnaba, dougoutigi*, entre en fonction et au nom de ses administrés il offre un sacrifice. A un mètre environ du sol, sur le tronc de l'arbre, il verse le *d'lo* ou bière de mil, le *dégé* ou farine délayée dans l'eau et fait couler à flot le sang des poules, des coqs, des chèvres et parfois d'un petit taureau. A ce sacrifice général, succèdent les particuliers, car, pour

[1] Coulant fait de racines tressées, liées avec du fil de coton et que recouvre une épaisse couche de sang.

4:Henry FA8 Bambara

se mettre sous la protection du génie, chaque chef de famille, par ordre d'ancienneté, lui offre un peu de *dégé* et un peu de sang, par l'intermédiaire de son chef, le prêtre . . . Et sur le tronc de l'arbre, ce ne sont plus que larges taches de sang avec, au milieu, collés par le résidu des noix de kola machées, des plumes, des poils, des lambeaux de peau . . . Viennent alors les danses, et hommes, femmes, enfants, délirent au son des tambours, c'est un vacarme sans nom.

Sacrifices offerts au *dasiri*.

Un sentier large d'un mètre, conduit du village à l'arbre fétiche, toujours situé à moins d'impossibilité, au centre d'un petit bois. Plusieurs fois dans l'année — au matin qui suit le *konio* ou première nuit de noces par exemple —, les chefs de famille lui vont sacrifier; mais la fête à laquelle participe le village entier, est annuelle. Tous les deux ans, la solennité a plus d'importance, et tous les sept ans. elle dégénère en une orgie.

Pendant le sacrifice, les femmes se tiennent sur la lisière du bois sacré, seuls les hommes et les garçons pénètrent à l'intérieur et entourent le fétiche. Après une offrande de *dégé*, d'un peu de *d'lo*, un mouton ou une chèvre est égorgé au nom de tous, et chaque chef de famille, suivant sa fortune et le nombre des gens, arrive avec poules, moutons, chèvres etc., et les viandes s'entassent, Sur place on plume les poules, on dépèce les grosses pièces et le tout est emporté par les femmes au village. Du premier sacrifice offert au nom de tous, un morceau gros comme le poing est donné à chaque chef de famille et emporté au village; le reste est rôti, puis grillé sur place et mangé par les hommes, sans sel, sans piment, sans aucune espèce de condiments. Le *dégé* et le *d'lo* du principal sacrifice sont absorbés sous l'arbre fétiche, le premier par les enfants, qui se barbouillent et se blanchissent toute la face, et le second par les hommes et les jeunes gens circoncis [1].

Après le repas du midi, hommes, femmes et enfants se rendent sur la place publique pour boire la bière ou *d'lo* et danser.

[1] Par sacrifice principal j'entends le sacrifice fait au nom du village entier.

4: Henry FA8 Bambara

Le signal de la réjouissance est donné par le *gnéna-n-sonnaba,* qui, après un petit discours pour inviter ses enfants (*né ka démisenou* mes enfants, mes sujets) à s'amuser et à boire, tout en sachant éviter les rixes et les querelles, attaque un quadrille. Pendant qu'il danse, la foule se tient debout et tête nue, elle pousse des *you you* puissants, et c'est à qui agitera sa lance ou sa hache et lui marquera la cadence. Cette fête annuelle dure trois et quatre jours, aussi longtemps que dure le *d'lo* ou bière de mil.

Tout circoncis et toute excisée peuvent, par l'intermédiaire du *gnéna-n-sonnaba,* offrir un sacrifice au génie protecteur du village. Chacun l'offre suivant ses moyens, sanglant ou non sanglant, pour obtenir son pardon, s'il croit l'avoir offensé ou lui avoir déplu, pour se le rendre propice et agréable. Il sacrifie avant tout pour demander; «*a di* — donne-le», est le premier mot qu'a su bégayer sa bouche d'enfant. La femme stérile lui offre à chaque instant une noix de kola, du *dégé,* un coq, une poule, lui promettant toujours de n'être point ladre et d'en donner d'avantage, si elle devient mère. Elle est surtout empressée près de l'animal *dasiri,* monture du génie de ce nom, elle le cajole, le bourre de son, et bien loin souvent dans la brousse, va lui cueillir la brindille d'herbe, la branche feuillue dont il fait ses délices.

Les esprits génies peuvent quitter la source, la roche, l'arbre où ils ont établi leur demeure, et le *dasiri* n'est nullement en dehors de cette règle. Dans ce cas, l'arbre fétiche perd sa consécration, devient une chose vulgaire et peut-être détruit. Egalement, tout dans le bois sacré, et plantes et animaux cessent d'être tabou, et on peut s'en servir pour ses besoins usuels. Le *dasiri* n'est guère volage! Il quitte rarement son arbre, il aime son petit bois et son parc ombragé; dans bien des endroits, il se contente d'une souche, toute noircie, vermoulue, pourrie et qui s'émiette.

Formule du sacrifice.

Lorsqu'on assiste à un sacrifice du *dasiri* et que l'on voit le *gnéna-n-sonnaba* se découvrir, enlever sa grande blouse et s'accroupir au pied du fétiche, on s'attend à de l'imposant, à du grandiose. Il n'en est rien et on reste tout surpris de trouver si peu de sérieux

dans un acte si solennel. Les gens s'amusent et causent, le prêtre, rouge de sang, lance des bons mots, de grasses plaisanteries, et pendant que les victimes, chèvres, moutons, poules secouent les pattes, secouent les ailes dans les affres de la mort, ce n'est que fusées de rires qui courrent d'un groupe à l'autre, pour s'aller perdre là-bas, au loin, sur la lisière du bois, où se tiennent les femmes.

Les paroles dans la formule du sacrifice varient un peu d'un village à l'autre, tout dépend de la loquacité du sacrificateur. Le fond néanmoins reste le même partout. Après avoir salué le fétiche au nom de ses administrés et en son propre nom, il le supplie de leur pardonner toutes les injures, tous les outrages, tous les manquements de respect volontaires ou involontaires, dont ils se sont rendus coupables vis à vis de lui durant tout le cours de l'année. L'appelant alors suivant l'arbre dans lequel il se trouve: «*Ma ziraba* (homme grand baobab), *ma djala ba* (homme grand caïlcédra)» etc. il lui annonce qu'il va sacrifier. En offrant le *dégé* et le *d'lo* il le supplie de les mettre à l'abri des méfaits des fils du fétiche *siri*, les *souba* [1], de les préserver des *souya maou* [2], des *gné-foula* [3], du *wokolo*, petit génie nain. Il demande ensuite de la force, de la santé pour tous, des enfants qui seront sains, forts, vigoureux, des femmes. «Préserve nous, ajoute-il en terminant, des méchants, des discordes, querelles et rixes, de la furie des femmes qui facilement tombent sous le pouvoir de «satan», des maladies; donne nous enfin la pluie, sans laquelle pas de moisson possible.» Il égorge alors la chèvre ou le mouton blanc, et pendant qu'il rougit de sang l'écorce de l'arbre sacré, il reprend ses supplications et ses demandes et il les redit une troisième fois, en offrant la noix de kola.

Aux sacrifices particuliers, il n'y a rien de changé à la formule. Si pourtant celui qui fait offrir le sacrifice, désire une grâce, une faveur spéciale, il en avertit le sacrificateur qui, séance tenante, présente sa requête.

---

[1] *Sou* nuit, *ba* grande, maîtres de la nuit qui se métamorphosent en hyènes, en chouettes, déterrent les cadavres et mangent de la chair humaine.

[2] *Souyaké* = rôder la nuit.

[3] Deux yeux, gens ayant double vue.

Quand un chef de famille ne peut assister au sacrifice, son remplaçant donne la raison de son absence. Deux témoins viennent alors attester que la raison donnée est la vraie et qu'il n'y a mauvais vouloir aucun de la part de l'absent.

Parfois, durant le sacrifice, une grande clameur s'élève, on dirait sous l'arbre fétiche des gens qui se battent, ou pour le moins se chicanent.

Il n'en est rien, c'est la foule qui crie vers le fétiche et intercède pour un malheureux dont le sacrifice n'a pas été agrée. Ceci se sait quand la poule ne tombe pas sur le dos, ou sur le flanc, les pattes en l'air. La noix de kola donne la réponse du génie de façon beaucoup plus sûre. Le sacrificateur la fend en deux, rejoint les deux parties entre le pouce et l'index, et après les avoir fait par deux fois toucher la terre en prononçant ces mots: «Dis-nous si tu agrées le sacrifice», il les jette au pied de l'arbre sacré. Si les deux morceaux retombent la pulpe en haut, plus de doute possible, le sacrifice est agréé et il recommence la même opération en disant: «Puisque tu agrées le sacrifice, dis-nous, si tu l'agrées de ma main.» Si l'un des morceaux retombe la pulpe en haut et l'autre sur sa pulpe, il y a du *dasiri* une réponse affirmative. Il mord la noix de kola, en coupe avec les dents le morceau qui contient le germe, et quand il l'a en un instant mâché, il en crache les débris sur l'écorce de l'arbre fétiche.

Cette opération, toute de hasard, est souvent longue, les morceaux de la noix de kola ne tombant pas toujours du premier coup dans la position voulue. Après trois insuccès, la foule ne se contient plus, et des gestes et de la voix, chacun intercède à sa façon pour le malheureux. Les cris ne cessent que lorsque la noix de kola donne la réponse, «j'accepte et ne suis plus courroucé!»

Société semi-occulte du *Koré* ou *Koté*.

Le Bambara est cultivateur avant tout et faire un champ revêt à ses yeux importance si grande, que cela seul pour lui mérite vraiment le nom de travailler. Celui qui ne manie pas la pioche, peut être un actif, un habile, il n'est pas un travailleur et on ne dira pas de lui: «*A bi ajaké* = il travaille.» Mais ce grain qu'au

temps de l'hivernage il confie à la terre, va-t-il germer, croître et grandir, arriver à terme? Pour peu qu'on connaisse le Bambara, on conçoit ses craintes et on les comprend, il est entouré d'une troupe d'esprits malfaisants, toujours prêts à fondre sur lui! Il lui faut donc des protecteurs, des aides, et au moment des semailles, il offre un peu à tout, même à la pluie. Le principal fétiche auquel il s'adresse, est le *koté* ou *koré,* qui gîte dans un arbre, au milieu d'un petit bois.

Pour assister aux sacrifices du *koté,* il faut se faire initier et connaître le mot de passe. Cette initiation qui peut se faire de jour, se fait le plus souvent, du moins au Bani, à la tombée de la nuit, au moment où notre soleil couchant prend sa teinte de sang. Les fils du génie se rendent au bois sacré en procession. Le *korétigi,* le prêtre, précédé des musiciens qui battent[1] les *denouba*[1] et les *kingé*[2], ouvre la marche avec les *kârâ ma* (homme du *kârâ*), dont l'un porte le *kârâ,* la planche ajourée, emblème du fétiche et tout à la fois l'autel sur lequel on sacrifie aux confrères défunts. Les *souroukou* (hyènes), qui ont la garde du bois sacré et durant les sacrifices éloignent les indiscrets, les non initiés, viennent les premiers avec leurs masques grossiers, roulant leurs grosses têtes de droite et de gauche en poussant d'affreux *hou hou.* Les *korodouga* (bouffons), qui râtissent les allées du bois sacré et tout à l'entour pour le mettre à l'abri des feux de brousse, courent de l'un à l'autre, et hurlent des obscénités. Ils secouent avec furie leurs calebasses à queue, ajourées, remplies de petites pierres, ils soufflent avec furie dans des mirlitons, faits de queues de courges. Le chef de cette bande est affublé d'un manteau en tige de roseau, il porte sur la tête un casque également en roseau, terminé par une pyramide de gros haricots rouges, dits *n'go blé,* agrémentée d'un plumet, et il tient dans ses mains l'emblème du groupe, une longue perche à laquelle sont suspendus des sachets crasseux, des tiges de sorgho de 10 à 20 centimètres, liées en paquets, des queues de courges, des

[1] Tambours longs de plus d'un mètre et spéciaux au *koré.*

[2] Sorte de triangle qui se suspend au pouce de la main gauche et sur lequel on frappe avec un anneau ou un ongle de fer passé au petit doigt.

crânes de rats, des becs de canards, d'éperviers, des griffes de panthères etc.

A part le long chapelet à fèves rouges, celui-ci de rigueur, plusieurs fois enroulé autour du cou, ou passé en bandoulière et se croisant et recroisant sur le dos, sur la poitrine, chaque *korodougo* a suivi dans sa toilette sa propre inspiration. Les chapeaux sont faits d'un bouquet de plumes, d'ailes de vautours, de canards et même d'oiseaux entiers, avec, autour, pour mieux l'orner, des fèves rouges, des crânes de rats, des becs d'oiseaux, des griffes, des osselets qui leur retombent sur le cou, sur les épaules et s'entrechoquent avec un bruit sinistre. A côté de gens en culottes bouffantes, ce sont des gens en guenilles ou des gens avec le pantalon collant, fait de 36 pièces ayant 36 couleurs, dont une jambe descend à la cheville alors que l'autre n'arrive même pas au genou. Les uns brandissent des sabres en bois, d'autres à cheval sur un bambou, sur un roseau, sur une tige de sorgho, se cabrent et ruent, pas un qui ne fasse le «clown».

Les *bisatjila* (flagellants) font siffler dans l'air les gaules flexibles qui vont bientôt voler sur leur dos en éclats, les *tu tougoula* (allumeurs de feu, incendiaires) semblent impatients de faire pleuvoir les étincelles sur leur échine nue. Les *djara* (lions) ou *sogo* (bêtes, animaux) avec des masques encore plus grands que celui des *souroukou* (hyènes) mugissent autour des *n'goni sama* [1], dits encore *wara* (fauves intrépides). Les *soula*, eux, courent d'un groupe à l'autre, se faufilent entre les jambes et ne tiennent pas en place; on les voit partout, tantôt debout, tantôt les mains sur le sol comme à quatre pattes, ou bien encore assis, brisant entre leurs mains des brindilles d'herbes, des morceaux de bois qu'ils lancent avec un petit cri strident, à la tête des confrères. Et les vieux qu'appesantissent les ans, qui ne sont plus d'âge pour tous ces déguisements, ferment la marche! Ils traînent ou portent les victimes destinées aux sacrifices.

Dans le bois, autour de l'arbre sacré, c'est un bruit assourdissant de tambours, de triangles, de mirlitons, de voix nombreuses.

[1] *N'goni* épines, *sama* tuer à soi.

qui hurlent toutes ensemble sans jamais s'accorder. Sur un signe du chef le porte-*kârâ* va se placer devant l'arbre fétiche et tout se calme et tout s'apaise. Les jeunes gens qui depuis sept ans attendent pour s'initier, s'avancent en ligne, tombent à genoux devant le fétiche et son emblème, puis se prosternent le front dans la poussière et conservent cette position tant que dure l'hymne sacrée. «*Djanté koré déou djanté* (*djanté* enfants du *koré djanté*), *djanté ma* (homme du *djanté*)», disent-il en se relevant, et chacun danse la danse du groupe auquel il appartient. Ces danses sont indécentes et toujours s'achèvent par un geste obscène.

Les fils aînés appartiennent au groupe de leurs pères; quant aux autres, ils jettent leur dévolu sur le groupe qui leur plait davantage, et les voilà désormais *korédé* (fils du *koré*), et dans toute la province de Ségou, partout où s'offrira un sacrifice au fétiche, ils pourront sans crainte aucune pénétrer dans le bois sacré et participer aux mystères, ils ont le mot d'ordre et sauront répondre aux interrogations des *souroukou* (groupe de la hyène): «*djanté ma* homme du djanté».

Après l'initiation, le *koretigi* (prêtre du *koré*) procède aux sacrifices. Tout se passe comme au *dasiri;* après les libations de farines *(dégé)* et de bière *(d'lo)* on rougit de sang le tronc de l'arbre sacré, et c'est tout à l'entour des touffes de poils et de plumes que des débris de noix de kola mâchées collent sur l'écorce. On rougit encore de sang un masque de hyène dit *koré koungolo* (tête du *koré*), puis le *kârâ,* emblème du génie servant d'autel pour les adeptes défunts. Une partie des viandes est emportée au village, et le reste, grillé sur place, se mange sans condiment aucun.

Dans ces sacrifices on demande au *koré* et à ceux qui forment sa cour, de veiller sur la moisson, pour qu'elle soit abondante, de veiller sur les troupeaux, pour qu'ils prospèrent, d'avoir toute sa vie à boire et à manger tout son soûl, d'avoir une verte vieillesse etc, et on demande tout cela pour ce seul et unique but «afin de pouvoir jouir de la femme et de s'adonner aux plaisirs charnels».

Après le repas la foule se livre à la danse, et c'est jusqu'au matin un vacarme sans nom et des hurlements sans fin. Au petit jour, ils viennent sur la place publique, et tant que dure la bière

(d'lo), l'orchestre fait rage en face des buveurs accroupis autour des calebasses pleines, et les femmes assises sur des nattes ou des tabourets minuscules, les unes sur les autres, entassées, frappent des mains et répondent aux obscénités des *korodouga* par d'autres obscénités.

La danse des groupes, à laquelle tous les confrères prennent part, et les jeunes et les vieux, consiste en contorsions plus ou moins burlesques, qu'ils accomplissent en tournant en cercle, les uns à la suite des autres. Les vieux se fatiguent vite, et vite leurs gosiers se dessèchent, ils ne tardent pas à s'asseoir et à s'enivrer pour être agréables au *kore* . . . et la jeunesse alors s'en donne à cœur joie.

Deux ou trois *tatougouta*, une torche enflammée en chaque main, ouvrent la danse. Ils se roussissent le dos, la poitrine et les aisselles, et font pleuvoir sur leurs têtes, sur leurs torses nus des myriades d'étincelles qui fument et grésillent sur leurs peaux, avant de s'éteindre. Les *korodouga*, armés d'une branche feuillue, chassent les étincelles. Ils sont avant tout à leurs chants orduriers, ils songent à leurs calebasses ajourées qu'ils secouent avec rage, et plus d'un danseur se sent rôtir . . . Et quand les torches touchent à leur fin, ils s'accroupissent devant le grand tambour, secouent une dernière fois la poignée de paille enflammée qui leur reste, et c'est un geste obscène qui provoque ici et là un rire étouffé, un *hou hou* des *sourouhou*, un mugissement des *djara*, un ricanement des *soula*, et à l'entour des calebasses des cris d'encouragements: «*O do* c'est cela!»

Pendant qu'autour des cercles de buveurs les *djara* ou *sogo* aux masques géants mugissent, les *ng'oni sama* ou *sora* se déchirent la poitrine et le dessous des aisselles avec un balai d'épines, et les *soula*, grimaçant et pleurant, jettent le désarroi dans le groupe des femmes, mettent en fuite les enfants. Quant aux *bisatjila*, ils tournent comme des lions en cage, poussant des cris de fauves, et cherchent à s'exciter. Soudain, comme pris de rage, ils brandissent leurs gaules longues et flexibles. Elles tournoient un instant au dessus des têtes, elles sifflent dans l'air et claquent sur les chairs. Ils frappent ferme, chaque coup laisse sa marque, son sillon, et

souvent le sang coule. Sous le coup de la douleur, ils blêmissent et tremblent de tous leurs membres; malgré tout ils frappent et frappent, il faut que l'instrument du supplice s'use, s'effiloche, vole en éclats. A chaque coup de verge la troupe des *korodouga* se précipite sur le patient, le frotte et le masse, et les *souroukou* s'oublient dans l'indécence en face du grand tambour.

Indépendamment du sacrifice septennal, des sacrifices annuels sont offerts au *koré*, aux mânes de ses prêtres, les *korétigi*, et aux mânes des adeptes enfin, les *korédé*. A la mort d'un adepte, il y a toujours sacrifice; les groupes dansent la danse sacrée, et durant trois nuits, c'est dans le *koré tou* (bois du *koré*) ces hurlements, ce vacarme sans nom dont je viens de parler.

Si l'adepte défunt est un ancien, une barbe blanche, il a accompli toute sa carrière, et les confrères accourent nombreux lui rendre leurs hommages. Devant le cadavre, exposé sous les arbres qui ombragent l'entrée du village, ils accomplissent leurs indécences, ils hurlent leurs obscénités, ils boivent et se soûlent. Et après l'enterrement, trois nuits de suite, ces mêmes scènes se reproduisent devant l'arbre fétiche.

L'anniversaire de la mort d'un *korédé* (fils du *koré*) devenu *korétigi* (prêtre du *koré*), *gnéna-n-sonnaba* (prêtre du *dasiri*), *gouatigi* (chef de groupe, chef de famille), se célèbre avec pompe; la famille toujours se fait un point d'honneur de cuire le *d'lo* (bière), et de tous côtés on vient prendre part à l'orgie.

Chap. VII.

Le Culte à Satan ou culte des *Gnâ* ou *Boli*.

§ 1. Ce qu'on entend par *Gnâ* ou *Boli*. § 2. Legende de *Gnâ* ou *Boli*; ce sont de démons. § 3. Classification des *Boli*, des *Boli* de petite envergure. § 4. *Boli* de grosse envergure. § 5. Différence parmi les *Boli* de grosse envergure. Le *Sinnakoun*. § 6. *Boli* parleurs et *Strikoun*.

§ 1. Ce qu'on entend par *Gnâ* ou *Boli*.

Depuis que Dieu a créé sa race et l'a mise au monde, le Bambara respecte, vénère et sacrifie aux *gnéna* ou *djiné*, ces êtres intermédiaires entre l'ange et l'homme. Lorsqu'il s'oublie sous l'émotion d'une cruche de bière à vous ouvrir, oh! bien faiblement, un recoin de son âme, il se complaît à vous le dire, ce qu'il se garde de faire lorsqu'il vous parle des *gnâ* ou *boli*. C'est que le culte des *boli*, tout en se perdant dans la nuit des temps, ne laisse pas d'avoir son histoire; on connaît l'origine d'un chacun, et un initié, tant soit peu instruit dans ses rites, vous saura dire s'il vient du Nord ou du Sud, de l'Est ou de l'Ouest, s'il est mâle ou femelle, et toute barbe blanche peut vous en dresser l'arbre généalogique.

Entre le *gnéna* et le *gnâ*, la différence est grande; ils diffèrent du tout au tout, et nous sommes ici en présence de deux cultes parallèles et absolument distincts. Tout objet, quelqu'il soit, peut devenir la résidence d'un *gnéna*; mais il préfère un être animé, une plante, un arbre, un animal par exemple, et las de son gîte, il se transporte ailleurs. Le *gnâ* habite toujours un objet inanimé, et qu'il prenne une forme humaine ou animale, qu'il rappelle une aubergine, une patate ou un rouleau de serviette, il reste *boli* tant

[p. 127]

4:Henry FA8 Bambara

qu'il en subsiste une partie visible à l'œil nu, et ne le quitte jamais. Dans le *boli*, il y a union si intime entre l'objet et l'esprit, que ce composé devient un seul et même individu; c'est l'union de l'âme et du corps pour constituer une personne, un individu.

Dans les sacrifices aux *gnéna*, l'hommage du noir ne s'adresse pas à la source, à l'arbre, à la plante etc., il s'adresse au génie qui l'habite et exclusivement à lui, alors que dans les sacrifices aux *gnâ*, l'hommage s'adresse tout à la fois à l'esprit et à son objet, l'un n'allant pas sans l'autre, l'un ne se concevant pas sans l'autre. Les noirs me l'ont donné souvent à entendre, et un vieux de mes amis, pour m'expliquer son culte, s'exprimait en ces termes: «Lorsque tu honores ton ami, est-ce son corps ou son âme que tu honores? Ce n'est ni son corps ni son âme, tu honores les deux à la fois, la personne elle-même toute entière, ton ami; ainsi en est-il des *boli*!» [1]

[1] *En Bambara:*

«Ne ko ko, n'i bé i terké bôgna, i bé a fari bôgna wa ouala a dôussou bôgna. I té i terké bôgna wa? A bé té bolôw fé koï. An bi Sétané bôgna wa ouala a fen yéré bôgna, hôca, anou dé ki boli bôgna.

Faran fasili do bé dasiri, djiri un'a djiné tjé. N'i b'a djiri son, i dé bé dasiri son, nka, i bé dasiri bôgna doron? Djiri te fen gonansan yé? a ti fouï gnâ.

Taï, o d...

O fara n fasili-in te boli dé ni sétané tjé wa? Nibé boli dé son, i bé Sétané son tigné, nka i bé sétané bôgna doron, boli dé, hôca fen min yéra o dé te fouï gnâ.

O té, djiné ni boli ma-n-kan, boli dé kan, on bé fen min yé, a bé fen gnâ dérén. Sétané an'o fen olon foula té ké boli yé wa?»

Traduction:

«Moi, je dis que, si tu honores ton ami, honores-tu son corps ou honores-tu son âme? Tu honores ton ami, n'est-ce pas? Il en est de même des boli. Honorons-nous satan ou honorons-nous son objet? Eh bien, nous honorons assurément le boli.

Une différence existe entre l'arbre dasiri et son génie. Si tu sacrifies à l'arbre, tu sacrifies au dasiri, mais n'honores-tu pas le dasiri seulement? L'arbre n'est-il pas chose vaine? Il ne nous donne rien, lui.

Parfait, c'est cela.

Cette différence n'existe-t-elle pas entre le boli et satan? Si tu sacrifies au boli, tu sacrifies à satan, c'est certain; mais tu honores le démon seul, son objet ne t'est d'aucun secours.

Tu n'y es pas. Un génie et un boli ne sont pas pareils. Le boli lie ce que nous voyons, il nous est utile. Satan et son objet, ces deux ensemble, ne font-ils pas le boli?»

Boli dé: Objet dans lequel se trouve l'esprit appelé par les noirs *Sétané* Satan.

Le *gnéna* moitié homme, moitié ange, un *djiné*, peut encore, tout méchant qu'il soit, faire le bien et octroyer un bienfait directement en posant un acte bon. Mais le *gnâ* lui, le *boli*, ange échu (*mélèkè sifa do do*, c'est une espèce d'ange), en révolte contre Dieu et condamné, comme je le dis dans mon chapitre sur Dieu, aux peines du feu, est exclusivement mauvais, il ne peut poser directement un acte bon [1]. Il peut toutefois s'abstenir de poser un acte mauvais et indirectement il octroie ainsi aux humains un bienfait. Les paroles de la formule dans les sacrifices des *gnéna* et des *gnâ* semblent identiques et pourtant, quand on a saisi le sentiment intime de l'âme Bambara, on en voit toute la différence. «*Ka dji d'amma* (donnez-nous de l'eau), *ka mousoou d'amma* (donnez-nous des femmes), *ka nafolo d'amma* (donnez-nous les richesses) etc.», dit le noir aux uns et aux autres; mais pendant qu'aux premiers, il demande vraiment de l'eau, des femmes etc., ils fait aux seconds une demande indirecte, donnant ce sens à ses paroles: «Ne faites rien, pour nous empêcher d'avoir des femmes», «ne faites rien, pour nous empêcher d'avoir de l'eau etc.» Dans cette façon de s'exprimer, il met toute sa roublardise, et il se peint sur le vif et dévoile toute sa fourberie. Oui, il mérite vraiment l'épithète que lui accordent les tribus voisines et dont il s'en orgueillit, *misi bo* bouse de vache, à l'extérieur desséchée et à l'intérieur flasque et molle, si bien qu'elle s'écrase lorsqu'on y met le pied. Son sentiment intime lorsqu'il s'adresse aux *boli* est celui-ci: «O Esprits, génies malfaisants, vous ne pouvez que le mal, que votre haine ne s'attaque pas à moi et à ceux qui me sont chers, qu'elle soit toute pour mes ennemis et ceux qui me peuvent nuire!»

[1] J'engage les «Bambarisants» européens de Ségou à écouter les deux *djéli* (griots) de Goin, petit village peu distant de ce centre. Ils ont comme spécialité les danses et chants sacrés des *boli* et parcourent tout le cercle à la saison sèche. Un chef de *Nama* p. ex. fait le récit, et le griot prend au refrain lequel toujours se termine: «Je vous l'ai bien dit, le *Nama* peut s'abstenir d'un mal, mais il ne peut que le mal *(a ka fari, a ka djongou ko djongou)*. Il est méchant, mais méchant!»

4:Henry FA8 Bambara

§ 2. Légende des *Boli*.

Cette légende est des plus curieuses, car elle nous fait venir les *boli* de la Mecque, la ville sainte! Pour la mieux faire comprendre, rappelons en passant que l'Islam n'a fait qu'attacher le Bambara à ses idoles. Pour les garder il a su mourir; au «crois ou meurs» des musulmans, il a répondu en prenant la lance, et vaincu, réduit en servitude, dans l'impossibilité de continuer son culte d'une façon extérieure, il est resté fidèle à la foi reçue des ancêtres. Les têtes tranchées et devenant la proie des vautours, le sang versé à flots, a endurci encore ceux qui restaient, et le vainqueur, le musulman, las de frapper, ayant besoin d'esclaves et de bras, a dû avouer sa défaite sur le terrain religieux.

Certains apostasièrent aux idoles (les esclaves et certains riches pour sauvegarder leurs vies et leurs biens), mais cette apostasie fut purement extérieure, fut un mensonge, ils hurlaient la formule, et en secret, ils s'adonnaient à leurs rites sanglants, inculquant à leurs enfants leur foi à eux et non celle du maître. Le mensonge n'a jamais coûté au Bambara; savoir mentir est pour lui plus qu'une demi-vertu, et quand, en 1907, le droit à liberté a été publié, je n'ai nullement été surpris de voir (sur près de 5000 esclaves se libérant spontanement) la majeure partie retourner chez eux ou au pays de leurs pères, oublier la formule et se déclarer fétichistes sans se faire initier, ils l'étaient déjà [1].

Tous nos Bambara ne pouvant subir une honteuse servitude, le musulman se contenta de prescrire l'impôt, de défendre le culte public des idoles, et, l'épée mise au fourreau, il chercha par la persuasion à se faire des adeptes. Ses caravanes ne tardèrent pas à sillonner le pays, prêchant l'Islam en tous lieux *opportune et importune*, mais la masse ne se laissa pas entamer, et pour donner

[1] Ceux qui en 1907 ont repris d'eux-mêmes la liberté, étaient tous des esclaves de musulmans. Les «Peuls», race de pasteurs, ont vu fuir presque tous leurs esclaves. — Les Bambara dans l'esclavage conservent les traditions le plus qu'ils peuvent, j'ai trouvé au village nègre de Biskra des fils de Bambara ignorant leur langue; musulmans fanatiques, et ils conservent leurs tatouages, sacrifiant à des *boli* familiaux, légués par leurs pères, dansant la danse des *korodougu* et employant les formules et les chants Bambara qu'ils ne comprennent plus.

4: Henry FA8 Bambara

à ses croyances un fondement rationel, elle dit à son vainqueur, faisant toujours tout au nom d'«Alla» du «Stamboul» (sultan de Constantinople) et de la «Makka» (la Mecque): «Toute croyance vraie vient de la Mecque (Makka), elle est le centre de toute vie religieuse. pourquoi donc vous acharner si vivement contre nos *boli?* ils viennent tous de la Mecque. Dieu vous a donné la formule: il n'y a pas de Divinité autre que Dieu et Mahomet est son prophète, il vous prescrit les ablutions, le repos du vendredi etc.: gardez votre formule et hurlez-la! A nous Bambara, ils a donné les *boli* et les sacrifices sanglants, pourquoi vouloir nous arracher nos trésors avides de sang?» Aux discussions qui surgirent entre le *m'rabet* (marabout, prêtre musulman) et le *gnâtigi* ou *bolitigi* nous devons, je n'en doute pas, notre «légende», et la voici, telle que je l'ai ouïe si souvent narrer, par nos vieux à têtes chenues.

Un groupe de jeunes gens se livrant au commerce et courant après dame fortune (*ou toumbe kolo*[1] *gnini*, ils cherchaient des cauris), prit un jour la route de l'Est. Par monts et par vaux, la petite troupe marcha et longtemps marcha, puis atteignit enfin la grande eau bleue et salée, la mer, sur les bords de laquelle se dresse la ville sainte, la Mecque *(Makka)*[2].

Leur séjour là-bas fut de plusieurs années, on ne pensait guère les revoir. Des brigands, se disait-on, ont dû fondre sur eux, les massacrer ou les réduire en esclavage; que les honneurs funèbres leur soient rendus. Les *sanga fo*[3] commencèrent en leur honneur, les femmes pleurèrent emplissant les airs de leurs cris, et après quelques jours de danses, chacun se remit à la joie et au travail.

Nos jeunes Bambara n'étaient pas morts, ils revinrent et qui mieux est, nullement entachés d'Islamisme. Au sein même de la Mecque ils rencontrèrent une tribu Bambara, des frères foncièrement fétichistes, et leurs rites secrets, leurs danses sacrées et leurs sacrifices firent plus d'impression sur leurs cœurs et leurs imaginations que la fade et froide formule, les stupides prosternations et les gênantes

[1] *Kolo* cauris (au sing: *kolo*) petit coquillage servant de monnaie.

[2] Le musulman donnant la Mecque comme située sur le bord de la mer, et le Bambara ignorant l'Arabie, il la croit de ce côté-ci. Dans sa pensée il n'y a pas la mer à traverser. Au fond c'est le cadet de ses soucis.

[3] Condoléances faites par les connaissances à la famille d'un défunt.

4: Henry FA8 Bambara

ablutions des fils de l'Islam. Ils s'initient aux rites des *gnd* ou *boli*, ils en achètent, et un beau jour, riches d'or et d'argent, de troupeaux de chèvres et de moutons, de femmes et d'esclaves, ils reprennent la route du Niger. La caravane était nombreuse, les charges pesantes, la route se parcourait avec peine, et le découragement, plus d'une fois, frôla le cœur des plus vaillants. Enfin, le grand fleuve fut atteint et des barques par centaines reçurent les charges et les *boli*.

Les débuts du voyage sont heureux; à peine si quelques charges au passage des rapides tombent à l'eau et se perdent. Un jour vint où tout changea; le vent se met à souffler avec violence, les eaux bouillonnent, blanchissent et s'enflent, et les barques, deux troncs d'arbres creusés, mis bout à bout et liés ensemble par de méchantes cordes, viennent l'une contre l'autre se heurter et se disloquer. Qui pourra jamais dire le nombre de celles qui disparurent en ce jour dans les flots, avec toute la cargaison! Le désastre fut grand, en *boli* surtout, mais ceux-ci ont la puissance de dieux et pour ne pas se noyer, ils eurent vite fait de se changer en poissons. De ce jour, si l'on en croit la légende, le fleuve compte en son sein le poisson torpille, le lamentin etc.

Tout pourtant ne fut pas perdu. En arrivant dans le Bélédougou et le Ben-dougou [1], nos voyageurs possédaient encore un fort stock de *boli*. De toutes parts, on accourut! Evidemment ce furent des fêtes et des divertissements, tout le monde voulait des nouvelles et désirait s'instruire qu'était-ce que cette Mecque tant vantée des musulmans. «Une grande ville, assurément, disaient-ils, mais ne croyez pourtant point qu'on ne connaisse là-bas que la fade formule *la ilah ill l'allah*, hurlée par les fils du prophète à longueur de journées. A la Mecque se trouvent des Bambara [2] qui comme nous sacrifient aux génies. Ils ont encore des rites que vous ignorez,

[1] *Bélédougou* — *bélé* roche ferrugineuse, *dougou* village, pays — province derrière Bamako kati. *Ben-dougou.* — *ben* rencontre, *dougou* pays — fin du pays Bambara, partie à l'Est, sur le Bani.

[2] Ce mot *Bambara* (*Bamanu* . . .) de la légende désigne moins la race que le culte et me semble devoir être pris dans le sens de *kafri* comme je l'ai déjà indiqué en parlant de l'origine du mot *Bambara*, «révolté» et non «fils du caïman» ou de ce poisson *ban ma*, sorte de tanche.

4: Henry FA8 Bambara

ils savent se mettre à l'abri des génies mauvais, des démons, ils sacrifient aux *boli*. Ceux-ci sont terribles, ils tuent quiconque les méprise et quiconque leur déplaît, ils n'ont vraiment d'égards que pour ceux qui se donnent à eux et deviennent leurs enfants. Nos frères de la Mecque sont, grâce à eux, riches et puissants, ils vivent vieux, et le vol, le mensonge et l'adultère sont par eux vite découverts. Ils rendent de fait la justice et quiconque en appelle à eux ne saurait mentir impunément. La plus grave injure qu'on leur puisse causer est de les prendre à témoin d'un mensonge; ils s'en vengent toujours, gratifiant son auteur de maux sans fin, allant même jusqu'à le faire mourir.» Ces tirades piquèrent la curiosité de nos noirs, ils voulurent voir les *boli*, ils désirèrent leur sacrifier, ils se donnèrent à eux, se faisant leurs enfants.

Une fois initiés, nos voyageurs leur dévoilent leurs mystères, ils leur imposent la loi du secret avec l'impossibilité d'admettre dans leurs rangs les non initiés, les femmes et les enfants, et les sectes se créent. Elles n'ont fait que se multiplier, chaque *boli* a la sienne, et comme ils sont mâles et femelles procréant des enfants ils sont devenus légions et chaque village compte ses sectes et ses *boli*. Ce dernier culte — sans effacer celui des *gnéna* ou *djiné* — l'a depuis longtemps surpassé; leurs sacrifices et leurs beuveries sont accompagnés d'une pompe extérieure bien autrement grande, aucun acte sérieux ne se fait sans leur concours! On peut, sans craindre de se tromper, assurer que le culte des *gnâ* ou *boli* est le culte principal, à l'heure actuelle, du Bambara. Il est la base de l'union dans les familles, le fondement du *sina-n-koun* ou amitié jurée; par eux les gens d'un même village sont étroitement unis, et cette union s'étend d'un village à l'autre, d'une province à l'autre, tous les membres de la secte d'un *boli* étant frères et se devant de mutuels services, en certaines circonstances déterminées.

Dans son concept (et j'en ai longuement parlé dans mon chap.: «Les Concepts du Bambara ne sont pas d'origine islamique), les *boli* ne sont rien moins que des êtres intrinsèquement mauvais, en révolte contre l'Etre Suprême, le Dieu Créateur et Maître de toute chose. Comme l'insinue la formule du sacrifice au *Touafé Bla*, le lieu où ils résident est le feu, l'enfer, et pas un noir qui ne vous

4:Henry FA8 Bambara

dise que le *boli* ne soit un démon *(sétané)*. Ne peut-on pas dire que sa religion est un culte rendu à «Satan lui-même»? Ce culte, il le lui rend en pleine connaissance de cause. N'ai-je pas ouï dans un sacrifice au *boli Nama* [1], le sacrificateur s'écrier, avant de trancher le cou à la victime du sacrifice général: «*Alla djampa ba, i k'an bla, i ka bo an koun na.* Dieu, grand traitre, laisse-nous, éloigne-toi de nous!» — et la foule après lui répétait le blasphème: «*Alla djampa ba, i k'an bla, i ka bo an koun na!*»

§ 3. *Boli* de «petite envergure».

Les *boli* n'ayant pas tous une même force, une même puissance, et la crainte étant la base et le fondement du culte Bambara, un même et égal honneur ne leur est pas rendu. Nous les diviserons en deux groupes principaux, ceux de «petite envergure» et ceux de «grosse envergure», et nous terminerons ce chapitre par un mot sur les *boli* parleurs, apanages de certains sorciers, et sur les *sirikoun*, autres *boli* d'un genre tout spécial.

J'entends par *boli* de petite envergure, tous ces fétiches mauvais n'ayant au fond rien de bien terrifiant, en ce sens qu'on les regarde comme causant bien rarement la mort d'un individu. Un grand nombre d'entre eux sont surtout médicines, et un peu tout le monde les possède. Ce sont de queues de vaches, de boucs, de chiens, de fauves sans nom bien déterminé et appelés de façon générale *foura* [2] (remède). A ceux-ci peuvent se joindre encore les *kana*, cornes et ongles de taureaux, emplis d'un onguent dont il est bien difficile de donner la composition, le sang, la graisse et les lampyres séchés puis pilés, s'alliant ici avec la poudre de fer, de charbon et autres

[1] Une note du R. P. Coffe des P. Blancs (manuscrite et non publiée) et que j'ai sous les yeux rapporte le même fait au sujet du *boli Komo*. Or ce Père est un Bambarisant — *Bamana-n-do*, disent de lui les noirs de Ségou lorsqu'ils en parlent, ce qui revient à dire que ce Père parlait et comprenait bien leur langue.

[2] Ce nom *foura* est donné de façon générale à tous les *boli*; je ferai donc remarquer que le mot «remède» dans le sens où nous l'entendons, n'est pas la traduction exacte du mot *foura*. Ce mot en soi est intraduisible en notre langue, il veut dire une force et une force consciente qui s'oppose à une autre force consciente cherchant à nous nuir et qu'elle annihile.

ingrédients. Ils valent à leurs yeux les pilules «Pink» guérissant tous les maux, y compris le pelade et les ongles incarnés — et c'est tout dire. Ces *kana* dont je parle, sont des *boli* et diffèrent du *kana* que possède chaque *boli* de grosse envergure et ne sont plus *boli*, mais une partie du *boli*. Ce mot *kana*, avouons-le bien vite, reste aussi vague que le mot *foura;* il signifie avant tout «ce qui protège, conserve, nous évite des maux».

Ces petits fétiches ne sont point fêtés, leurs possesseurs seuls les arrosent de sang et leur sacrifient. Ils coûtent peu chers, et un sorcier ou le possesseur d'un *foura* et *kana* père, vous en fabrique pour une modeste somme variant entre 5 *kémés* et *ba fla* (5 *kémés* = 200 cauris, *ba fla* = 1600 cauris) = de 5 sous à 2 frcs.

Sans parler des sorciers, dont on ne compte pas les *boli*, il se trouve toute une catégorie de gens, des *noumons* (forgerons), des *koulés* (qui creusent les pirogues et raccommodent les calebasses fêlées), des *donzo* (chasseurs) etc., qui ont une confiance si grande en toutes ces horreurs qu'ils préféreraient périr de faim que d'en être privés. Les chasseurs en ont tous pour se donner et bon œil et bon pied; avant toute chasse un peu sérieuse chacun y va d'une poulette noire, et au retour on sacrifie encore pour peu que la chasse ait été heureuse. Le détenteur de ces fétiches est d'ordinaire le seul à lui présenter ses hommages. Il arrive pourtant que les confrères chasseurs leur viennent donner un léger tribut, et ceci se conçoit, chaque fétiche ayant sa spécialité! L'un est pour la biche et l'autre pour la pintade, un troisième pour la grande antilope (*dadjé* en Bambara et surtout connu par les Européens sous le nom de *koba*, mot de langue Peull) ou pour le facochère, pour la panthère ou pour le lion, pour la hyène ou pour le fourmilier etc., et comme tous et chacun ne les peuvent posséder on s'adresse à l'un ou à l'autre, selon les besoins du moment.

Les plus intéressants sont le *togo fen foula*, qui de façon toute spéciale veille sur le fusil et les armes du chasseur, les mettant à l'abri d'une main rapace et peu délicate, le *ko négé ba*, qui prive de ses règles toute femme qui touche aux viandes à lui offertes en sacrifice ou le gibier tué sous ses auspices, le *tougourouna*, qui n'a d'égards que pour ceux qui le possèdent, il rend tous les autres im-

4: Henry FA8 Bambara

puissants s'ils touchent aux viandes de ses sacrifices, ou du gibier tué sous ses auspices [1].

Avec le fétiche, certains chasseurs possèdent encore le *gnâma daha* [2], soit un *conari* dans lequel on mijote et trempe des racines et des feuilles, cueillies la nuit au clair de la lune, un peu partout et au petit hasard. Lorsque l'on a tué certain gibier, un fourmilier par exemple, on lave la bête avec ces racines et ce jus de couleur douteuse. Ce jus du *gnâma daha* provoque, m'a-t-on dit, l'écoulement des urines, le *gnâma* [3] de la bête s'en va, son odeur de fauve disparaît et la viande dès lors se peut manger [4].

Tenue du chasseur Bambara.

[1] Le gibier tué sous les auspices d'un *boli* lui appartient tout comme les victimes du sacrifice, celles-ci étant «tabou» pour une catégorie de gens, le gibier devient lui aussi tabou au même titre.

[2] *Gnâma* force, puissance, fluide malfaisant, *daha* récipient en terre dit conari.

[3] Voir ce que je dis du *gnâma* au chap. premier p. 26 suiv.

[4] Tous les noirs n'ont pas recours à ce *gnâma daha*. Il ne sont pas liés du reste à un moyen unique de se tirer d'affaire et ont plus d'une ficelle à

4: Henry FA8 Bambara

Ces petits fétiches des chasseurs restent sans fête et sans sacrifice solennel. Certains pourtant finissent par acquérir grand renom dans la phalange de nos «Nemrods», et ceux-ci venant nombreux avec les poulettes noires, le maître de l'idole choisit un jour pour une beuverie toute intime à laquelle n'assistent que les adeptes de la secte des chasseurs.

Les plus puissants de tous ces *boli* de petite envergure sont les *boli* de la case, de la famille, les *boli* familiaux auxquels sacrifient les chefs de famille ou *gouatigi*. Ceux-ci prennent un peu toutes les formes; ce sont des cornes, des boules vernissées de sang, rappelant un peu tous les tubercules de la création, toutes les espèces de tomates et d'aubergines, ce sont des coulants de serviettes etc., des horreurs pour tout dire, enfouies dans une peau de bouc toute sale, toute crasseuse. On les trouve suspendus dans les *b'lon* ou cases d'entrée avec les *ex-voto*, un paquet de crânes de chèvres, soigneusement vidés et dépouillés de leurs chairs. Les *boli* familiaux sont légion, impossible de les connaître tous. Les plus répandus et les mieux côtés sont le *ma bara*, le *sirini*, le *bala*, le *bara*, le *baga*[1], le *bama-n-djigi*.

Au sacrifice annuel, le *gouatigi* ou chef de famille, pour peu qu'il soit à l'aise et se respecte, offre une chèvre et au moins une poule et une noix de kola pour chaque enfant mâle. Il offre aussi le *d'lo* ou bière de mil, et toute la famille est en liesse. Certains font même les choses en grand; et si tout le village ne participe pas à la beuverie, tous les vieux sont invités et les intimes accourent de toutes parts et nombreux.

Les *boli* familiaux prennent en mains les intérêts du chef de famille, ils ont à charge d'éloigner les maladies et les revers de

---

leur arc. Au gibier à poil tout chasseur vide les urines par pression ou section, aussitôt après l'avoir tué.

[1] Un *boli* se compose toujours de plusieurs pièces ayant chacune un nom spécial. Toutes ces pièces se disent *boli dé*. Parmi les *boli dé* il en est un qui s'appelle *boli dén fa*. — Une pièce du *baga* est une sangle, formant ceinture, le sacrificateur se la met autour des reins toute ensanglantée et procède aux sacrifices particuliers. — Le *baga* protège contre les balles, les flèches et les lances. Certains *baga* ont du renom et les noirs vont trouver les maîtres de ces fétiches et reçoivent d'eux une petite ceinture *fac similé* du *baga*.

4: Henry FA8 Bambara

fortune. Par eux on acquiert une postérité nombreuse, la richesse, des femmes, une heureuse et verte vieillesse, de l'honneur, de la considération: aussi a-t-on recours à eux dans toutes les occasions un peu importantes de la vie. Avant d'entreprendre un long voyage, avant de se lancer dans une affaire commerciale, dès qu'un malheur menace ou qu'un bonheur inespéré est entrevu, une coulée de sang les rougit. On leur sacrifie encore au temps de la moisson (beaucoup même se désignent sous le nom générique de *gno foura* remède du mil), mais surtout aux circoncisions et excisions, aux fiançailles, aux mariages, aux funérailles. Le *tné* de ces fétiches, soit son «tabou» (v. ci-dessus p. 15 suiv), est tabou pour l'aîné de chaque femme et parfois toute la famille le fait sien.

§ 4. *Boli* de «grosse envergure».

Je donne ce nom aux *gnâ* de toute forme et de tout calibre dont le culte est secret et aux mystères desquels ne participent que ceux qui sont initiés aux rites, après avoir juré sur leur vie de ne les dévoiler jamais. A ceux-ci on offre les victimes sans compter, certains sont toujours tièdes, on ne s'arrête pas de les rougir de sang. Aux fêtes annuelles, ce n'est plus seulement une hécatombe de coqs et de poules, ce sont des chiens et des chèvres, à la douzaine, qui passent de vie à trépas, et j'ai vu, au Bani, jusqu'à 5 et 6 sacrificateurs, opérant à la fois. C'est ici le grand et vrai culte Bambara, donnant lieu à des orgies de quatre et huit jours, éclipsant le culte ancien, celui des *gnéna* ou *djiné*, et en face duquel, qu'on le veuille ou qu'on ne le veuille pas, le culte des morts est bien mesquin . . . une dévotionette, peut-on dire.

Ces *boli*-ci sont très craints, très redoutés. Ils rendent la justice et président à tous les différends, ils ont sur les humains droit de vie et de mort, c'est par leur entremise que le Bambara se venge et exerce sa vindicte contre un ennemi réel ou imaginaire.

Pour nos *boli* de grosse envergure, pas de victimes trop nobles; il fut un temps où on leur sacrifiait des hommes et pour moi pas de doute possible! Au temps du roi nègre *N'golo*, rapporte la légende, un homme de Faléma — petit village actuellement en ruines sur la route de Ségou à Kouttiala — se rendit près du roi avec son fétiche

Sa folo. Le roi se fit initier, désira le posséder, et sa première victime fut son possesseur lui-même, notre homme de Faléma. Que nos vieux vous parlent de la prise de Sikasso par les Français, tous vous diront qu'au matin de l'assaut des hommes furent sacrifiés aux *boli* principaux de la cité. En 1907, dans un temple non loin de Kouttiala, ne voyait-on pas suspendus aux murs, comme *ex-voto*, une rangée de crânes humains . . .? Peu avant la conquête, sous le règne des princes musulmans El-Hadj-Omar et Amadou, le maître du fétiche *Nama* de Misango fut prié de se rendre à Ségou avec son idole. Il déclara n'en pas posséder, mais une femme le trahit et une perquisition fut faite dans Misango et aux alentours. Averti à temps, notre homme change son *Nama* de cachette et la femme convaincue de mensonge lui est donnée comme esclave, à titre de compensation. Peu après, un sacrifice d'action de grâce est offert au fétiche et la femme traîtresse compte parmi les victimes. Elle était vieille, le dieu la juge trop coriace et ordonne de la vendre et d'acheter quelques enfants, les seules victimes dignes de lui. Ses ordres furent exécutés, «car, disent les griots qui chantent ses louanges, quand on sacrifie au *Nama*, il ne faut jamais oublier le *nzégéné dégé* [1], du miel, deux coqs rouges, deux noix de kola rouge, et un *dégenéni*, soit un enfant de 2 à 3 mois».

Depuis l'occupation française et la suppression de l'esclavage, il n'y a plus de sacrifices humains réguliers. Toutes les légendes donnent du reste à entendre qu'ils furent toujours rares et peu fréquents. Maintenant, qui pourra dire jamais ce qui s'est passé et ce qui se passe encore la nuit, de nos jours, dans ces bois sacrés où les initiés seuls peuvent pénétrer? On peut toujours penser qu'à défaut de sacrifices, les adeptes du *siri*, fétiche des *souba* ou *soubaga*, déterrent les cadavres pour avoir du sang humain à offrir à leur idole et de la chair humaine à déguster. C'est là une croyance unanime chez tous nos noirs: pas un sacrifice aux *gnéna*, aux *gnâ* et aux mânes des ancêtres où ces mots ne reviennent: «Mets-nous à l'abri des *souba*», ce qui revient à ceci: «Protège nous contre les adeptes du *siri*». Ces *souba*, j'en ai déjà parlé

[1] Farine de mil et de *nzégéné (Balanites aethiopica).*

dans mon chapitre sur la métamorphose (v. ci-dessus p. 38), semblent ne différer en rien des sectes religieuses occultes des Basêzi de l'Ouganda et des Baswêzi de l'Ouchirombo, les anthropophages de l'équateur.

Et de quoi sont faits tous ces *boli* ayant pour la plupart, leurs temples et leurs bois sacrés? Un peu tout, je crois, entre dans la composition de ces horreurs. Maintes fois il m'est arrivé de défaire ces dieux vernissés de sang, et je n'y ai trouvé qu'écorces d'arbres, racines, cornes de chèvres, de biches et de taureaux, ongles enfin d'un peu tous les quadrupèdes. Le *Komo* de Tigini, à 30 ou 35 kilomètres de Ségou, serait, dit-on, le corps d'un enfant. Il fut façonné, dit la légende, par le trisaïeul de celui qui le possède actuellement, un nommé *Kari*, et ce malheureux poussa la barbarie jusqu'à prendre son premier petit-fils, âgé de quelques mois et à l'écraser tout vivant, dans un mortier. Une légende presqu'identique roule sur le *Komo* de Kégné dans le Bani, actuellement aux mains d'un tout jeune homme nommé *Marka N'zan*. On assure même que le premier enfant du possesseur de ce dernier fétiche, appartient au *Komo*, s'il est garçon. Cet enfant est-il sacrifié ou se contente-t-on de l'empoisonner? Je n'ai rien de précis à cet égard.

Tout ceci sont des légendes évidemment, et je les donne comme telles, n'ayant pu m'assurer du fait *de visu;* j'avoue pourtant qu'elles peuvent être vraies. J'ai éventré non plus un *Komo* mais un *Kono*, lequel était un buste d'enfant de 3 à quatre ans.

Certains comme le *Tji wara* et le *Nama* sont de bois, d'autres comme le *Douga* sont un nombre plus ou moins considérable de cornes de taureaux. Ils prennent aussi un peu toutes les formes, et quand on ouvre ces outres crasseuses qui leur servent de tabernacles, on voit se jouant au milieu des cornes et des rouleaux de serviettes, des boules rappelant tous les fruits et tubercules de la création et dans ce pêle-mêle, il faut être plus qu'initié pour connaître la pièce principale. Quelques-uns aussi rappellent une poupée grossière avec deux cornes pour bras, d'autre un hippopotame, une vache, un éléphant, j'ai même vu un petit cheval dans le *Magna* de Zambala sur le Bani, dans le cercle de Sikasso.

Nos *boli* se composent toujours de plusieurs pièces dites *boli dé*, parmi lesquelles se trouvent le *boli dén fa*, un peu plus gros,

4: Henry FA8 Bambara

un peu plus rondelet parce qu'il reçoit la première coulée du sang et le crachat de la noix de kola mâchée. Les uns sont mâles, les autres femelles d'une façon exclusive, et d'autres, comme le *Nama* et le *Tji wara* par exemple, sont accouplés et gisent dans leurs temples avec la femelle. Celle-ci ressemble toujours à son mari; elle est moins forte, mais c'est tout. Ces fétiches, surtout s'ils ont du renom, s'ils sont craints et redoutés, restent souvent voilés, on ne leur ôte la chemisette qu'au moment du sacrifice.

Le culte de nos *boli* de grosse envergure est plus compliqué que celui des *gnéna* ou *djiné;* il faut pour les servir tout un état-major. Il y a d'abord le propriétaire du fétiche, le *gnâtigi* ou *bolitigi*, et le sacrificateur le *mouroukalatigi*. Ceux-ci sont aidés dans leurs fonctions par deux *wara da* (dit aussi *waraminadé*) qui sont les intermédiaires entre le fétiche et son possesseur [1]. C'est par eux que le génie fait connaître ses désirs et donne ses ordres, et son porte-parole est toujours saisi, dans ce cas, d'une crise d'épilepsie suivie de catalepsie. Quand il a parlé, on le retire de cet état en l'aspergeant avec une eau consacrée, et il reprend sa place, comme si rien d'anormal ne s'était passé. Il semble ne ressentir aucune fatigue, ses traits sont reposés, et pourtant il n'y a qu'un instant, son corps ruisselait de sueur, ses membres s'agitaient sous un tremblement nerveux, il avait les yeux hagards et sortant des orbites, une bave souvent sanguinolente lui coulait de la bouche, sa respiration était sifflante et saccadée.

Le *gnâ* possède aussi son bedeau, le *darotigi*, qui sonne le sacrifice et prévient ainsi les initiés de se hâter de venir, et les non initiés d'avoir à se tenir dans leurs cases. Comme en sonnant sa cloche, il chante encore les louanges du fétiche, on l'appelle

[1] Le *Kono* étant le plus en renom dans la province de Ségou, je donne ici l'état-major de ce fétiche. Les autres ont bien tout cela, mais les noms évidemment changent un peu. Dans le *Nama*, plus de *warada* ce sont les *djenfa tjé* et *djenfa mouso* qui parcourent le village pour l'exorciser, en tenant à la main le fétiche ou en le plaçant sur leurs figures. Ils sont précédés d'un porte-torche, qui d'ordinaire est le *darotigi* ou bedeau. Certains fétiches, le *Kono* par exemple, ont un individu chargé de façon spéciale de le porter au lieu du sacrifice. Il fait l'office de *darotigi;* bien souvent celui du *Kono* s'appelle *Kono yurugulba*.

4:Henry FA8 Bambara

aussi *gnâ djéli*, le griot du *gnâ*. A tous ceux-ci se joignent la troupe des adeptes et des initiés, dont la fonction consiste avant tout à fournir les viandes et la bière des orgies. Ce sont les *gnako dé-n-ou*, les enfants du *gnâ*.

On devient maître d'un *gnéna* ou *djiné*[1] par élection ou par héritage et rarement par achat. Les *gnâ* passent de père en fils par voie d'héritage. Par achat on peut toujours s'en procurer un, il suffit pour cela de trouver dans le village le nombre de gens voulus, pour composer l'état-major de l'idole et n'avoir pas contre soi le *veto* du sorcier.

Tout achat de *boli* puissant donne lieu à des réjouissances, à des fêtes et beuveries qui durent de trois à huit jours. Ces fêtes rappellent celles du mariage. Entouré de son état-major, le nouveau chef de fétiche passe la journée à offrir le *d'lo* ou bière de mil aux nombreux amis qui le viennent féliciter et lui remettre leurs cadeaux. Ce n'est que le soir qu'il quitte son *b'lon* ou case d'entrée, et suivi des adeptes qui portent l'idole, il se rend au bois sacré ou sous les arbres choisis pour être désormais le lieu de réunion, et la nuit se passe à danser et à hurler les hymnes.

Acheter un *gnâ* c'est aux yeux du noir s'unir à lui de façon ferme et indissoluble. C'est se marier avec lui, et pour rendre son idée, son concept de la chose, il n'a pas d'autre expression: «*A yé boli fourou* il s'est marié»; « *ayé boli fourou gosi* il a frappé, scellé son mariage avec le boli»[2]; «*né ka fourouboloma faro*[3] *flé*, voici mon cadeau de noces»; «*a ta boli konio kéra*, les noces de son *boli* ont eu lieu.»

La valeur d'un *gnâ*, et quiconque en possède peut désormais en fabriquer, varie entre 30 et 40 frcs. Si l'on compte les cadeaux donnés au fabricant et à son état-major, les chiens, les chèvres, les noix de kola offerts en sacrifice le jour de sa réception, la bière des noces enfin, son prix dépasse sans nul doute 100 frcs.

[1] *Le gnéna* des jumeaux, le *sinsin* fait exception, lui aussi s'achète.

[2] *Fourou gosi*. Quiconque se marie doit, pour pouvoir user du mariage d'une façon légitime, verser aux parents de la femme en présence du chef, une poignée de noix de kola — onze ordinairement, un de plus que les dix requis.

[3] *Fourouboloma faru*. Ainsi appele-t-on le petit cadeau en cauris fait par les amis aux mariés. Il varie de quarante cauris à 2 kémés soit 160 cauris.

4: Henry FA8 Bambara

§ 5. Différence parmi les *Boli* de grosse envergure.

Je ramène à trois groupes principaux tous nos *boli* de grosse envergure. Dans le premier je place ceux qui jadis étaient l'apanage exclusif des rois, des princes et des ministres, dans le second ceux qui n'ont ni temple ni bois sacré, et dans le troisième ceux qui possèdent un temple et un bois sacré ou tout au moins ou un temple ou un bois sacré.

Ceux du premier groupe ne sont guère nombreux; les plus en vogue sont le *Safolo*, le *Kongoba*, le *Nan-Woloko* et le *Kouantara*. On les trouve, le plus souvent, dans les villages qui jadis étaient chefs-lieux de cantons ou de provinces, ils sont aux mains de gens ayant compté dans leurs familles un *kafotigi* (chef de canton) ou un *fama* (roi, roitelet) ou chef de province, ministre du roi auquel on décernait le titre du souverain *(fama)*.

Tout me donne à penser qu'ils n'étaient dans le principe que des fétiches chargés de veiller sur le roi et les gens de son entourage, quelque chose d'analogue à ce que j'appellai plus haut *boli* familiaux. Actuellement ils sont devenus *boli* de sectes. Mais si tout circoncis peut entrer dans les rangs de ceux qui lui présentent leurs hommages, il n'y a que les hommes mariés à se faire initier, et les orgies en leur honneur sont des orgies intimes, dont les barbes blanches font tous les frais.

Au temps des rois Bambara on leur sacrifiait, assure la légende, des esclaves. On se contente désormais de leur offrir avec les noix de kola, de rigueur dans tout sacrifice, de la bière de mil, des poules et des chèvres. Le sacrifice annuel met tous les gens du village en liesse. Le fétiche est conduit en procession de la case aux chèvres, où se suspend la peau de bouc qui lui sert de tabernacle[1], au lieu du sacrifice, un gros arbre qui jette un peu d'ombre à l'intérieur du village. Durant la procession, les adeptes hurlent à plein gosier les hymnes sacrées, les tambours et xylophones battent et ronflent, et sur son passage, tous les circoncis s'arrêtent

[1] Les Bambara, dont les cases sont généralement très propres, remisent leurs dieux dans des coins obscurs et infects. Les temples sont petits, ont une porte si étroite qu'il faut bien souvent se mettre à plat ventre pour y pénétrer.

4:Henry FA8 Bambara

et pieusement se découvrent. Les femmes et les incirconcis s'agenouillent et baissent respectueusement la tête au passage de l'idole, que cache aux regards profanes une crasseuse chemisette.

Ceux du second groupe sont légion; il est bien difficile de les connaître tous. Les deux principaux sont le *Tji wara* et le *Douga*.

Le *Tji wara* témoigne rarement de sa puissance. S'il tue son possesseur et celui qui pendant la danse sacrée sépare en passant le mâle de la femelle, on entend peu souvent le noir lui attribuer la mort de l'un des siens. Ce fétiche se compose de deux bois fourchus, l'un mâle, l'autre femelle, sur lesquels on sacrifie et on le voit suspendu dans la case d'entrée de son maître, avec le manteau en écorce de caïlcédra et le masque qui servent à la danse sacrée.

Le masque du *Tji wara* est fait avec goût, c'est en fait de sculpture Bambara ce que j'ai vu de mieux. Il est taillé dans le bois du *dondol (Bombax Cornui)* et semble vouloir représenter un bouc ou une biche Le mâle a souvent les cornes recourbées et parfois mesure près d'un mètre de haut. La femelle est plus petite, ses cornes sont droites, des anneaux lui pendent au nez et aux oreilles et sans doute par ce qu'une déesse ne saurait-être stérile, elle porte sur le dos son petit. Durant la danse sacrée, les noirs affublés du masque et du manteau, sont courbés en deux et toujours en mouvement. De temps en temps ils beuglent dans une corne de taureau, et comme il ne peuvent se tenir droits sans manquer de respect à l'idole, ils s'allongent sur le sol ou s'accroupissent comme à quatre pattes lorsqu'ils sont las et fatigués.

A l'arrivée des *bani-n-kono* (cigognes), un peu avant la saison des pluies, un sacrifice de chiens, de chèvres et de poules est offert au *Tji wara*. Ce fétiche est surtout vénéré des jeunes gens qui lui demandent de la force, de la santé, de l'ardeur au travail. Aussi lorsque la jeunesse se réunit pour couper les arbustes et créer un champ nouveau en pleine brousse ou pour arracher les mauvaises herbes au temps de l'hivernage. une chèvre, est sacrifiée, et c'est au son du tambour, pendant que le *tji wara* beugle dans sa corne, que le travail s'accomplit. Au retour des champs, on offre de la bière de mil aux travailleurs, et sur la place publique commence la danse

sacrée, laquelle se continue fort avant dans la nuit, au grand contentement des femmes et des enfants.

Le *douga* est un nombre plus ou moins considérable de cornes de taureaux, enfermées dans une peau de bouc. On le suspend dans la case d'entrée où se dresse son autel, une colonne de terre carrée, accolée à l'un des angles de l'appartement. Cet autel mesure souvent un mètre de haut, l'arête en vue est ornée de cornes, et sur la plate-forme est fixé un conari ou récipient en terre cuite, pour recevoir le surplus du sang des victimes. Ce récipient est toujours entouré d'une petite haie faite de piquants de porc-épic, ce qui donne à tout l'ensemble un petit air coquet.

Plus terrible que le *tji wara,* il est en vogue près de certains et le noir a facilement recours à lui, lorsqu'il veut se venger d'un ennemi. Il n'est pas rare, non plus, d'entendre un Bambara lui attribuer la mort de l'un des siens, et comme dans toutes ces circonstances et occasions, on offre quelques victimes, il reçoit d'ici de là une bonne coulée de sang. Son grand sacrifice est annuel et on lui offre, en ce jour, des chiens, des chèvres et des poules [1]. A la suite du sacrifice, les adeptes se réunissent chez l'un ou l'autre des plus influents de la secte, et la journée se passe à vider des cruches de bière de mil et à s'enivrer.

La spécialité du *douga* est de mettre les gens à l'abri de la morsure des serpents. On lui sacrifie néanmoins un peu pour tout, à lui comme aux autres on demande la richesse, des femmes, de la pluie au temps de l'hivernage etc. etc. [2]

Il y en aurait bien d'autres à citer comme le *da,* par exemple, auquel on sacrifie pour avoir bonne récolte. Mais bien que terribles ce ne sont pas là encore les vrais *boli* craints et redoutés auxquels

[1] Il est facile de se procurer un masque du *tji wara.* Beaucoup de coloniaux en rapportent du Soudan, ils n'ont qu'un tort d'appeler cela «un fétiche soudanais». Ce masque et tous les autres masques — y compris la poupée des jumeaux — ne sont pas du tout des «fétiches»; ils servent au noir à extérioriser l'idée qu'il se fait du génie — *sétané* — qui anime l'objet auquel il sacrifie.

[2] Dans tout sacrifice il y a manducation d'une partie des viandes et choses offertes à l'idole. Cette communion se fait au lieu même du sacrifice, sans assaisonnement aucun.

4:Henry FA8 Bambara

le Bambara passe sa vie à sacrifier! Ceux-ci forment un groupe à part, ils ont des temples et des bois sacrés, rien ne se fait sans eux et nous les verrons sortir à tout instant de leurs antres infects et de leurs temples sordides. Hommes et femmes, tout le monde les adore et va les consulter, ils ont une puissance sans limites. Ils rendent la justice et sur eux on prête serment, ils conjurent un peu tous les maux, ils donnent aux stériles la fécondité, ils ont sur les humains droit de vie et de mort, c'est à eux que l'on s'adresse pour se venger d'un ennemi.

Nia ngoni. **Harpe du fétiche *Nia*.**

Tous ces fétiches dont les principaux sont le *Komo*, le *Nama*, le *Kono*, le *Nia*, le *Wara* ou *Djara*, le *Djo*, le *Mogna* dit encore *Tjaro fign*, ont leurs tambours et leurs instruments de musique spéciaux, certains même comme le *Nia* et le *Mogna* ont toute une fanfare. La fanfare du *Nia* se compose surtout de guitare, de sachets en peaux et de petits paniers en forme de sabliers emplis de pierres ou de bouts de ferrailles. Celle du *Mogna* se compose d'un ou

4:Henry FA8 Bambara

deux tambourins et d'un nombre plus ou moins considérable de cornes d'antilopes [1]. Celles-ci sont accordées au moyen d'un pavillon en bois et chacune donne une note et un son spécial. En fait la musique Bambara, c'est la plus douce et la moins criarde que j'ai ouïe. Les noirs, du reste, la goûtent et à Bagini, sur le Bani, un jour où trois fanfares de ce genre se trouvaient réunies et donnaient un concert, les femmes étaient si heureuses, si contentes, si empoignées par le charme de cette douceur, qu'elles enlevaient leurs bracelets, leurs boucles d'oreilles et leurs boucles du nez, pour les déposer aux pieds des musiciens.

Le *Komo*, le *Koso* et le *Nama* ont comme musique tout ce qu'il y a de plus sauvage, ce sont des coups de trompes, d'affreux beuglements qui vous glacent d'effroi. Dans le *Komo* on souffle dans un tube en fer faisant partie du fétiche, et les adeptes, *sarada daradigi*, accompagnent les chants sacrés avec des mirlitons en bambou. Les mirlitons du *Koso* sont des cornes de taureaux [2] et les sons qui en sortent sont de vrais rugissements. Ceux du *Nama* sont en bambou et plus petits que ceux du *Komo*. Le grand instrument ici, c'est le tambour qui se bat avec une tige de fer recourbée. Le contre-temps se donne sur la caisse qui est de bois, les vibraflons des peaux cessent, c'est le coup sec d'un os qui, dirait-on, se brise net, et vous donne le frisson.

Tube en fer cornu, trompe du fétiche *Komo*
(vu à Bagini dans le Bani chez Beya, chef possesseur du fétiche — de 0,30 à 0,35 m de long).

Le *Komo* est toujours des mieux cachés, il faut être du village pour connaître la case où il se tient. Les pièces principales du fétiche sont enfermées dans des couffins identiques à ceux dont on se sert pour transporter le coton; mais trois tiges de fer [3] sur les-

[1] Avant l'invasion musulmane d'Omar el Hadj nos musiciens soufflaient dans des demis d'éléphants, aujourd'hui les anciens. Les demis furent confisquées à cause de l'ivoire, et on les remplaça par les cornes de la grande antilope, appelée par les Européens du nom peuhl *koba*.

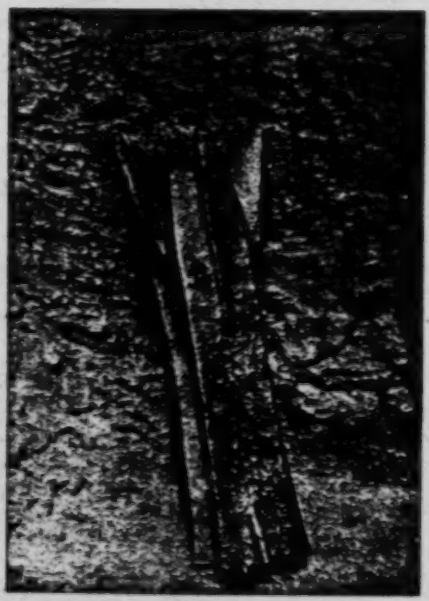
[2] Pour faire ces mirlitons le noir scie la pointe de la corne et ferme l'ouverture avec une toile d'araignée.

[3] Devant les non initiés, ces tiges sont appelées *Komo djolobo* et les *warada*, ceux qui parlent au nom de l'idole, sont appelés (toujours pour ne rien laisser transpirer des mystères) *djolobo somono* ceux qui portent les chaînes du *Komo*.

4:Henry FA8 Bambara

quelles on sacrifie, sont le plus souvent dans une peau de chat tigré. Le *Nama* gîte sous un tamarinier en dehors du village et il a pour tabernacle une ruche d'abeilles. Le tout est entouré d'un *djasi*, sorte de palissade faite de nattes grossières, qui cache aux profanes la ruche et le récipient, où l'on verse le surplus du sang des victimes.

Le *Nia* et le *Wara* ou *Djara* ont une case ronde surmontée d'un toit conique en chaume. Pendant que le premier est à l'intérieur du village, le second est toujours à l'extérieur à l'une des entrées. Le *Komo* a une case carrée avec terrasse. De petits clochetons reliés par des fils auxquels on suspend le crâne des chiens et des chèvres sacrifiés l'enjolivent toujours et il se dresse d'ordinaire, pour ne pas dire toujours, à l'intérieur du village. Le *Magna* n'a pas de temple proprement dit, il a son autel, une tourelle ronde, surmontée d'un récipient pour recevoir le sang des victimes, en dehors du village et toujours sous un fromager (*eriodendron anfractuosum* — kapoquier).



Masque du fétiche *Komo*.

Le *Komo* est pourvu d'un masque articulé et d'un manteau de plumes de pintades, de poules etc. que l'on prend pour la danse sacrée. Au moyen d'un bâton que cache aux regards le manteau de plumes, le danseur élève ou descend son masque, et la nuit, à la lueur indécise des feux, on dirait un démon nain qui tour à tour et peu à peu grandit, puis grandit et de nouveau diminue. Le

Kono a lui aussi son masqué! Il n'est pas articulé et son manteau de plumes n'est plus comme le premier bigarré; toutes ses plumes sont des plumes de *djougo*[1], des plumes noires.

Tous ces fétiches sont composés d'un nombre plus ou moins grand d'objets parmi lesquels on compte d'ordinaire au milieu des pièces principales, une corne dite *kana* et un *sirikoun* qui sert à vouer son ennemi à la mort et en même temps à s'y soustraire soi-même. Le *Kono* a pour pièce principale, dite *boli dén fa*, une sorte de poupon mal fagoté avec deux cornes en guise de bras. Dans le *Komo*, trois tubes en fer dont l'un sert de trompe[2], jouent un grand rôle. Le plus intéressant et le plus original est sans contredit le *Nama*, deux têtes en bois dites *koungolo Nama* (têtes du *Nama*), dont l'une, le mâle, est appelée *tjéma* et la seconde, la femelle, *mousoma*.

Fétiche *Nama*.

Ces deux têtes semblent représenter deux oiseaux fantastiques et quand, précédés du *darotigi* qui agite sa clochette et porte un falot, les *djonfa mouscou*[3] courent à travers le village et à l'entourdes murs à la recherche des *siri*, l'illusion est complète. Elle l'est encore d'avantage quand ils les posent sur leurs fronts et se mêlent aux danseurs

[1] Gros oiseau noir dont j'ignore le nom français.

[2] *Tuma yurugaba*, tel est son nom.

[3] Ainsi appelle-t-on ceux qui peuvent les prendre en leurs mains.

4: Henry FA8 Bambara

qui gesticulent le buste nu jusqu'à la ceinture et hurlent au son des tambours et des mirlitons leurs chants sacrés:

A djigina so, gnô, ma fambali, a djigina so, tjon k'a e.

Il est notre hôte, le *gnô*, grand tueur d'hommes, il est notre hôte *tjon k'a é.*

A fiérla ka dén, boli fiérla ka dén.

Il a fleuri pour porter porter ses fruits, ce *boli* a fleuri, il a ses fruit.

Soubaou, yo, nin kéra malo ko ye.

Souba, yo, ceci s'est fait à cause de la honte.

Soubaya kéra, dabali bé an ko yé.

Un s'est adonné à la pratique des *souba*, nous avons un moyen de nous tirer d'affaire.

Le sacrifice au *Nama* ne reste pas non plus d'être imposant. Dans l'enceinte où se trouve la ruche servant de tabernacle, seuls entrent les membres de l'état-major. La foule des confrères se tient à l'extérieur et personne n'approche de la palissade, avant que ne vienne son tour de présenter au sacrificateur la poule et les noix de kola du sacrifice. Pendant qu'on rougit l'idole de sang[1].

[1] Le *Nama* des Malinkés est absolument identique à celui de leurs frères Bambara. A Bendougouba, village de culture de Kosilanbougou près Kita, il y a un *Nama;* on peut les identifier, c'est à peu de chose près les mêmes mots.

Bambara.	Malinkés.
Nama mâle. *Tjéma.*	*Nama* mâle. *Kéma.*
Nama femelle. *Mousoma.*	*Nama* femelle. *Mousoma.*
Le *Nama* protège surtout contre les adeptes du *siri*, réputés manger de la chair humaine et appelés *souba*. Le *Nama* vient de Misango, province du Bélédougou.	Le *Nama* protège contre les *soulaya* identiques aux *souba*. Le *Nama* vient de Misango, dans le Bélédougou.
Le *Nama* est appelé parfois *Sougokoro, Namakoro*, son *diamou* ou nom générique est *Sirima-a-figa.*	Trois noms pour une seule et même chose disent les noirs de Kita: *Sougokoro, Namakoro* et *Sirimafing.*
La palissade du *Nama* s'appelle *djasé*, le récipient pour le sang *da.*	La palissade s'appelle *djasa*, le récipient *daga.*
Bois cornus *waro se* et *gué bla, djenfa mousou, djenfa tjéou*, dits parfois *waroou.*	Bois cornus *gué bla* et *ko bla W'aru* ou *Waradjali* ou *gué Waru.*
Le chef du *Nama*, père de tous, lequel se trouve à Misango, est actuellement *Tjema-a-djan*; par respect on appelle *Foura tigiba* tous les chefs du *Nama* de Misango.	Tous les chefs du *Nama* de Misango sont appelés par respect *foura tigiba* (*foura* remède, *tigiba* grand maître).

deux hommes, nus jusqu'à la ceinture et face à la foule, se tiennent immobiles de chaque côté du sacrificateur avec en leurs mains deux bois d'un mètre de long environ, sur lesquels sont liés trois cornes de moutons *(wara se)* et deux cornes *(gné bla)*. C'est un honneur de pouvoir tenir ces bois encornés, c'est même une dignité et ces gens sont appelés les *djenfa tjéou*.

Deux sacrifices annuels sont offerts aux *boli* de ce groupe l'un avant la saison des pluies, moment où, disent les noirs, les idoles mâles et femelles s'accouplent, et l'autre trois mois environ plus tard, un peu avant de moissonner, quand les blés sont près d'être murs. C'est le moment où les idoles femelles donnent le jour à leurs rejetons, le moment où s'achètent de préférence les fétiches et se font les *fourou* et les *konio*, car, je l'ai déjà dit, qui veut posséder un *boli*, doit s'unir à lui d'une union aussi étroite que s'il s'agissait d'un mariage *fourou;* pour sceller cette union il doit offrir au chef et aux anciens les noix de kola *fourou gosi*[1] et faire enfin des noces *(konio)*.

Les femmes, les incirconcis et les non initiés n'assistent jamais aux sacrifices et aux fêtes en l'honneur des fétiches dont je parle. J'ai vu pourtant appeler les femmes pour battre les mains et chanter les louanges du *Komo* et du *Kono*. Ces nuits-là, les femmes restent à l'intérieur du village et on ferme avec des *kara* ou nattes grossières les rues donnant sur la place où elles sont réunies. Elles entendent près d'elles les beuglements des trompes et des cornes, de temps en temps, au dessus des nattes, elles voient apparaître la silhouette d'un masque hideux qui les glace d'effroi et les épouvante, mais dans le sombre de la nuit, elles ne peuvent distinguer et elles ne sont pas à même de pouvoir dire ce qu'elles ont vu. Quand sort le *Nama*[2], les femmes sont appelées à la pointe du jour, au moment où l'on remise le dieu dans sa ruche, et on

[1] Tribut que doit payer tout homme qui veut user du mariage de façon légitime.

[2] Par ce mot «sortir le *Nama*», je traduis l'expression Bambara: *Nama bora*, ce qui veut dire qu'on a sacrifié à l'idole et que la nuit se passe à beugler et à danser les danses sacrées. Nos noirs ont encore l'expression: *a djigina so*, il est venu nous visiter chez nous (*a djigina* il nous a rendu visite chez . . ., *so* notre demeure). Pour tout *boli* ces expressions existent.

leur montre au pied de l'arbre sous lequel, durant toute la nuit, nos adeptes ont hurlé et dansé, les *siri* trouvés par les *djenfa tjéou*[1] et le *darotigi* ou *darotala*[2]. Pendant qu'on brûle ces *siri*[3], les femmes dansent et chantent les louanges de l'idole.

Nos *boli* ont deux jours de repos par semaine, le lundi et le jeudi[4]. Néanmoins il est permis de leur sacrifier en ces jours, et le dimanche au soir (*tné sou*, la nuit du lundi), nos adeptes du *Komo* aiment sortir ou, si l'on préfère, danser leurs danses et beugler leurs hymnes sacrées. Comme ils président à tous les événements importants de la vie, circoncisions, mariages, morts etc., je parlerai en traitant ces questions de l'admission dans la secte des fétiches et des sacrifices qui leur sont offerts. Je dirai pourtant avant de clore ce paragraphe qu'en tout temps et en toute saison, un village ne passe pas huit jours sans offrir un sacrifice aux grands *boli* qu'il possède, et danser ses danses. L'état-major de ces fétiches est craint, redouté, respecté et honoré, et les possesseurs dans les jours de réjouissance sont à la place d'honneur, ils vont s'asseoir près du *gnéno-n-sonnaba* (chef religieux) ou tout au moins du *sotigi* (chef civil).

Indépendamment des sacrifices solennels auxquels assistent les adeptes, nos grands *boli* reçoivent des hommages particuliers, tributs et grosses coulées de sang, car à chaque instant on a recours à leur intervention. Pour un rien, il faut sur eux prêter serment *kali boli la*[5], et si un différend surgit entre deux familles, il faut encore *boli sien*[5] pour le prendre à témoin de nouveau. Ceci en-

[1] *Djenfa tjéou* = ceux qui courent avec les têtes du *Nama*.

[2] *Darotigi* ou *darotala* = celui qui sonne la clochette et précède les *djenfa tjéou* avec un falot.

[3] Les *siri* sont des objets consacrés que les adeptes du *siri*, les *soubo*, jettent ici et là aux alentours du village pour jeter des sorts et maléfices sur les personnes auxquelles ils en veulent. A chaque sortie du *Nama* de 30 à 40 *siri* sont trouvés. Ces petites amulettes composées avec un peu tout, même de boutons de culottes, des agrafes, des boucles de ceintures, frémissent et gémissent pendant que les femmes les regardent. Plusieurs fois j'ai assisté à cette séance et jamais n'ai perçu ces frémissements et gémissements, sans doute par ce que je ne suis pas noir.

[4] Ils ont repos en ce sens qu'une fête à laquelle ils président, v. g. la circoncision, n'a jamais lieu ces jours-là.

[5] *Kali boli la* et *boli sien* diffèrent un peu. *Kali boli la* c'est jurer sur le fétiche qu'on a dit la vérité, qu'on est innocent. L'accusateur seul sacrifie

traîne de fortes dépenses; bien rarement on se contente d'une poule, il faut très souvent une chèvre, et j'en ai vus qui, pour une futilité, sacrifiaient quatre ou cinq chiens, faisaient une dépense de 20 à 30 frcs.

Les trois principaux sacrifices offerts par les particuliers, sont le *fani-aké*[1] le *gnénama fani*[2] et le *sou fani*[3]. Le premier se fait pour obtenir une faveur, pour s'attirer les bonnes grâces du fétiche, le second pour conserver sa vie, se soustraire à une mort déjà décrétée, et le troisième est offert pour apaiser un fétiche auquel on attribue la mort de l'un des siens[4], pour le supplier d'épargner les survivants de la famille.

A la fin de chaque sacrifice important toutes les pièces qui composent le fétiche, sont lavées dans le surplus du sang cueilli dans des récipients en terre dits *da*, et ce n'est qu'après cette opération qui s'accomplit dans le plus profond silence, qu'on les replace dans leurs peaux de bouc.

Les noirs aiment à donner à leurs enfants qui naissent aux époques des grands sacrifices, le nom du fétiche, j'avoue même qu'en étudiant les «noms des gens» on apprend à connaître les *gnê* ou *boli*, les *gnéna* ou *djiné*, on s'initie aux us et coutumes du pays.

Enfants voués au *Komo* le plus en vogue dans le cercle de Ségou:

Boli, boli ba, Néné, Nono, Négé son ou *Négi son*[5] *Togo-ba-tjé*[6].

---

ici. Il fait lier 7 pailles sur la pièce dite *sirikoun* et l'accusé, *blara boli koro*, est placé sous le *boli* — sa vie est remise entre ses mains —, il mourra s'il a menti. Quand il y a *boli sien*, l'accusateur et l'accusé sacrifient. Ici encore on lie 7 pailles sur le *sirikoun* et l'accusé est deux fois au pouvoir du fétiche. Une première fois par l'accusateur, une seconde fois par lui-même (*a blara boli koro* = l'accusateur le place sous le *boli*; *a y'i bla boli koro* = l'accusé s'est lui-même placé sous le fétiche).

[1] *Fani* petit égorgement, *ké* faire.

[2] *Gnénama* qui a la vie, vivant. [3] *Sou* cadavre.

[4] 80 fois sur 100 et sans exagération aucune, la mort est attribuée à un fétiche *boli*.

[5] *Négi son* = sacrifice au fer. Par respect on tait parfois le nom *Komo*, on le désigne par une des pièces du fétiche, dans le *Komo* trois tubes en fer (*négi*), appelées parfois *Komo djoloko* (chaîne du *Komo*) devant les non initiés. Le tube qui sert de trompe s'appelle *tama guenguéba*.

[6] *Togo* nom, *ba* grand, *tjé* homme etc.

Enfants voués au *Nama*, le plus important après le *Komo*:
Djasé, Sirima, Namakoro, Nama[1].
Enfants voués au *Nia*:
Nia-gné foula, Nia-n-ti, Nia-n-n-koro, Nia.
Enfants voués au *Kono*:
Niélé, Tjétjélé, Djonké[2].
Enfants voués au *Magna*:
Ma-n-djé, Magna, Magné.
Enfants voués au *Djo*:
Djo, Djokoro, Djoméné.
Enfants voués au *Douga*:
Dougakoro, Douga-n-tjé.
Enfants voués au *Da*:
Dakoro, Da-n-son, Da-n-wélé.
Enfants voués au *Bala*:
Bala, Balaké, Mousa et *Misa*[3].

C'est encore sur un *boli* de grosse envergure, en sa présence, veux-je dire, que l'on se jure une inviolable amitié, et une amitié si étroite qu'il surgit entre les deux et leurs enfants comme un lien de parenté. C'est le *sinnakoun*! Jamais un noir n'a pu m'en parler d'une façon claire et précise, je ne saurais donc en donner une très exacte définition. Me basant sur la coutume générale parmi les femmes de montrer le sein pour bien indiquer qu'elles sont la mère d'un enfant (*a wolo ba* = sa mère qui l'a enfanté) et sur l'expression *sinna dé* pour dire «un enfant à la mamelle», je crois pouvoir donner ce sens au mot *sinnakoun* (tête, extremité du sein — ou encore — à cause du sein): «Nous sommes entre nous comme si nous avions sucé le même sein, comme des frères par suite.» Et

[1] *Djasé*, palissade qui entoure le sanctuaire du *Nama*. *Sirimafign* est le *diamou* ou nom de famille, nom générique du *Nama*.

[2] *Djonké*, surnom respectueux donné souvent au chef du *Kono*. *Tjétjélé* mot de passe des adeptes du *Kono*, c'est le nom de famille, le *diamou* du *Kono*. Quand un étranger se présente au sacrifice on lui pose la question: «*E b'a la wa Welema djonké?* Es-tu de la secte *Wélema djonké?* Un frère seul sait repondre: «*Tjétjélé, né b'a la. Tjétjélé*, j'en suis.

[3] *Mousa* et *Misa* sont synonymes de *Bala* et nullement la traduction du nom Moïse.

4: Henry FA8 Bambara

ils se regardent comme tels, se lançant des bons mots et de légères plaisanteries sans jamais se froisser. Le noir pourtant est très susceptible et n'admet guère la plaisanterie! A les voir on les prendrait pour des *kanémé*, et ceux-ci sont parents puisqu'ils sont cousins maternels[1].

Le *sinnakoun* date de temps immémorial entre les familles, du moins il n'a pas d'histoire, ou du moins je n'ai pu me la faire donner. On peut croire toutefois que c'est une amitié jurée sur un *boli* ou en sa présence, si l'on préfère, puisque de nos jours deux chefs de familles qui veulent s'unir, être *sinnakoun*, vont rougir ensemble un puissant fétiche.

§ 6. Des *Boli* parleurs.

Ceux-ci sont réputés donner la mort à quiconque les méprise. Néanmoins on leur attribue rarement la mort, ce sont surtout les sorts, les maléfices et les maladies qu'ils lancent. Ils sont aux mains de soi-disant sorciers, véritables sangsues qui courent les villages à la saison sèche, toujours tendant la mains et quémandant.

Le *boli* parleur est le plus souvent une queue d'animal, sur laquelle on sacrifie. Le possesseur a toujours son engin dans une outre originale, dans une peau de petit fauve bien souvent, et il en laisse sortir un bout. C'est là, je pense, son enseigne, sa plaque d'identité, à moins que ce ne soit la petite clochette suspendue aux pattes de son outre et qu'il sait si bien agiter pour annoncer aux gens son arrivée.

Nos Bambara consultent ceux-ci pour connaître l'avenir et pour tirer leur horoscope ou bonne aventure. Le tarif d'une séance n'a rien d'exagéré, il dépasse rarement la modique somme de quarante cauris, soit un sou.

Du *Sirikoun*.

Chaque grand *boli* possède une pièce dite *sirikoun*. Il est d'autres *sirikoun* qui ne sont plus une partie de *boli* mais de véritables *boli*. — Ceux-ci se suspendent à la ceinture et sont toujours

[1] *Kanémé* — les enfants d'une femme et les enfants des frères de cette femme sont *kanémé*. Le *sinnakoun* et le *kanémé* ne sont pas un empêchement au mariage.

4: Henry FA8 Bambara

voilés d'une étoffe rouge. Un peu tout le monde les possède, bien qu'ils soient le plus souvent aux mains des possesseurs et sacrificateurs de grands fétiches. Ce sont d'ordinaire des bouts de queue de vache, de cheval, de facochère etc. fréquemment arrosés de sang; on va à eux pour jeter un sort, un maléfice sur un ennemi, pour le rendre malade et même le faire mourir, ou encore pour se soustraire soi-même à un sort, à une maléfice, à une maladie, à la mort.

Les *sirikoun* et les *boli* parleurs sont des fétiches appartenant à des particuliers, ils n'ont ni fête, ni sacrifice solennels, on ne leur rend pas un culte public.

Chap. VIII.

Premières années de la vie du Bambara.

§ 1. Moralité sexuelle du Bambara. § 2. De l'adultère et de la fornication. § 3. Naissance d'un enfant. § 4. Tatouage.

§ 1. Moralité sexuelle du Bambara.

Ceux qui ont vu le Bambara et un tantinet le connaissent, n'hésitent pas à vous dire: «C'est un menteur et un voleur . . .» Il est certain, qu'il ne laisse jamais passer une occasion pour s'attribuer le bien d'autrui, et il vous ment effrontément, avec un calme si grand, que pas un muscle de sa personne ne bronche. Ceci m'a toujours surpris, et le Bambara, il me semble, se pourrait définir: «Un homme assez maître de lui, pour toujours être de votre avis et ne jamais dévoiler le fond de sa pensée».

Il n'a pourtant pas que des vices, et je me suis laissé dire par des hommes sérieux qu'il n'a jamais avec les femmes, du moins en public, de ces familiarités qui choquent toute âme bien née et la blessent. Ces deux crimes, l'adultère et la fornication, sont rares chez lui, m'ont-ils ajouté, et ceci, bien moins, soyez-en sûr, à cause des peines sévères qui les punissent (avant la conquête française, c'était, paraît-il, la mort et la mort sans sursis), que parce qu'il est sans passions, sans passions vives, j'entends! Sans inconvénient aucun, ses femmes se peuvent promener le buste nu, les mamelles au vent, les reins ceints d'un méchant chiffon noué en dessous du nombril, et ses jeunes filles en ont bien assez de leur petite bande d'étoffe, large de trois doigts, qui se noue par devant à la ceinture, se glisse entre les jambes, se fait prendre en arrière, par la ficelle, pour retomber en longue queue, ornée d'un superbe pompon de la grosseur du poing. Sans doute, ils ne me le disaient pas, mais

4: Henry FA8 Bambara

suffisamment me le donnaient à entendre: Elles peuvent à la rigueur, sans avoir à rougir, s'en aller en la toilette légère de ces enfants qui roulent dans la poussière, vêtus comme au jour de leur naissance, tous nus. Une nudité ne saurait émouvoir un noir, le beau ne chatouille point son regard, il n'en a pas le sentiment ... Et longtemps j'ai cru le Bambara doué d'une nature angélique.

Toutes ces belles pensées m'ont fui, et force m'est d'avouer que le Bambara est hideusement dégradé! Chaque jour m'a rendu la chose plus évidente, car si je quittais la mission pour me rendre dans les villages d'alentour, et mes devoirs d'état m'y obligaient souvent la semaine, je revoyais les mêmes scènes, j'entendais les mêmes chants, les mêmes conversations, et ne trouvais en tout cela rien de bien angélique ... Si je passais dans un champ, j'aperçevais des jeunes gens courbés sur la houe, le dos tout ruisselant de sueur qui se relèvent pour bondir, pousser un *you you* des plus rauques, accomplir un geste obscène; si une fillette, une enfant, leur vient présenter une cruche d'eau fraîche, elle reçoit comme remerciement, en guise de salaire, un mot grossier et souvent, pour ne pas dire presque toujours, une main peu délicate lui rappelle qu'elle est fille, qu'elle sera un jour pour l'homme un jouet, un objet de plaisir ... et l'enfant s'éloigne souriante et replace, tout en marchant, ses trois doigts de chiffon ... Il est l'heure du dîner, une grande jeune fille arrive portant sur la tête la calebasse de *tô* ou bouillie de sorgho et sur la paume de la main droite à la hauteur de l'épaule, le plat de sauce au poisson séché. On la salue d'aussi loin qu'on la voit, on demande des nouvelles de toute sa personne, et certes on ne s'arrête pas au «comment vont tes pieds», pas même au «comment vont tes seins». Et la fillette, sans s'émouvoir, répond à toutes ces vilenies, et quand une main bien lavée, prête à servir de cuiller, vient, qui l'enlace ou lui soupèse les seins, elle ne s'effarouche pas, le contraire seul l'étonnerait.

Ici et là, dans le village, un arbre géant étend au loin sa ramure, et nos vieux, amis de palabres sans fin, se plaisent sous son ombrage! Ils y viennent dès les premières heures du jour pour tisser la toile, faire des nattes, tanner des peaux, récurer des cornes de bouc, destinées à de puissantes amulettes etc., souvent même, à

4: Henry FA8 Bambara

seule fin, de passer les heures dans un demi-sommeil — et au milieu de toutes ces barbes blanches ou pour le moins grisonnantes, grouillent un monde d'enfants. Parmi eux se trouvent de bons conteurs, ils excellent dans les récits de chasse et de guerre, ils sont palpitants d'intérêt, pourquoi, faut-il, hélas! qu'ils y greffent toujours quelque fait scabreux? Ils ont surtout, pleine la bouche, les récits d'adultère et de fornication, ils ne vous font grâce d'aucun d'étail et facilement ils remonteraient au déluge, pour ne manquer point de précision. Et la morale de ces contes revient à ceci: «Il n'est rien, ici bas, de comparable aux plaisirs de la chair, usons du mariage et ne laissons jamais passer une occasion de nous procurer cette satisfaction.»

Si nos vieux sont lubriques à ce point, s'étonnera-t-on d'entendre nos jeunes gens qui font des nattes, tendent les peaux des tambours, se cousent une blouse, une calotte, des culottes, dans le *b'lon* ou case d'entrée, narrer le hideux de leurs bestiales soirées? Ils parlent continuellement de leurs *soungourou*, et ce terme, qui devrait désigner, simplement, une fille non mariée, désigne toute femme, mariée ou non, qui se livre au premier venu.

Et sans pudeur aucune, ils parlent et causent de toutes ces vilenies, devant leurs petits frères, devant des enfants de dix et douze ans, devant des fillettes, et il n'est pas rare de voir une grande jeune fille appuyée à la porte de la case, et les oreilles bien ouvertes, pour ne pas perdre un mot, pour trouver occasion de rire aux éclats, à gorge déployée. Et tout ce monde est-il scandalisable? J'en doute, même pour les jeunes filles, qui toutes, ou peu s'en faut, ont dans la brousse des coins choisis. Celles-ci du reste savent se raconter des anecdotes grossières, il faut les entendre lorsqu'elles égrènent et filent le coton, et le soir, lorsque parquées dans une case commune [1], elles s'amusent, rient et causent avant de s'endormir. Se peut-il qu'il en soit autrement? Leurs pères et leurs frères ont, elles le savent, une *soungourou*, puisque tout le monde a la sienne, et leurs mères, elles ne l'ignorent pas, ne voient aucun

[1] Toutes les jeunes filles sont parquées le soir dans une case commune ou dortoir, sous la vigilance d'une vieille. La fonction de cette dernière est d'empêcher les jeunes gens d'entrer et de veiller à ce que les fillettes n'aillent pas demander l'hospitalité à un ami. Il y a un dortoir dans chaque quartier.

mal à se livrer à un ami; le grand crime consiste à se laisser prendre.

On croit que j'exagère, et pourtant! quand deux femmes, ayant chacune en ses bras un enfant à la mamelle, sont accroupies dans la cour, en face de leurs marmites où mijote le *tô* (bouillie) il est bien rare qu'elles ne devisent pas sur les infidélités conjugales des voisines et parfois même sur les leurs. Je ne dis rien de ces vieilles aux mentons retroussés, aux mâchoires vides de dents, elles sont sages-femmes émerites, elles causent surtout avortements.

Elles en sont toutes là, et plus d'une maman, donnant le sein au dernier né et souriant bonnement au reste de la nichée qui près d'elle prend ses ébats, m'a fait rougir. On se trompe parfois sur le sexe quand on souhaite santé et prospérité à l'enfant qu'une femme allaite, et sans respect pour vos oreilles, comme sans pitié pour vos yeux, presque toujours on vous reprend:

«A flé bani, mousoni do, ne na d'ima, ka ké i soungourou yé.
Mais regarde donc, c'est une fille, je te la donnerai, elle sera ta soungourou.»

Et tout ce laisser-aller au point de vue de la moralité, n'a pas lieu de nous étonner, dans un pays où une foule de jeunes gens se saluent même en présence de leurs mères:

I sounna ko? — **De ton sommeil l'affaire?**
Et tes amours de la nuit?

I soungourou ka kendé? — **Ta soungourou, comment va-t-elle?**

Dans un pays où des jeunes filles ne rougissent pas de dire à des jeunes gens: Rends-moi le service que je te demande.

Ne na ko doumani fo i yé.
Je te parlerai d'une douce affaire (soit = conversation, caresses honteuses).

Né na ne ko doumani d'i ma.
Je te donnerai ma douce affaire (soit = je me livre à toi).

A bref dire, tout Bambara qui se décerne le prix de vertu se garde d'avouer qu'il a respecté les femmes et les filles étrangères de passage sous son toit, il ferait hausser des épaules et sourire; il se contente de dire: «J'ai respecté les femmes et les filles du village . . .», et il ne le crie pas fort haut et devant tous.

§ 2. De l'adultère et de la fornication.

L'adultère est aux yeux de tout noir un crime, et le coupable pris en flagrant délit, se voit traduit devant le conseil des anciens et sévèrement repris. Je dois pourtant avouer que, si l'adultère semble à tous une faute grave, ce n'est point la satisfaction que l'on s'est procurée qui vous est imputée à crime, on a manqué à la justice, on a lésé les droits d'un tiers, tout le mal est là!

Pris sur le fait, en flagrant délit, le coupable s'arrange à l'amiable avec le mari, qui rarement lui demande plus de 16000 cauris (de 15 à 20 frs) et la matière d'un sacrifice aux *boli* de famille, soit deux poules, un bouc, 2 noix de kola et de 5 à 800 cauris comme prime au sacrificateur.

Tant qu'il n'a pas touché l'amende en son entier, le mari lésé crie, menace, tombe à coups de poing sur la coupable et le coupable; puis tout s'apaise le dernier cauri payé. S'il tardait du reste à se calmer, son épouse sans nul doute s'enfuirait, et il se verrait traité par tous de malotru. Après avoir gourmandé, de fait, le coupable et sa complice, après leur avoir fait promettre de ne plus recommencer, le chef et les anciens se sont rendus en la case du mari pour lui dire: «Ton épouse a promis de ne plus forfaire à l'honneur, son séducteur a payé l'amende, allons, pardonne!» Quand nos anciens, chef en tête, se dérangent de la sorte, c'est leur volonté qu'ils imposent, et celui qui ne dit pas avec eux: «*Kouma banna*[1], l'affaire est close, n'en parlons plus», n'est rien moins qu'un goujat.

Si l'adultère est certain, mais si le séducteur et sa complice n'ont pas été surpris, le cas se complique, car nos deux accusés nient le crime. L'affaire est portée devant le tribunal des anciens, et nos *boli* de grosse envergure sortent de leurs sanctuaires et quittent un instant la peau de bouc qui leur sert de tabernacle. Les accusateurs jurent sur le fétiche (*kali* jurer, *boli la*)[2] et par les preuves morales qu'ils apportent, attestent qu'il y a eu adultère. Les accusés sont appelés et s'ils persistent à nier, on leur ordonne de jurer sur le fétiche, pour attester de leur innocence. Bien souvent ils refusent

[1] *Kouma* parole, discours, *banna* est terminé.

[2] *Kali boli la*, que le boli me tue si je mens.

et les choses traînent en longueur. Il faut enfin vider le procès, le mari et les accusateurs en appellent au fétiche le plus en vogue: «*An ta boli sien*[1], allons sacrifier au *boli* et qu'il enlève la vie au menteur.» Quand le conseil des anciens a décidé le *boli sien*, il faut s'exécuter. Si l'accusé est coupable, il avouera, car prendre une idole à témoin d'un mensonge c'est se vouer à la mort, c'est décréter sa propre mort. Un *boli*, de fait, est sans pitié pour le parjure, et la légende cite plus d'un cas identique à celui d'Ananie et de Saphire.

Certains noirs néanmoins parfois se parjurent! Dès lors ils perdent toute tranquillité, un beau jour ils n'y tiennent plus et ils s'en vont trouver le maître de l'idole auquel ils avouent leur crime et leur félonie. Pour conserver leur vie ils font un *gnénama fani*[2], et le *fani-n-kolo*[3] versé, l'état-major du fétiche dénonce le coupable[4].

L'adultère est fréquent, il est quotidien, et la majeure partie des disputes qui surgissent, viennent de là. Certains maris pourtant sont tolérants, beaucoup se contentent de 2 à 3 *ba* (de 1600 à 2400 cauris, soit 2 à 3 frcs) et des victimes pour le sacrifice aux *boli* familiaux, soit une poule, un chien, un chevreau, deux noix de kola.

Tout comme l'adultère, la fornication est faute grave parce qu'elle lèse les droits de tierces personnes. Elle l'est moins pourtant

---

[1] *Boli sien*. Accusateurs et accusés prêtent serment. Accusateurs: Si nous accusons faux que le *boli* nous tue. Accusés: Nous ne sommes pas coupables, et si nous le sommes, que le *boli* nous tue.

[2] *Gnénama* chose vivante, qui vit, *fani* égorgement = égorgement pour sa vie.

[3] *Fani* égorgement, sacrifice, *kolo* cauri, prix = prix du sacrifice.

[4] Un noir qui se parjure en présence d'un fétiche se croit perdu. Ils prennent du reste à témoins les *boli* les plus réputés en puissance dans le cercle, à savoir les *Komo* de Tigini, Tjoïna, Kégué, les *Nama* de Misango, Kokodjan, Guendo. Le *Djara* de Tjikoumela est très en vogue dans le Bani. Un noir parjure offre un *gnénama fani* et le *fani-n-kolo* est coûteux. Pour le *Komo* = 2 coqs rouges, 2 chèvres, un chien, 2 noix de kola rouge, un panier de mil (de 18 à 20 kilos) 3 fois 8 *kémés* (le *kémé* va \ 0 cauris), s'il s'agit d'un homme, 4 fois 8 *kémé*, s'il s'agit d'une femme. Pour le *Nama*: une calebasse de miel, 2 calebasses de beurre de *karité*, une poule rouge, 2 noix de kola rouge, un panier de mil, 8 *ba* (le *ba* vaut 800 cauris, soit 1 frc) un *kémé* et un *débé* (120 cauris). Pour le sacrificateur, de 1 à 2 kilos de sel, une calebasse de *gnama-n-kou* (Amomée: *amomum melegueta*). Pour le *Nia*: 12 *ba*, quatre poulets, 2 chiens, 2 poules.

4: Henry FA8 Bambara

que le précédent, car, disent les noirs, si la jeune fille fiancée ne s'appartient pas totalement, elle n'appartient pas non plus de façon définitive à son fiancé, elle conserve encore certains droits sur sa personne, «*à ma di ban,* elle n'a pas été encore donnée».

Dès qu'une jeune fille est enceinte, elle est traduite devant le conseil de famille. Après l'égorgement d'une chèvre aux *boli* familiaux, on lui demande le nom de son complice, et si elle refuse de le dévoiler, on en appelle au conseil des anciens. Il faut qu'elle s'exécute, autrement on l'attache à l'un des bois fourchus qui supportent la terrasse et les coups sur son échine pleuvent drus.

Sitôt le coupable désigné, elle jure sur un *boli* de grosse envergure[1] avoir dit la vérité, et notre homme est appelé. On ne gagne rien à être parjure, mieux vaut payer l'amende et vivre! La tache faite à l'honneur est maigre, il avoue, et sans grande honte: «*Tigné* c'est vrai, *né no do* c'est ma faute.»

L'amende varie entre 15 et 20 frcs et souvent entre 25 et 30 frcs[2], non compris le sacrifice aux *boli*: 2 poules, 2 chiens, un bouc, deux noix de kola. Bien souvent le fiancé lésé doit se contenter des victimes du sacrifice et d'un léger cadeau, un à deux kilos de sel, et de 800 à 1600 cauris, soit 1 à 2 frcs. Quant à l'enfant d'une fille-mère, son sort est aux mains des grand-mères, du père et de la mère, et il arrive bien souvent qu'il ne pleure pas deux fois en ce monde, pour employer l'expression Bambara: «*N'a kasira, a t'na foula ki* — s'il a pleuré, il ne le fera pas une seconde fois.» Je parle ici d'une fille libre, car l'enfant d'une fille-mère esclave est le bienvenu, c'est un bon pour la maison, et on ne s'occupe pas du coupable. Ceci se conçoit, est-il un noir qui n'abuse pas de son esclave?

Tout séducteur qui a payé l'amende réclamée par le fiancé, peut marcher le front haut, il a satisfait à la justice et lavé son honneur, son blason est sans tache. Qu'il n'aille pourtant pas s'oublier jusqu'à se rendre au village du fiancé lésé, il se ferait

[1] C'est presque toujours le *Komo*, le *Nama* et le *Koma*.

[2] Régulièrement le coupable devrait verser au fiancé la dot en son entier, soit 30 frcs.

4:Henry FA8 Bambara

piler d'importance par la jeunesse, et cette exclusion pour lui souvent dure des années.

Maintenant, qu'on ne s'étonne point de la mentalité Bambara au sujet de l'adultère et de la fornication. Si tout se ramène à un principe de justice lésé et à cela seul, c'est qu'il croit, tant il est tombé bas, qu'il a été créé et mis au monde par Dieu pour jouir le plus possible des plaisirs de la chair.

De l'avortement.

Monsieur Louis Barbier écrit dans la «Quinzaine» (16 Janvier 1906): «La femme Bambara, c'est une machine à faire des enfants et le gros ouvrage . . .» Par là il traduit, j'en suis sûr, la pensée de tous nos Européens qui ont séjourné au milieu des noirs, sans se mêler à eux et vivre leur vie. Si la femme Bambara «est une machine à faire des enfants», c'est une machine lente. Je connais des familles de 7 et 8 enfants d'un même lit; mais c'est chose rare, la moyenne se maintient à 2 et 3 enfants par femme.

Ce n'est pas par leurs maternités fréquentes et parce que prolifiques, que nos femmes Bambara perdent leurs charmes et se fanent. Elles ne conçoivent et ne peuvent concevoir qu'une fois chaque deux ou trois ans, elles ne peuvent donner le jour à un enfant qu'une fois chaque trois ou quatre ans, puisque toute maman allaite son enfant au moins deux ans entiers, bien souvent trois ans et durant tout ce temps elle ne doit point concevoir. Dirai-je maintenant que durant ce temps elle garde la continence? que penser de ces expressions dans la bouche du mari:

A ye den soro a ti son toun.
Elle a eu un enfant, elle ne veut plus de mes rapports.

Né t'a don toun, ne tigouéré a la toun.
Je ne la connais plus, je ne m'approche plus d'elle.

Elles signifient simplement que de part et d'autre, il y a fraude[1], on s'entoure de précautions pour ne point tarir les seins

[1] L'onanisme est très fréquent. Les mariés vous le disent ouvertement: «Nous ne pouvons avoir trop d'enfants, nos femmes doivent faire les marchés, et une femme enceinte ne le peut; *an b'an dabali* nous nous débrouillons pour n'avoir pas d'enfants. Peu de filles-mères, et c'est pourtant une rareté de voir

de la mère et pour qu'elle ne puisse concevoir. Les *soungourou*, ces veuves et ces divorcées, «vrais charognards des berceaux», n'ignorent pas combien ces précautions fatiguent un jeune mari, elles accourent nombreuses, sans honte comme sans pudeur.

Et pendant que le mari s'éloigne de son épouse pour des plaisirs plus complets, celle-ci de son côté se montre facile avec ses amis qui la viennent visiter ou qu'elle va visiter, amis qui lui donnent la jouissance souhaitée sans la jamais compromettre. J'avoue même qu'elle est heureuse de se voir délaissée, car avec son mari elle pourrait concevoir et avoir dès lors difficilement recours à l'avortement, tandisqu'avec les amis, les libertés sont plus grandes.

Et si elle vient à concevoir, un prétexte est vite trouvé pour se rendre chez la maman ou celle qui la remplace. Les trois quarts de nos vieilles sont passées maîtres ès-avortements. Le camphre à haute dose est la base de leurs breuvages, elles savent user du chlorure d'or, pour un modeste salaire; à toutes et à chacune elles savent rendre service et sauve-garder l'honneur.

Et l'avortement est-il aux yeux du Bambara un crime si grand? Moins grave, assurément, qu'on pourrait se l'imaginer. Il est très fréquent et quand une femme passe, on surprend sur les lèvres des noirs, sur celles même des enfants *«a y'i kono tigné* elle a détruit le fruit de son sein». A nos enfants Bambara il n'y a rien à apprendre, à 8 et 10 ans ils connaissent tout! qu'on écoute leurs conversations, qu'on tende l'oreille à leurs chants, ils roulent toujours sur la plus vile des matières.

§ 3. Naissance d'un enfant.

Avant la naissance. — Si le Bambara est dans l'impossibilité de se faire à cette idée qu'un homme puisse vivre sans femme et une femme sans mari, il ne peut admettre également un foyer vide d'enfants. Il veut les douceurs de la paternité, et deux époux sains, capables de consommer l'acte conjugal, serait mieux dire, ont

---

une vierge se marier . . . elles ont peu recours à l'avortement, il y a donc de leur part onanisme. *«Ka bogotigi soro min te djakouma koun don i na yala*, pour trouver une jeune fille qui n'a pas forniqué, tu te promèneras.» — Il est vrai qu'elles ont souvent pour amant un enfant qui ne peut les rendre mères.

vite recours à la science des devins pour peu qu'ils tardent d'avoir des enfants. La stérilité, pensent-ils, est la résultante d'un maléfice ou d'un sortilège.

Lorsque le mari est impuissant ou affligé d'un mal qui lui interdit tout rapport conjugal, son épouse pour éviter la honte de la stérilité, ne tarde pas à être infidèle et à commettre l'adultère. Pour n'avoir pas du reste à affronter un œil clignant qui en dit long, un sourire dédaigneux qui dévoile tout, le mari se montre indulgent, il favorise même son crime, du moins les premières fois. Avouons-le vite, il n'y peut rien, car dans l'impossibilité d'être infidèle, l'épouse se perd en hauts cris, demande le divorce et rejette celui qui la délaisserait, si elle se trouvait dans un cas analogue. Sans approuver, on conçoit pareille indulgence de la part d'un malheureux dans la nécessité de conserver sa cuisinière et de sauvegarder son honneur, en face d'un peuple qui méprise un impuissant et ne trouve rien à redire à un adultère, puisque c'est là un crime qui se rachète.

De constitution souvent syphilitique, il arrive à la femme de concevoir, et, chose pour elle inexplicable, le fruit de son sein rarement arrive à terme, il tombe dès les premiers mois. Pour obvier à cet inconvénient, elle se couvre de gris-gris et de talismans, elle en porte au cou, sur les reins, le long des seins, sur les bras, et je ne saurais passer sous silence le *tafo*, mince lanière de cuir, prise dans la peau de la main d'un singe et nouée tantôt au poignet, tantôt au dessus du biceps.

La femme stérile ou sujette aux accidents durant les temps de la grossesse, s'adresse aux fétiches *boli Komo, Kono, Nama*, mais plus souvent aux fétiches *gnéna* ou *djiné* et principalement au fétiche *dasiri*, génie protecteur du village. Par l'intermédiaire du prêtre, le *gnéna-sonnaba* ou *dougoutigi*, elle lui offre poules et noix de kola, le *dégé* enfin ou farines délayées dans de l'eau. Au *dasiri* elle voue et consacre le fruit de ses entrailles et jure avec serment de lui offrir un sacrifice digne de lui, si elle parvient à conduire son enfant à terme.

Je rappelle en passant que le *gnéna dasiri* n'est pas, comme on le pourrait croire, continuellement assis ou à cheval sur une

branche feuillue, enfermé si l'on veut dans un tronc d'arbre avec l'écorce comme juste au corps. Il se promène, il quitte facilement l'arbre, la source, la roche qui lui sert de gîte, de demeure, de lieu de repos, il visite ses parents et ses intimes, il festoie avec ses compères, chaque fois qu'une beuverie est organisée en l'honneur de l'un d'eux et libre de ses soirées, il en profite. Dans ses promenades sentimentales, dans le village et autour du village, il craint de fouler le sol de ses pieds, il enfourche sa monture laquelle est un serpent, un lézard, un âne et le plus souvent, comme on le sait déjà, un affreux bouc. C'est cette bête que la femme stérile choie avant tout, elle va souvent loin dans la brousse lui chercher la poignée d'herbe tendre dont il fait ses délices et c'est chaque jour, mises de côté pour lui, des mesures de son de mil et de son de maïs. Elle se répand en sacrifices d'action de grâces, une fois mère et son enfant reçoit le nom du fétiche, il sera *djiriba*, *gnènama*, *gnènamalé*, j'en ai déjà parlé au paragraphe où je traitai du *dasiri*, génie protecteur du village et le premier des *gnèna*.

Sur la femme enceinte encore un mot discret! Elle retient son pagne, le chiffon d'étoffe dont elle se ceint les reins, avec un cordon, une vulgaire ficelle nouée au dessous du nombril, chose des plus disgracieuses, ou encore avec une étoffe de couleur, un mouchoir rouge, par exemple, plié en triangle.

L'enfant mâle, le garçon, est plus prisé que la fille; pour avoir ce bonheur, nos Bambara consultent sorciers et devins, vont sacrifier aux fétiches *boli*. La femme a grande confiance dans les amulettes, aussi porte-t-elle suspendus à la ceinture (la ficelle à nœuds, *tafé*, des reins) de nombreux sachets crasseux qui forment sous son *tafé* ou pagne, un hideux bourrelet. Certaines portent ostensiblement leur «garçonnière», un sachet de cuir, carré, de la largeur de trois doigts, renfermant en son interne le remède, des bouts d'écorce et de bois, et parfois une corne de bouc qu'elle se glisse entre les cuisses[1].

[1] Cette corne est souvent portée aussi pour que l'enfant soit d'un corps sans défaut, pour n'avoir pas un accouchement prématuré. Ces talismans ou objets magiques, dit NICOLAS, capables de changer le cours des choses et même de la nature — sont fagonnés et vendus par les sorciers.

Naissance d'un enfant. — Le «démon» en pays Bambara participe d'ordinaire aux joies et aux tristesses de la famille. A la naissance d'un enfant, je ne découvre pourtant pas le plus léger rite satanique, pas un *boli* à sortir de son outre crasseuse.

Agenouillée sur une natte, les mains derrière la tête ou appuyées sur le mur, la Bambara donne le jour à son enfant. La plus âgée des femmes qui l'assistent, lie le cordon ombilical et le tranche, avec un méchant rasoir. Le petit être est lavé et relavé, puis copieusement graissé avec du beurre de *karité (Bassia Parkii)* et, si possible, avec du beurre. La coupe du nombril est rarement réussie, une bonne partie des noirs est affligée dès la naissance d'une hernie ombilicale. On masse aussi la tête de l'enfant qu'on entoure d'un linge blanc. Ce massage, dit *kounkolo d'la* [1], se fait avec la paume de la main et se termine par un léger coup de pouce sur le nez, pour un tantinet le retrousser.

L'accouchement terminé, on répare le désordre de la case et la lieuse du cordon sort sur le pas de la porte et appelle le père, assis dans la cour ou dans une case d'entrée, avec deux ou trois intimes: «*K'i ka na san* — tu peux venir maintenant» [2]. Il entre, et la femme, assise sur sa couche, lui présente le nouveau né et lui donne son sexe. Comme sa charge principale à celle-ci, est de veiller sur ce petit être, de le nourrir et de lui conserver la vie, elle s'empresse de le mettre à couvert, pour n'encourir pas un jour, le blâme d'avoir été négligente. Un coup d'œil lui a suffi pour constater les défauts de ce frêle corps. «*Manoum*, Est-ce possible! vois, dit-elle à son mari, vois cette jambe, ce bras, ce dos, cette poitrine, peut-il vivre avec pareille infirmité?» Tous les vices de constitution, elle les énumère, et si elle aperçoit un bouton, un grain de beauté, un léger bleu, il faut le constater, ne serait-ce pas là la marque d'un aîné, d'un membre de la famille défunt?

Tout se termine par un mot d'encouragement de la part des sage-femmes et du papa: «*A gnéna* c'est bien». La lieuse du cordon ombilical court avertir le chef du village, le *dougoutigi* ou

[1] *Kounkolo* tête, *d'la* arranger.

[2] Si le père est absent, celui qui veille sur la maison en son absence, un parent ou un intime, est appelé.

guéna-n-sonnaba, et le *sotigi* (si le pouvoir civil et religieux ne repose pas sur une seule et même tête), les membres de son conseil, les *gouatigi* ou chefs de famille, que le village compte un être de plus. A tous et à chacun, elle donne dans un flux de paroles des nouvelles du nouveau-né, elle déclare ses craintes ou ses espérances, et tout le monde la salue, la remercie, lui fait un de ces souhaits qui vont droit au cœur. Ces louanges elle les mérite et elle les peut désirer, elle a fait son devoir. Ce sont là du reste, ses seuls honoraires; une sage-femme Bambara ne se fait pas payer, elle reçoit un cadeau, on lui donne un pourboire, conservons lui cette gloire et n'en faisons pas une mercenaire.

L'enfant reçoit un nom, on lui rase la tête. — Sans être guérie, une femme Bambara vaque aux soins du ménage, deux ou trois jours après son accouchement. Elle ne quitte pourtant point sa case, assise sur une natte, elle file le coton, sourit à son enfant où le dorlote en ses bras. Et pourquoi ne prend-elle pas l'air, du moins dans sa cour? Serait-ce de sa part fausse honte? Nullement, elle est fière d'être mère, mais peut-elle, même un instant, quitter son cher amour? Privé de langes, sans berceau, il ne sait que pleurer, réclamer le sein, se débattre, prendre une position fâcheuse pour son frêle corps, et pour sortir au grand air, visiter les amis qui semblent l'ignorer depuis qu'elle est maman [1], il faudrait l'abandonner là, seul à lui-même. Avant la dessiccation du nombril (*nawili*) elle ne peut placer le bébé à califourchon sur son dos, le seul mode de portage qu'elle connaisse, et sortir sans son enfant serait tarir son lait, le charger de principes nocibles pour le nourrisson.

Du 6 au 8ième jour, la dessiccation du nombril s'opère et le chef et les anciens en sont informés. Tous les chefs de famille (les *gouatigou*) vont s'asseoir par rang d'âge et de grade à la porte d'entrée de la case, qui donne accès dans la cour de l'accouchée. Le chef religieux, le *guéna-sonnaba* [2], pénètre seul dans la case et

[1] Les hommes ne rentrent dans la case d'une accouchée qu'après la tonte et l'imposition du nom. Le mari lui-même n'y entre pas sans nécessité.

[2] D'ordinaire c'est le chef religieux, prêtre du *dasiri*, qui tond l'enfant. Cette règle souffre des exceptions. Dans certains villages ce sont les chefs au for civil, dans d'autres cette fonction est l'apanage d'une famille. Parfois la tonte est faite par le père, le grand père. Les familles où cette coutume se pratique, ne sont pas Bambara purs, elles sont mélangées du sang Marka.

sur les genoux de la mère, il rase la tête du bébé. Les femmes en longues files se pressent dans la cour intérieure, elles battent des mains, poussent les cris perçants *kouyo kouyo*, signes d'allégresse, et font à leur amie un léger cadeau en mil et en coton [1].

Le crâne de l'enfant rasé et bien nettoyé, le chef lui impose les mains pour chasser les esprits malfaisants qui en voudraient à sa vie, de la main il lui caresse doucement le dos et la poitrine et il récite, en crachotant, une courte formule que lui seul connaît et peut comprendre. Il vient alors s'asseoir au milieu de ses gens, et le père lui offre onze noix de kola, sur un plateau d'herbe tressée. Sur ce même plateau, les chefs de famille, par ordre d'ancienneté, déposent leur obole, de 40 à 80 cauris [2], et le *guénasonnabo* demande au père ou au grand père [3] le nom de l'enfant. Au lieu de répondre à la question, il montre les noix de kola et les cauris et dit au chef: «Partageons les noix de kola et donnons à chacun le prix du nom.» Deux noix de kola sont mises de côté, les cauris sont partagés en deux parts égales, et le chef en va porter une à la maman avec deux noix de kola, une rouge et une blanche.

Les 9 noix de kola qui restent sont partagées entre les assistants, chaque chef de famille en reçoit au moins un morceau, c'est le *ni woro* (*ni* vie, *woro* kola). Chacun reçoit aussi quatre ou cinq cauris [4], et le chef de famille proclame le nom de son fils, et donne la raison de son choix. Tout le monde s'écrie: «*A toua dara* il a reçu un nom, que Dieu le conserve, qu'il soit fort et vigoureux, qu'il soit pour ses parents un aide et un soutien!»

Les femmes ignorent le nom imposé, mais elles le savent proclamé, et la lieuse du nombril prenant l'enfant des bras de la mère, par trois fois le lave et le relave avec de l'eau tiède et du savon. Ceci fait, elle prend par trois fois une gorgée d'eau fraîche, et la lui crache sur la nuque, le dos et les reins, en disant: «Que Dieu

---

[1] Les femmes donnent une poignée de coton et environ une livre de mil.

[2] Les hommes donnent 40 cauris. Les généreux vont jusqu'à 80 cauris.

[3] C'est le chef de famille qui impose le nom à l'enfant.

[4] *Toun da kolo* (*toun* nom, *da* donner, imposer, *kolo* cauris).

4:Henry FA8 Bambara

te conserve, ne t'en va pas, reste avec nous, sois fort et toujours bien portant, que ta postérité soit nombreuse!

Avec l'enfant dans ses bras, elle se rend à la porte de la case d'entrée où se tient le père et lui demande son nom. Quand elle le sait, elle retourne près des femmes et dépose le bébé sur les genoux d'une vieille. Celle-ci, par trois fois lui souffle dans les oreilles et 6 fois de suite, 3 fois pour chaque oreille, lui hurle à pleins poumons: «*Kouyo kouyo, i toua dara* (ici le nom), *Alla m'i balola*, kouyo kouyo, tu t'appelles (...) que Dieu te fasse vivre!» Deux femmes saisissent par les angles l'étoffe rectangulaire qui fixera l'enfant au berceau, sur le dos de sa mère; et sur un fer de hache s'il est garçon ou sur la tige de fer servant à égrener le coton s'il s'agit d'une fille, le petiot par trois fois est roulé et s'entend dire: «Sois fort et vigoureux, sois pour ta famille un aide et un soutien!»

Sur le dos d'une jeune fille l'enfant est mis à califourchon et noué dans la pièce d'étoffe rectangulaire, le *tafé* ou pagne de sa maman. Une vieille lui colle une pincée de noix de kola mâchée sur le front, de chaque côté du crâne, audessus des oreilles, sur le haut de la tête, et lui noue autour du front une bande d'étoffe blanche de la largeur d'un doigt. La fillette reçoit une poignée de mil, la va piler sur la place publique, et l'enfant toujours sur son dos, prépare le *dégé* (farine délayée dans de l'eau). Le brouet préparé, elle va l'offrir à la maman, qui en met une pincée dans la bouche du petit et la cérémonie est achevée... Pas complètement pourtant; quelques vieilles courent le village, une calebasse de *dégé* en mains, elles cherchent les stériles qui se terrent en leurs cases et se cachent. Quelques-unes sont toujours prises, on les couvre de *dégé*; plus elles crient, plus elles se débattent et plus on les blanchit.

Après la tonte de son enfant, toute femme Bambara se promène dans le village et vaque à ses travaux. Durant trois mois si elle a donné le jour à un garçon et durant quatre mois si elle a eu une fille, elle reste pourtant sans se natter les cheveux [1] et

[1] Celles qui se natten la chevelure, ne sont pas de souche pure.

4:Henry FA8 Bambara

ne se rend pas dans les villages voisins. Passé ce temps, elle se natte la chevelure, se couvre de perles, de boules d'ambre et de bracelets, elle se pare de son mieux, se fait belle et va présenter son bébé, tout ruisselant de beurre, au chef et aux anciens. Son mari lui octroie quelques jours de congé[1], et elle se rend aussitôt dans sa famille.

§ 4. Tatouage.

Les fillettes ont la partie médiane du nez et les lobes[2] des oreilles percés, du 3e au 4e mois. C'est aussi l'époque à laquelle tout Bambara peut être tatoué[3].

Le Bambara porte comme tatouage trois lignes parallèles, qui partent des tempes et vont se terminer sous le menton. La Bambara, en plus des trois lignes qui lui labourent les joues, porte un petit trait horizontal de 1 à 2 centimètres, qui lui marque les pommettes[4]. Elle se fait une étoile sur le menton, son front est tout labouré de petits coups de couteau, on dirait de loin que son front est ceint d'un diadème.

Au Bani, la femme se tatoue encore la poitrine, le ventre et le bas-ventre, et trois lignes sur le biceps et l'avant-bras vont se rejoindre, dans une rosace, à la jointure du bras. Aux environs de Ségou ce tatouage est plus rare, la majorité se contente, pour donner du relief aux seins, de les entourer de deux ou trois rangées de petits points en demi-cercle, et elles se font elles-mêmes ce tatouage.

Le tatouage des joues et celui de la poitrine, du ventre et du bas-ventre chez les femmes du Bani se fait de sept ans en sept ans et revêt un caractère exclusivement religieux[5]. Le *gnèna-sonnaba*, entouré de son conseil, les *gouatigi*, sacrifie au *dasiri;* une poule est offerte aux mânes des ancêtres, les *boli* familiaux sont

---

[1] De 8 à 15 jours environ.

[2] A chaque lobe des oreilles une femme peut suspendre de 10 à 12 anneaux.

[3] Certaines mamans tardent plus longtemps à leur faire cette opération.

[4] Ce trait sur les joues se voit surtout chez les femmes du Bani.

[5] Cette cérémonie n'a lieu qu'une fois tous les sept ans; nos fillettes sont toujours grandelettes quand on leur tatoue la poitrine.

4: Henry FA8 Bambara

sortis de leurs outres crasseuses et arrosés de sang, et tout le village est en fête. On se rend en procession au lieu où se trouve le forgeron tatoueur, et tant que dure l'opération, les femmes battent des mains, donnent la mesure au forgeron qui opère en chantant, et prennent en chœur au refrain.

Le tatouage, signe distinctif avant tout de la race, se fait au couteau, à une lame ou à deux lames, et celui à deux lames a certes plus de relief et plus de détails. De la part de l'opérateur il demande aussi plus d'habileté et pour cette raison sans doute il est relativement rare.

On trouve actuellement foule de Bambara ne portant plus sur les joues les marques de la tribu. Le musulman a puissamment contribué à l'abolition de cette douloureuse pratique. Avant l'arrivée des Européens, sous les règnes de Ahmadou et Madani, des peines très sévères étaient portées contre quiconque se tatouait ou faisait tatouer ses enfants. Qu'on ne pense pourtant pas que le tatouage fût jamais d'une obligation stricte et absolue, tout ici est remis à l'arbitre des devins et des sorciers, des génies *djiné* ou *gnéna* et, avant tout, des *boli* familiaux que l'on consulte et auxquels on sacrifie pour savoir s'il y a nécessité ou non de porter les marques de la race. Il n'est donc pas rare de trouver dans une famille des tatoués et d'autres qui ne le sont pas, de voir des non tatoués faire tatouer leurs enfants et des tatoués s'abstenir de le faire. Cette cérémonie se faisant de 7 ans en 7 ans, il arrive que le chef de famille est absent quand passe le forgeron tatoueur, et les sacrifices n'ayant pas eu lieu, les enfants à tatouer sont remis à 7 ans plus tard. Devenus grands, on leur laisse toute liberté de subir l'opération ou de ne la subir pas. Par crainte de la souffrance, par crainte de laisser échapper un soupir, des larmes, ce qui les rendrait la risée de tout le village, foule d'enfants de 10 à 15 ans refusent [1].

Le tatouage Bambara est simple, et bien réussi n'a rien de laid. S'il défigure certains, leur laissant sur les joues et sur la poitrine des bourrelets gros comme le pouce, c'est là un accident

[1] Aux enfants mâles non tatoués on perce ordinairement les oreilles.

4:Henry FA8 Bambara

excessivement rare étant donné le nombre des tatoués. Pour sécher leurs plaies et les faire boursouffler ils ne se servent du reste d'aucun ingrédient malpropre, la poudre de charbon étant le seul remède employé dans le tatouage.

Si cette pratique se perd aux alentours de Ségou, si foule de familles n'en veulent plus pour leurs enfants, elle n'est pas à la veille néanmoins de disparaître de façon entière et complète. Pour arracher à tout un peuple une pratique religieuse, il faut des années, il faut des siècles, et si un sorcier de renom venait à l'imposer à ceux qui s'en exemptent, ils s'y soumettraient aussitôt.

Chap. IX.

La circoncision en pays Bambara.

§ 1. Importance de la circoncision. § 2. La fête *Soli si* ou veillée des circoncis. § 3. La fête du *Da Woro* ou du sixième jour. § 4. La fête du *Boloko déou don bo* la sortie des circoncis et des excisées.

§ 1. Importance de la circoncision.

L'acte important dans la vie du noir et de la noire Bambara — nos deux sexes se mutilent — est sans contredit la circoncision. Et d'où leur vient cette coutume? Certains trancheront d'un mot la question: «Elle est d'origine islamique . . .» Je me garde d'être aussi catégorique, car les Bambara ont toujours refusé l'Islam, ils ont défendu leurs dieux la lance au poing, et dans la circoncision je ne trouve rien qui rappelle un tant soit peu la religion du prophète. Tout en étant le sceau de la race, la circoncision est encore une seconde naissance, c'est l'entrée dans la vie civile et religieuse.

Elle donne lieu à quatre grandes fêtes. Le second jour de la fête qui correspond à la fête musulmane du كبش (mouton), les futurs circoncis que d'une façon toute spéciale on appelle *soli*, offrent aux *to-n-déou* ou membres de l'association de secours mutuels des *fla-n-ton*, un couscous à grains très fins dit *basi*. Pour se le procurer, ils ont dû mendier, aller chanter de porte en porte *(kili)*, d'où le nom de *soli kili basi*, donné à cette fête. Avant de passer au couperet tous nos *soli* font la veillée des armes, au *soli kili basi* succède le *soli si*[1], et six jours plus tard se fait le *da woro*. Circoncis et excisées une fois guéris, les tambours ronflent de nouveau,

[1] *Si* passer la nuit.

[p. 175]

de nouvelles beuveries s'organisent et nous assistons au *boloko déou don bo* à la sortie des circoncis [1].

Durant les jours qui séparent la fête du Ramadan [2] de la fête du mouton كَبش, les fillettes *soli*, les élues de la prochaine circoncision, vont avec leurs aînées non encore mariées remercier les anciens de l'honneur qui leur est fait. Le soir, à la tombée de la nuit, elles visitent les familles et dans un chant nazillard, rappellent les gloires des ancêtres. Elles ont aussi pour ceux qui restent, paroles des plus flatteuses, et tout s'achève par cette supplique: «Nous sommes *soli* et sans un sou vaillant! au 10ième jour de la lune prochaine, nous devons vous offrir le «couscous» à grains très fins, le *basi*, et bonne nous voulons la sauce. Pour cela aidez nous, je vous prie, nous sommes *soli* et sans un sou vaillant.»

Les chants de nos *soli* rappellent aux vieux et aux vieilles leur jeune temps, le temps de la jouvence, ils courent au grenier, fouillent les calebasses qui leurs servent d'armoires, délacent le long boudin à mailles serrées où s'entassent les cauris, et toute triomphante, notre jeunesse s'en va riche de cauris, de mil et de poisson pourri. Le produit de la quête est confié à la plus âgée des *soli*, et quand vient le second jour de la fête du mouton, nos belles se réunissent, pilent avec furie et fournissent au village entier la pitance, le *basi kili*, c'est le nom du festin.

Sur le coup de midi et même avant, tout le monde est repu, déguste avec entrain la bière de sorgho, le *d'lo*, et nos fillettes *soli* courent d'une case à l'autre cueillir les restes du festin. Elles le font hâtivement, empressées, fiévreuses, il leur tarde d'accomplir leur grand acte religieux, public, solennel, elles sont au *soli kili basi* les cuisinières et les servantes des esprits.

Ils se tiennent ceux-ci, aux abords des villages, ils traînent la semelle, invisibles, à travers les sentiers ou bâillent accroupis, là

---

[1] De *bolo* = main, bras (termes voilés pour indiquer les parties sexuelles), *bo* laver, *déou* pluriel, de, *dé* enfant, fils, *don* jour, *bo* sortir.

[2] Sous la domination musulmane les Bambara ont dû faire la fête du Ramadan et du كَبش (mouton). Elles sont devenues fêtes nationales avec sacrifices aux mânes des ancêtres et aux fétiches bons. Aucun rite musulman . . .

4:Henry FA8 Bambara

où les chemins se croisent. Les chants d'allégresse, les cris de joie, les hoquets des buveurs, le bruit assourdissant des grosses caisses leur rompt les tympans, le fumet du poisson pourri leur gonfle les narines, nul doute qu'ils ne se disent en caressant de la langue le rose de leurs lèvres, entre deux soupirs, dans un murmure qu'emporte le vent: «Oh! les goinfres, ils nous oublient!»

Eh non! on songe à eux! De lait, de cendres et autres choses encore dont j'ignore le nom, une fillette *soli* se barbouille la face, les seins, le dos . . . elle se rend hideuse à voir, la plus laide possible et fait la folle. Armée d'un long bois — ce bois qui sert à remuer la bouillie qui mijote sur le feu[1] — elle s'élance, agile comme une gazelle, hors du village: toutes ses compagnes la poursuivent en poussant force cris au grand galop, quatre fois de suite elles tournent autour des murs. A chaque bifurcation de sentier, elles forment cercle, dansent avec furie, et à grandes poignées, sans compter, elles jettent aux esprits le *basi* et les sauces au poisson boucané. «*Dégé dounlé*, imbéciles», hurle la barbouillée, et toute son escorte reprend avec entrain toujours croissant. «*Nalouma*, grosse sotte . . .» Et cette journée qui n'a rien de bien relevé, est pleine de charmes pour nos petites Bambara, nos futures excisées.

Nos petits garçons *soli* se contentent de sacrifier au *n'tomo*, fétiche bon, qui leur sert de protecteur, mais s'ils dansent avec le masque à 6, 7 et parfois 8 cornes, ils ne se flagellent pas, du moins la flagellation n'est pas de rigueur en ce jour.

§ 2. La fête du *Soli si* ou veillée des circoncis.

Nous voici à la veille de la circoncision! Il fait nuit noire, le *d'lo* ou bière de sorgho chantonne, écume dans les terrines, une buée légère s'échappe de toutes les cases et les enveloppe . . . Ici, c'est la graisse de *karité* qui, fondant dans la marmite, grésille et dore la carapace d'un poulet ou le gigot de chèvre, là le gros rire de gens aux ventres pleins, les hoquets d'un gourmand, le bruit sec et ferme de deux lèvres lippues, rendant la liberté à cinq gros

[1] *To-n-gulama*, bâton avec gros bout aplati, servant à remuer la bouillie dans la marmite.

4:Henry FA8 Bambara

doigts gluants que collent l'un à l'autre, une reste de bouillie. Le front orné de perles, une sorte de diadème bleu, blanc, rouge, jaune, couleur arc-en-ciel, drapées dans la couverture à la Romaine, les groupes de femmes, comme des ombres, glissent silencieuses à travers les ruelles, portant sur la tête d'immenses calebasses pleines de *dégé* ou farine de mil délayée dans de l'eau de miel et du lait; elles se rendent sur la place publique, en pays Bambara l'unique salle de danse connue ... Nos grands garçons, la tête rasée de frais, le corps vigoureusement graissé, tout luisants eux-aussi arrivent en longue file et ce n'est plus sur la place qu'un vacarme sans nom, car tout ce monde à la fois, salue, parle et crie, pas une voix qui s'accorde.

Jeunes et vieux interrogent la voûte étoilée; sans être astronomes, ils savent que vers minuit, tel astre au firmament a telle et telle inclinaison, ils s'impatientent ... Mais c'est l'heure, nos *soli* mâles se sont accroupis à la place d'honneur, et voici venir à la queue leu-leu nos jeunes demoiselles *soli*, la chevelure en brouissaille, les reins ceints du méchant pagne qui monte des genoux à la hauteur du nombril. Ce pagne, cadeau du fiancé, est de rigueur; on reconnaît grâce à lui la race de chacune et sa caste aussi, car les couleurs diffèrent, il a son importance, on le voit![1]

La Bambara est fière de son sang et fière de sa race, dans son pagne aux couleurs nationales, une étroite bande d'étoffe à fond jaune rayé de lignes noires, elle est près de penser, au *soli si*, qu'elle est reine sinon déesse. Sa démarche s'en ressent; le front haut, les yeux à quinze pas, la poitrine bombée à la prussienne (elle se gonfle un tantinet pour faire ressortir ses charmes), elle s'admire, s'extasie sur elle-même, se sachant le point de mire de plus d'un œil luisant et plein de convoitise. Elle s'avance lentement, soulevant un nuage de poussière, elle secoue dans ses mains un pochon en peau de bouc, une boîte en fer remplie de petits cailloux et son torse se penche à gauche et son torse se penche à droite ... on dirait — dans le sombre de la nuit, à travers les petits feux

[1] Les musulmanes l'ont bleu. La Bambara pure le veut à fond jaune avec des rosaces et lignes noires.

4: Henry FA8 Bambara

ici et là jetant leurs clartés — une frêle coquille perdue au sein des flots, ballotée par les vents, atteinte du roulis et toujours prête à chavirer.

En hurlant — et j'atténue le terme — les jeunes gens se jettent sur leurs instruments, des tambours de toutes formes et de tout calibre. Les uns, les grosses caisses, se portent sur le ventre, liés à ceinture par une ficelle en écorce, les autres, plus petits mais plus longs, se glissent entre les jambes, sous les bras, et les tambourins suspendus aux cous, se balancent, breloques d'un nouveau genre, à la hauteur des nombrils. Les vieilles femmes aux mâchoires vides de dents, se mettent de la partie, elles raclent l'une contre l'autre deux tiges de fer ou font les contre-temps, en frappant avec rage d'un bout de bois ou d'une queue de courge, sur une calebasse renversée, flottant dans un *canari* plein d'eau.

Vierges, mariées, veuves, prostituées (tout ce monde se mêle), lentement tournent et tournent à la suite des *soli*, autour de l'orchestre, en secouant dans leurs mains le pochon en peau de bouc ou la boîte en fer blanc, et jusqu'au matin chaque futur circoncis, chaque future excisée, entend de sa lignée les gloires et les prouesses. Ces chants à mille et mille souhaits n'ont rien de très relevé; si on y sent la passion, on n'y trouve point l'amour, le beau du cœur y fait défaut et le tout est mal dit . . . Les hommes eux aussi, de temps en temps quittent la cruche et se mêlent à la danse, mais la nuit est aux femmes . . . Et aux dieux, car si, las du vacarme, vous quittez le bal et pour respirer un peu d'air pur, allez hors du village, vous entendez les cris stridents du hérault des dieux, vous le voyez même dans l'ombre, courant d'un arbre à l'autre, des cornes sur la tête, et ressemblant sous son manteau orné de plumes de poules, de pintades, d'aigrette[1] etc. . . . à ces démons des contes, que peignent si bien les grands mères, le soir à la veillée . . .

Et ce hérault des dieux, avec son escorte, accomplit un rite curieux, il chasse les esprits malfaisants, fait place libre au dieu privilégié du village, pour éloigner des circoncis et des excisées les

[1] Costume dont s'affuble le noir quand il danse la danse du fétiche *Komo*.

4: Henry FA8 Bambara

maléfices. Ceci s'appelle en Bambara *kéné sôlo* [1], et se peut traduire en français: exorciser la place.

L'une après l'autre les étoiles au firmament s'éteignent, une seule, l'étoile du matin *(sigi dolo)* brille encore et semble braver l'aurore. Des *kouyô kouyô* nombreux, poussés par 100 poitrines, s'élèvent du village et la place se vide. Tout le monde (les femmes j'entends, car les hommes accroupis continuent de boire et tisonnent le feu) se précipite hors du village et forment cercle autour du *karité* sacré. Adossé à l'arbre, derrière un drap blanc qui le sépare de la foule, un forgeron agenouillé plutôt qu'assis et le rasoir à la main, attend les victimes. Il est calme, sûr de lui et n'a pas peur, c'est du reste vite fait! Il s'empare du prépuce, récite sa formule en crachotant, et le fer se lève, lance un éclair et s'abat . . . Un coup de fusil annonce aux buveurs de la place qu'un Bambara de plus se compte au village et pendant qu'une griotte l'acclame, le possesseur du dieu brûle entre deux tisons quelques feuilles de *nayanka* [2], et fiévreux, empressé il va en déposer les cendres dans la cour du circoncis ou de l'excisée, sur le *kârâ*, autel dédié aux mânes des ancêtres [3].

Clopin-clopant, les circoncis se rendent sous les arbres sacrés où se font les danses en l'honneur du fétiche, et jusqu'à guérison complète, c'est là qu'ils se tiennent: car ce n'est que le soir, quand le soleil couchant rougit à l'horizon et prend sa teinte de sang, qu'ils rentrent au village. De ce jour aussi, ils portent un costume (le tout de couleur jaune s'ils sont Bambara), des culottes, une blouse et sur la tête une sorte de mouchoir, lié sous le menton [4]. Leur temps se passe à faire des nattes, à chanter, à frapper l'une contre l'autre des rondelles de calebasses, enfilées sur un bois, à manger surtout, «car on les gave», et à dormir.

[1] *Kéné* place, publique, cour, *sôlo* caresser doucement de la main, faire des passes.

[2] Arbre dont j'ignore le nom en français.

[3] Là où se trouve le fétiche *Komo* la chose se passe ainsi. Dans le cercle de Ségou c'est au *Komo* que l'on s'adresse presque toujours, et si on ne le possède pas, on le fait venir d'un village voisin pour la circonstance.

[4] Dans certains villages, au lieu du mouchoir jaune, les circoncis ont un bonnet à deux pointes. Dans le Bani le circoncis porte la blouse, le mouchoir ou le bonnet et rien plus.

Et pour parler des garçons, j'oubliais nos fillettes! Sous l'arbre le plus voisin du *karité* sacré, elles se déshabillent. Nue comme un vers, chacune quand vient son tour, en courant, ventre à terre, s'élance dans les bras d'une femme, elle aussi forgeron de race, qui incontinent la tranche. Sur un plateau tressé, fait d'herbes fines et liantes, la maman ou sa suivante, reçoit le débris sanguinolent, qui sera pour la maison un gris-gris, un talisman, un porte-bonheur, et pendant que la poudre parle, l'estropiée, feignant de ne point souffrir de la perte du clitoris, regagne sa place et une autre la remplace.

Avec la dernière la séance prend fin, et la foule éclate en un chant d'allégresse, en un chant de triomphe. La maman, la grande sœur ou une suivante, d'un grand drap blanc enveloppe l'excisée, et à califourchon sur son dos, l'emporte au village dans la case qui lui est préparée [1]. Ce portage en soi si risible (elles peuvent marcher, courir même, elles en ont donné la preuve sous le *karité*), est de toute la fête ce qui rappelle le plus à l'enfant, la raison d'être de la circoncision. C'est la seconde naissance, et de même que l'enfant apparaît en public pour la première fois sur le dos de sa mère, elle entre encore ainsi dans la vie civile et religieuse, sur le dos de sa mère ou de celle qui la remplace!

Les excisées ne s'occupent guère en leurs cases, comme les garçons, elles bâillent, dorment et mangent. Elles filent pourtant un peu de coton et chantent fort souvent à mi-voix, en s'exerçant à secouer avec grâce une calebasse de la grosseur du poing, percée de petits trous et remplie de petites pierres. Elles mènent vie bien douce, on les pourrait croire heureuses, mais une vieille édentée toujours ronchonnant veille sur elles. C'est la grosse épine! impossible de bouger, impossible de remuer d'un orteil, il faut des permissions et toujours des permissions qui jamais ne sont accordées avec grâce. Et on satisfait aux besoins naturels en chœur, à des heures déterminées... En traversant le village, elles s'appuient pour la forme sur une tige de mil au bout de laquelle se balance la calebasse ajourée où remuent les petites pierres.

[1] Chaque village est divisé en quartiers. Les excisées d'un quartier ont leur case en ce quartier.

4:Henry FA8 Bambara

A l'aller, en s'enfonçant dans la brousse, elles chantent les *gnâma* pour s'en mettre à couvert:

Bo n'yé, gnâma, ô gnâma,
Eloigne-toi de moi, *gnâma, ô gnâma,*
Dankoun ba la,
Du grand angle du terre [1],
Gnâma fambali, bo n'yé!
Gnâma meurtrier (qui tue), éloignez-vous de moi!

et au retour elles ont des chants et même en improvisent pour saluer les vieux, les influents du village. De nouveau dans leurs cases elles s'agenouillent sur la natte pour s'y étendre ou s'asseoir, et c'est le silence, ce silence des collégiens qui ne se rompt qu'en secret, en tremblant, à voix basse.

§ 3. La fête du *Da Woro* ou du sixième jour.

Garçons et filles ont payé à la race le tribut du sang, cinq jours déjà se sont écoulés, nous sommes au soir qui précède le sixième. Là-bas, au loin, du côté de l'ouest, derrière les lourds baobabs qui bordent l'horizon, le soleil a disparu et ce n'est au firmament que myriades d'étoiles qui scintillent, la lune suivie de Vénus (*Kolo mouso, Nièlé* = Nièlé, épouse de la lune), qui détache sur un fond d'azur son croissant tout d'argent bouclé d'un liseré d'or.

Sur tous les sentiers qui conduisent au village, ce n'est que gens qui cheminent, on dirait un ruban sans fin, un serpent qui sur lui-même se replié pour soudain se détendre . . . Aux femmes qui les suivent, avec sur le dos un noir chérubin toujours se réveillant pour pleurer et réclamer le sein, la bande des jeunes filles a confié le petit pagne, la banderolle d'étoffe dont on se ceint pour la danse. Et elles marchent allègrement: car si elles portent sur la tête de hautes pyramides de calebasses retenues dans un filet à larges mailles, si elles portent le cadeau du fiancé à sa reine de cœur, du sel, du *déyé* ou farine de mil délayée dans de l'eau de miel et du lait, du *d'lo* ou bière de sorgho, du mil et du poisson séché où grouillent les vers — elles sont à l'aise dans leurs costumes

[1] Angle de terre formé par deux sentiers qui se croisent, et lieu où se tiennent les *gnâma*.

4:Henry FA8 Bambara

n'ayant pour toute gêne qu'une étroite bande d'étoffe, large de trois doigts, passée entre les jambes, retenue par devant à la ceinture et frétillant par derrière en queue flasque et molle. Et c'est dans la nuit le froissement d'herbes sèches, foulées par les pieds, de longues fusées de rire, de légères malices tombant justes, décochées à propos, des bons mots enfin, car nos pucelles ont la langue déliée et ne manquent pas d'esprit.

La blouse nouée sur le ventre, en torchon, dans des culottes où trois paires de jambes et trois ventres aussi pourraient entrer et sans gêne aucune, les jeunes gens suivent, traînant tambours et grosses caisses. Pour soutenir la marche et la faire oublier (ils viennent souvent de loin), ils poussent de temps en temps un puissant *you you* et lancent ces grasses plaisanteries qu'ici plus qu'ailleurs peut-être, on adresse au beau sexe . . . Parfois aussi, entre deux rires, deux gros rires niais, on surprend comme un claquement de fouet . . ., ce sont cinq doigts trapus qui s'appliquent sur les joues de bien chers angelots et les réchauffent. Une troupe de gamins et de gamines trottinent, en effet, au milieu d'eux dans leur costume de naissance, ils passent à droite et ils passent à gauche, ils se faufilent entre les jambes, et les patiences se lassent et sont vite à bout.

Après la jeunesse les vieillards; ils viennent courbés en deux, appuyés sur la lance, et tout en parlant projets futurs, ils se rappellent les jours d'autrefois. C'est de toute évidence, il n'y en a plus comme eux, on ne peut trouver leurs pareils. Dans le *foroko*, la peau de bouc passée au bras, affermie sur l'épaule, ils ont glissé quelques bonnes poignées de cauris pour les mamans des circoncis et des excisées, la boite à prise que tout étranger qui se respecte présente aux gens du village, les noix de kola enfin, celles que le sacrificateur va mâcher avant d'en cracher les débris, à la face du dieu et celles qu'en hommes stylés, bien élevés, ils réservent pour les intimes. Ils portent aussi, suspendu tête en bas et secouant affreusement des ailes, la poule, le coq du sacrifice, attaché par les pattes aux liens du *foroko*.

Et le flot humain arrivé aux portes du village, s'arrête un instant sous les gros arbres, et soigne sa tenue. Les bonnets à

4:Henry FA8 Bambara

pointes se placent sur les têtes un peu de côté, les blouses se déploient et les nudités se voilent. Du côté des femmes, c'est un brouhaha sans nom, le bruit lointain de l'océan à la marée montante, elles s'astiquent, se parent, se font belles ... Aux pieds, ce sont des chaînettes qu'elles se passent, aux bras des bracelets pesants qui s'entrechoquent dans un bruit de ferraille, et sur les flancs, du moins les jeunes filles, une ceinture de perles, semée de légers grelots qui tintent au moindre mouvement. Elles se mettent au nez un croissant ou d'or ou de cuivre, à chaque oreille 10 à 12 anneaux de fer doux, d'étain, d'argent, et ceux qu'elles s'enfilent aux doigts des mains et des pieds, dépassent la vingtaine.

Aux tresses de la chevelure, toute ruisselante de graisse, elles suspendent des boules d'ambre, des anneaux en faïence polis, d'un blanc de neige, et c'est à tous les cous, des colliers de perles où se jouent les boules d'ambre, les gris-gris, avec ici et là, retenus à des languettes de cuir, des anneaux en faïence qui retombent par derrière, entre les épaules, et par devant, sur la poitrine. Elles se ceignent encore le front d'un étroit diadème de perles couleur arc-en-ciel, ou d'un diadème en corail, et nous avons nos filles noires dans leurs plus beaux atours.

Chez les circoncis et les excisées, les cases et les cours sont bondées de gens, car en plus des amis et des griots — les pauvres trouvères du pays — chacun compte chez soi les grandes filles mariées venues avec leurs maris, leurs enfants, leurs beaux-parents, et dans tous les coins on rencontre des membres d'une députation du fiancé à sa promise. A vrai dire, c'est la fête de la race et tout le monde est présent! sauf les fiancés pourtant, ils sont exclus, ne peuvent paraître en ce jour. Et que c'est Bambara! Ici on s'abreuve à grands coups de *dolo* ou bière de mil, pendant qu'à côté, accroupis autour des calebasses fumantes, on se gave de *to* ou bouillie. Les mains qu'on vous présente, sont ruisselantes de sauce, les enfants vous entourent couverts des déchets du festin, ils vous brandissent sous le nez des os qu'ils dépouillent à belles dents, et pendant qu'ils vous crient *sogo* (de la viande), les repus d'à côté s'exclament: «*Abarka*, merci: *Né fara san* je suis plein pour le moment ...» Et c'est partout vacarme infernal! Sur les courges renversées dans les conaris

4:Henry FA8 Bambara

pleins d'eau, les vieilles frappent avec furie: les jeunes gens battent le tambour, les femmes et les jeunes filles claquent des mains en cadence, et tout le monde hurle les gloires de la famille. La famille des circoncis et des excisées est hors d'elle-même, tant est grande sa joie, et si vous êtes des amis, des intimes, on vous montre dans la cour bien en vue, tous les cadeaux reçus. On vous fait goûter à tout, vous touchez, vous palpez tout et vous recevez au départ, tout comme au jour où l'on imposa le nom à l'enfant, la noix de kola de la vie *(le ni woro)*.

Il est minuit passé! les circoncis sont assis à la place d'honneur là où jadis se sont assis leurs aînés, et ils secouent avec rage leurs rondelles de calebasses enfilées sur un bois . . . Appuyées sur la tige de mil, le bâton d'ordonnance, les excisées arrivent à leur tour sur la place publique, en chantant, en secouant leurs calebasses ajourées, et les danses commencent tout comme au *soli si,* pour se poursuivre jusqu'au matin. A l'extérieur, sous les arbres sacrés, la cloche du fétiche tinte et rassemble les adeptes, le dieu *Komo* rugit par la bouche de son hérault. Sur un signe du prêtre, les circoncis se lèvent, quittent le village et vont sous les gros arbres jurer fidélité, se vouer corps et âme, au prince des ténèbres . . .[1] Et comment dépeindre cette scène! Sous l'arbre privilégié du dieu s'assoient les circoncis, et la foule des initiés réunis par villages, se groupent autour des calebasses pleines d'un *d'lo* qui mousse et qui pétille. Des petits feux s'allument, qui jettent dans la nuit une étrange clarté, et un cercle d'êtres humains accroupis, se forme et se dessine. Le maître de l'idole *(Komo tigi),* le sacrificateur *(mourou kala tigi),* le bedeau *(darotigi)* qui sonne le sacrifice et rassemble les adepts, les griots du fétiche *(Komo djéli maou)* qui chantent les louanges de dieu, tombent en catalepsie dans les sacrifices et donnent ensuite les oracles, les *Komo warada* qui revêtent un manteau couvert de plumes de pintades, de poules, d'aigrettes etc. qui prennent un long masque cornu et portent le fétiche au lieu du sacrifice, qui soufflent dans un tube en fer, terminé par deux cornes

[1] La scène que je décris, se passe parfois la veille. Quelquefois sur l'ordre d'un sorcier, pour une raison jugée grave, cette entrée dans la secte d'un fétiche est renvoyée à plus tard.

tout à la fois idole et trompette, et en retirent des *fouin fouin* formidables à vous glacer d'effroi: tout l'état-major du *Komo* enfin entre en scène, et c'est une danse lascive, la danse du dieu, la danse sacrée . . . Puis, c'est le cri de ralliement, beuglé par 100 poitrines «*kou kou kou, kê kê ké*», les tambours qui ronflent, les voix avinées qui hurlent:

T'an ta bara ladjé.
Laisse, allons voir la calebasse (de bière).
Bara ma dja an na,
Lorsque la bière nous aura réjouis[1].
An na youyouba yougouba.
Nous danserons et danserons[2].
Gnâ tigi, né ka nougouni-n-ko min yé?
Chef du *gnâ*, que sont devenus mes intestins (de poule)?[3]
Gnâ tigi do nougou na bo gnouan yé.
Un chef du *gnâ* (kodit) les intestins sortiront ensemble.

Emus, énervés par l'attente, serait mieux dire, nos jeunes circoncis se lèvent, s'avancent sur une ligne et se prosternent devant l'escorte du dieu, devant celui qui sous sa houppelande de plumes s'agite, sans jamais de repos, sort de son tube encorné des beuglements sonores[4], se grandit et s'amoindrit en élevant et en abaissant son masque articulé. L'heure de l'initiation a sonné, ils vont naître à la vie religieuse.

Sur l'épaule de chacun, le maître de l'idole le *Komo tigi*, pose le tube de fer cornu et d'une voix lente, grave, caverneuse, il dit les paroles de la cérémonie de l'initiation[5]:

Pour le *Komo*.

D. *Moun bé i koun?* Qu'as-tu sur la tête?

R. *A kala be n'koun.* Son manche est sur ma tête (se répète 3 fois).

---

[1] *Dja* rendre content, plaire, être agréable, rejouir.

[2] *Yougouba* danser avec frémissement de tout le corps.

[3] Rappelle une particularité du sacrifice des nouveaux initiés . . . D'un tour de doigt le sacrificateur sort les intestins de la poule, et quand le jeune initié veut la vider il reste tout étonné de ne plus y trouver tous les viscères.

[4] Pendant que beugle la trompette, des initiés accompagnent avec des mirlitons.

[5] Pendant cette cérémonie les initiés sont prosternés.

D. *I y'a yé wa?* L'as-tu vu?

R. *Né m'a yé.* Je ne l'ai pas vu.

D. *Nin be ma fa. I y a fo ma min yé, a k'i fo!*
Celui-ci tue l'homme. Si tu en parles à quelqu'un, qu'il te tue!

R. *Ni ne y'a fo ma min yé, a k'a né fa!*
Si j'en parle, qu'il me tue!

D. *I si sirila gnâma-n-fou, djala la.*
Ta vie est attaché, avec du *gnâma-n-fou*, sur le callcédra!

R. *Né si sirila à la.* Ma vie y est liée.

D. *Ni se ma fo ma si yé, Komo k'i kisi!*
Si tu n'en parles à personne, que le *Komo* soit ta sauvegarde!

R. *A ka né kisi!* Qu'il soit ma sauvegarde!

D. *I y'a fo ma min yé, i kono ka founou, a k'i fa!*
Si tu en parles, que ton ventre enfle, qu'il te tue!

R. *A ka né fa!* Qu'il me tue!

D. *Komo k'i són ni bien*[1] *ta, ki koun ti, né kana bo djoli kana bo.*
Que le *Komo* te ravisse le cœur et les parties, qu'il t'écrase la tête sans que ta cervelle répande, sans que ton sang se répande.

R. *O k'a ké.* Qu'il en soit ainsi.

Pour le *Nama.*

D. *I y'a fo ma min ye, Boli k'i so ta, k'i bien ta*[1], *ka doun i djoufé ka bo i da fé.*
Si tu en parles, que le *boli* fasse périr ta maison, tes femmes, qu'il t'entre par l'anus et te sorte par la bouche.

R. *O k'a ké!* Qu'il en soit ainsi!

D. *K'i Kono gni bri, ka gni bri, gna bara.*

R. *O k'a ké.*

D. *Ni e ma fo ma yé, k'i kisi soubaou ma. K'i son sila, k'i son kénéyala!*
Si tu gardes le secret qu'il te sauve des *souba*, qu'il te donne des descendants, de la santé!

«Dis-le moi, qu'as-tu sur la tête? Ta vie désormais est liée avec du *gnâma-n-fou* (écorce du *Bauhinia reticulata*); si tu parles,

[1] *Bien* = parties sexuelles de la femme. — *Bien* = corne c'est un mot voilé pour dire parfois les parties de l'homme, dit ainsi *k'i bien ta* = qu'il t'arrache les parties.

si tu dévoiles nos mystères, que ton ventre se gonfle, que le *Komo* te tue, qu'il t'arrache les parties, qu'il t'arrache le cœur, qu'il te brise la tête sans que la cervelle ne se répande, sans que le sang ne coule.

Cette cérémonie dans la nuit, à la clarté des petits feux qui difforment les ombres et les allongent, fait impression, pénètre, empoigne nos jeunes gens, et on les entend qui répondent tout tremblant ces mots que coupe à chaque instant le son nasillard des mirlitons, les coups de trompe: «J'ai sur la tête le *kala*[1], ma vie est désormais liée avec du *gnâma-n-fou*; si je dévoile les secrets de la secte, que mon ventre se gonfle et que le *Komo* me tue . . .» Ils se relèvent alors, et la foule des initiés chante à tue tête les hymnes au *Komo*:

Da Woro la nana, Boloko déou da Worola.

A la fête du *Da Woro*, il est venu (le fétiche) au *Da Woro* des circoncis (il est venu).

Toro ma na kola gnini.

Toro[2] n'est pas venu pour causer le mal.

Sira bo nin ye, ko dougoulé dén.

A celui-ci donne chemin (libre), parce que (il est) enfant du village.

Sira bo nin yé, ko dougoulen sira.

A celui-ci donne chemin (libre) à savoir le chemin des enfants du village (= Celui-ci est des nôtres, faisons-lui place)[3].

---

[1] *Kala* manche d'outil, pilon, objet oblong, *Komo kala* tube de fer terminé par deux cornes.

[2] Toro nom d'un *Komo*.

[3] Chants du *Nama*:

A djigina so Nama fambali, a djigina so, tjon k'a'i.

Il nous a rendu visite le Nama qui tue, il nous a visité*, ne soyons pas négligents à son égard (= Fêtons le Nama qui nous vient visiter).

A fiéréla ka den, boli fiéréla ka den.

Il a fleuri pour avoir des fruits, le boli a fleuri pour avoir des fruits (= Le Nama vient d'avoir un enfant).

Souba ye nin kéra ma lo ko yé.

Souba ye. Ceci s'est fait à cause de la bonté.

Sougoya kéra dabali bé an koyé.

La pratique des *souba* s'est faite (chez nous), nous avons un moyen de nous en préserver.

---

* Le *Nama* protège contre les *souba* adeptes du *siri*, reputés anthropophages.

4: Henry FA8 Bambara

Pendant que ces hymnes sont chantées, les circoncis dansent avec l'idole — telle est l'expression consacrée pour dire qu'ils exécutent pour la première fois les mouvements lascifs de la danse sacrée . . .

Et quand ils regagnent leurs places ils sont transformés, ce ne sont plus les enfants simples et bons qui, la veille encore, vous abordaient gentiment avec sur les lèvres un franc sourire, ils sont devenus Bambara, nous sommes nous, les blancs, les étrangers, les maîtres et les vainqueurs — entre eux et nous un abîme s'est creusé. Et cet abîme chaque jour se creusera davantage, car chaque fois que le dieu *Komo* sortira de son temple et du *forako* (peau de bouc) crasseux qui lui sert de tabernacle, ils iront sous les arbres sacrés et retremper leur foi et endurcir leurs cœurs[1]. En tout lieu du Soudan, ils seront désormais chez eux, ils n'ont pas à craindre le poison qui tue les indiscrets, les faux-frères, partout où on leur posera la question: «Es-tu du *Komo*?» ils sauront donner le mot de passe, tracer sur le sable deux lignes qui se croisent, puis le pouce, le médius et l'annulaire rentrés dans la main, étendre l'index et le petit doigt sur ce signe en disant au questionneur: «Je suis des vôtres.»

J'ai noté ici le texte verbal de ces questions et des réponses à y donner.

Pour le *Komo*.

I.

D. *E b'a la Wa?* Es-tu du Komo?

R. *Ne b'a la?* J'en suis.

D. *N'i b'a la, tjoku djiro anna?* Si tu en es, montre nous le signe.

R. *Kaï ta Drahamé.*

En prononçant ces mots ployer le pouce, le médius et l'annulaire en allongeant l'index et le petit doigt.

---

[1] Les adeptes d'une secte d'un *boli* puissant font une sorte de «rénovation des vœux», un an après leur entrée. Ceux du *Komo* auxquels on donne le nom de *timini dôu*, font une fête à tout casser; viandes et bouillie, on a tout à gogo, et la divine liqueur, le *d'lo* ou bière de mil, abonde.

II.

D. *E b'a la wa?* Es-tu du Komo.

R. *Né b'a la.* J'en suis.

D. *Tjoko djira anna wé?* Montre nous le signe.

R. *Da sigi da da la.*

Placer un récipient sur la bouche d'un récipient. En disant ces mots: placer les pieds l'un devant l'autre, on ajoute aussitôt:

Djan kéné ouala djan djala.

Faire deux traits parallèles dans la poussière.

III.

D. *E b'a la wa?* Es-tu du Komo?

R. *Né b'a la.* J'en suis.

D. *E n'i so mâou benna mi ni?*

Et toi et tes gens où vous êtes-vous rencontrés?

R. *An benna dlaba da la, ou bi gouélé foura bosi.*

Nous nous sommes rencontrés à la porte de *dlaba*, ils arrachent les feuilles du *gouélé* (faux ébénier) [1].

Durant toute la nuit ce sont des hurlements de fauves, des chants et des danses lascives, des beuglements de trompes à vous glacer d'effroi et les sons nasillards et agaçants des mirlitons.

A l'aube, un *warada* remercie l'assistance au nom du dieu *Komo* en parlant dans le tube à cornes, un second répète ses phases dans un mirliton et un *djélima* (griot du *Komo*) répète à l'assistance en termes plus clairs, les paroles du Dieu . . . Et la

[1] Pour le *Nama*.

D. *E b'a la wa?* Es-tu du Nama?

R. *Né b'a la.* J'en suis.

D. *Féré tjon b'an.*

On place 2 pailles en croix de S'André et on vous la montre.

R. *Nin yé sira gué bo la yé.* Ceci est le chemin qui dirige, éclaire.

D. On place une paille perpendiculaire.

R. *Nin yé wara né n-yé. Wara ti tama séh bo.*

Ceci est le pied du fauve*. Un fauve ne marche pas sans jambes. *Sirima-s-figa* ce mot est le nom de famille, le *diamou* du *Nama*.

Constion des interrogations: *Dja e b'a la bol! Dja* (exclamatif) tu en es, certes!

* Au *bolé* on donne souvent l'épithète de *wara*, fauve = pour fort, puissant.

4: Henry FA8 Bambara

foule remercie, pousse des cris, pose ses demandes, et chacun se retire moulu, éreinté, le gosier en feu, la bave aux lèvres et titubant sur ses jambes — dans ces fêtes, il faut s'enivrer, c'est faire plaisir au dieu.

Pendant qu'à l'extérieur toutes ces choses se passent, nos femmes et nos fillettes sur la place publique, s'en donnent à cœur joie. Point de ces sauts, de ces gambades comme on a coutume de faire dans les fêtes ordinaires, elles secouent en leurs mains le pochon en peau de bouc ou la boîte en fer blanc remplie de petites pierres, elles tournent lentement à petits pas autour de l'orchestre et seuls les arrière-trains se trémoussent. Ceux-ci roulent à droite et roulent à gauche, ils plongent en avant et vivement se retirent, ce n'est certes pas gracieux... Les excisées passent la nuit assises sur une natte recouverte d'un drap blanc, entre les jambes de leurs mamans ou des suivantes, et leurs têtes reposent, mollement renversées, sur ces poitrines où elles puisèrent la vie. Enveloppées dans une couverture à fond blanc rayée de lignes bleues, on ne voit d'elles que la tête, on dirait un étalage de poupées fraîches, luisantes, avec deux gros yeux noirs, heureux, tout pétillants de bonheur. De temps en temps, sur l'invitation des danseuses qui chantent leurs grâces et leur beauté, elles secouent leurs calebasses ajourées, les font gréciller en leurs mains, et prennent part à la danse; puis le matin, à l'aube, dans une dernière ronde, elles joignent les talons et par trois fois, font trois bonds en l'air, les mains croisées sur le haut de la tête.

Et cette coutume n'est pas, si l'on en croit les noirs, sans signification aucune. Le drap blanc sur la natte des excisées, tout en rappelant à la maman un des beaux jours de la vie, celui où elle se livra à son époux dans les liens du mariage, rappelle à l'enfant cachée dans ses bras, enveloppée dans la couverture, tel l'enfant dans ses langes, que si elle est devenue grande jeune fille et a quitté l'enfance, elle doit veiller à sa virginité. Comme il a témoigné pour sa mère, ce grand drap blanc témoignera pour elle au jour de son mariage, et il sera inexorable! La ronde à petits pas, autour de l'orchestre, c'est l'enfant s'exerçant à faire ses premiers pas, mais désormais elle a atteint son développement parfait,

4: Henry FA8 Bambara

elle peut se suffire à elle-même et pour cela elle fait ces neufs bonds, les mains croisées sur le haut de la tête.

Au moment où s'achève à l'extérieur le sabbat des fils du *Komo*, on reconduit nos excisées en leurs cases en grande pompe, musique en tête, et la fête toujours se poursuit, car une fête Bambara dure ce que dure le *d'lo*. Après quelques heures de sommeil, avant le repas du midi, nos excisées reviennent, et c'est autour du puits pendant qu'elles lavent les pagnes, les draps souillés des poussières de la nuit, pendant qu'elles récurent les calebasses, vaisselle du pays, un babil sans fin, coupé de rires joyeux. Les pures Bambara, celles qui ne sont pas de la race des forgerons, de la race des «Marka» de souche plus ou moins mélangée, ont perdu leurs grâces et leur beauté, elles vous paraissent toutes drôles avec leurs crânes rasés. De même que six à huit jours après la naissance, le chef du village, le *gnéna-n-sonnaba*, prêtre du fétiche *dasiri*, leur a fait des passes sur la tête et rasé la chevelure, la toison du sein ne pouvant se voir en public, ainsi au *da woro* six jours après la circoncision, elles la perdent encore ne pouvant faire leur entrée dans la vie, avec la toison de l'enfance: un mouchoir crasseux remplace les tresettes dont elles etaient si fières, elles sont sans perle et sans joyau, c'est sur leur front en place du diadème multicolore, la ficelle à 9 nœuds du *tafo* reliée par derrière sur la nuque à celle du *djo*, qui les doit protéger de l'angine, des oreillons, des maux de tête et d'un peu tous les maux.

§ 4. La fête du *Boloko déou don bo* la sortie des circoncis et des excisées, l'entrée réelle dans la vie civile et religieuse.

Après le *da woro*, la fête du sixième jour, les circoncis retournent sous l'arbre sacré en dehors du village, et les excisées en leurs cases. Ils reprennent tous leur vie de doux «farniente» avec les petites sorties en chœur, à des heures réglées, pour satisfaire aux exigences de la nature. Ils ont aussi leurs jours de grande sortie! Quand viennent les marchés, ils vont couper des épines à quelques 100 mètres du village, ils barrent les sentiers, ils dressent

une barricade et demandent à tout passant un *doua-mo,* la part du marché. Par habitude, par crainte surtout des horions que facilement ils lançent, par crainte aussi des esprits qui les veillent et les protègent, tout le monde s'exécute et paie l'octroi. Ils recueillent aussi en plus des queues de poissons assez de cauris pour se payer un bout de viande et se faire bonne bouche.

Cette vie calme, vie de retraite, fatigue nos jouvenceaux, fatigue nos jouvencelles; au bout de 4 à 5 semaines les cervelles s'échauffent, ils deviennent indociles, ils veulent rentrer au logis, car ils sont guéris. Le noir et la noire préposés à leur garde n'y tenant plus, rassemblent le conseil des anciens, déclarent leur tâche accomplie, et dans l'après-dîner, au moment où le soleil, encore haut sur l'horizon, rassemble tous ses feux pour une dernière fois les lancer avec furie avant de s'éteindre en un disque empourpré, les chefs des quartiers, sous les arbres sacrés et dans la cour qui précède les cases des fillettes, font leurs passes, récitent en crachotant, d'un trait et sans prendre haleine, leurs formules et procèdent aux exorcismes. «*Bissimillahi* (ce qui dans la bouche d'un Bambara ne signifie pas du tout, au nom de Dieu, mais bien «tout va à souhait») nos enfants sont guéris ils vont rentrer au logis, sous le toit paternel; esprits qui les veillez, esprits qui les protégez, laissez-les!»

Cet exorcisme à sa raison d'être. Depuis le jour où le rasoir du forgeron s'est levé tout luisant pour trancher, nos petits noirs sont sous la tutelle d'esprits jaloux et d'une jalousie féroce. C'est même une des principales raisons pour lesquelles ils sont mis à l'écart et vivent loin du monde, de ses pompes et de ses œuvres. Un circoncis et une excisée ne peuvent mettre les pieds dans une case du village, pas même dans celle de leurs parents; leurs invisibles protecteurs traînent à leur suite toute une série de maux et ils jettent là où on les force à entrer, la ruine et la désolation[1].

Permettre à l'un ou à l'une de pénétrer en sa demeure, c'est se vouer si non à la mort, du moins à la maladie, à la malchance, à la pauvreté la plus affreuse. Pour parer à tant d'inconvénients,

[1] *O be n'wanso bla mala,* cela fait tomber la malchance sur un homme.

4:Henry FA8 Bambara

il faut à nos Bambara chasser ces esprits, et leur concours jugé inutile, on les remercie à coups de passes et de crachotements.

Les exorcismes achevés, la jeune nichée se disperse, court un peu partout dans les cases, et c'est sur la place publique, dans les ruelles, des salutations interminables, un caquetage sans fin... Mais le Bambara aime trop le boire et le manger, il doit se réjouir de la guérison de son enfant, de son retour au logis. Au matin qui suit ce jour, ce n'est autour du puits que femmes et fillettes aux torses nus, qui lavent à grande eau le mil destiné à la fermentation de la beuverie prochaine.

Et quand vient ce jour, sous les arbres sacrés, un peu avant le coucher du soleil, quand il n'est plus qu'un disque ensanglanté, circoncis et excisées portent les nattes, les rondelles de calebasse enfilées sur un bois, les calebasses ajourées, grosses comme le poing, remplies de petites pierres, les tiges de mil si longtemps traînées en guise de bâton, les mouchoirs crasseux qui enveloppèrent leurs têtes, et le *gnéna-n-sonnaba,* celui qui sacrifie aux génies protecteurs du village, y met le feu. Une fumée noire, épaisse, âcre et nauséabonde empeste l'air, une flamme indécise, d'un rouge vert, cherche, mais en vain, à s'élever, tant l'étreignent les crasses et les sueurs anciennes; garçons et filles prennent leur élan et sautent par trois fois par-dessus ce feu de joie. Du coup ils sont purifiés de toutes leurs souillures; ils ont quitté, abandonné le vieil homme. Ils l'ont enfumé, et agiles comme des cerfs, agiles comme des gazelles, ils s'enfuient en leurs cases pour *masiri don* se faire beaux, se faire belles... C'est partout un remue-ménage sans nom! les couvercles des calebasses, l'armoire des noirs, roulent sur le sol et se fendent, ils se brisent et tombent en morceaux, c'est au milieu des rires d'une joie délirante, les lamentations d'une vieille qui glapit et grogne. Et cet empressement, cette fièvre est cause de retards, nos fillettes surtout, n'en finissent de se parer. Une boule d'ambre pend trop bas ou pas assez, les colliers sont trop lâches, il faut les raccourcir, et les fils usés se rompent et les perles par poignées se perdent dans la poussière...

Enfin, et c'est grand soulagement, des quatres coins du village retentit le cri d'allégresse *Kouyo é, Kouyo é*! Précédés du chœur

de chant (un groupe de femmes et de fillettes qui battent des mains, chantent en fausset, sans jamais s'accorder, un air des plus barbares), les tambours lentement se dirigent vers les gros arbres de la place, la salle des bals. Dans toutes les ruelles qui sillonnent le village, en font un labyrinthe, c'est un monde de femmes, d'hommes, d'enfants, qui se pressent, jouent des coudes et crient, en un instant la place est remplie.

D'instant en instant, nos vieilles se rapprochent et de plus fort en plus fort, le mot *Kouyo ê, Kouyo ê* retentit... Mais les voici qui débouchent, remuant du corps à le faire croire annelé, tant elles imitent le ver surpris par un rayon de soleil et regagnant son nid, dans la terre, en grande hâte. Vraies sauvagesses avec leurs mentons pointus, la peau plissée, les mâchoires vides de dents, elles raclent avec furie deux tiges de fer et portent sur leurs têtes chenues un torchon sale, crasseux apanage des sorcières, enroulé sans art et sans goût. La lance au poing nos jeunes citoyens apparaissent dans des culottes bouffantes; ils portent le bonnet à double pointe ou le turban à tons criards et à longues franges et disparaissent sous une ample blouse toute parfumée encore de l'odeur du moisi d'un fond de magasin, toute roide et toute luisante, sous sa colle d'amidon. Ils sautent et hurlent, ils brandissent leurs armes, se donnent des airs guerriers, se donnent surtout un tel air de suffisance que votre rire se déclanche.

Après les garçons, les fillettes qui s'éventent avec leurs «aumonières» tout ornées de cauris, un plateau tressé fait d'herbes fines et liantes, celui sans doute, sur lequel on déposa au matin du *soli si* ou veillée des armes, le débri sanguinolent. Elles avancent avec raideur, glissent sur le sol plutôt qu'elles ne marchent; car leurs pieds sont alourdis par les chaînettes, les anneaux de fer et ont peine à se lever. Un croissant ou d'or ou de cuivre leur tire la paroi médiane du nez, une poignée de bigorneaux zébrés leur balancent aux lobes des oreilles, plusieurs colliers de corail leur courent sur la tête, et c'est, un peu partout, autour du cou surtout, des boules d'ambre séparées entre elles par des gris-gris, par des perles de tout calibre et de toute nuance. Les Bambara de caste *noumou* ou forgeron, les Marka bambarisés, toute Bam-

4: Henry FA8 Bambara

bara de souche plus ou moins mélangée et dont on n'a pas rasé le crâne au *da woro* ou fête du sixième jour, ont la chevelure nattée et sur le haut du cimier qui se termine par deux tressettes le long de chaque oreille, un petit paquet bizarre, une poignée de cheveux. C'est en souvenir du 8ème jour de leur naissance, jour où on leur imposa un nom, et ce qu'elle porte n'est rien moins que ce que le Bambara appelle «la toison du sein»[1]. Quand celle-ci est perdue et c'est d'ordinaire le cas, la maman y pourvoit en en donnant des siens. La tenue de parade de nos excisées est un véritable harnachement; deux ou trois pagnes en étage leur enserrent la taille et du vrai costume, la bande d'étoffe qui frétille par derrière en queue flasque et molle, le gros pompon tout au plus se montre. Du moins on les peut voir et regarder, une belle blouse blanche pour une fois les habille et la longue banderolle d'étoffe, de rigueur dans les danses, jetée sur les épaules et ramenée par devant, fait assez bel effet. Au Bani, c'est autour des hanches par-dessus les pagnes, une large ceinture en cauris et de chaque côté, suspendus à des lanières de cuir passées en bandouilière et se croisant sur la poitrine, deux paquets de cauris. Ce *dousou ko*[2], tel est son nom, est le reste de la dot offert par le fiancé et compte à 5 à 6000 cauris.

Autour des tambours qui sur la place font rage, circoncis et excisées à la suite des vieilles qui raclent leurs ferrailles, à la suite de griottes qui chantent leurs grâces, leur force et leur beauté, tournent quelques instants et vont s'asseoir sur les nattes qui leur sont préparées.

Aux nouveaux citoyens, on distribue les noix de kola; aux pieds des fillettes, les reines du jour, on dépose les calebasses de *dégé*, farine délayée dans de l'eau de miel et du lait, et le chef du village prononce le discours de rigueur au début de toute fête, son hérault debout à ses côtés le répète mot par mot, phrase par phrase, car lui le chef il ne parle qu'à mi-voix, c'est de bon ton.

[1] Aux enfants nouveau-nés on rase la tête 6 à 8 jours après la naissance, ils ne peuvent sortir hors du logis avant de s'être dépouillés de la toison du sein (ou de leurs mères, *kuno* sein, *si* chevelure).

[2] *Dousou* âme, cœur, siège de l'amour, *ko* affaire, gage d'amour.

4: Henry FA8 Bambara

Le discours est bref, il nomme par son nom chaque circoncis, chaque excisée, et rappelle à tous que la circoncision chez eux est vieille comme le monde, comme la race Bambara, je veux dire. «Oui, s'exclame-t-il, nos enfants circoncis sont dans la voie de leurs pères; ils sont Bambara. Jeunes gens, jeunes filles, hommes et femmes, vieux et vieilles, nos circoncis peuvent désormais prendre part aux palabres, s'asseoir avec leurs aînés autour des calebasses de *d'lo* ou bière de sorgho, et participer à nos jeux, à nos réjouissances, à nos rites. Que tout le monde le sache et que personne ne l'oublie, qu'on ne les traite jamais d'incirconcis[1], c'est l'insulte la plus grave! Chacun saura venger l'insulte faite à son enfant et je saurai venger celle faite au mien.» Il termine en disant: «Trêve au disputes, mangeons, buvons, dansons, réjouissons-nous, et les choses sérieuses[2] après la fête.»

Le *d'lo* dès lors coule à flot et les gosiers se décrassent. Tout le monde, jeunes et vieux, hommes et femmes dansent en l'honneur des jeunes «citoyens» et tant que dure la liqueur pétillante et mousseuse, ce sont des chants, des danses, des cris et des hurlements sans fin sur la place publique, le jour et la nuit. Et quand la bière touche à sa fin, accompagnés du père, de la mère, de toute sa famille et de celle de sa fiancée ou de son fiancé, chaque circoncis et chaque excisée, à son tour, par rang d'ancienneté, se dégourdit les muscles en face du public. C'est le clou de la fête! A ce moment, les cris, les hurlements redoublent et dans la vaste poche de la blouse du circoncis, sur le plateau de l'excisée, des buveurs, la cruche à la main, la bave aux lèvres, les yeux dans le vide et titubant sur leurs jambes, vont déposer des perles, des cauris, une noix de kola. Avec la dernière, toute sauterie cesse et la fête prend fin. Lentement la foule se retire, regagne ses pénates, elle n'a que trop besoin d'un peu de repos.

Les jours qui suivent cette «sortie des circoncis» (le Bambara lui donne ce nom), jouvenceaux et jouvencelles courent le pays en tenue de parade et vont remercier ceux qui furent au *da woro* ou fête du 6ème jour. Filles et garçons, en deux bandes, sous la

[1] Traiter quelqu'un de *bakoro* (incirconcis) est l'injure des injures.

[2] Toute contestation, tout litige, tout ce qui désunit.

4:Henry FA8 Bambara

conduite de leur vieille surveillante, cheminent á travers les sentiers à la queue leu-leu, en file indienne. En tête marche la *massa* ou reine; la *massa ma Kono,* sa remplaçante, vient ensuite, puis la *massa ma Kono ségére* remplaçante elle aussi de celle qui précède. Toutes les autres sont des sains et la dernière, la plus jeune de toutes, s'appelle *koulé.* Les garçons eux aussi marchent dans le même ordre et portent les mêmes titres... Cette façon de remercier les gens est des plus Bambara; s'ils tiennent à se montrer, à ce que l'on sache qu'ils sont circoncis, ils veulent avant tout qu'on leur fasse l'aumône, et ils vont réclamer une obole, tendre les deux mains. La race Bambara est une race de mendiants!

Chap. X.

Le Mariage Bambara.

§ 1. Demande en Mariage. § 2. Les devins et les fétiches acceptent ou refusent le prétendant. § 3. Les Fiançailles. § 4. Les Noces d'une jeune Bambara. § 5. L'exhibition du trousseau de la mariée au soir du premier jour.

Les fillettes Bambara sont fiancées dès leurs plus tendres années, de quatre à dix ans ordinairement, et celles qui, âgées de 12, 14 et 16 ans, attendent un prétendant, sont bien rares. L'âge du reste importe peu, il y a trois phases dans le mariage: la demande, les fiançailles et les noces, et quiconque veut prendre femme, qu'il soit jeune homme, d'un âge mûr, ou vieillard, marié, veuf, ou non marié, doit se soumettre à cette loi.

§ 1. Demande en Mariage[1].

La beauté plastique d'une femme ne laisse pas d'émouvoir un Bambara; il sait distinguer un corps bien fait d'un corps mal fait, une jolie d'une vilaine, et une peau cuivrée l'attire plus qu'une peau d'un noir d'ébène. Egalement, un visage grêlé des marques de la variole, un buste couvert de cicatrices lui déplaît, et s'il vous parle de sa fiancée, de son épouse, il est tout fier de pouvoir dire: „*sien si t'a la*, elle est d'un corps sans défaut", par suite elle est belle. Quand il s'agit du mariage pourtant, il n'y regarde pas de trop près! facilement il fait taire ses goûts, et rarement il consulte son cœur, la femme est avant tout pour lui un objet de plaisir et un objet de rapport.

[1] Il s'agit du mariage d'une jeune fille. Pour les veuves, les divorcées se remariant, il y a consultation des devins, sacrifices aux fétiches mauvais etc., mais la cérémonie des fiançailles et des noces se fait avec un moindre éclat.

[p. 199]

4: Henry FA8 Bambara

Ce qu'il voit en premier lieu dans la femme, c'est l'être d'un sexe différent du sien, et si elle est travailleuse, cuisine bien et s'entend au négoce, il saura, pour la conserver, fermer les yeux sur ses défauts et lui permettre d'être, en son logis, un personnage important avec lequel il faut compter.

Un noir qui désire une femme, vient-il à découvrir une fillette non fiancée, vite il confie son secret, ses craintes et ses espérances à son intime, à un homme d'un âge mûr et jouissant dans le pays d'une certaine considération[1]. Celui-ci reçoit quatre noix de kola, empaquetées dans des feuilles vertes, ficelées et reficelées pour qu'elles ne se fanent point, et la lance au poing, la peau de bouc ou *foroko*, son inséparable, bien attachée sur l'épaule, il se met en route tout fier d'être délégué pour une mission si douce, heureux et content d'être *fouroubaloma tigi*, le chargé des cadeaux du mariage[2].

Au terme de son voyage, sur la place publique, il salue de façon fort aimable les vieux qui y cultivent la paresse avec l'apathie d'un lézard à l'ombre d'un gros arbre; il fournit à tous et abondamment la prise de rigueur qu'offre tout étranger, il choisit parmi eux, si tout ami, toute connaissance lui fait défaut au village, l'homme de bonne volonté, qui le présentera à la famille et lui aplanira les voies. Celui-ci trouvé, il s'y rend sans plus tarder et expose sa requête, que répète mot par mot, phrase par phrase, son introducteur.

Le père de la fillette réfléchit un instant et si le parti lui plaît, il répond d'un mot: «*A gnéna* C'est bien.» Le petit paquet aux quatres noix de kola lui est alors offert, il appelle sa fille et la mère, et le *fouroubaloma tigi* expose de nouveau le motif de sa

[1] Les «griots», ont pensé certains, servent d'intermédiaires pour demander la main d'une enfant. Rien de plus faux, le Bambara déteste cette race, il ne lui confiera jamais une mission si délicate. Le Bambara redoute le griot dans ses fêtes intimes. Que de fois ils nous disent en nous invitant: «Nous sommes venus nous-mêmes t'inviter afin que la nouvelle n'en parvienne pas aux oreilles des griots.» Le *to-n-tigi*, chef de l'association des *fla-n-to*, ne joue aucun rôle important dans le mariage d'un *to-n-dé* ou membre de l'association. Les *to-n-dèou*, membres de l'association des *fla-n-to*, sont invités et se réjouissent aux noces d'un confrère *to-n-dé* et c'est tout. — Mr. Barbier Louis commet une erreur; voir page 527, 10e decembre 1907, Revue «La Quinzaine».

[2] *Fouroubaloma* cadeau de fiançailles, *tigi* maître.

venue. Tout s'achève par ces mots: «Salue bien celui qui t'envoie et toute sa famille, dis-lui que je suis heureux qu'il demande ma fille. *A diara an yé kali*[1] c'est pour nous joie bien grande mais ceci, sais-tu, demande réflexion! J'en parlerai à mes amis sous peu, et dans quelques jours tu connaîtras ma décision...» Il n'y a pas eu refus, et l'envoyé satisfait de lui-même et de la bonne tournure de l'affaire, s'en va porter à l'aspirant ces paroles qui lui doivent ouvrir au cœur la porte de l'espérance.

§ 2. Les devins et les fétiches acceptent ou refusent le prétendant.

Marier sa fille et la bien marier, pour tout papa et toute maman, est un cauchemar, les deux restent soucieux quand un prétendant se présente. Le Bambara connaît ces angoisses! si sa fille n'est pas belle, si souvent même elle est laide, avec un gros nombril, une hernie ombilicale, une vessie due à la maladresse de la sage-femme, il vit dans ses gros yeux blancs, marqués d'un point noir plein de vie et brillant, dans sa bouche largement fendue, aux lèvres boursouflées, il retrouve la sienne propre, et tout son être intime lui crie: «C'est ta fille, c'est ton sang.»

D'affreuses pensées le viennent tourmenter: si le prétendant avait un caractère de vilain et une sauvagerie de brute, ne va-t-il pas sans aucune pitié rouer de coups mon enfant? Peut-être a-t-il une de ces maladies honteuses qui se cachent et ne se nomment pas, et ma fille commettra l'adultère pour n'avoir pas à rougir d'être stérile? Et s'il était de ces jouisseurs si nombreux parmi nous et que dégoûté après en avoir joui, il la chassait, la répudiait? Il tremble, il voudrait connaître ce que l'avenir réserve et à lui et à elle: il va consulter les devins.

Deux et souvent trois devins sont consultés; si tous s'accordent pour attester que le prétendant est d'un bon caractère, que le divorce n'est pas à craindre et que l'enfant deviendra mère d'enfants sains, forts, vigoureux, qui perpétueront et sa race et son sang, il renaît à la joie. Il en avertit et sa femme et sa fille, il fait part de sa décision au chef du village, au conseil des anciens et

[1] *A* = cela, *diara* = est heureux, *an yé* = pour nous, *kali* = beaucoup.

sans retard aucun, affranchi qu'il est de toute crainte, prévient le prétendant que les portes de sa demeure lui sont ouvertes.

A cette annonce, le prétendant choisit en son poulailler une poule grasse, sort de sa réserve une ou deux noix de kola, et de nouveau le *fouroubloma tigi*, le chargé des cadeaux du mariage, se met en route, car il s'agit de savoir cette fois, si les *boli* de famille et parfois les mânes des ancêtres ne s'opposent pas à l'union projetée[1].

Le père de la fillette décroche sa peau de bouc et souvent de fauve un affreux *foroko* tout crasseux, tabernacle des *boli* de la famille et les arrose du sang de la poule, puis leur crache dessus un morceau de noix de kola mâché. S'il manque de *boli* de famille, et c'est chose rare, il sacrifie dans ce cas à ses ancêtres sur le seuil de la porte de la case d'entrée ou *b'lon* et, s'il le possède, sur le *kârâ*, bas relief en terre à l'intérieur du *b'lon* ou case d'entrée, qui représente de façon fort grossière une femme et un homme et sert d'autel.

Quand le sacrifice est agréé, ce qui a lieu si la bipède emplumée a l'heureuse idée de ne pas crever les ailes deployées, la poitrine sur le sol, si les morceaux de la noix de kola, fendue en deux, et jetés sur le *boli* ou sur le *kârâ*, retombent la partie sphérique sur le sol, la pulpe en haut[2], c'est de la part de la famille un oui catégorique, et tous les cœurs se réjouissent. Quant au *fouroubloma tigi*, il suce tout ravi son morceau de noix de kola, il déguste son morceau de la poule et la scène du sacrifice est loin de sa mémoire. Il a pourtant tremblé, quand accroupi devant ses *boli* ou devant le *kârâ*, l'autel de ses ancêtres, le beau père a tranché le cou de la victime et jeté la noix de kola en disant d'une voix grave et caverneuse: «Nous avons consulté les devins, tous sont d'accord pour louer le prétendant; à les croire il est digne de notre fille. Mais vous, qu'en pensez-vous de cette union? Si elle doit être

[1] Si dans la suite un événement vient rompre les fiançailles, s'il y a mariage suivi de divorce, il ne lui viendra pas à la pensée que les devins se sont trompés. Tout retombera sur la tête d'un ennemi, un inconnu presque toujours, et c'est heureux, qui par haine, par jalousie s'est débrouillé pour tout brouiller.

[2] Opération qui se recommence jusqu'à 3 fois en cas d'insuccès.

heureuse, si le divorce n'est pas à craindre, si elle doit être féconde, agréez, je vous prie, mon sacrifice. Dans ce cas accordez-leur les richesses, une longue vie, des enfants nombreux, la paix. Cette poule et les kola sont bien pour le sacrifice, et c'est un vrai sacrifice que, par mon entremise, vous offre le prétendant.»

Cette façon d'agréer, ou d'écarter un prétendant, est des plus ingénieuses! Tout étant remis à l'arbitre des devins, des *boli*, des mânes des ancêtres, toute contestation de la part de l'évincé est impossible, aucune querelle ne surgit entre les deux familles, et quand un prétendant plus heureux obtient la main de la fillette, il n'a pas à craindre la haine, la rancune, la vengeance de celui qui l'a précédé, il n'est pour rien dans son infortune.

§ 3. Les Fiançailles.

Le mariage Bambara, ai-je souvent ouï dire, n'est rien moins qu'une vente, un achat: la femme appartient au plus offrant. Je me garde de partager pareille opinion. Le prétendant donne une dot, je le sais, mais cette dot est un cadeau, fait à la fiancée et lui revient en entier. Au moment où il la reçoit, le père se paie des culottes, un calotte à trois pointes, une blouse neuve, quelques cruches de *d'lo* ou bière de mil, force noix de kola; mais quand viennent les noces, c'est lui, le père, qui fournit à son enfant les pagnes, les calebasses, la poterie, tout le trousseau enfin, et pour peu qu'il soit vaniteux, — et quel Bambara ne l'est pas! — la dot y passe et même plus.

Quand le prétendant a pu réunir 2 à 3 kilos de sel, quelques lambeaux d'étoffe pour la fillette et pour sa mère, une partie de la dot[1] qui varie entre 25 et 30 frcs, il présente ses hommages à la famille par son intermédiaire, le *fourouboloma tigi* ou chargé des cadeaux de mariage. Celui-ci se rend chez le beau-père, escorté

[1] La dot est fixée à *ba mougan ni ton* environ 24,000 cauris. Chaque *ba* compte 10 *kémé*. — Le *kémé* vaut 80 cauris, le *ba* 800 cauris. La pièce de 5 frcs se change en temps ordinaire *ba dourou ni kémé dourou* soit 4400 cauris. — La valeur des cauris est sujette à la hausse et à la baisse, et il arrive que la pièce de 5 frcs vaut à certains moments 4400 cauris: à d'autres moments les cauris baissent et la pièce de 5 frcs vaut *ba woro ni kémé dourou* soit 6 *ba* et 5 *kémé*, *ba woloncula* soit 7 *ba*.

de quelques jeunes filles, qui portent le *fouroufen* ou la dot, les cadeaux d'étoffes et de sel, quelques cruches de *d'lo* ou bière de mil; et le chef du village et son conseil, les amis, les *to-n-déou* ou membres de l'association du *fla-n-to*[1] vont aussitôt présenter leurs hommages à l'heureux père, apprendre à la fillette qu'on célèbre ses fiançailles, qui ne se peuvent désormais plus rompre, sans un motif grave et sérieux, et ce n'est bientôt dans le *b'lon* de la case d'entrée, dans la cour intérieure, que gens accroupis, qui boivent le *d'lo* ou bière de mil, et ne tardent pas à divaguer... Et la fiancée a du temps pour réfléchir, pour ouvrir son cœur à l'amour, ses noces ne se feront qu'un an, deux ans et souvent trois après l'excision, et quand celle-ci se pratique elle est à même d'être mère.

A partir des fiançailles les deux familles se rapprochent, des relations s'établissent, on se rend mutuellement visite. Quand la fillette a grandi, un an, deux ans après l'excision, durant le temps qui s'écoule entre l'excision et les noces, elle va chaque année passer quinze jours, un mois chez ses beaux-parents. Dans la région du Bani, cette coutume est, on peut le dire, générale[2]. Quand les jeunes gens envoyés pour la prendre arrivent, elle se

---

[1] L'association des *fla-n-to* ayant à sa tête un *to-n-tigi* se compose de plusieurs groupes de *to-n-déou* ou membres de l'association. Chaque groupe correspond à une circoncision. Quand les circoncis sont nombreux, ils forment un groupe nouveau, mais s'il n'y a qu'1, 2 ou 3 circoncis, ils font partie du groupe de la circoncision précédente. Le *to-n-dé* invite à ses fiançailles et à ses noces les membres de son groupe, ceux de sa circoncision, et les membres des groupes plus anciens. Quant aux groupes moins anciens il ne les invite pas. — Les femmes forment elles aussi une association de *fla-n-to* semblable à celle des hommes mais distincte. Celle qui se trouve à la tête de l'association, la plus vieille du village ordinairement, s'appelle *to-n-tigi*, *massa fama*, reine, et les *to-n-dé mouso* (les femmes *to-n-dé*), l'appellent *m'ba* mère. Celles-ci ne sont appelées qu'aux noces.

[2] Dans les environs de Ségou cette coutume est moins générale. Souvent les deux familles s'entendent, et au jour indiqué, la fiancée se rend chez son fiancé, accompagnée par un jeune homme désigné par le conseil des anciens. Après la dernière fête de la circoncision (*boloko déou don bo*, sortie des circoncis), certains villages, ils sont même nombreux, font une fête à la fiancée. Celle-ci se rend chez son fiancé toute chargée de perles et de colliers et escortée de toutes les jeunes filles du village. Le fiancé supporte tous les frais de cette fête dite *mousodjira* montrer la femme. Tous les jeunes gens du village et des villages voisins offrent de 80 à 160 cauris pour aider le fiancé à couvrir les frais.

4: Henry FA8 Bambara

cache dans une case amie, et la petite troupe court de droite et de gauche à sa recherche. Ils ne tardent pas à la trouver, des membres de la famille, la mère, les belles-mères et les sœurs se joignent à eux, et le petit cortège se rend chez le chef religieux, *gnéna-sonnaba,* prêtre du *dasiri,* génie protecteur du village, qui donne quelques conseils à l'enfant et lui fixe le jour du retour. Au sortir du village, la jeune fille s'arrête, refuse d'avancer; les jeunes gens l'empoignent, la portent en leurs bras, et elle se perd en des cris, en des hurlements, qui ne doivent cesser qu'à la limite des champs qui entourent le village.

Si la dot est fixée, il est plus difficile de déterminer la somme des cadeaux offerts par le fiancé, en mil, poules, sel, kola, et *d'lo* ou bière de mil. Ces cadeaux offerts à titre gracieux, pendant 4, 5, 6 ans et souvent plus, dépendent beaucoup de la fortune d'un chacun et de l'honorabilité de la famille de la fiancée. Au moment de la récolte, il fournit un ou deux paniers de mil de 20 à 40 kilos: au grand sacrifice offert une fois l'an aux *boli* de famille, une poule, du sel, des noix de kola et du *dégé* ou farine de mil délayée dans de l'eau de miel. De temps en temps, il offre quelques bonnes cruches de *d'lo,* contenant pour le moins, de 20 à 30 litres, et s'il y a fête chez lui, il se garde bien d'oublier son futur beau-père. A la fête de l'excision de sa fiancée[1], au *da woro,* ou fête du sixième jour, il se montre généreux, et le chargé des cadeaux du mariage va porter à celle-ci le cadeau de rigueur, un pagne à fond jaune rayé de lignes noires, 4 à 5 livres de beurre, 2 à 3 kilos de sel, 20 à 30 litres de *d'lo* ou bière de mil, autant de *dégé* ou farine délayée dans de l'eau de miel, quelques ornements de parure enfin — un collier de perles, un bout d'ambre, un bracelet —, et ceci est pure gracieuseté et nullement obligatoire.

Un petit fait me reste encore à noter et il ne manque pas d'importance, c'est qu'à partir des fiançailles, la fiancée ne peut manger en présence de son beau-père, s'attarder avec lui dans des conversations sans fin, surtout sans présence de témoins, et le fiancé est soumis aux mêmes règles vis à vis de sa belle-mère.

[1] Le Bambara n'assiste pas à la fête qui a lieu à l'excision de sa fiancée.

4:Henry FA8 Bambara

A bref dire, ils ne peuvent même plus s'entre-regarder! Et si le fiancé meurt avant les noces, la fillette devient la fiancée d'un frère plus jeune, c'est de bon ton, mais à défaut de frère, elle recouvre sa liberté et conserve sa dot. Si la fiancée vient à mourir, la famille d'ordinaire conserve la dot reçue; exiger la restitution de la moitié de la dot, chose permise par la coutume, serait de la part du fiancé et aux yeux de tous, un manque de tact et de délicatesse. Maintenant si, pour un motif ou pour un autre, les fiançailles sont rompues, on rend au fiancé dot et menus cadeaux en entier.

§ 4. Les Noces d'une jeune Bambara.

Le fiancé demande la jeune fille[1]. — Les *fourou fen* (la dot et les menus cadeaux) ont été versés, notre fiancée est une grande démoiselle depuis longtemps excisée, et du beau pagne à fond jaune rayé de lignes noires, reçu au *da woro* ou fête qui suit le sixième jour de la circoncision, il ne reste que des loques. *A kouara*, elle a atteint son développement parfait, elle ne peut désormais que déchoir en grâces et en beauté, son fiancé la désire. Le *fouroubolomo tigi*, ou chargé des cadeaux du mariage, endosse l'habit des fêtes et va porter au beau-père 5 *kémé* soit 400 cauris. Le geste est compris de tous, il signifie: à quand les noces? Le noir n'a qu'un amour: son intérêt; il n'a qu'une affection: lui-même; dans son égoïsme il ne songe qu'à lui et à la réception des cauris; son cœur ne s'émeut point outre mesure. Il pense à ses champs, à ses affaires, à son ventre, et dans la famille, du plus vieux au plus petit, ces seuls mots sont sur les lèvres: «Comme elle maniait la houe! quelle bonne langue pour vanter la marchandise et la vendre, qu'elle cuisinait bien . . .!» Et tout s'arrête là, car de ses sentiments à elle, personne n'en a cure. En vain elle s'écriera qu'elle déteste son fiancé, qu'elle ne l'aime point, ne le pourra jamais aimer, et qu'elle en préfère un autre: en vain elle fuira le

[1] Il arrive parfois que la famille ne peut refuser la jeune fille à son prétendant, et comme celle-ci n'a pas tout son trousseau, la fête des noces est remise. On la conduit chez son mari, une petite fête intime a lieu en ce jour. Quand elle a son trousseau elle retourne dans sa famille et la grande fête se fait.

4: Henry FA8 Bambara

toit paternel, ira s'abriter chez un parent complaisant, il lui faudra se soumettre! son père et sa mère ont reçu l'augure des devins, les *boli* de famille, en agréant le sacrifice, ont agréé le prétendant, ils ne peuvent contrecarrer les ordres de leurs dieux, ou si l'on préfère l'autre terme, de leurs fétiches familiaux[1]. Du reste je dois l'avouer, bien rares sont les femmes Bambara qui hautement dévoilent leur antipathie, elles ne savent pas résister à l'autorité paternelle, et librement elles se donnent à celui à qui on les fiance; *an ka lada do* c'est notre coutume à nous, disent elles, et l'idée ne leur vient pas qu'il en puisse exister une autre.

Le départ de l'épousée. Exorcisme de sa case par le *boli* du village. — Son entrée au village. La première nuit. — Il fait nuit, c'est l'heure où les familles accroupies en rond autour des calebasses de *to* ou bouillie de mil, se bourrent de nourriture, et fort bruyamment se sucent les doigts. Qu'y a-t-il donc ce soir que les femmes se pressent si nombreuses sur la place publique, des calebasses sur la tête? A chaque tournant des rues, on ne trouve que gens qui bourrent leurs longs fusils à pierre, et c'est dans les *b'lon* ou cases d'entrée le bruit assourdissant des tambours dont on tend les peaux et qu'on accorde. Et ces cris qui emplissent le village, vous cassent les oreilles, vous énervent, qu'est-ce donc? ... Une jeune femme, une fiancée, qui se débat dans les bras de deux vigoureux gaillards et hurle ... pour la forme, car sitôt hors les murs, elle cesse ses cris, place sur sa tête la longue étoffe (un cadeau de son mari) dans laquelle elle se peut tailler trois pagnes, et fort alerte elle suit les femmes et les jeunes filles qui portent son trousseau. La troupe des jeunes gens, avec tambours, trompes et fusils, se presse à sa suite, et ce sont des chants d'allégresse, des battements de mains, puis de temps en temps ce cri allongé *kouyo, kouyo* que pousse une vieille et qui déchire le calme, le silence de la nuit.

[1] La coutume veut que la jeune fille couche une nuit avec son fiancé 10 à 15 jours avant les noces. Certaines familles se dispensent de cette coutume. Pour ceci tout se passe dans l'intimité; la fillette arrive de nuit, conduite par un membre de la famille, et se retire à l'aube. Les deux expressions suivantes pour désigner cette manière de faire sont: «*Ou tara dj à tjéma* ils sont allés la donner à son mari.»

4:Henry FA8 Bambara

Et pendant que l'épousée poursuit sa marche triomphale, à petits pas, c'est au village où elle se rend une scène étrange qui se passe. Le *boli* principal du village a quitté sa puante cachette, et pendant que les femmes, les enfants, les non initiés, tapis en leurs cases, tremblent à chaque rugissement poussé par son héraut, il court les ruelles dans les mains de ses adeptes[1]. Ce n'est pas tout, il pénètre dans la cour du mari, il entre dans la case de l'épousée. A ce moment les *boli déou*, les fils du *boli*, chantent l'hymne sacrée, s'oublient en leurs danses et lui, le dieu, il est couché sur le drap blanc étendu sur le lit, sur la natte où sous peu va reposer la pauvrette. Cette cérémonie comme tout rite de ce genre s'appelle *kéné salo* exorciser la place[2], et son but est de chasser les esprits malfaisants qui en voudraient à la femme et au mari. C'est aussi pour l'époux un moyen de témoigner publiquement de sa foi, de son amour, de son attachement au *boli*, un moyen de s'attirer enfin ses faveurs et d'avoir un mariage heureux et fécond.

La jeune femme et son escorte toujours cheminent très lentement à travers les sentiers sinueux, et dans le lointain, ici et là, on entend un coup de fusil, un battement de mains, le fameux cri *kouyo kouyo*, qui, suivant les coudes du sentier, tantôt se rapproche, et tantôt s'éloigne pour se rapprocher de nouveau dans un éclat plus fort . . . Enfin, ils arrivent, ils sont sur la limite des champs à 200, 300 mètres au plus du village . . . Les jeunes gens courent se mettre à la tête du cortège, les porteurs du trousseau passent à l'arrière et les tambours ronflent et les cornes de la fanfare mugissent puissamment, c'est la danse. Mais quelle danse! Courbées en deux les femmes donnent à leurs bustes un mouvement de va-et-vient, qu'on ne saurait mieux comparer qu'à celui d'un ver qui se rentre et lentement se détend, elles glissent sur le sol sans lever

[1] *Ou tara djiro à tjéna k'a d'a ma.* Ils sont allés la montrer à son mari pour la lui donner. — L'expression vraie est celle-ci: *A wélila k'a se-n-don.* *A se-n-donna*: Son mari l'a appelée pour coucher avec elle. Elle a couché avec son mari. *Fourou kéra* = Ils se sont mariés, est la réponse.

[2] *Kéné* surface, plane, parquet, cour, *salo* caresser doucement de la main, passement de mains qu'accomplissent les sorciers quand ils traitent un malade, faire des passes.

4: Henry FA8 Bambara

les pieds, laissant derrière elles sur le sable une longue traînée, tel un boa à son passage. Elles vont ainsi jusqu'à la porte du village avec une lenteur désespérante, mettant une heure et souvent deux pour couvrir ces quelques cents mètres.

Le cortège couvert de sueur, blanc de poussière, longe les murs; le voici à la porte tirant du fusil, battant des mains, hurlant des chants qu'étouffent en partie les roulements des tambours et les mugissements des cornes de la fanfare. Le *boli* lance un dernier rugissement, son prêtre le va porter en son temple sordide, où se respire un air attiédi par les vapeurs d'un sang chaud et jamais refroidi, et les cases ouvrent leurs portes et un flot de femmes, d'enfants, de jeunes filles, se précipitent à travers des ruelles, vont mêler leurs voix à celles qui arrivent. La foule des femmes se partage en plusieurs chœurs; et de nouveau courbées en deux, dans des contorsions inimaginables et qu'une plume ne peut décrire, car toutes les parties du corps frémissent et remuent, une vogue douce, dirait-on, qui avance et sur elle-même se replie, elles glissent sur le sol, soulevant un nuage de poussière, et précédées de tambours, dans une décharge de fusils, lentement ainsi elles se rendent dans la cour intérieure des époux. Ici tout le monde trouve la nourriture prête, ce n'est au milieu de la cour qu'immenses calebasses de *to* ou bouillie, de *dégé* ou farine de mil delayée dans de l'eau de miel, des cruches pleines de *d'lo* ou bière de mil, et pendant que les nouveaux mariés sont à la joie de leurs premières amours, on boit, on mange, on danse, on hurle près d'eux . . . Car j'oubliais de le dire, la jeune épouse a depuis longtemps quitté sa horde beuglante en délire. Sitôt le *boli* remisé, des femmes la sont venues prendre et conduire en sa demeure[1]. Avant de l'introduire dans le sanctuaire conjugal, où déjà l'attend son mari, elles lui défont sa chevelure de jeune fille, elles lui enlèvent son ruban d'étoffe, large de trois

[1] Chaque femme Bambara a sa case distincte de celle de son mari. Un Bambara qui n'a qu'une femme, couche dans la case de son épouse; s'il en a plusieurs, c'est le contraire qui a lieu, la femme appelée va coucher chez son mari. Certains riches fournissent à chaque femme une case, une cour intérieure et un *b'lon* ou case d'entrée. Dans ce cas la première femme n'a pas une case distincte de celle de son mari, et le mari va passer ses nuits ou chez l'une ou chez l'autre à sa guise.

doigts lié par devant à la ceinture et passe entré les jambes pour retomber par derrière en queue flasque et molle; elles dénouent sa ceinture à perles et à grelots, elles l'aident à prendre son bain et la déposent enroulée dans un pagne, sur sa couche[1].

Tous les fusils soudain se déchargent, de nombreux et puissants *kouyo kouyo* retentissent dominant les chants, le bruit des tambours, le bruit des pieds frappant sur le sol en cadence et des vieilles à peau parcheminée, plissée, se précipitent dans la case... avec l'eau tiède des ablutions[2].

Drapé dans sa blouse neuve, l'époux quitte la demeure de son épouse, salue les étrangers qui emplissent sa cour et va s'asseoir sur la natte avec le *fourouboloma tigi* et ses intimes. L'epousée à son tour, vêtue du pagne des mariées que retient à la ceinture un fin cordon, dont les gracieux pompons rouge et blanc, souvent coupés de lignes jaunes et vertes, discrètement se balancent sur le côté le long des hanches, ne tarde pas, elle aussi, à paraître, à traverser la cour. Elle marche les yeux timides, la tête baissée, une troupe de griottes (chanteuses) la poursuivent de leurs chansons d'amour; elles disent la finesse de sa peau, l'élégance de sa taille, la carrure de son buste, la fermeté de ses seins. Il y a plus encore et on rougirait à moins; des vieilles par derrière secouent un grand drap blanc ensanglanté[3], qui témoigne par devant tous de sa virginité: A brief dire tout le monde la loue d'avoir su rester vierge, mais il la loue en Bambara, ce qui veut dire en termes gras, et pour faire ressortir sa vertu, il lui présente un bouquet de roses roulé dans l'ordure.

Au sortir de la cour, ses demoiselles d'honneur viennent la prendre, et pendant que les hommes restent là s'enivrer, pendant que les femmes continuent de battre des mains, de chanter à tue

---

[1] Cette cérémonie de la suppression du costume de la jeune fille se fait souvent au village avant le départ, surtout si le village où se rend l'épousée est éloigné et ne sera atteint que fort avant dans la nuit.

[2] Toute cette scène se passe le matin, quelques instants avant le lever du soleil.

[3] Même pour celles qui ont connu leur mari avant ce jour, on rend cet honneur, la famille a pieusement conservé ce drap, et s'il y a lieu de le déployer, elle est tout fière.

4: Henry FA8 Bambara

tête et de danser au son des tambours, des trompes et des guitares, elle se rend, elle, dans une case amie pour achever dans le sommeil sa première nuit de noces. Sans jamais pouvoir sortir, huit jours durant, elle prend là ses repas et assise sur une natte, un voile blanc sur la tête, elle passe ses jours à filer le coton, en compagnie des demoiselles d'honneur [1].

L'époux se tient en sa case tout le jour qui suit cette nuit et un peu tout le monde, des hommes et des femmes, lui viennent présenter leurs hommages. C'est le *d'lo* ou bière de mil qui surtout attire, mais dans ces circontances le Bambara oublie qu'il est gueux et toujours à tendre la main: s'il mange, s'il boit et s'enivre, il paie du moins en partie ce qu'il absorbe.

Par l'intermédiaire du *fouroubloma tigi,* chaque invité et chaque visiteur, homme ou femme, offre aux époux en nature ou en espèces un *fouroubloma fara,* ou cadeau de noces. Du reste ils le savent, c'est un moyen et le meilleur de pouvoir vider une cruche de *d'lo,* puis une seconde et enfin plusieurs.

Je ne connais rien de plus astreignant que des noces Bambara, qui durent deux, trois jours et souvent huit, si le mari est riche ou veut passer pour tel. Tant que durent les fêtes, les deux époux sont chacun dans leur case, entourés de gens en sueur pour avoir trop mangé ou trop bu, dans une atmosphère attiédie par les respirations puantes et sans jamais un renouveler l'air. Pour eux, pas une minute, pas un instant de tranquillité, ils ne peuvent même pas satisfaire aux exigences de la nature sans se voir escortés d'une troupe nombreuse. Après chaque repas, c'est en leurs cours un bruit assourdissant de tambours, de cornes, de chants hurlés par des voix qui jamais ne s'accordent, leurs oreilles ne perçoivent que ces phrases qui, à la longue, leur doivent être un supplice: «Que votre mariage soit heureux, qu'il en sorte des mains et des pieds (ayez des enfants nombreux), que Dieu vous conserve la

[1] Beaucoup s'affranchissent de cette coutume. Celles qui s'y soumettent, et c'est la majorité, peuvent après ces huit jours d'emprisonnement revoir leurs familles et y séjourner quinze jours. Cette promenade de l'épousée en sa famille s'appelle *bisa kounna saga.* Quelques semaines après elle passe de nouveau quatre jours — *sou nani yé* — chez ses parents et un peu plus tard une nuit *sou bélan si.*

4:Henry FA8 Bambara

santé, qu'il vous accorde une longue et verte vieillesse. Merci, merci, vous nous avez bien reçus, vous n'avez pas ménage le *d'lo*, je suis plein *(nzé dé fara* — ou encore — *né fara dérén)*»[1].

§ 5. L'exhibition du trousseau de la mariée au soir du premier jour.

Bien que haut sur l'horizon, le soleil désormais est sans force et sans vie, et à la porte de la case d'entrée de la demeure des époux, tambours et fanfares font rage, rendent les honneurs à la jeune femme assise au milieu d'eux, sur un tabouret minuscule. Elle permet qu'on admire sa parure, ses perles et ses bijoux, ses anneaux de cuivre et d'étain, parfois aussi et d'or et d'argent, elle permet qu'on s'extasie sur ses savates aux semelles hautes de trois doigts, cadeaux de son époux, sur sa chevelure artistique finement nattée, une montagne de cheveux en cimier transversal qui vient se terminer devant et derrière chaque oreille par deux minces tressettes, un casque de hussard, dirait-on à la jugulaire brisée, qui serait tout d'ébène et jeté sur le côté; mais elle a donné son cœur et donné sa parole, elle se voile la face du plateau d'herbes tressées qu'elle tient en sa droite.

Les cornes d'antilopes, de vaches et de bœufs, trompettes Bambara, cessent de mugir, les tambours cessent de ronfler, et un groupe de femmes (des griottes ordinairement, elles sentent, celles-ci, les fêtes et les orgies avec un flair de vautour qui sent la charogne à vingt lieues) viennent se placer derrière elle et chanter des chants d'amour.

Précédées d'un chœur de chant et d'un groupe de tambours[2] les *file djiralaou* (montreuses de calebasses), ont toute la matinée parcouru le village, allant de case en case étaler le trousseau. Ce n'est point suffisant: sous les yeux de la mariée, on l'étale à nouveau, on l'exhibe une dernière fois, et les connaisseurs ne

[1] La jeune femme, le jour des noces, ne cause qu'aux femmes venues nombreuses lui tenir compagnie et à ses filles d'honneur. Quand son moment est venu de pouvoir causer, on lui offre une poule.

[2] Cette promenade du trousseau à travers le village ne se fait que dans les noces riches, quand le trousseau en vaut vraiment la peine. Le plus souvent une seule exhibition, celle du soir, a lieu.

manquent pas pour en faire l'estimation et sans gêne aucune, en donner le juste prix[1].

Les savates aux semelles hautes de trois doigts, la blouse blanche et le pagne que porte l'épousée sont, avec le *koundougou fini*, vaste pièce d'étoffe qui peut donner trois à quatre pagnes, un cadeau du mari; quant au reste, étoffes, calebasses, poterie, mortiers pour piler le mil, coton à carder et à filer, tout lui vient de sa famille. Le trousseau dépend un peu de la fortune d'un chacun, mais on peut pourtant poser en règle générale que toute jeune femme reçoit au mariage une dizaine de *tafé* (pièce d'étoffe de 1,50 m à 2 m de long sur 1 m de large, que les femmes s'enroulent autour du corps), une quinzaine de calebasses et comme ornements au moins un bracelet et un collier de perles[2]. On assiste parfois à des scènes hilarantes, car dans la troupe des curieux qui se pressent à l'entour, inévitablement se trouvent des évincés. Ils ont mis bas la haine, et mis bas la rancune, le *boli* du village la protège . . . pourtant ils l'aiment, au fond du cœur ils lui conservent tout leur amour, et ce sont eux sans doute, les brisés, qui vont lui prendre la main restée libre et verser sur ses genoux quelques poignées de cauris.

L'exhibition vaniteuse du trousseau s'achève, le *fouroubaloma tigi* ou chargé des cadeaux du mariage remet à la maîtresse du chant cinq *kémé*, soit 400 cauris, et une dernière fois les fusils se déchargent. La jeune épouse se lève aussitôt, son plateau d'herbes tressées toujours sur la face et glissant du talon sur le sol sans lever les pieds, pénètre en sa demeure suivie de deux ou trois matrones, puis disparaît dans un léger nuage de poussière. Et la foule se retire, car la suivre et même rester là, serait être indiscret.

[1] Parfois cette exhibition se fait avant l'arrivée de la jeune épouse.

[2] Les épousées de famille riche reçoivent une esclave dite *gouadani* pour faire la cuisine, une vache, des chaînettes pour les pieds, des bracelets, un collier de perles avec une boule d'ambre de la grosseur d'un œuf de poule, deux petits pendants d'oreilles en or.

Chap. XI.

Enterrements Bambara.

§ 1. Fosse et cimetière. § 2. Pas de sacrifice aux mânes des défunts. § 3. Honneurs rendus aux non circoncis. § 4. Enterrements des circoncis, vieillards, chefs de familles, mariés et non mariés, femmes enceintes. § 5. Sacrifices aux fétiches à l'occasion d'un décès. § 6. Honneurs rendus aux adeptes du *Koré* ou *Koté*. § 7. Enterrement des excommuniés. § 8. Culte des morts.

---

§ 1. Fosse et cimetière.

Le Bambara enterre ses morts, et la fosse qu'il leur creuse a près d'un mètre cinquante à un mètre soixante de profondeur. Longue de deux mètres elle a une ouverture large de deux à trois mètres et un mètre environ à sa base. Trois des parois sont taillées à pic avec un rebord de 0,10 m, à 0,50 m au-dessus de sa dernière profondeur, et la quatrième paroi qui s'en va en pente douce, n'est taillée à pic qu'au niveau du rebord abandonné sur les trois autres côtés. Dans toute la longueur de cette paroi, une niche est creusée pour recevoir le cadavre de sorte que nos noirs dorment leur dernier sommeil dans une sorte de petite case dont la partie creusée en pente douce, formerait le toit. Couchés sur le côté droit, les hommes ont la tête au Sud et regardent l'Orient, et couchées sur le côté gauche, les femmes ont la tête au Nord et les pieds au Sud.

Certains vieillards sont enterrés dans la cour intérieure de leur habitation. Cette coutume est loin d'être générale, presque partout le cimetière est à l'entour du village et chacun repose dans son champ de maïs. Des places de choix pourtant sont réservées aux chefs de famille et aux anciens; plus on a d'autorité, plus on

a d'ans et plus on voit sa fosse se rapprocher du mur d'enceinte. Certains villages ont leurs cimetières à l'entour du bois sacré réservé au *dasiri,* génie protecteur des hameaux. Les places de choix sont sur la lisière du bois, et les prêtres du fétiche, les *gnéna-n-sonnaba* ou *dougoutigi,* sont enfouis bien souvent en deçà du bois, laissant l'arbre fétiche entre eux et leurs sujets.

§ 2. Pas de sacrifice aux mânes des défunts.

A chaque trépas, le sang des poules, des chèvres et des chiens coule à flots. Je voudrais pouvoir penser et dire avec certains Européens que tous ces sacrifices sont un honneur rendu aux mânes du défunt et aux mânes des ancêtres, mais ce m'est chose impossible. Pas le plus léger sacrifice n'est offert aux mânes, les jours de trépas et d'enfouissements. Le noir reste logique avec ses croyances, l'âme ne quitte le corps qu'après l'enfouissement et un défunt n'a droit à un sacrifice qu'alors qu'il se trouve dans le *Lahara* ou monde des esprits. Sans nul doute, des prières sont faites! Des objets ayant appartenu au défunt ou ayant servi à lui rendre les derniers honneurs sont détruits et posés en *saraka* aux angles de terre formés par des sentiers qui se croisent, mais rien en tout cela qui soit aux yeux du Bambara un sacrifice sanglant ou non sanglant [1].

Et toutes ces hécatombes et tous ces flots de sang, à qui s'adressent-ils? Je l'ai déjà dit au chapitre où je parle de la maladie et de la mort, un Bambara ne meurt jamais de mort naturelle. Sans cesse et toujours, il est victime du poison, victime d'un *gnâma,* d'un *djiné,* et 80 fois sur cent un fétiche de grosse envergure, *Komo, Kono, Nama, Nia, Douga,* l'a fait périr. A chaque trépas l'une ou l'autre de ces expressions se trouvent sur toutes les lèvres: «*Souba ta no do* c'est la façon de faire des *souba* — *koroti kér'a la* on lui a lancé le poison des fétiches — *dounkono dir'a ma* on lui a donné le poison — *Komo, Kono, Nama* etc. *séra à ma* le *Komo,* le *Kono,*

[1] Il est bien rare qu'un défunt soit supposé avoir causé la mort d'un noir. Si le sorcier l'assure, on lui sacrifie, mais ce sacrifice lui est fait pour le calmer par ce que meurtrier et nullement par ce que défunt.

le *Nama* est parvenu jusqu'à lui — *djinéou no do* les *djiné* en sont cause — *a fa gnâma do* c'est le *gnâma* de son père — *boli y'a fa* un *boli* l'a tué.»

Tous les sacrifices qui se font donc à l'occasion d'un décès, s'adressent aux fétiches supposés meurtriers, et si un défunt de la famille ou d'une famille étrangère cueille un léger filet de sang, c'est qu'au dire du sorcier il est le coupable. Dès que l'on suppose qu'il y a eu poison versé *(dounkono)* ou *korti* (poison des fétiches) et maléfices lancés, on a recours aux devins et aux sorciers pour connaître l'invisible à calmer et quel sacrifice lui offrir. S'il s'agit d'un *gnâma,* un sacrifice est souvent prescrit à un fétiche pour s'assurer sa protection, mais au *gnâma* lui-même on offre un simple *saraka* sanglant ou non sanglant. Ces *saraka* sont rarement faits à l'Etre Suprême *Alla,* ils sont faits à ces petits génies *djiné* qui courent autour du village et aiment se reposer dans les *da-n-koun* au milieu des *gnâma.*

§ 3. Honneurs rendus aux non circoncis.

Aux incirconcis et aux non excisées peu d'honneurs sont rendus; ils ne sont pas vraiment Bambara, il leur manque le signe de la race. La constatation du décès est faite par le chef du village et son conseil, et suivant l'ordre reçu des devins, un sacrifice est offert ou un *saraka* déposé. Les gens du village viennent présenter leurs condoléances à la famille éprouvée, et la fosse creusée, deux ou trois jeunes gens vont enfouir le cadavre sans plus de cérémonie.

Le père porte le deuil un jour entier, et la mère durant au moins trois jours se lamente en sa case, avec quelques commères, ses voisines. Une coutume barbare veut aussi qu'en présence de la mère on brise un gros orteil à l'enfant non sevré et bien des papas font plus! Ils le marquent au couteau sur le front, sur la nuque, les épaules, les bras, ils lui fendent la lèvre supérieure ou le bout d'une oreille. Cette façon de faire impressionne toujours une maman, surtout si elle est jeune accouchée, et comme l'usage veut qu'elle use du mariage sans retard et conçoive au plus vite, il arrive qu'elle donne le jour à un enfant portant une marque ou

4: Henry FA8 Bambara

semblant de marque faite sur le cadavre de l'aîné, ce qui ne contribue pas peu à les confirmer dans leur croyance à la réviviscence des âmes. C'est même une des raisons pour lesquelles les enfants à la mamelle sont enfouis dans la cour intérieure et parfois dans la case de la maman et bien rarement conduits au cimetière [1].

Les honneurs rendus aux circoncis et aux excisées, varient un peu suivant l'âge et la qualité des personnes; pas un enterrement, peut-on dire, qui n'ait sa petite note spéciale, caractéristique. Pour en donner une idée aussi exacte que possible, je les ramène à quatre classes: celui des vieillards ou de 1re classe, celui des chefs de famille ou de 2e classe, celui des mariés ou de 3e classe et celui des non mariés ou de 4e classe. Après un mot sur l'enterrement des femmes enceintes ou mourant en couches, je parlerai des sacrifices faits aux fétiches, des honneurs rendus aux adeptes du *koré* ou *koté* et terminerai ce chapitre par l'enterrement des excommuniés, et le culte rendu aux morts.

§ 4. Enterrements des circoncis, vieillards, chefs de familles, mariés et non mariés, femmes enceintes.

Enterrement des vieillards ou de 1re classe.

J'entends par vieillard tout Bambara (homme ou femme) qui a des petits enfants, est par suite ou grand-père ou grand-mère. Quand un vieillard passe de vie à trépas, la poudre parle et il y a même décharge de fusils assez forte, si le décédé appartient à la confrérie des chasseurs ou compte parmi ses enfants un adepte de cette secte [2]. L'esclave principal et à son défaut un homme de confiance court avertir le chef et son conseil, et tous nos dignitaires, la lance au poing, viennent constater le décès et présenter à la famille, les

[1] L'âme quitte le corps après l'enfouissement. L'âme de l'enfant doit reprendre chair dans le sein de sa mère, et celle-ci doit concevoir au plus tôt. Quand l'enfant est enterré dans la cour ou la case, son âme n'a pas à courir, elle ne peut se tromper de famille.

[2] Les chasseurs *(donso)* appartiennent tous à une secte spéciale. Pour y entrer il faut avoir fait ses preuves et tué une biche. Le chasseur a un costume spécial. Voir p. 135 suiv.

premières condoléances. Des estafettes partent immédiatement dans toutes les directions pour prévenir les membres de la famille et les amis. Aux enfants mariés, on dépêche le plus souvent celui qui fut à son mariage garçon d'honneur et quelquefois le *fourou-boloma tigi* (le préposé aux cadeaux du mariage). Il s'acquitte de sa mission avec tact et délicatesse. Il prévient d'abord le mari, lequel appelle sa légitime et lui donne l'ordre d'aller soigner son père gravement malade. Elle quitte donc sa maison, ignorant tout, conservant du moins au cœur un reste d'espoir. Ce n'est qu'en chemin qu'elle apprend la triste nouvelle.

Pendant que l'on court de droite et de gauche, les femmes lavent le cadavre avec une plante aromatique dite *sou kola* [1]. Elles le revêtent de vêtements blancs ou le roulent dans un linceul, et la toilette achevée, elles le déposent au milieu de l'appartement sur une natte grossière *(tjékala,* parfois *kara),* recouverte d'une natte fine, dans laquelle on l'enroulera pour le porter en terre. Souventes fois aussi, sur le ventre du mort, et sans doute pour l'empêcher d'enfler, on dépose une lourde pierre, celle qui sert à moudre le sorgho. Nos femmes se drapent alors dans une étoffe blanche, la couverture de nuit à défaut d'autre, et assises sur leurs tabourets minuscules, elles se lamentent et pleurent.

L'aîné de la famille, le nouveau *gouatigi* (chef de famille), a lui aussi fort à faire. Il consulte les sorciers, il pose des *saraka* ou en fait poser, il sacrifie et ne se donne de repos que lorsque les devins lui ont désigné le coupable, le fétiche assassin. Vêtu de blanc, il va s'asseoir alors dans le *b'lon* ou à la porte du *b'lon* (case d'entrée), et le chef et son conseil, les voisins et les amis, tant du village que des villages environnants, viennent lui présenter leurs hommages et leurs condoléances.

Tout ce monde se tient correctement, on cause à mi-voix, on évite de rire, il n'y a que les femmes qui rompent par leurs cris la monotonie du silence. Dès qu'elles sont en vue du village, elles se jettent un drap blanc sur la tête et ce sont des cris qui vont toujours croissant, jusqu'à ce qu'enfin elles soient dans la case

[1] Le Basilic, une labiée, *ocymum album* et *febrifugum.*

mortuaire. Ici, elles se taisent, sèchent leurs larmes et ne tardent pas à battre des mains, à frapper une calebasse renversée dans un canari plein d'eau, à chanter les gloires et prouesses du disparu.

La mort d'un vieux n'a dû reste rien de triste, il a accompli jusqu'au bout le cycle de son existence, il est de bon ton de se réjouir. Les petits enfants du défunt sont tout à la joie, les grands oncles et les oncles leur donnent un *ba* (soit 800 cauris), on leur a permis de prendre au poulailler une poule grasse (souvent même un bouc ou une chèvre dans l'écurie du grand père), et on les fait danser au son des xylophones, des tambours et des triangles *(kingé)*. Cette danse des petits enfants se fait avant le premier *djansa*[1], pendant la nuit qui précède l'enterrement, devant le cadavre exposé dans la cour, et la nuit qui suit l'enfouissement. Le *djansa* se fait durant trois jours une fois dans la matinée et une fois dans l'après-dîner. Pour le *djansa,* les gens de la famille, hommes et femmes, arrivent à la file indienne en chantant à mi-voix, et formant cercle, se mettent à tourner au son de la musique. De temps en temps, ils lancent une pincée de cauris, sur laquelle se précipitent les enfants venus nombreux pour la circonstance, et au départ, chacun dépose son obole par terre près du chef musicien.

Au cimetière, près d'une fosse fraîche, on voit force plumes, un reste de cendres, quelques osselets soigneusement dépouillés, on songe à un sacrifice. Il n'en est rien! Les jeunes gens qui creusent la fosse, reçoivent une poule pour salaire, et c'est un don du défunt. Pour cette raison ils la reçoivent du reste morte, un ancien avant de la leur remettre lui brise le crâne sur le mur du *b'lon* ou case d'entrée.

La fosse est creusée, les enfants du défunt sont tous là[2], on va l'enfouir. Le cadavre est enroulé dans une natte, puis déposé sous le *goua,* abri grossier qui jette un peu d'ombre à l'entrée des habitations et par l'intermédiaire du chargé des pompes funèbres, un sorcier presque toujours, les assistants présentent leurs hommages

[1] Sorte d'aumône faite aux joueurs d'instruments et aux enfants.

[2] Tous les enfants et petits enfants doivent être là, ils arrivent tous du reste à moins d'impossibilité absolue. Sauf cas urgent, on attend parfois de un à trois jours pour leur permettre à tous d'être présents.

4:Henry FA8 Bambara

au défunt et viennent lui offrir quelques cauris. Enfants et petits-enfants, chacun à son tour vient s'accuser d'un manque d'égard, d'un manque de respect à son adresse et lui demander pardon, les étrangers eux aussi viennent le supplier de ne se point fâcher, de ne pas leur en vouloir, on n'entend que la voix du hérault qui crie: «Pardon, ne te fâche pas, nous t'aimions, nous te respections, sois heureux durant ton sejour dans le *Lahara* (royaume des invisibles).»

Cette cérémonie aussi belle que touchante, se termine par cette prière: «Donne-nous de la pluie quand viendra l'hivernage. donne-nous une moisson abondante, une verte vieillesse, des enfants, des femmes, donne-nous l'aisance.» Quatre vigoureux gaillards viennent alors qui placent le cadavre sur leurs épaules et précédés des enfants et petits enfants qui hurlent et crient, ils le portent au cimetière presque courant, et toute la foule les suit [1]. Les hommes se rangent autour de la tombe, les femmes se placent en arrière et les fils du défunt descendent dans la fosse. Ils défont la natte, prennent leur père dans leurs bras et le couchent dans sa niche sur le côté droit, face à l'Orient. Ils déchirent aussitôt un peu du linceul ou de la blouse de l'enterré, et un assistant saisit le ruban et le tient hors de la fosse. Pendant que les enfants construisent une voûte par dessus le cadavre avec des planchettes parfois travaillées et coloriées, le plus souvent avec des éclats de bois *(faléma)* ou encore de larges dalles en terre séchées au soleil, les jeunes gens pétrissent du mortier pour boucher les interstices et bien enduire le tout. Les femmes frappent des mains, puis chantent à mi-voix, au son des tambours.

Le travail achevé, les enfants sortent de la fosse et le préposé aux pompes funèbres, la houe sur l'épaule avec le fer emmanché à l'envers, s'avance une calebasse d'eau à la main et se penche sur la fosse. Les tambours cessent de battre, les femmes se taisent et par trois fois, il verse de l'eau sur la tête de l'enfoui en disant: «Vois

[1] Au Bani j'ai vu porter la lance du défunt en grande pompe. Le fils aîné jetait de temps en temps une pincée de cauris sur le cadavre et la foule se précipitait pour les prendre. Ce *djoma* se fait rarement, il est loin d'être une coutume générale

cette eau, ne te fâche pas, pardonne-nous, donne-nous de la pluie au temps de l'hivernage et une abondante moisson[1]. Que le vent souffle de l'Ouest ou de l'Est, du Nord ou du Sud qu'il nous soit favorable. Donne-nous une longue vie, une postérité nombreuse, des femmes, de l'aisance.» «*Amina — o dé ka ké* (qu'il en soit ainsi)», répond l'assistance, et nos jeunes gens la houe emmanchée à l'envers, la courbe du fer à l'extérieur, comblent la fosse. Les tambours battent de nouveau, les femmes frappent des mains et improvisent un chant, d'ordinaire il revient à ceci: «Notre père est mort, on nous l'a dit, il est mort. Mais il reviendra! jeunes gens, comblez bien la fosse et que pas un *souba*, pas une hyène, pas un fauve ne puisse enlever le cadavre.»

La fosse comblée, celui qui tient le ruban attaché à la blouse ou au linceul du défunt, le tire à lui jusqu'à ce qu'il déchire et lui reste dans les mains. Ce ruban est une précieuse relique, on en fait des *tafo* qui préservent de foule de maux et tout spécialement des maux de gorge et des *gnâma*. On dépose sur la tombe la natte grossière *(tjékala* ou *kara)* qui fut ou le lit ou le siège du trépassé et bien souvent ses savates et le petit pot en terre qui fut son lavabo. Au lieu du lavabo on jette, s'il s'agit d'une femme, les débris d'une calebasse, les tessons d'un foyer, le bois à remuer la bouillie *(to-n-galama)*. La natte souple dans laquelle on enroule le cadavre, est souvent donnée à un ami. Celui-ci va la brûler hors du village, ou la brûle avant d'entrer dans son village, s'il est étranger — en disant: «Voilà une natte sur laquelle personne ne mourra désormais.»

Le mercredi et le samedi sont deux jours néfastes. En ces jours, les étrangers ne présentent point leurs condoléances à la famille éprouvée, et si un enterrement se fait, un petit poulet blanc est remis au trépassé pour qu'il se puisse concilier les esprits, au moment où, la fosse comblée, son âme s'en ira dans le *Lahara*. Ceci, aux yeux des noirs, n'a rien d'un sacrifice; c'est le prix du droit d'entrée dans le *Lahara*, donné par les enfants à l'âme de

[1] Cette cérémonie aux yeux des noirs n'est pas un sacrifice non sanglant, c'est une simple prière, et comme l'eau est à leurs yeux l'élément sans lequel rien n'a vie et ne peut vivre il verse de l'eau pour mieux accentuer ses paroles.

4:Henry FA8 Bambara

leur père. Ils le lui remettent du reste tout vivant, on le glisse dans la fosse au moment où l'on dépose la dernière planchette, le dernier éclat de bois, la dernière dalle en terre de la voûte [1].

A l'issue de la cérémonie, on assomme le chien du décédé [2] et les gendres et les beaux-frères mangent le *tô* ou bouillie de mil. Au départ ils reçoivent encore, ceux-ci, un coq ou une poule. Il leur est donné au nom du défunt, et comme c'est là le cadeau d'un mort, ils le tuent et le mangent sur la route [3]. Les fétiches et les génies seraient mécontents, si pareil don parvenait vivant au village, et qui se rendrait coupable d'un pareil crime, deviendrait le jouet d'un peu tous les *gnâma,* pourrait creuser sa tombe.

Le Bambara ne dépose aucun aliment ni sur la fosse ni dans la fosse. Durant trois jours pourtant, le soir, à la tombée de la nuit, on pose un plat de *tô* (bouillie) et un peu d'eau fraîche sur le *gouâ* pour que l'âme du vieux puisse assouvir sa faim et se désaltérer.

Le grand deuil dure au moins trois jours et durant tout ce temps, les gens du village se reposent [4]. De toutes parts, on accourt nombreux pour assister au *djansa* et tenir compagnie au nouveau chef de famille. Et cela se conçoit; pour peu que la famille se respecte, le *d'lo* coule à flot, et pour se gorger de bière de mil, un noir ne redoute ni la marche ni le soleil. A la fin du grand deuil, du grand *sanga fo* [5], il y a foule, tous les amis sont là pour rendre une dernière fois les honneurs au vieillard disparu, et intrôniser son remplaçant. Les femmes pilent de l'écorce de caïlcédra, la détrempent dans l'eau et la vont répandre dans la

---

[1] Au lieu d'un poulet on glisse un œuf couvé s'il s'agit d'une femme.

[2] Si le défunt possède un chien, il est toujours assommé à moins que de son vivant le vieux en ait décidé autrement. On trouve des Bambara, des femmes surtout, qui élèvent un chien pour avoir cet honneur et exclusivement pour cela. Aux yeux des noirs ce n'est pas un sacrifice.

[3] Ici encore il n'y a pas sacrifice aux yeux du nègre.

[4] Pour des chefs religieux de marque *(gnéna-u-sonnaba)* par exemple, il y a souvent 8 jours de repos si la saison le permet. Pendant l'hivernage c'est impossible, les travaux pressent.

[5] *Sanga fo* signifie aller porter ses condoléances à une famille à l'occasion d'un décès.

case du défunt. Armées d'un balai en paille sèche, elles la balaient de fond en comble, elles ramassent les ordures dans une calebasse hors d'usage et vont jeter le tout au *da-n-koun*[1] du quartier. Pour ceci elles s'organisent en procession; une vieille mégère marche devant, brandissant le balai et moitié dansant, moitié marchant tout ce monde hurle:

«Fari ô, fari doun ka di
Malakou, salakou
Fari ô, fari doun ka di»[2].

Traduction: «Ah! qu'il est doux de manger de la purée de haricots *(fari)* et d'en manger tout son saoul, ah! qu'il est doux de manger de la purée de haricots!»

Les filles et petites-filles excisées du défunt portent le deuil environ huit à dix jours. Durant ce temps elles se tiennent dans le *b'lon* ou case d'entrée et filent le coton. Le seul fait à noter c'est qu'elles couchent toutes dans une même case, et satisfont au besoins naturels à des heures déterminées, car soir et matin, elles se rendent dans la brousse, à la file indienne, un voile blanc sur la tête. La femme (les femmes, si notre vieux était polygame) porte durant toute la lune qui suit le décès, des sandales en peau de chèvre et ne sort que vêtue de blanc.

A la fin de la lune, les femmes du défunt deviennent la propriété du chef de famille, qui les fait siennes ou les donne à ses enfants circoncis[3]. Une certaine liberté leur est laissée, elles peuvent se racheter, si bon leur semble, pour les vieilles et les usées les difficultés sont vite aplanies. Si le nouveau chef est sans frère et sans enfants, s'il est plus âgé que le disparu, les femmes lui appartiennent mais il ne peut les faire siennes. Celles-ci restent dès lors sans mari à moins qu'elles ne se rachètent, et elles ne tardent pas à devenir des *soungourou*[4].

[1] *Da-n-koun* angle de terre formé par des sentiers qui se croisent. Hors du village par suite.

[2] Chant entendu au Bani. Ces chants étant souvent improvisés, ils changent d'une région à l'autre.

[3] Les frères succèdent aux frères. A défaut de frères l'aîné des enfants hérite. Si le défunt est moins âgé que le frère héritier, celui-ci a les femmes et n'en peut user. Si l'héritier est le fils, toutes les femmes du père ou du grand-père sont à lui, il peut user de toutes, sauf de sa mère.

[4] *Soungourou* femme qui se livre au premier venu.

Enterrement d'un chef de famille ou de 2e classe.

Les honneurs rendus aux vieillards, aux grands-pères j'entends, étant connus, il ne me reste désormais qu'à procéder par élimination et à dire ce qui ne se fait pas pour les autres. Marié ou non marié, le *gouatigi* ou chef de famille reçoit des honneurs identiques ou peu s'en faut, à ceux des vieillards. S'il n'est pas chasseur et ne compte parmi ses enfants aucun adepte de la secte, son décès ne s'annonce point à coups de fusil pourtant, et sauf le *djansa* qui soir et matin se fait trois jours durant, il n'y a pas de danses. A la levée du corps, personne non plus ne vient s'accuser ou s'excuser d'un manque de respect ou d'un manque d'égard à son endroit. Par l'intermédiaire du héraut ou préposé aux pompes funèbres, chacun lui offre ses hommages et sa pincée de cauris, et après une demande de pardon faite d'une façon générale, on récite la prière.

S'il meurt sans enfant ou est mis au tombeau un mercredi ou un samedi, jours néfastes, il reçoit pour payer sa bienvenue aux esprits, en entrant dans le *Lahara* une poulette blanche, et il la reçoit vivante. A une femme de *gouatigi* que l'on enterre un jour néfaste ou qui meurt sans avoir donné le jour à un enfant [1], on glisse dans la tombe un œuf de poule couvé.

Enterrement des mariés qui ne sont pas chefs de famille ou de 3e classe.

Les mariés qui n'ont pas l'honneur d'être *gouatigi* ou chef de famille, n'ont le coup de fusil que s'ils appartiennent à la secte des chasseurs. Pour eux, point de voûte avec planchettes, éclats de bois ou briques séchées, on jette sur le cadavre quelques branches d'arbre et la fosse est comblée. A la levée du corps, on récite la prière mais personne n'offre les cauris et il n'y a pas *djansa* [2]. Ils reçoivent, suivant le sexe, une poule blanche ou un œuf, si l'enterre-

[1] Celle qui a donné le jour à un enfant et l'a allaité, n'est pas dans ce cas, si elle vient à disparaître après tous ses enfants. C'est une honte de recevoir un œuf de poule par ce qu'on n'a pas eu d'enfants. La règle est la même pour les hommes.

[2] J'ai vu faire le *djansa* même pour des jeunes gens circoncis et non mariés. C'est une exception, cette coutume n'est pas générale.

4: Henry FA8 Bambara

ment se fait un samedi ou un mercredi, ou encore s'ils meurent sans enfant, et le chien, fidèle compagnon des voyages dans la brousse, n'est pas assommé [1].

Enterrement des non-mariés ou de 4e classe.

Aux circoncis et aux excisées non-mariés, on offre surtout des pleurs. Ils n'ont pas accompli le cycle de leur existence, ils l'ont à peine commencé, et à la mort de l'un d'eux, le village entier est dans la consternation. Après avoir présenté ses condoléances, le *gnâma-n-sonnaba* ou *dougoutigi* (le chef religieux) se retire en sa case, il n'apparaît à aucune des cérémonies funèbres.

Pour ceux-ci il y a rarement *djansa*, et le cadavre couché dans la tombe ne reçoit même pas de branchages pour le mettre à l'abri de la terre dont on le recouvre. N'ayant pas eu d'enfants, le jeune homme reçoit sa poule vivante et la fillette son œuf.

Enterrements des femmes enceintes ou mourant en couches.

La mort d'une femme enceinte ou mourant en donnant le jour à son enfant, jette l'émoi dans toute la gent féminine. Pour apaiser les esprits, pour chasser les *gnâma*, pour mettre le village à l'abri d'un nouveau malheur de ce genre, toutes les excisées vont couper des branches de *karité (Bassia Parkii)* ou de *dagora*. Au moment où l'on porte la morte en terre, elles s'élancent hors du village criant et pleurant. Par trois fois, elles se retournent vers le village, et hurlent en agitant leurs branches trois *hou* qui vous troublent et vous glacent.

Sur le bord de la fosse, le plus souvent dans la fosse même, un forgeron — chirurgien d'occasion — sort l'enfant, en donne le sexe et le couche près de la mère [2]. Pendant l'opération la foule

[1] La coutume d'offrir la bouillie ou *tô* n'est pas générale.

[2] Si la morte a déjà accouché, l'enfant mort-né est enroulé dans la natte de la mère. Si l'opération a lieu pour la non accouchée, c'est moins pour sauver la vie à l'enfant que pour éviter la honte de l'œuf à la défunte. Un nouveau-né privé de sa mère est un condamné à mort. Sans doute on ne l'étrangle pas, mais pas une femme ne veut lui donner le sein. . . et le petiot meurt de faim. Si une femme par compassion venait à l'allaiter, les esprits et les *gnâma* se vengeraient en faisant périr le sien. Une mère qui a perdu son enfant, peut adopter un orphelin et lui donner le sein.

4: Henry FA8 Bambara

toujours se retire et notre forgeron reste seul avec son aide. Le travail achevé, ils se lavent les mains sur la tombe même et l'opérateur fait la prière accoutumée: «Que le vent vienne de l'Est ou de l'Ouest, du Nord ou du Sud etc., v. ci-haut p. 221.

§ 5. Sacrifices aux fétiches à l'occasion d'un décès.

Si au décès il n'y a aucun sacrifice aux mânes du défunt et aux mânes des ancêtres, le sang ne laisse pas de couler. Il coule même à flots, car non content d'ensanglanter ses *boli* de famille, le Bambara rougit de sang tous les fétiches *boli* supposés coupables. Les adeptes des sectes n'oublient pas non plus les confrères défunts, et pour l'ami qui s'initia au jour où ils s'initièrent eux mêmes, ils ne sauraient refuser au *boli* la poule et la noix de kola. Si le défunt est un maître de fétiche, son prêtre, un influent de l'état-major, tous les adeptes s'exécutent, le sacrifice devient général. Ils font plus, car le soir ils sortent le dieu de son temple et toute la nuit, ils mêlent leurs hurlements de fauves aux beuglements des cornes et des trompes sacrées, soufflées par des héraults qui portent bien souvent sur la tête un masque hideux et cornu, et se revêtent d'un manteau de plumes.

80 fois sur 100 la mort est attribuée à un *boli* puissant qui se venge, punit ou récompense, et le *Komo*, le *Nia*, le *Kono*, le *Nama* et le *Douga* sont, aux environs de Ségou, ceux qui ont le plus de décès à leur actif. Le *boli* meurtrier connu, tout le village en est averti; on suspend aux branches de l'arbre sacré sous lequel gîte le fétiche, à la porte de son temple, les culottes, la blouse, la couverture de nuit du défunt ou son *tafé*[1] s'il s'agit d'une femme, et les membres de l'état-major savent faire mousser leur dieu. Dans ces circonstances ils sont sans pitié, ils vous saignent à blanc la famille éprouvée, et l'impôt réclamé par nos commandants de cercle[2] n'est rien comparé à l'impôt qu'il leur faut verser.

[1] *Tafé*, pièce d'étoffe rectangulaire que les femmes enroulent autour de leurs corps pour se couvrir.

[2] L'impôt de capitation est de 2,50 frcs par personne et de 5 frcs pour les domestiques des Européens . . . La France ici n'est certes pas un «tyran», elle est une tendre mère.

Pour un sacrifice au *Komo* par exemple, que ne faut-il pas donner? Toute la maison est sans dessus dessous pour trouver des chèvres, des chiens, des noix de kola, des coqs et des poules, du *gnâma-n-kou (Amormum mélégueta)* et du *djalakouma* (plante d'ont j'ignore le nom). Il lui faut cela coûte que coûte, et si elle doit acheter le tout; c'est le double, le triple de la valeur des objets à verser, on profite de la nécessité. Un chien ou une chèvre est d'abord sacrifié pour apaiser le fétiche et lui rendre les honneurs. Pour savoir s'il est satisfait maintenant et s'il a assouvi sa haine, deux coqs rouges et deux poules aux cous dorés mordent la poussière. Deux *bara*[1] (calebasses), l'une pleine de fruits de *gnâma-n-kou* et l'autre de *djalakouma,* sont offerts. Une partie de ces fruits sert aux eaux lustrales[2], l'autre est vendue au bénéfice de l'état-major, qui vit, celui-ci, de l'autel. Pour le seul fait d'avoir tué un chien ou une chèvre, dont-il reçoit une bonne partie des viandes, il a pour honoraires un panier de sorgho (18 à 20 kilos) et 1600 cauris (environ 2 frcs).

Les adeptes du fétiche étant les seuls à pouvoir toucher le cadavre et le déposer en sa dernière demeure, ils reçoivent de ce chef 8000 à 10000 cauris (soit 8 à 10 frcs). A la fin du *sangafo*[3] l'escorte du dieu vient balayer la case mortuaire et la désinfecter avec ses eaux lustrales, elle chasse les derniers *gnâma* du *Komo* meurtrier, et pour ceci cinq belles poules sont égorgées. Pour prix de son dérangement la famille lui remet encore 5 à 6 mètres d'étoffe, 8 à 10 *ba*[4] (soit 8 à 10 frcs), elle ne s'en tire pas avec 50 frcs.

Elle n'en supporte heureusement pas tous les frais! les amis l'aident un peu, chacun lui apporte son obole; de l'un elle a une

---

[1] Ce *bara* (grosse courge avec une petite ouverture à son sommet) pourrait contenir de 18 à 20 litres de liquide. La vraie calebasse est une moitié de courge.

[2] Eau lustrale du *Komo* se fait avec les racines et les feuilles du *djalakouma*, les fruits du *gnâma-n-kou* ou du *sa-yaaka* (j'ignore le nom de cette plante) mises à bouillir et à macérer dans de l'eau. Pour la rendre efficace on offre deux noix de kola au moins au fétiche et on lui sacrifie cinq poules.

[3] *Sangafo* aller présenter ses condoléances aux parents d'un défunt.

[4] *Ba* vaut 800 cauris, environ 1 frcs. (Le Bambara compte par 40 et 80, et nullement par 50 et 100. 40 = *dêbé*, 80 = *kémé*.)

4:Henry FA8 Bambara

poule, de l'autre un *débé* (40 cauris), un *kémé* (80 cauris). Le fort de la dépense lui reste pourtant, et nos fétiches sont une des principales causes de ces engagements d'enfants[1] qui ne sont rien moins qu'un esclavage déguisé. Le noir, devant un Européen, se plait à dire qu'il ne peut faire face à son impôt, mais qu'on se garde de trop l'écouter — 99 fois sur 100 il ment! — Ne partons pas en guerre contre le militaire et le civil chargé de prélever l'impôt qui n'a rien d'exorbitant, que l'on songe avant tout aux *boli*, à leurs état-majors, une bande de gens sans foi ni loi, des vautours humains aux doigts rapaces, qui s'attaquent aux faibles, aux veuves et aux orphelins, qui les terrifient par leurs menaces de mort et ne les laissent tranquilles, qu'après avoir tout pris: poules, chèvres, chiens, cauris, sorgho, et souvent la liberté.

§ 6. Honneurs rendus aux adeptes du *Koré* ou *Koté*.

Les adeptes d'un fétiche ne restent jamais indifférents à la mort d'un confrère, et ils ont vite fait de trouver une poule et une noix de kola, pour attester de leur attachement au disparu et apaiser le courroux du dieu. La secte du *koré* fait largement les choses, elle le fait même pompeusement, s'il y a quelque pompe dans ces orgies nocturnes où l'on boit le *d'lo* ou bière de mil, au

[1] Un engagé, tout comme l'esclave, travaille pour sa nourriture. Sa condition est inférieure à celle de l'esclave. Celui reçoit en plus de la nourriture un bout d'étoffe pour se couvrir et l'engagé non. L'esclave se rachète pour une somme variant entre 100 et 200 frcs. Actuellement il peut s'enfuir sans crainte d'être poursuivi et sans rien verser du tout. Un engagé, qu'il s'enfuie ou non, doit verser, jusqu'au dernier cauri, la somme de son engagement. On trouve des noirs qui pour une certaine somme vous donnent un de leurs enfants pour un an, deux ans. Ces enfants ne sont pas payés, la somme a déjà été versée, mais ils touchent en plus de la nourriture le vêtement et certaines gratifications sur le *bosi* du travail. Le Bambara manquant de mots appelle ceci encore «engagement» bien que ce soit au fond une véritable «domesticité». Le temps fixé écoulé ces jeunes gens retournent chez eux sans aucune redevance à verser. Bien qu'appelant cela engagement le noir y met une différence: a) l'esclavage est une *tare* qui toujours reste; b) l'engagement vrai est une *tare* qui ne disparaît que si l'engagé verse lui même le prix de son engagement; c) l'engagement qui s'appelle «domesticité», ne constitue aucune *tare*, ils sont travailleurs et pas hommes de peine.

point d'en perdre la raison, où l'on danse des danses lascives et obscènes.

Quand un jeune homme *koré dé* (fils du *koré*, adepte de la secte) passe de vie à trépas, parents et amis font rougir de sang l'arbre sacré et l'emblème du génie, le *kârâ*, planche ajourée, peinte en rouge et en blanc. Bien qu'au village le deuil soit général, on sèche ses larmes quand vient le soir, et durant trois nuits, c'est dans le *koré tou* (le bois sacré) le vacarme sans nom, les hurlements sans fin, des adeptes se flagellant, se brûlant l'échine avec des torches, se déchirant le buste avec des épines, se livrant à leurs danses barbares et s'oubliant dans leurs gestes obscènes en face du *dénouba* (tambours mesurant de 1 m à 1,50 m) et du *kingé* (triangle, tube de fer, qui se suspend au pouce de la main gauche et sur lequel on frappe avec un anneau ou un ongle de fer passé au petit doigt).

Pour les vieillards, auxquels on n'accorde ni une larme ni un regret mais des danses et des chants, les confrères accourent nombreux, et la nuit qui précède l'enfouissement, ils font vacarme et charivari devant le cadavre exposé sous les gros arbres qui ombragent l'entrée du village. C'est là un rite des plus lugubres et des plus macabres! Après l'enterrement, trois nuits de suite, ces mêmes honneurs lui sont rendus devant l'arbe fétiche, au *koré tou* (bois sacré), et si le trépassé est un *korétigi* (chef de la secte du *koré*), un *gnéna-n-sonnaba* (chef de village, prêtre du *dasiri*), un *bolitigi* (chef de *boli*), un *flélikéla* (sorcier de renom), un *gouatigi* (chef de famille), un *souroukou tigi*, un *korodouga tigi* (un chef de groupe de la secte [1], ils continuent souvent leurs orgies huit jours durant, se gorgeant de *d'lo* (bière) et s'enivrant.

L'anniversaire des vieillards, de ceux qui ont eu du renom, de l'autorité, et de l'autorité surtout dans la secte, se fait régulièrement tous les ans, et on fait mémoire en ce jour des membres de la famille ayant appartenu à la secte. De toutes parts la jeunesse accourt nombreuse pour se livrer à ses danses barbares, et comme la bière coule à flots, c'est une beuverie qui n'a pas de nom. Pour

[1] Voir mon chapitre sur le *koré* ou *koté*.

4:Henry FA8 Bambara

ne pas offrir le *d'lo* (bière de mil) il faudrait que le famille fût réduite à la plus noire des misères.

Le matin qui suit ces danses en l'honneur d'un *koré dé* défunt, on dépose en grande pompe au *dankoun ba*[1] du village en *saraka*, les restes des torches des *tatougoula*[2], les gaules brisées cassées effilochées des *bisatjila*[3], les balais d'épine des *woni sama*[4], la branche feuillue enfin ayant servie aux *korodouga*[5] à chasser les étincelles grésillant sur le dos des *tatougoula*.

§ 7. Enterrement des excommuniés.

Aux ladres, aux lépreux et à ceux qu'un fétiche a tués et dont le sacrifice n'a pas été agréé, on peut donner le nom d'excommuniés. Tout adulte qui meurt sans chevelure et sans un poil sur le corps, n'a pas le droit aux honneurs de la sépulture Bambara, on lui donne celle des lépreux.

Un lépreux n'est jamais enterré dans le cimetiere commun, on l'expédie au loin, dans la brousse; dans un endroit à part. D'ordinaire, et cette coutume même est plus générale, on le glisse dans un baobab creux *(Adansonia digitata)* avec pour compagnon, un petit poulet vivant — ou un œuf, s'il s'agit d'une fille. — Le glabre a le même sort.

La raison de cette coutume est que cette catégorie de gens est abandonnée du créateur et des esprits, qui tous les méprisent et s'éloignent d'eux. Si jamais le sol où reposent les ancêtres, recevait la dépouille de l'un de ces maudits, leurs ossements frémiraient de dégoût. Ils se vengeraient du reste d'avoir à reposer près de gens qui de leur vivant furent sans poils, ils seraient sourds à toute prière, refuseraient tout sacrifice; ce serait pour le village, pour toute la région, un manque total de pluies, une sècheresse à nulle autre pareille, la famine enfin avec toutes ses horreurs.

---

[1] *Dankoun* angle de terre formé par deux sentiers qui se croisent, *dankoun-ba* — grand *dankoun*, le *dankoun* le plus en vogue au village.

[2] *Tatougoula* ceux qui dansent avec le feu.

[3] *Bisatjila* ceux qui se flagellent.

[4] *Woni sama* ceux qui se grattent avec des épines.

[5] *Korodouga* bouffons, griots de la secte.

Il arrive aussi que la victime d'un *boli* devient pour le village et la région un être impur, un être abject qui n'a que trop vécu. Ceci arrive, lorsque le fétiche meurtrier ou supposé tel, refuse par trois fois les sacrifices offerts pour l'apaiser[1]. Lorsque le cas se présente, la famille entière, hommes, femmes et enfants, doit taire ses cris et, quelle que soit sa douleur, ne pas pleurer. Les chefs de famille se perdent en sacrifices, les adeptes de la secte aussi et tout le monde remercie le *boli* d'avoir fait disparaître un individu qui ne méritait que le mépris et n'eût jamais dû vivre, le suppliant de n'encourir jamais pareil sort et de ne pas lui ressembler.

Quand la fosse est creusée (fosse simple et sans niche), les gens du *boli* meurtrier[2] viennent et roulent le cadavre dans une natte. L'ayant bien cousu, bien ficelé, ils le prennent sur leurs épaules et au pas de charge se dirigent vers la porte de sortie. Ici ils s'arrêtent et sans respect aucun, déposent brusquement le mort. Armés de pioches, ils font une ouverture dans le mur de la case et saisissant le cadavre par les pieds, il le traînent et l'introduisent dans cette ouverture. Des mains vigoureuses à l'extérieur le saisissent, et ceux-ci tirant et les autres poussant, notre excommunié sort de son logis et apparaît dans la ruelle ou sur la place. Quatre gaillards — des fils du fétiche, car ceux-ci seuls assistent à ces enterrements — le prennent sur leurs épaules, et le portent en courant au cimetière. Sur le bord de la fosse, ils déposent leur fardeau, et les adeptes poussant un grand cri, une sorte de rugissement, le font rouler du pied dans sa dernière demeure. Pour ceux-ci pas le moindre adieu, pas la moindre prière, et on comble aussitôt la fosse.

Le soir il y a sortie du fétiche et nos adeptes se livrent à leurs danses sacrées, pendant que le dieu, aux mains des ses prêtres,

[1] Un sacrifice n'est pas agréé quand la poule chargée de donner la réponse du dieu meurt sur le ventre, les pattes sous elle, et que la noix de kola fendue en deux retombe sur sa pulpe, la partie sphérique en haut.

[2] Quand un *boli* a tué quelqu'un, ce sont les gens de ce *boli* qui viennent l'enterrer. Ce n'est pas toujours un *boli* du village, il est quelque fois à 1, 2 et 3 jours de marche, et si les gens de ce fétiche ne peuvent venir aussitôt, v. g. ils enterrent ailleurs un homme tué par le dieu, on ferme la porte de la case où se trouve le cadavre et on attend qu'ils plaise aux fossoyeurs de venir. J'ai vu un cadavre de forgeron demeurer ainsi quatre jours pleins. Ce sont les sorciers qui nomment le *boli* et le village où il se trouve.

4:Henry FA8 Bambara

court dans le village et aux alentours pour exorciser. Ce n'est durant toute la nuit que beuglements de cornes et de trompes, hymnes sacrés hurlés par la foule; on dirait de loin de sourds rugissements ou de vrais cris de fauves.

§ 8. Culte des morts.

Au décès d'un Bambara, pas le moindre sacrifice s'adressant à lui ou aux défunts de la famille! Chez lui pourtant le culte des morts est en honneur, et s'il ne peut être comparé au culte des génies, au culte des *boli* surtout, pas de jour néanmoins, où l'on ne voie à la porte de l'une ou de l'autre famille, sur le mur, à un mètre environ du sol, une large flaque de sang, une poulpe brunâtre dirait-on, jetant d'ici de là ses bras tordus et se débattant contre une pincée de plumes collées sur son échine, par le jus d'une noix de kola mâchée. Certains ont vu dans ce culte le fond de la religion du nègre et ne pouvant donner, faute de savoir la langue sans doute, un sens exact aux termes perçus par leurs oreilles, ils nous montrent le Bambara toujours le couteau à la main pour égorger en l'honneur des parents. Comme ils confondent tout *saraka* et sacrifice, comme ils ignorent les us et les coutumes du pays, ils prennent pour des sacrifices aux mânes des ancêtres, des sacrifices faits aux génies *gnéna* ou *djiné* et aux génies *gnâ* ou *boli*.

Le culte des morts n'a donc pas toute l'ampleur que l'on se plaît parfois à lui donner. Le Bambara n'adresse du reste ses hommages qu'aux défunts ayant possédé une bribe d'autorité sur cette terre, aux *gnéna-n-sonnaba*, les *dougoutigi* (chefs de villages, prêtres du *dasiri*), aux *sotigi* (chefs de quartiers) et aux *gouatigi*[1] (chefs de familles), et ces hommages s'adressent moins aux individus eux-mêmes, qu'à l'autorité possédée par eux.

[1] Le *gouatigi* chef de la famille est appelé *fa* père. Ce mot «père» doit être pris dans un sens large, le *gouatigi* pour beaucoup de la famille est un grand père, un frère, un oncle. Faire un sacrifice au *fa sou* (*fa* père, *sou* cadavre) ne veut pas dire faire un sacrifice au père qui vous a engendré, mais faire un sacrifice au père de la famille, à celui qui portait le titre du *gouatigi*. — La femme principale de ces *gnéna-n-sonnaba*, *sotigi* et *gouatigi* reçoit comme son mari sa part dans le sacrifice.

Le premier sacrifice à un chef, à un ancêtre, se fait un an après sa mort et à la seconde grande fête qui suit le décès. Pour avoir droit à la coulée de sang, il faut que le *sangafo* [1] soit achevé et il se termine à la première fête qui se fait à la fin du *sounkalo* (*soun* jeûne, *kalo* mois) ou Ramadan [2].

Le grand sacrifice aux morts se fait à fin du Ramadan, et à la fête du كَبش (mouton). Le *gnéna-n-sonnaba* ou *dougoutigi* sacrifie d'abord au *b'lon da ba sou* [3], à ceux qui comme lui furent prêtres du *dasiri* et, d'une façon générale, à tous ceux qui dans le village eurent quelque autorité, tant civile que religieuse. Tous les membres de son conseil assistent à ce sacrifice. Après les libations de farine délayée dans de l'eau, de *d'lo* ou bière de mil, une belle poule blanche [4] est égorgée et parfois un mouton. Deux noix de kola blanches sont alors offertes, et si le sacrifice a été agréé, on arrache à la victime une pincée de poils, quelques plumes, que l'on colle au milieu de la flaque de sang, en crachant dessus un bout de noix de kola mâchée. Le sacrifice général achevé, chaque membre du conseil offre sa poule blanche et sa noix de kola.

Quand le village a rendu les honneurs aux *blonda ba sou*, les *sotigi* (chefs de quartiers) rassemblent les *gouatigi* (chefs de famille) soumis à leur autorité, et tous nos gens sacrifient comme précédemment aux mânes de ceux qui furent chefs de quartier [5]. Chaque chef de famille retourne alors en sa demeure, il rassemble ses enfants et il sacrifie aux mânes de ses pères, à ceux qui comme lui furent chefs de famille.

---

[1] *Sangafo* faire des condoléances à l'occasion d'un décès.

[2] La grande fête des noirs se fait à la fin du Ramadan. Ils en ont une seconde à la fête du كَبش (mouton). Les maîtres musulmans les forcèrent à faire ces deux fêtes, mais nos Bambara n'ont pris aucun rite musulman. Ils sacrifient au *dasiri*, à certains génies *djinè* et aux morts.

[3] *Sou* cadavres, *b'lon da ba* du grand *b'lon*, de la grande case d'entrée donnant accès dans le village.

[4] Dans les sacrifices généraux où toute la population au encore toute la secte participe, on vise avant tout à la couleur liturgique et un poulet d'un jour a autant de valeur qu'un gros coq. Quand on n'a pas pu se procurer une victime liturgique, on offre l'eau, le *dégé* et la noix de kola seulement.

[5] On n'égorge que des poules. Il y a toujours libations de *dégé* (farines délayées dans de l'eau) et de *d'lo* (bière) et offrandes de noix de kola.

4:Henry FA8 Bambara

Le Bambara sacrifie fort souvent à ses ancêtres, sur l'ordre du sorcier et dans les circonstances un peu importantes de la vie, comme à la circoncision et excision de l'un de ses enfants, aux fiançailles, aux noces[1], mais surtout quand vient l'hivernage et qu'il ensemence ses champs. Ce sont ici de simples sacrifices particuliers, auxquels n'assistent que les gens de la maison, et une simple poule, avec un peu de *dégé* et une noix de kola, en font tous les frais.

La formule du sacrifice n'a rien de spéciale, c'est toujours la même répétition: «Je t'offre ce *dégé*, ce *d'lo*, cette poule, c'est un sacrifice que je te fais en mon nom et au nom de mes enfants. Préserve-nous des *souba*, des maléfices et des méchants. Sois bon pour nous, préserve-nous de la maladie, donne nous des femmes, des enfants sains, fais qu'au temps de l'hivernage nous ayons de la pluie, de la santé pour faire nos champs et une excellente récolte.»

Le sacrifice aux morts se fait le plus souvent sur le seuil de la porte de la case d'entrée, et une flaque de sang est répandue sur le mur à un mètre cinquante environ du sol, de chaque côté de la porte. Bien des familles ont aussi dans leur *b'lon* principal un autel pour sacrifier aux défunts. C'est le *kârâ*, bas-relief en terre représentant un homme et une femme. Tout ceci est grossièrement fait et n'a rien d'humain. On devine pourtant ce que nos noirs ont voulu représenter, la femme, tout comme son conjoint, sans bouche, sans oreille, sans nez, sans yeux, est toujours ornée de deux beaux seins.

---

[1] Beaucoup de Bambara ne sacrifient même pas dans ces circonstances (circoncision, noces, fiançailles), ils préfèrent s'adresser aux *boli* familiaux qu'ils redoutent d'avantage. A l'hivernage tous sacrifient aux mânes des ancêtres.

Index
rerum et nominum.

(Les chiffres en parenthèse signifient une note en bas de la page indiquée.)

Abdul-Hamid 4.
Adam 83.
adultère 161.
agriculture 5, 8.
Aguibou (1).
Allah 66, (75).
Amadou Cheikou 1 s., 31.
anges 66.
animisme 29.
Arabie (131).
Archinard 1.
avortement 164.

Baba (3).
Baganda (77).
Bagoué 3 s.
Bamako 2, 4, (77).
Bambara (le) 5, 8 s.
— (la) 5, 9.
— (pays) 1—5.
— (nom) 68, (77), (132).
Bambako (77).
Bandjagara (1).
Bani 3 s., 80, (112).
Banifign 3, 4.
Baoulé 3.
banfla 7.
Bélékoun 3.
beuverie 124 s.
blasphémies 71.
Bodyan 3.
bogi 7.
bogo 6.
— *tigi* 6.
boli = *gnâ* (25), 35, 38, 40, 62, 65, 69 ss., 127, 130.
— de petite envergure 134.
— de grosse envergure 138.
— parleurs 155.
Bonnacorsi 3.
Bougouni 3.
Boso 4 s.
Brinton 18.

Caïman (77).
cauri 45, 46.
chapelet 123.
chasseurs 135 s.
chef de famille (22), 73.
— de quartier 73.
— de village 73.
— de canton 73.
chéltane 71.
circoncision 175—198.
coiffure 7 s.
collines 4.
conari (88).
Constantinople 4.
Coppe (134).
couleur liturgique 32.
couteau 8.
couture 9.
croisements des sentiers 67.
croyances aux forces de la nature 12 ss.
— aux esprits 29 s.
— en Dieu 61 ss.
culte 69.
— des *gnâ* ou *boli* 127—156.

[p. 235]

culte des *guéna* 105.
— des morts 56, 232.
— à Satan 127—156.

Dambélé 18, 23.
danses 105 ss.
dasiri (fétiche) 37, 100 ss., 115 s.
— choix du *dasiri* 116.
— prêtre 115, 117.
— sacrifice 118.
— formule du sacrifice 119.
dégé 56.
demande en mariage 199.
demeure (209).
dévins 201.
Diangasso 3.
diamou 27.
Dieu 61 ss.
— (nom) 76.
Dinguiray (1).
Dja 41 ss.
Djara 18, 20, 148.
Djéli 5.
Djeliba 3.
Djenné 4.
djin 69, 85.
djiné = *guéna* 4 s., 35, 38, 40, 65, 69, 74, 81, 84 ss.
Diabougou 3.
dloki 6.
dondol (tabou) 20.
dot (203).
dortoir (159).
Douga 48.
dougoutigi 73, 75.
dounkono 49, 50, 53 ss.
Dubernet 11.

El-Hadj-Omar 1 s.
elephant *(tabou)* 21.
empoisonnement 51 ss.
enfants 5 ss., 167.
enfer 82.
Enterrement des femmes enceintes 225.
— d'un chef de famille 224.
— des mariés 224.
— des non-mariés 225.
Enterrement des vieillards 217.
ensemencement 91.
Eve 83.
excision 181.
exhibition du trousseau 212.
exorcisme 193.
Exterrement des excommuniés 230.

Fama 73.
— *déon* 73.
fanga 33.
femme 151, (209).
— stérile 166.
— enceinte 117, 225.
fiançailles 203.
fini siri 6.
fétiches 149.
fétiche spécial aux femmes 114.
— spécial aux jumeaux 114.
— spécial à l'agriculture 121 s.
fétichisme 4.
fête du *soli si* 177 s.
— du sixième jour 182 s.
— de la sortie des circoncis et des excisées 192 s.
flagellants 123, 125.
flagellation 111.
foli kama 8.
forces de la nature 12 ss.
Founé 5.
fourmilion (tabou) 21.
formule du sacrifice 119.
fornication 161.

Gaoûlo 5.
génies 29 ss., 90.
— notion 29.
— division 30.
— des mares 90.
— des sources 90.
— des puits 90.
— de la moisson 90.
— des enfants 91.
— des jeunes gens 94.
— des jumeaux 96.
— des villages 99.
— des femmes 95.

gnâ = *boli* 32, 71, 74, 127, 130 ss.
gnâ = *boli* notion 127 s.
— legende des *boli* 130.
— deux groupes principaux 134.
gnâma 26—28.
guéna = *djiné* 30 s., 69, 81, 84 ss.
gué-fla 39, 40, 41 s.
goufa 8.
gouatigi 9, 73.
griot 5.
guitare 5.

Habillements 5 s.
hierarchie 73, 74.

Iguane (tabou) 20.
incirconcis 151, 216.
initiation 122 ss.
Islam 67.

Jours néfastes 221.
jumeaux 96.

Kaarta 3.
Kadria 4.
kafotigi 73.
Kagou 3.
Kari 140.
karité (arbre a beurre) 45, 86.
kasa 45 s.
Kinian 4.
Kokry 2.
Kokoljan 4.
kola (noix de) 52, 56, 121.
Kolokourou 3.
Kouloukoro 1, 4.
Komo (48), 63, 81, 147, 149, 186, 189.
Kono (48), 147, 148 s.
kouloubali 17, 18.
korti 46, 49, 53 ss.
korô = *koté* 121 s., 102.
koté = *korô* 121 s., 102.
Kouralé 3.
Kouttiala 4.
Koyaté 5.

Lahara 60, 61, 220 s.
LAPOSSE (DE) (77).
LANG 16.
lempé (6).
LONG 16.
loup-garou 88.

Mabo 5.
Madani 2.
Mage 2, 31.
Malado 3.
maladie 44 ss.
— de sommeil 3.
malédiction 26.
Malinkés (150).
mariage 199—213.
Marka 4 s.
— Dougouba 4.
Mary Djara 1, 2, 3.
Masa 73, 99.
masques 123, 125, 144, 148.
Mecque 70, 130 s.
Mérig 42.
métamorphose 38 s.
Minianka 77.
ministre 73.
Mopti 3.
mpolio 18 s.
mort 47 ss.
moralité 157.
Moungana (1).
Mountaga 1.
musique 147.

Nama 40, 48, 80, 147, 149 s., 187, 190.
Nangola 4.
naissance 165.
nia 48, 148.
NICOLAY 16, 89, (167).
Niger 1, 3, 4.
Nioro 1, 2.
Njibi 3.
n'go 34.
N'golo 79, 94.
— (fétiche spécial aux circoncis) 112.
Ngouansa 40.
noces 126.
nom de l'enfant 169.
Nouango 3.
Noumou 8.

4: Henry FA8 Bambara

nouriture 9.
n'tomo 92.
— (fétiche special aux enfants) 109 s.
Nyamana 4.

Onanisme (164).
Organisation 73.
Omar el Hadj 31.

Paraoulé 19 s.
paradies 82.
parure 6 s.
perdrix 24.
Perrichon 1, 4.
Peulls (1), 4 s., (130).
pluie 78.
population 4.
prêtre 74, 81, 117.

Quichés 18.
QUINTIN 31, 2.

Réjouissances 105 ss.
religion 66 ss.
résidence 86, 90.
rêve 42.
réviviscence des âmes 56 ss., 83.
ROCHAS (DE) 42.
roi 73.
Roulé 8.

Sa 76 s.
sacerdoce 33 ss.
sacrifice 33, 40, 49, 64, 105, 150, 153.
Sacrifices aux fétiches 226.
— au dasiri 118.
— humains 139.
Samakés 20.
Samono 4 s.
Samory 1.
saraka 63 s., 105 ss.
Say (1).
secte 121.
secte du Siri (40).
sectes 91 s.
Segou 1 ss., 80.
serpent-cracheur (tabou) 19.
Sikasso 3, 4.
singe (tabou) 20.
sinnakoun 154.
Sirakoro 3.
siri 38, (152).
sirikoun 52, 155.
Sokolo 3.
sorciers 33 ss., 44 s.
souba 38 s., 40.
sorcellerie 33 ss.
soungourou 159.
souroukou 88.
souma 3.
sounna 3.
Stambul 4, 70, 131.
stérilité 61.
STOLL 18.

Tabou 15 ss.
tafé 6.
Tankara 17.
tatouage 8, 172.
Tidjani 4.
tné 16 s.
tafo 46.
totem 16 s.
totémisme 16 s.
Toukoro 4.
Touafé Bla 71.
tsétsé 3.

UNDERBERG 3.
unité de l'espèce humaine 83.

Woro 148.

Yaba 7.
Yamina 1, 2, 4.

Planches hors texte.

pag.

Au bord du puits, en pays Bambara 6
Berge de Ségou sur le Niger 8
La procession du mariage des chenilles, à Banankourou en juillet 1908 . 14
Fétiche dans la brousse, résidence d'un génie *djiné* (près Bamako) . . 86
La danse sacrée on l'honneur du *N'tomo*, fétiche des enfants . . . 110
Fête du *N'tomo*. Avant la flagellation. — Fête du *N'tomo*. Flagellation des enfants 111
Fête du fétiche *N'golo*. Sortie des *to-n-dé*, de l'association des *fla-n-to* . 112
Souba (singe), société du *Korè*. — *Denouba* (grand tambour) et *kinge* (triangle), société du *Korè*. — Chef *korodouga* et son hérault, société du *Korè*. — *Souroukou* (hyène), société du *Korè* 122
Le sacrifice d'un poulet au «*boli* de famille» 137
Procession du *Tji wara*. La jeunesse se rend au champ pour travailler sous les yeux de deux camarades revêtus des insignes du fétiche du travail 143
La danse sacrée en l'honneur du fétiche *Tji wara* ou génie du travail . 144
Danse sacrée du *mourou kalatigi* (sacrificateur) après un sacrifice agréé du fétiche *boli M'bié Djougou* à Talakala. — Colonne du *Magnan*, fétiche *boli* de grosse envergure. — Masque du fétiche *boli Komo*. — Temple du *Nia*, fétiche *boli* de grosse envergure . . . 146
Zankè et le fétiche *boli Kono*. — Temple du fétiche *Kono* . . . 148
Fétiche *Nama* 150
Fétiche *boli*, ayant la forme d'un hippopotame, avec le masque porté durant la danse sacrée 152
Tatouage des femmes du Bani. — Tatouage des jeunes filles de Ségou, fait par elles-mêmes, à l'entour des seins 172
Circoncis Bambara. — Excisées Bambara 176
Circoncis, en tenue de parade. — Jeunes filles Bambara, toilette de sortie 180
Excisée, tenue de parade au Bani. — Excisée, tenue de parade . . 190
Mariage Bambara. On porte le repas à la jeune mariée et à ses filles d'honneur (à Moundjirila) 204
Mariage Bambara. Les invités vont remercier la jeune mariée après le repas. — Mariage Bambara. Cortège d'une mariée se rendant chez son époux 209
Enterrement Bambara. La mise au tombeau 216
Enterrement Bambara. La dernière prière 224
Après le Sacrifice. Le partage des viandes sacrées 226

[p. 239]

Figures en texte.

pag.

Enfant portant le pagne dit *yaba* 92

Le masque du *n'tomo* du fétiche des enfants 93

Jeune Bambara tenant le *sinsin*, fétiche des jumeaux 97

Poupée des jumeaux 98

Type de chef Bambara 99

Arbre fétiche *dasiri* (de Songobougou) 101

Tenue du chasseur Bambara 136

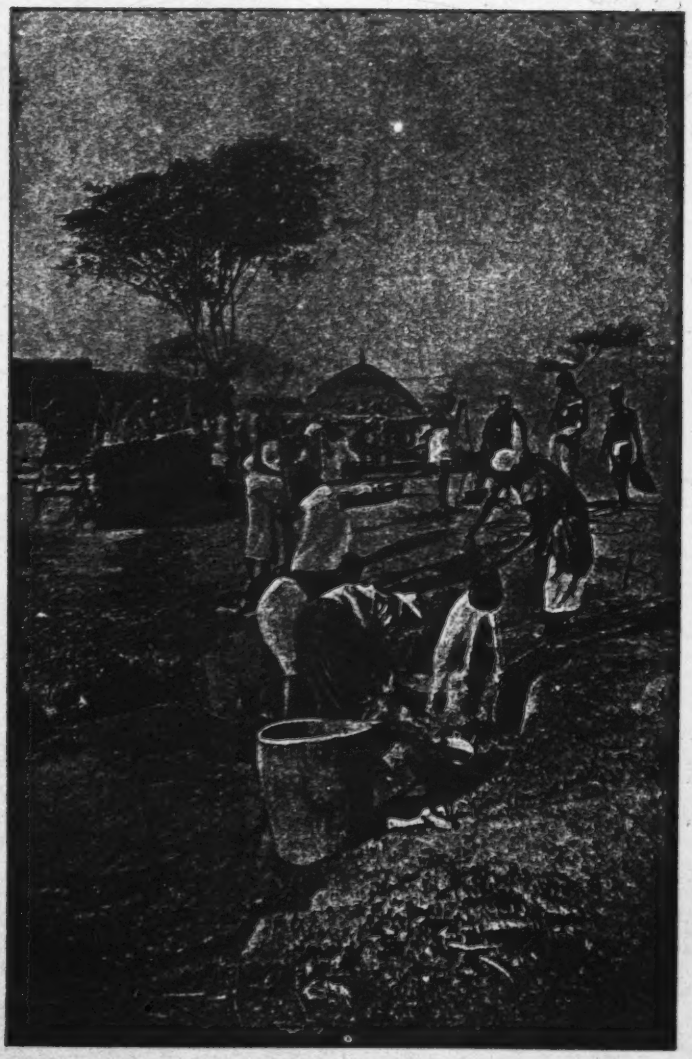
Nia nyoni. Harpe du fétiche *Nia* 146

Tube en fer cornu, trompe du fétiche *Komo* (vu à Bagini dans le Banî chez Boya, chef possesseur du fétiche — de 0,30 à 0,35 m de long) 147

Masque du fétiche *Kono* 148

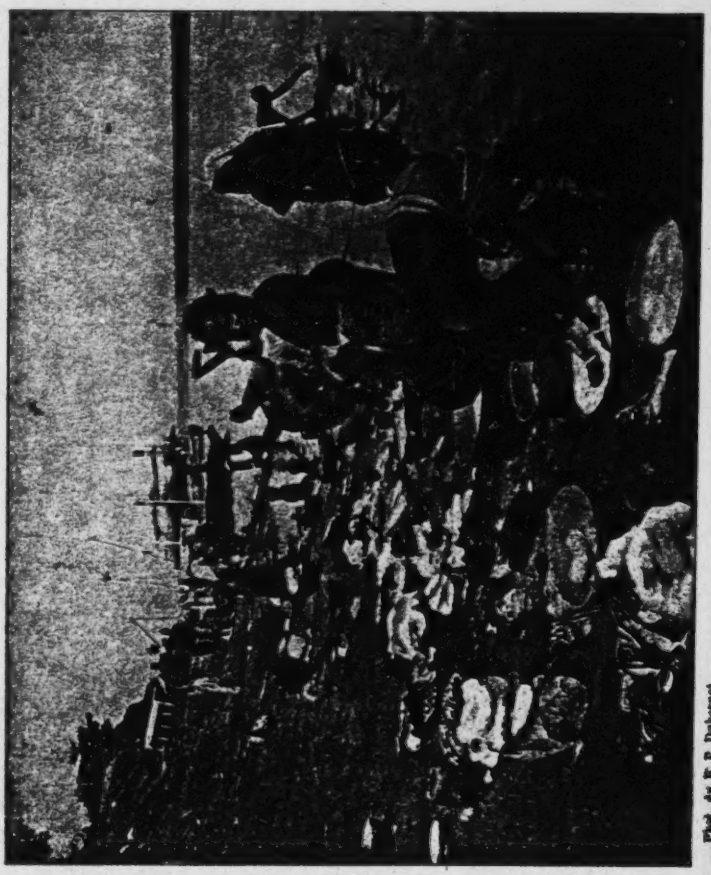
Fétiche *Nama* 149

[p. 240]



Au bord du puits.
en pays Bambara.

[End Plate 1]



Phot. du R. P. Dubreuil. Berge de Ségou sur le Niger. p. 8.

[End Plate 2]

Phot. du R. P. Dubreuil. p. 14.

La procession du mariage des chenilles,
à Banankouren en juillet 1908.

[End Plate 3]

P. 98.

Fétiche dans la brousse, résidence d'un génie djiné (près Bamako).

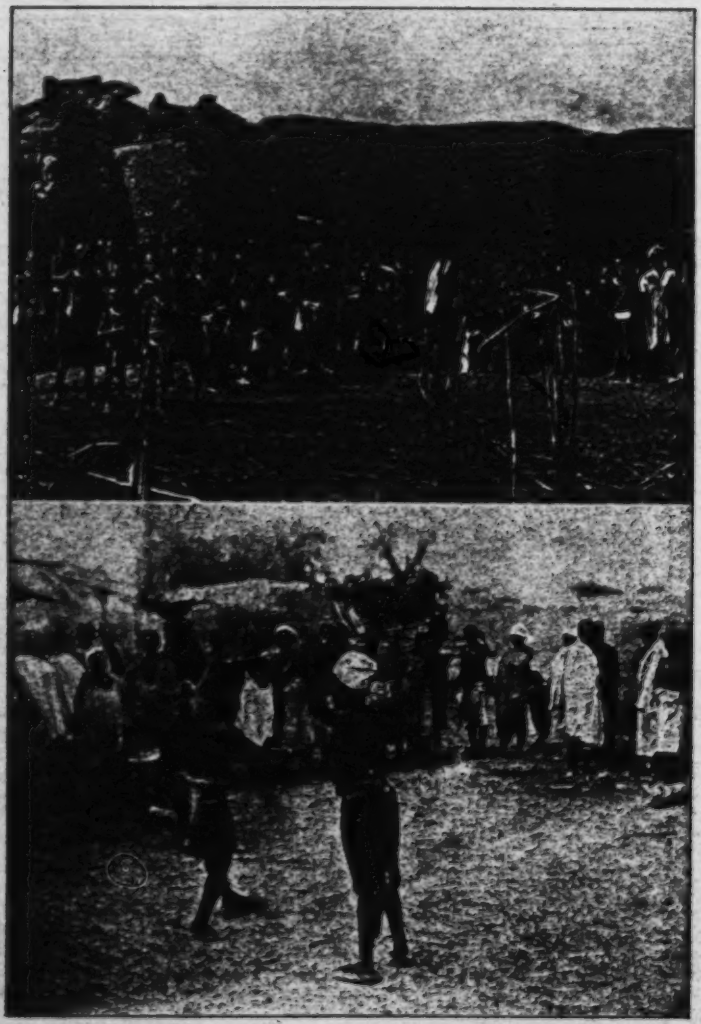
Phot. du R. P. Dubernet.

[End Plate 4]

Phot. du R. P. Dubreuil. P. 110.

La danse sacrée ou l'honneur du *N'tomo*, fétiche des enfants.
La case à toit conique, à droite, est le temple du fétiche *koli Nia*.

[End Plate 5]



Phot. du R. P. Dubernet. p. 111.

Fête du *N'tomo*.
Flagellation des enfants.

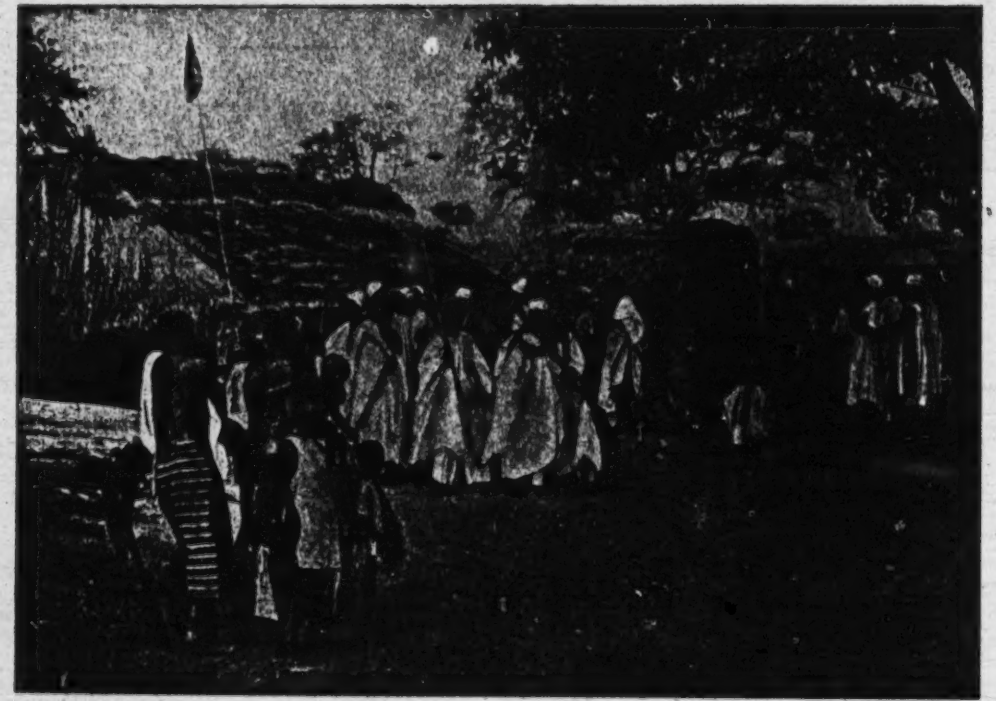
En haut: Fête du *N'tomo*.
Avant la flagellation.

[End Plate 6]

4: Henry

FA8 Bambara

[End Plate 7]



Phot. du R. P. Dubernet. p. 412.

Fête du fétiche *N'gole*.

Sortie des *to-n-de*, de l'association des *fla-n-to*.

Souba (singe),
société du *Korè*.

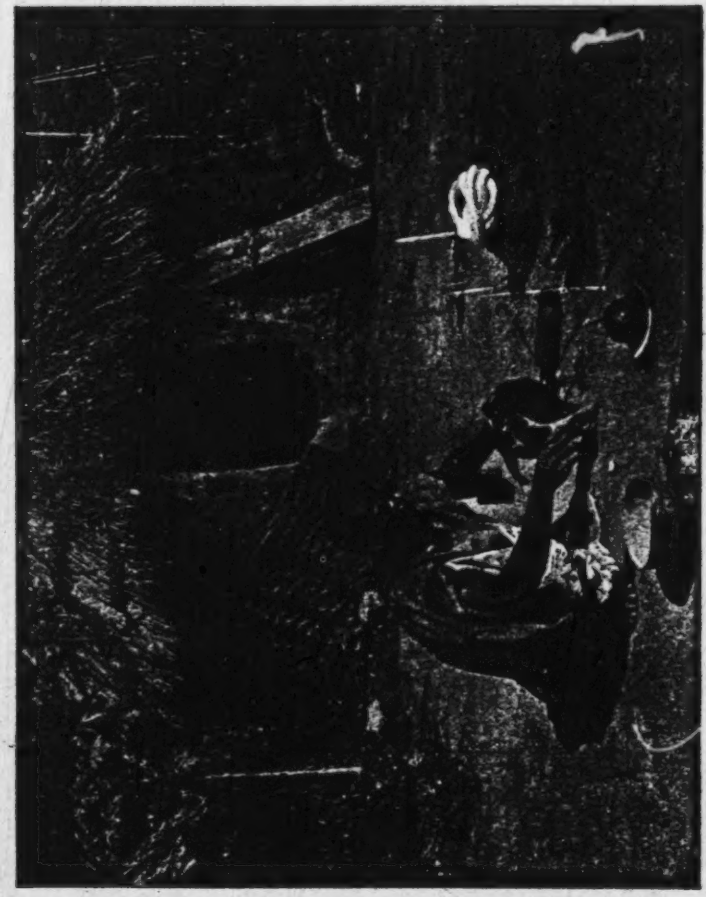
Chef *korodouga* et son hérault,
société du *Korè*.

p. 122.

Souroukou (hyène),
société du *Korè*.

En haut: *Denouba* (grand tambour) et *kinge* (triangle),
société du *Korè*, se joue au Bani à la mort.

[End Plate 8]

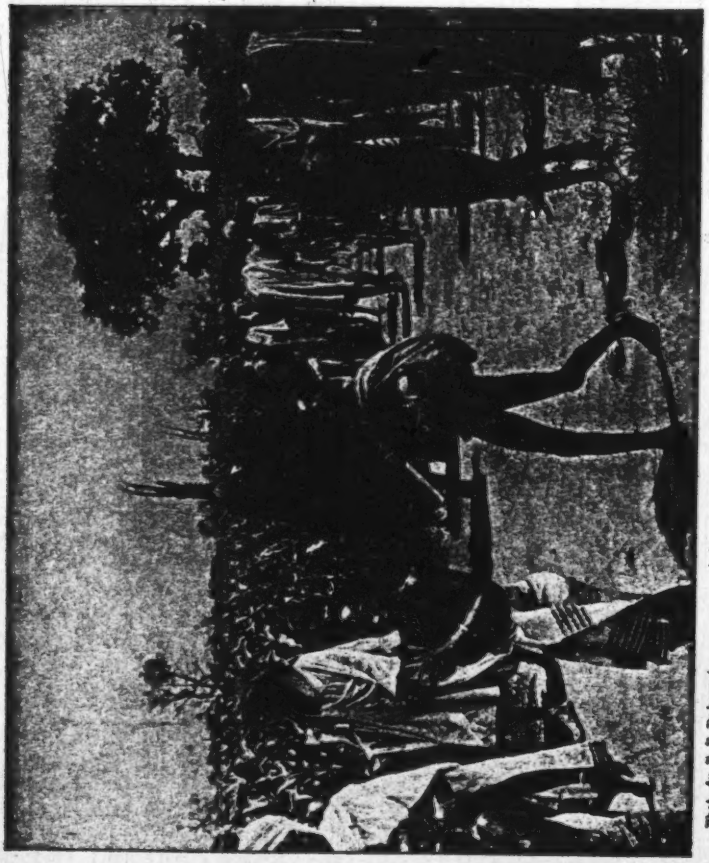


Phot. du R. P. Dubarnet.

Le sacrifice d'un poulet au «*boli* de famille».

p. 187.

[End Plate 9]

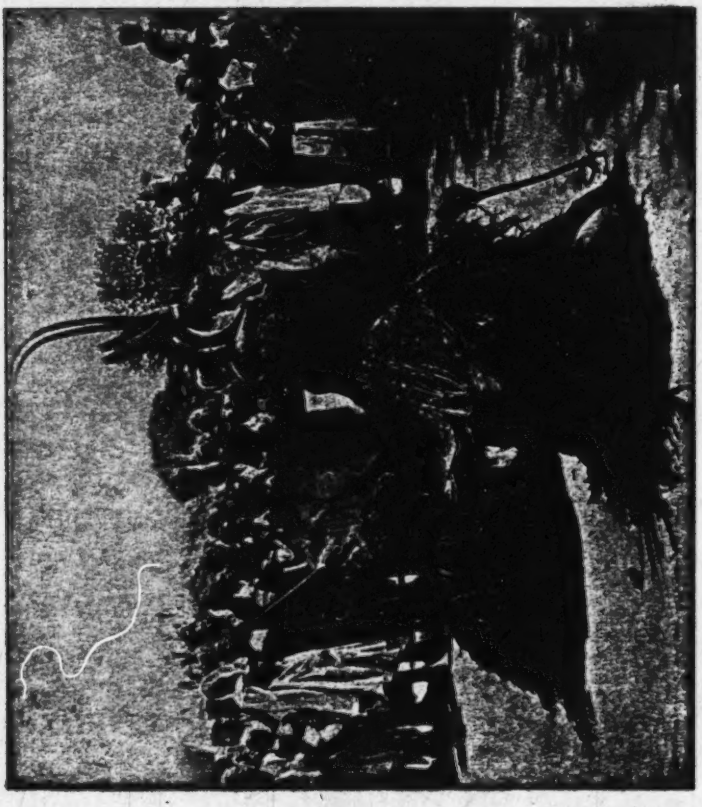


Phot. du R. P. Dubernet.

Procession du *Tyi wara*.
La jeunesse se rend au champ pour travailler sous les yeux de deux camarades revêtus des insignes du fétiche du travail.

p. 143.

[End Plate 107]



P. 144.

Phot. du R. P. Dubreuil.

La danse sacrée en l'honneur du fétiche Tyi wara ou génie du travail.

[End Plate II]

[End Plate 12]

Phot. du R. P. Dubernet.

Danse sacrée du *mourou kalatigi* (sacrificateur) après un sacrifice agréé du fétiche *boli M'biè Djougou* à Talakala.

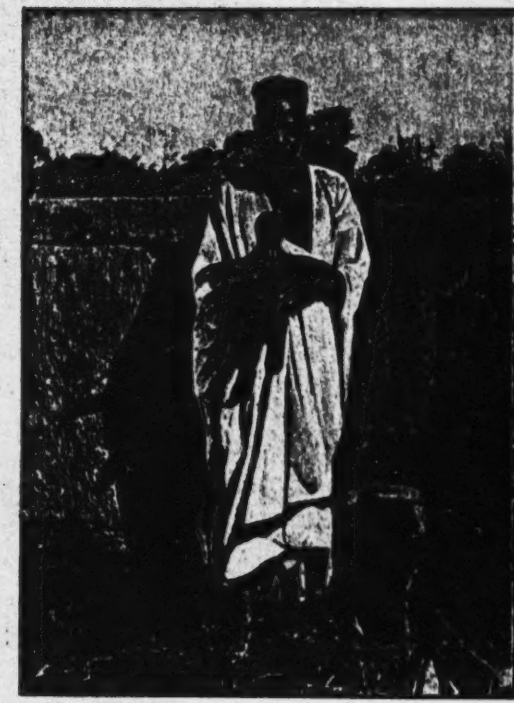
Phot. du R. P. Dubernet.

Masque du fétiche *boli Komo*.

Phot. du R. P. Dubernet. p. 146.

Temple du *Nia*, fétiche *boli* de grosse envergure.

En haut: Colonne du *Magnan*, fétiche *boli* de grosse envergure.



Phot. du R. P. Dubernet.

Zanké et le fétiche *boli Kono*.

Temple du fétiche *Kono*.

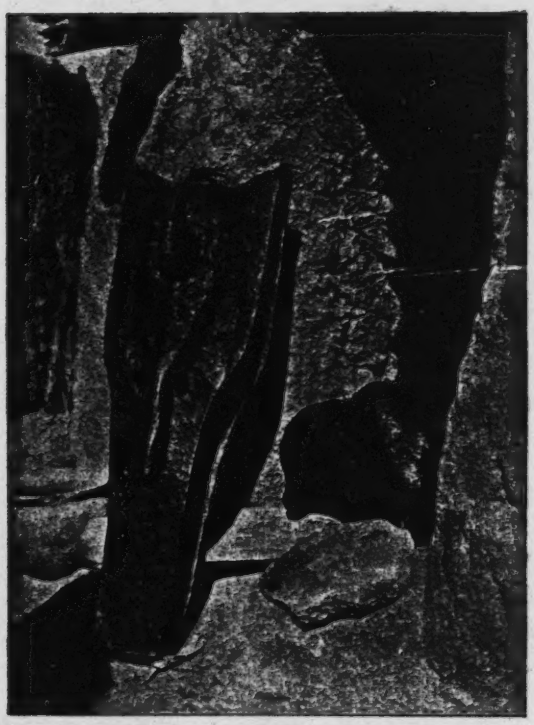
p. 148.

[End Plate 13]

p. 158.

Fétiche *Nama*.

[End Plate 14]



p. 132.

Fétiche boli, ayant la forme d'un hippopotame, avec le masque porté durant la danse sacrée.

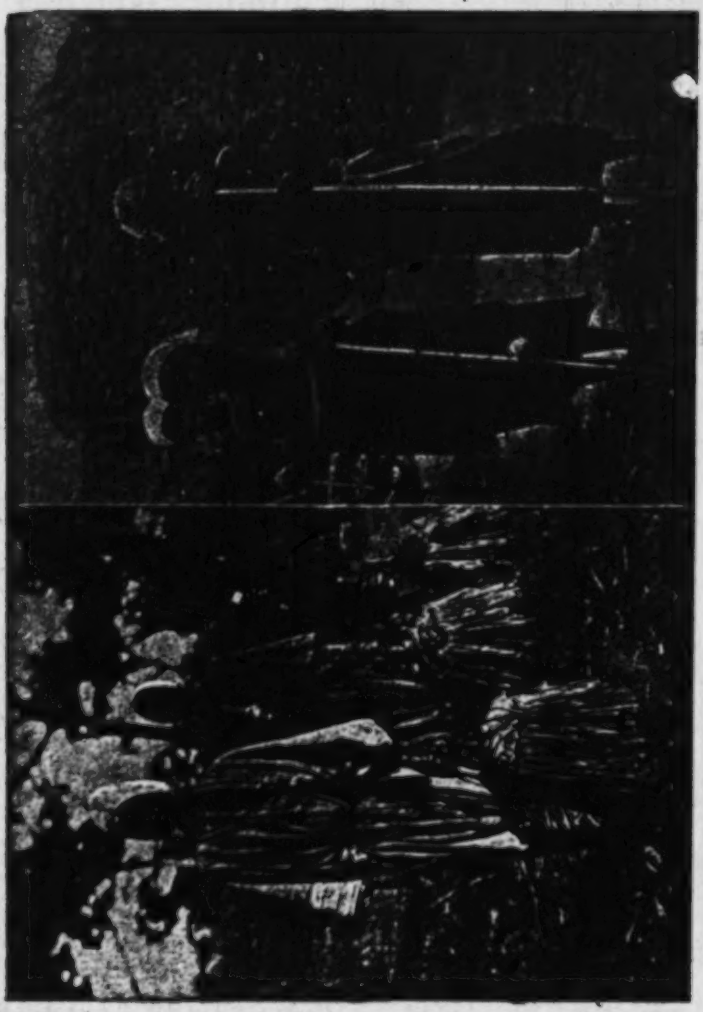
[End Plate 15]

Tatouage des femmes du Bani.

Tatouage des jeunes filles de Ségou, fait par elles-mêmes, à l'entour des seins.

p. 172.

End Plate 19



Excision Bambara. p. 178.

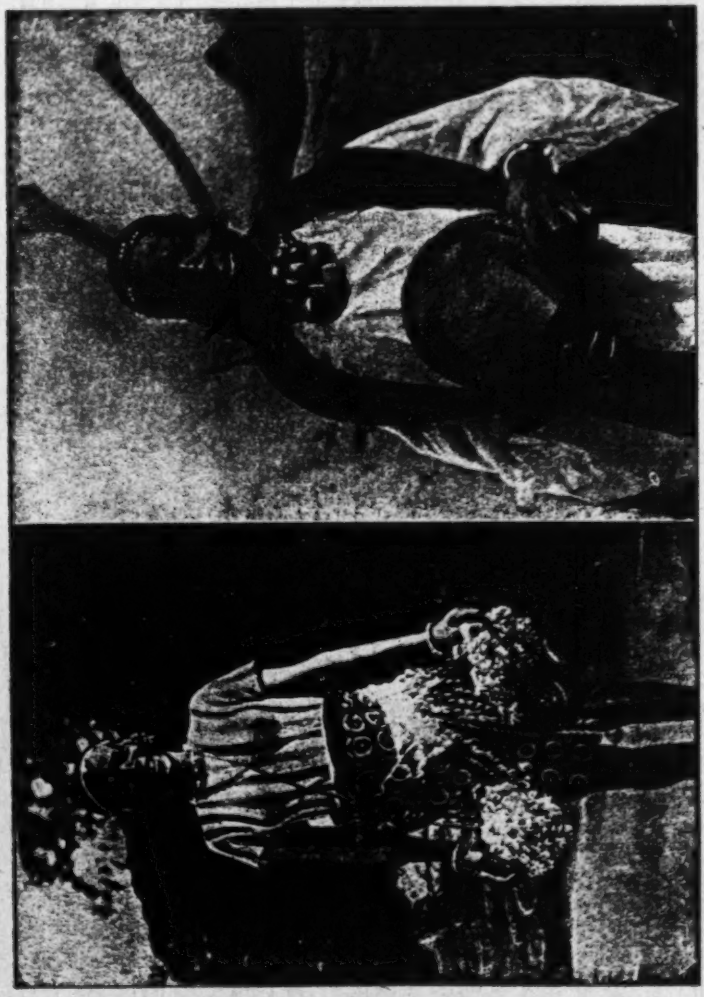
Circoncis Bambara.

[End Plate 17]

p. 160.
Jeunes filles Bambara, toilette de sortie.

Circoncis, en tenue de parade.

[End Plate 18]



p. 198.

Excisée,
tenue de parade.

Excisée,
tenue de parade au Banl.

[End Plate 19]

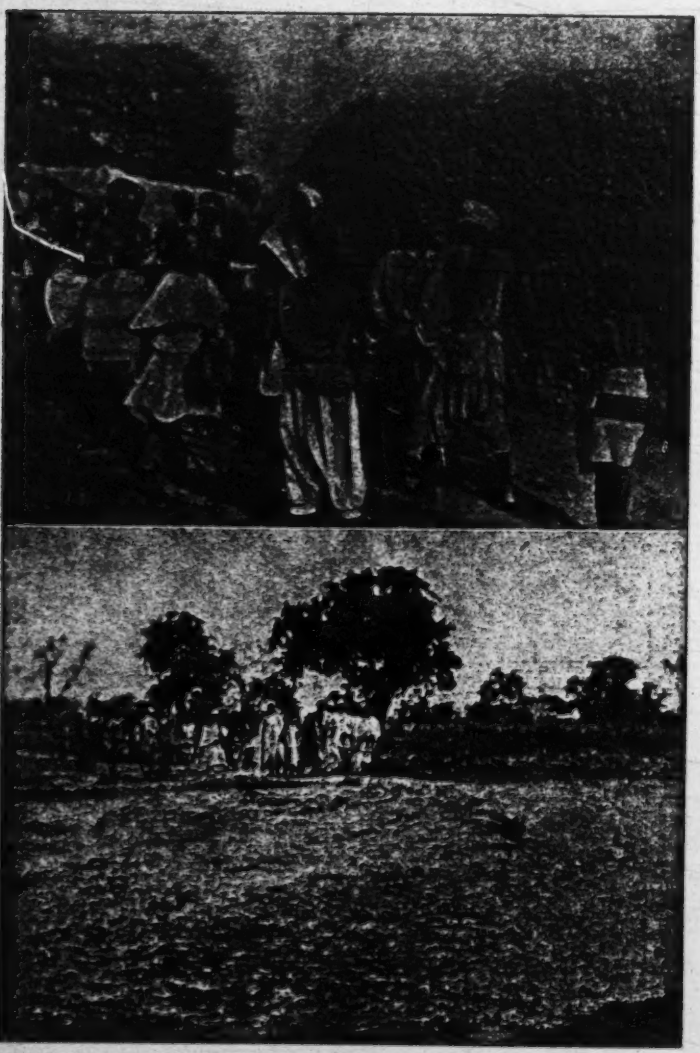
4: Henry FA8 Bambara

[Fpd Plate 20]

Phot. du R. P. Dubernet. p. 204.

Mariage Bambara.

On porte le repas à la jeune mariée et à ses filles d'honneur (à Moundjirila).



p. 210.

Mariage Bambara.
Cortège d'une mariée se rendant chez son époux.

En haut: Mariage Bambara.
Les invités vont remercier la jeune mariée après le repas.

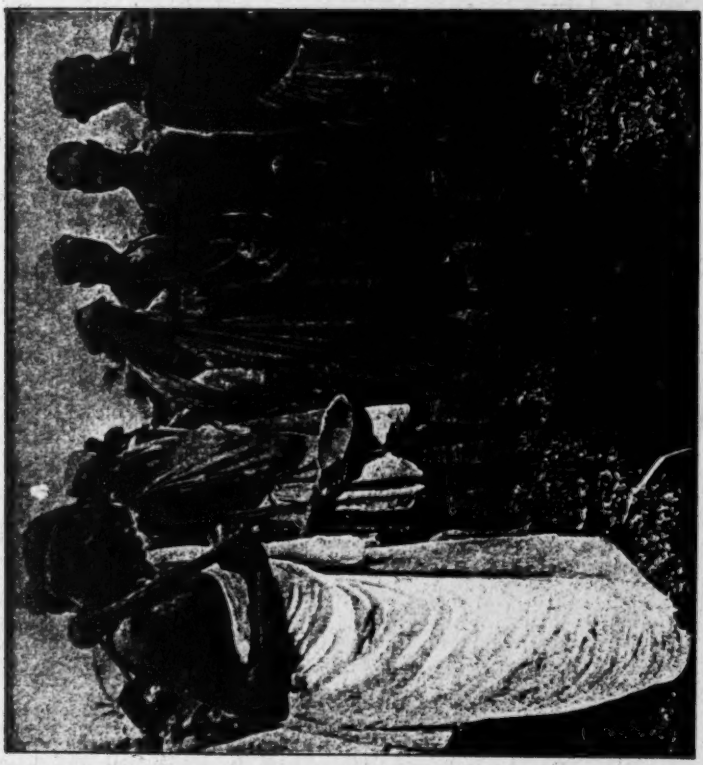
[End Plate 21]

4:Henry FA8 Bambara

[End Plate 22]

Phot. du R. P. Dubernet. p. 216.

Enterrement Bambara.
La mise au tombeau.



p. 234.

Enterrement Bambara.
La dernière prière.

Phot. du R. P. Duhorsat.

[End Plate 23]

4: Henry FA8 Bambara

Phot. du R. P. Dubernet. p. 226.

Après le Sacrifice.
Le partage des viandes sacrées.

[End Plate 24]